



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*2 vols
21/2*

BIBLIOTHECA

DVM SPIRO S PERO
J.C.
F.I.J.C.
I.J.C.

CHVRCHILLIANA

Belin 10. 1879. in Mem. N. adim pt. 80. 1923.

The image shows a decorative title page for a library. The page is white and features an ornate, black-and-white floral border. At the top, there is handwritten text in blue ink: "2 vols" and "21/2". Below this, the word "BIBLIOTHECA" is printed in a serif font. In the center is a circular emblem with a decorative border. Inside the circle, the text "DVM SPIRO S PERO" is written along the top arc, and "J.C.", "F.I.J.C.", and "I.J.C." are arranged vertically in the center. Below the emblem, the word "CHVRCHILLIANA" is printed in a serif font. At the bottom of the page, there is a line of small, handwritten text: "Belin 10. 1879. in Mem. N. adim pt. 80. 1923." The page is set against a background of red and green marbled paper.

TAYLOR



INSTITUTION

LIBRARY

University of Oxford

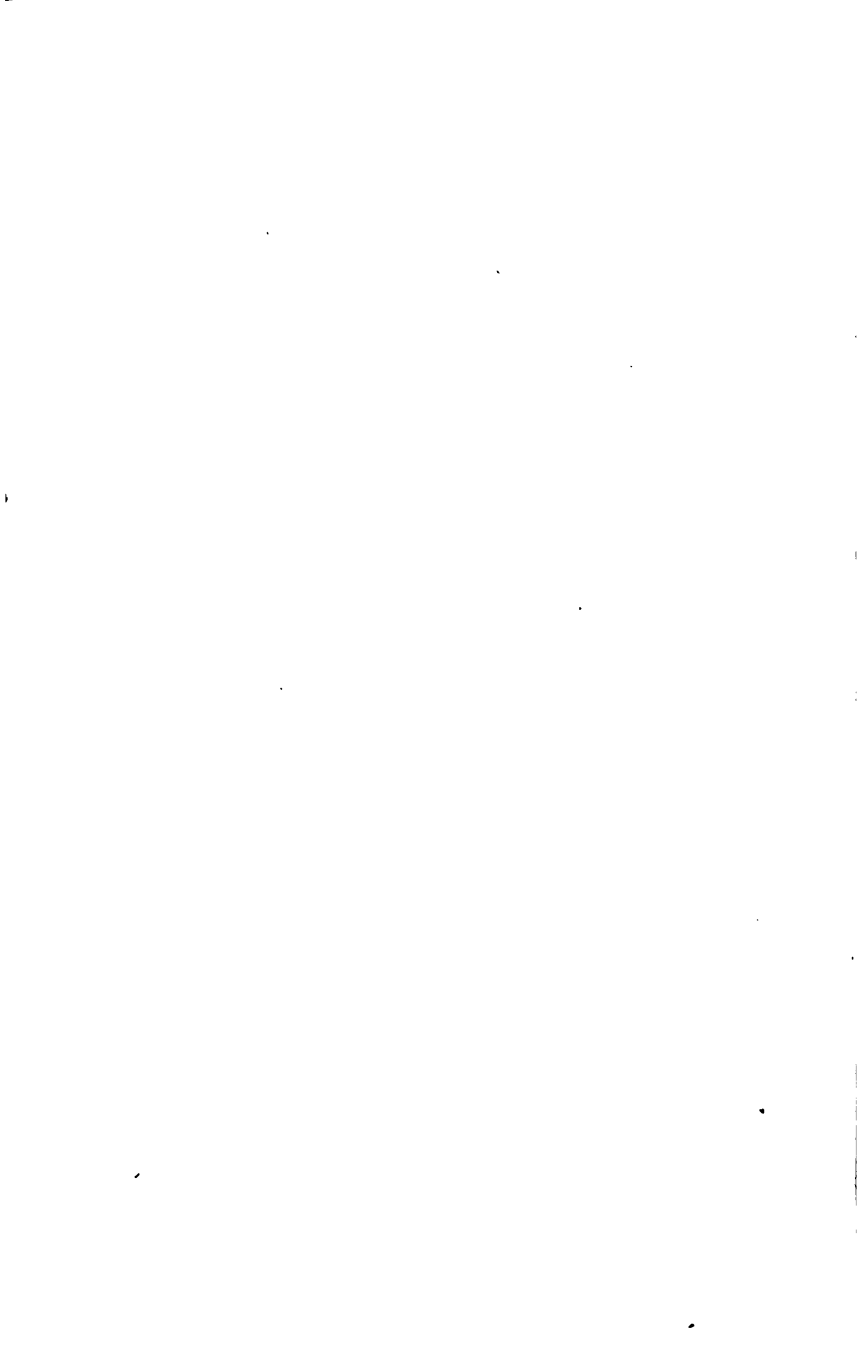
PRESENTED BY

*Modern Languages
Faculty library,
November 2000.*

**FRENCH
DEPARTMENTAL LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD.**

STORE '84. 7 D 13

VET. FR. III B. 4740 (1)



CHOIX DE POÉSIES

DE

P. DE RONSARD

TOME I

TYPGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

CHOIX DE POÉSIES

DE

P. DE RONSARD

PRÉCÉDÉ DE SA VIE

ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES EXPLICATIVES

PAR A. NOËL

PROFESSEUR AU LYCÉE IMPÉRIAL DE BORDEAUX

TOME PREMIER



249

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{IE}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1862



A MONSIEUR AMBROISE FIRMIN-DIDOT.

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu me confier le soin de terminer le CHOIX que vous aviez entrepris DES POÉSIES DE RONSARD, en supprimant dans l'édition complète tout ce qui ne vous paraissait pas mériter d'être reproduit dans votre Collection des Chefs-d'OEuvre de la langue française. Je vous remercie de la latitude que vous m'avez donnée de pouvoir rendre ce Choix plus complet, et puisque votre modestie ne me permet pas de placer votre nom sur le titre de l'ouvrage, acceptez du moins, Monsieur, l'hommage d'un travail qui, grâce à vos judicieuses observations, peut espérer d'être accueilli favorablement par les amis des lettres.

A. NOËL.

Bordeaux, 8 janvier 1862.







Tel fut Ronsard, auteur de cet ouvrage ;
 Tel fut son œil, sa bouche et son visage,
 Portrait au vif de deux crayons divers :
 Ici le corps, et l'esprit dans ses vers.

L'art, la nature exprimant,
 En ce portrait me fait belle,
 Mais si ne suis-je point telle
 Qu'aux écrits de mon amant.

SONNET DE CL. GARNIER.

(Édition de 1623.)

Voici les deux amants qui renomment la France
 De même qu'ils étaient en la fleur de leurs ans :
 Voici l'objet divin d'un si riche printemps
 Où les dieux avaient mis leur plus chère influence.

Mais quoi? rien n'est durable, il faut que toute essence
 Éprouve l'infortune et l'injure du temps :
 Ils ont fini leur course, et leurs rais éclatants
 Ont vu tomber leur gloire au fond de l'oubliance.

Leur gloire, ha ! qu'ai-je dit? tant que les jours seront,
 Et tant qu'au firmament les astres flamberont,
 Elle aura par la muse une éternelle vie.

Le temps met comme il veut les empires à bas ;
 Ilion n'est plus rien, sa grandeur est finie,
 Mais le savoir d'Homère a vaincu le trépas.



VIE

DE

P. DE RONSARD.

Il est des hommes dont le nom, par un heureux privilège du génie, devient celui d'un siècle tout entier. Le mouvement d'une époque se personnifie pour ainsi dire en eux, et, grandis à la fois par l'admiration et les critiques, ils apparaissent dans l'histoire, comme ces hautes montagnes dont l'élévation attire les regards, et guide la route du voyageur à travers un grand pays. P. de Ronsard eut au seizième siècle cette bonne fortune, de résumer en quelque sorte tous les efforts de la poésie renaissante; les écrivains célèbres lui font cortège; toutes les renommées se plaisent à s'incliner devant la sienne; ses éloges donnent la gloire; l'envie se tait après quelques attaques impuissantes, et, comblé de la faveur des rois, enivré de l'encens des poètes, qui se résignent à n'être que les rayons de ce soleil, Ronsard presque divinisé, proclame lui-même son apothéose, aux applaudissements de l'Europe entière.

L'âge suivant lui fit expier cette gloire. « Semblables, « comme dit la Bruyère (*Carac.*, c. 1.), à ces enfants « drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent « leur nourrice, » les poètes du dix-septième siècle, in-

grats envers celui qui avait si largement versé sur la France les sources de la poésie grecque et latine, qui si victorieusement avait enrichi son pays des dépouilles de l'antiquité, dédaignent le génie de Ronsard, accusent même cette heureuse réforme à laquelle ils doivent toute leur gloire; et, sans respect pour une fécondité devant laquelle s'éclipse son ingénieux labeur, pour une verve à laquelle il ne peut opposer que la correction et la pureté, Malherbe biffe d'un trait de plume tous les vers de Ronsard. On sait comment Boileau confirma ce jugement, comment il accusa Ronsard d'avoir *brouillé tout*, en voulant *tout régler*. Boileau, législateur du Parnasse dont Ronsard avait été proclamé l'*Apollon* par une bouche royale, l'emporta dans l'esprit de la postérité, et, jusqu'à nos jours, *le poète orgueilleux trébuché de si haut* devint le type des grandes réputations surprises à l'ignorance, ou à la complaisante amitié des contemporains.

Ronsard avait subi le pire des affronts pour un poète: il était oublié, lorsque, moins pour venger le génie méconnu que pour attaquer l'autorité de son détracteur, la nouvelle école littéraire du dix-neuvième siècle, s'avisait de le replacer sur son piédestal; étrange bizarrerie, qui consistait à donner pour patron à des poètes désireux de s'affranchir des règles de la tradition, les œuvres de celui qui se vantait d'avoir le premier remis en honneur Homère, Pindare, Virgile, Horace... et de n'exister lui-même que par les Grecs et les Latins!

Les François qui mes vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
En lieu de ce livre, ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

Quoi qu'il en soit, cette résurrection fut un grand événement littéraire, et, grâce au signal donné par un poète, devenu depuis un de nos plus éminents critiques, on se jeta sur les œuvres de Ronsard, on les relut avidement, et l'on put se convaincre que l'enthousiasme des princes, des savants et des poètes était bien légitimé par une connaissance approfondie des modèles anciens, par l'intelligence la plus nette et le sentiment le plus exquis de leurs beautés, par une inspiration réelle et la vraie chaleur du feu sacré, par les dispositions les plus heureuses d'une excellente nature, qui, capable de toutes les impressions, passait avec une prodigieuse facilité des sujets les plus gracieux aux matières les plus graves, aux passions les plus élevées. On y vit de plus que Ronsard était un des créateurs de la langue, et, par la prodigieuse facilité de la versification, la variété et l'harmonie de rythmes, qu'il méritait encore, malgré Malherbe et Boileau, le titre de père de la poésie française.

Il ne faut pas cependant exagérer l'admiration. Aux époques de rénovation littéraire, un auteur ne saurait être parfait de tout point, et de Ronsard bien des poésies sont mortes qui méritaient de périr. Ce serait nuire sans doute à sa gloire que de tout présenter ensemble à la curiosité du lecteur. Ses œuvres complètes méritent l'attention de l'érudit, mais il ne faut le faire connaître au public que par les morceaux dont la lecture peut offrir un véritable intérêt poétique.

La vie de Ronsard est nécessaire à l'intelligence de son œuvre, à laquelle du reste elle est intimement liée. Consacré dès sa première jeunesse à la poésie, épris d'amour pour les Muses, il ne les abandonna qu'à la mort, et nous

n'avons guère à constater d'autres événements que les occasions de ses ouvrages.

Pierre de Ronsard était issu d'une noble famille. Ses ancêtres, originaires de la Moravie, étaient venus s'établir en France dans le Vendômois, vers le milieu du quatorzième siècle, et s'étaient distingués dans la guerre de cent ans. Louis de Ronsard, père du poète, accompagna les fils de François I^{er} en Espagne, et fut maître d'hôtel du roi Henri II. Du côté maternel, Ronsard tenait aux familles de la Trémoille, du Bouchage, et de Chandriers. Une des rues de la Rochelle (de Chandriers) atteste encore aujourd'hui les exploits d'un de ses aïeux. Lui-même, à l'imitation d'Horace, se plaît à nous donner dans ses vers tous ces détails, dont il n'est pas sans tirer quelque vanité¹. Il naquit au village de Cousture, au château de la Poissonnière « en la varenne du Bas Vendômois » (département de Loir-et-Cher), le samedi 11 septembre de l'année 1524. D'après Ronsard lui-même, ses biographes ont confondu cette date avec celle de la bataille de Pavie (24 février 1525), et ils en prennent occasion de regarder la naissance de Ronsard comme une grâce du ciel, qui voulait, par une telle faveur, compenser le désastre de la France. Il était le dernier de six enfants, mais deux moururent au berceau, et les trois autres qui restèrent avec lui ne doivent qu'à leur frère le souvenir que la postérité leur a conservé.

Du reste, nous n'avons pour ces premières années qu'à laisser parler le poète lui-même :

Je ne fus le premier des enfants de mon père,
Cinq devant ma naissance en enfanta ma mère :

¹ *Élégie VIII, à Remy Belleau.*

Deux sont morts au berceau, aux trois vivans en rien
 Semblable je ne suis ny de mœurs, ny de bien.
 Si tost que j'eus neuf ans au collège ¹ on me meine;
 Je mis tant seulement un demi an de peine
 D'apprendre les leçons du régent de Vailly;
 Puis, sans rien profiter, du collège sally,
 Je vins en Avignon.....

(Élégie à Remy Belleau.)

Ce peu de goût pour les études trompa l'espérance du père de Ronsard, qui rêvait pour son fils les charges de la justice ou les dignités de l'Église. Il résolut alors de le vouer à la carrière des armes, dans laquelle sa beauté, sa bonne façon et sa merveilleuse adresse lui promettaient de rapides et grands succès. « Ceux qui l'ont cogneu en sa première fleur racontent que jamais la nature n'avoit formé un corps mieux composé ny proportionné que le sien, tant pour l'air et les traicts du visage, qu'il avoit très-agréable, que pour sa taille et sa stature extrêmement auguste et martiale. » (Du Perron, *Or. fun. de Ronsard*, 1586.)

Le roi rassemblait alors à Avignon une armée contre Charles-Quint; Ronsard vint y trouver son père, qui le donna pour page à François, fils aîné du roi. Le jeune prince étant mort à Tournon trois jours après, Ronsard passa au service de Charles, duc d'Orléans, qui le donna lui-même à Jacques VI de Stuart, roi d'Écosse, venu en France pour épouser Magdelaine, fille du roi François I^{er}.

Après je fus mené
 Snyvant le roi d'Escosse, en l'Escossoise terre,
 Où je fus trente moys et six en Angleterre.

(Élégie à Remy Belleau.)

¹ Au collège royal de Navarre où il se lia d'amitié avec Charles, depuis cardinal de Lorraine.

C'est à ce voyage qu'il faut rapporter les premières études sérieuses de Ronsard et ses premiers essais poétiques. Un gentilhomme écossais l'initia à la connaissance de Virgile et d'Horace, et déjà il s'exerce à les traduire en vers. L'amour du pays le ramène en France, où le duc d'Orléans, l'accueillant avec bonté, le chargea de quelques missions pour la Flandre et la Zélande, avec ordre de passer jusqu'en Écosse. Dans ce voyage entrepris avec un jeune seigneur français nommé Lassigny, il faillit périr par un naufrage. La fortune de la France protégea « *notre futur Arion*, » et il revint reprendre sa charge auprès du duc d'Orléans. A la mort de ce prince, il passa au service de Henri, depuis Henri II, et fut donné comme compagnon à Lazare de Baif, qui s'en allait en ambassade à la diète de Spire. Le commerce de cet homme distingué, la société de Charles Estienne, son médecin, ranimèrent chez Ronsard, alors âgé de seize ans, avec le désir de s'instruire, le goût des nobles travaux, et l'on pouvait déjà soupçonner :

Que cette fleur un beau fruit promettoit.

(*Ant. de Baif.*)

Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'à la connaissance de l'anglais, qu'il avait parlé familièrement, Ronsard joignit l'étude de la langue allemande. Il fit encore un voyage en Piémont, pour le service du roi, avec M. de Langey, et vint enfin rejoindre la cour, qui se tenait alors à Blois. Une maladie grave, occasionnée par les fatigues qu'il avait éprouvées dans sa première jeunesse, changea tout à coup les résolutions de Ronsard et sa destinée entière. A la suite d'une fièvre violente, il devint sourd, et cette incommo-

dité, qui lui continua jusqu'à la mort, le détermina à renoncer à tous les avantages que lui avait offerts la cour et la faveur du roi, dont il était devenu le compagnon familier, pour s'élever au-dessus du commun par la gloire des lettres. Colletet, dans la vie qu'il nous a laissée de P. de Ronsard, ne fait pas difficulté d'attribuer en partie ce nouveau dessein à l'amour dont il fut alors épris pour une belle jeune fille nommée Cassandre, qu'il voulut immortaliser dans ses écrits, comme Properce avait fait Délie, Tibulle Cinthie, et le grand Pétrarque sa Laure. Quoiqu'il n'eût jamais cessé d'étudier les poètes latins « jusque-là qu'il a vait appris Virgile entièrement par cœur, » et que toujours, même étant page, il eût montré son goût pour les poètes français, ayant à la main ou le Roman de la Rose ou les œuvres de Clément Marot, il crut ne pas pouvoir voler de ses propres ailes, sans revenir à la connaissance des langues anciennes, qu'il se repentait d'avoir négligées dans ses premières études; aussi manifesta-t-il à son père le désir de se remettre aux lettres. Celui-ci ne se prêta qu'à contre-cœur à ce nouveau dessein de se placer sous la férule d'un précepteur, à l'âge de vingt ans, et défendit expressément à son fils de s'adonner au métier des Muses. Mais, ayant perdu son père le 6 juin 1544, Ronsard, maître absolu de ses actions, vint se ranger sous la discipline de l'illustre Jean Daurat, qui, recueilli chez le seigneur Lazare de Baïf, enseignait les lettres grecques à Jean-Antoine de Baïf, son fils, devenu dès lors l'ami et plus tard l'émule du nouveau disciple. Lorsque Daurat obtint la principalité du collège de Coqueret¹, les deux

¹ Le collège de Cocqueret, situé dans la basse cour du collège de

jeunes gens le suivirent, et s'adonnèrent avec passion à l'étude des langues anciennes, dont ils devaient transporter les richesses dans notre poésie française. Quoique Ronsard surpassât de quatre ans Baif, qui n'en avait que seize, ce dernier était plus avancé dans l'une et l'autre langue ; mais la diligence du maître, l'infatigable travail de Ronsard et les généreux secours de Baif établirent bientôt l'égalité entre les deux écoliers.

On ne peut lire sans attendrissement les détails que donne Binet (Vie de Ronsard) sur l'ardeur avec laquelle « ces futurs ornements de la France » s'adonnaient à l'étude. « Ronsard, qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoustumé à veiller tard, continuoit à l'étude jusques à deux ou trois heures après minuict, et se couchant reveilloit Baif, qui se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. » Sept années entières furent employées à ces travaux. Mêlant aux leçons de Daurat celles d'Adrien Turnèbe, lecteur du roi, notre poète s'initia complètement à tout ce que l'antiquité a de rare et de beau ; il osa même essayer ses forces, et, après quelques petits poèmes où se retrouvait « le magnanime caractère » de son Virgile, il fit représenter sur le théâtre du collège de Coqueret une traduction en vers français du *Plutus* d'Aristophane, « qui fut la première comédie française jouée en France. » (*Binet.*)

Nous devons regretter la perte de ces premiers essais, ainsi que celle d'un recueil qu'il avait fait, selon Crittonius, d'une foule de vers de poètes grecs, dont nous ne connaissons presque que les noms, et qu'il laissa en mourant dans

Reims. Il ne reste plus aujourd'hui que le bâtiment sans aucun vestige d'établissement littéraire. (Crevier, *Hist de l'Univ. de Paris.*)

les mains de son intime ami Jean Gallandius. (Galland.)

Mais bientôt, s'abandonnant à l'affection qu'il avait pour sa langue maternelle, « il tascha de la défricher et enrichir, inventant mots nouveaux, rappelant et provignant « les vieux, adoptant les étrangers, » enfin désirant que par son industrie elle s'élevât au niveau de la langue grecque et de la langue latine. Tous ses efforts furent dirigés vers un si noble but; familier avec les auteurs anciens, il se nourrit de toutes les parties de la philosophie, et, descendant de cette hauteur aux boutiques des artisans, il recherchait avec curiosité les termes des métiers, dont il espérait tirer quelque profit.

Muni d'une si docte provision, il osa faire retentir des paroles françaises sur la lyre d'Horace et sur celle de Pindare. Ses premières odes furent accueillies par les applaudissements de tous les gens instruits. Une amitié nouvelle donna bientôt une excitation plus vive à son élan poétique. Vers l'an 1549, revenant d'un voyage de Poitiers à Paris, il fit rencontre de Joachim du Bellay, qui retournait à Paris après avoir achevé ses études en droit. La parenté, moins encore que la même inclination pour les Muses, établit entre eux une liaison intime, et, formant, avec Baif une sorte de triumvirat littéraire, ils s'efforcèrent de se surpasser les uns les autres pour la plus grande gloire de notre poésie. C'est à cette époque que parurent les *Sonnets* de Ronsard pour Cassandre, cette belle fille de Blois, dont il était tombé éperdument amoureux lors de son retour d'Allemagne. Dès qu'il eut publiées *Amours* et quatre livres d'*Odes*, son nom ne manqua même pas de la consécration de l'envie et de la médisance. Obscurcis par cette splendeur naissante, mille petits rimeurs « croassèrent »

autour de lui, et Melin de Saint-Gelais, qui avait acquis par un talent réel un assez grand crédit auprès des grands et du roi, ne rougit point de se mettre à la tête de cette tourbe et de calomnier en pleine cour les œuvres de Ronsard. Celui-ci s'en vengea publiquement par des vers qui coururent toute la France, et qu'il mit à la fin de l'hymne sur la mort de Marguerite reine de Navarre.

Escarte loin de mon chef
 Tout malheur et tout meschef;
 Préserve moy d'infamie,
 De toute langue ennemie
 Et de tout acte malin,
 Et fay que devant mon prince
 Désormais plus ne me pince
 La tenaille de Melin.

Melin s'honora lui-même par une sorte d'abjuration de ses critiques, et rendit à Ronsard l'hommage que méritait son talent. C'est par de nouveaux progrès que l'homme de génie cherche à faire taire ses détracteurs : pour répondre aux critiques qui blâmaient l'emphase et l'obscurité de son style, le poète écrivit en vers plus faciles les *Amours de Marie*, belle fille de l'Anjou, dont il devint amoureux dans un voyage qu'il fit avec Baïf, et qu'il désigne souvent sous le nom de Pin de Bourgueil, parce que c'était le lieu où elle demeurait et où il l'avait vue pour la première fois.

Les plus illustres approbations couvraient les criaileries « des grenouilles courtisanes » émues contre Ronsard; Michel de l'Hospital, depuis chancelier de France, entreprit de vive voix et par écrit la défense « du nouveau Virgile; » Marguerite, sœur du roi, et depuis duchesse de Savoie, le

gratifié d'honneurs et d'une pension ordinaire. Encouragé par ses nobles protecteurs, il résolut d'écrire un poème épique à l'honneur de la France et de ses rois ; mais cette ardeur fut refroidie par le peu d'appui qu'il trouva dans le roi Henri II pour l'accomplissement de son projet. Peut-être faut-il penser que la nature même de l'œuvre, où la verve de l'auteur se trouvait à chaque instant glacée et par la fausseté du sujet et par la rigueur du plan dans lequel il s'était renfermé, ne lui a pas permis de pousser au delà du quatrième chant une entreprise dont le début ne sert qu'à nous prouver la parfaite connaissance que Ronsard possédait de l'antiquité. Il s'y montre plus traducteur que poète, et la préface qui précède l'ouvrage accuse chez lui l'inintelligence complète du genre épique. Ce n'est pas en effet le comprendre que de l'envisager comme une étude littéraire, et de donner des recettes de composition pour un poème, qui doit jaillir de l'inspiration d'une époque tout entière.

Vers le même temps, Ronsard reçut de la ville de Toulouse une Minerve d'argent massif, dont il remercia le parlement et le peuple par un hymne adressé au cardinal de Châtillon, archevêque de Toulouse, un de ceux qui avaient contribué à le mettre en réputation à la cour.

De nouveaux ennemis, plus dangereux pour Ronsard que ses rivaux poétiques, s'élevèrent contre lui à la mort du roi Henri II. Les troubles religieux lui ayant donné occasion « d'armer les Muses » en faveur du catholicisme, il reçut des remerciements du roi et de la reine, comme aussi du pape Pie V, qui loua par des lettres expresses son zèle et son talent. Les protestants commencèrent alors à l'attaquer par des poèmes satiriques, auxquels il ré-

pondit de la façon la plus vigoureuse, opposant aux calomnies l'exposé de ses sentiments et le tableau de sa vie ¹. On allait jusqu'à imputer à l'homme le paganisme littéraire du poète, et la plaisante promenade d'un bouc, qui avait suivi la représentation de la Cléopâtre de Jodelle, était flétrie du nom de sacrifice à Bacchus : il fallut se défendre même contre l'absurdité d'une pareille accusation :

- « Tu dis en vomissant dessus moy ta malice
 - « Que j'ay fait d'un grand bouc à Bacchus sacrifice :
 - « Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
 - « Qui estoient au banquet diront qu'il n'en est rien ². »
- (*Response à quelque... ministreau...*)

Les Muses, longtemps muettes au milieu des dissensions, semblent se réveiller sous Charles IX, qui, plein d'admiration pour Ronsard, lui commande de le suivre partout, et lui donne un logis dans sa propre maison. Vers ce temps furent terminés les quatre livres de la *Franciade*, les *Églogues*, les *Amours de Callyrée et d'Eurymédon*, les *Amours d'Astrée*, ainsi qu'une partie des *Mascarades* et *Pièces légères*.

¹ *Response de P. de Ronsard aux injures et calomnies de je ne scay quels prédicantereaux et ministreaux de Genève.*

² La violence de Ronsard dans cette réponse nous engage à placer ici un renseignement curieux dû à l'obligeance de M. Francisque Michel, qui du reste n'ose point affirmer l'identité.

P. de Ronsard et un certain nombre d'individus que nomme Théodore de Bèze, « le 28 de may estans allés à Conflans, marchandèrent avec certain nombre de séditeux de venir massacrer leurs hostes... ce qu'ils exécutèrent à la façon des vespres siciliennes... et y tuans entre autres le sieur de Lehon, vieil gentilhomme, et son fils.... »

(*Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France*. Anvers, 1580, liv. VII, année 1563, 2^e vol., p. 538.)

Les *Sonnets pour Hélène* marquèrent en quelque sorte la fin de cette grande carrière poétique. Le digne objet de ses chants était cette fois une jeune fille d'honneur de la reine, d'une très-noble maison de Saintonge, et que Catherine de Médicis avait elle-même désignée à l'adoration du poète. Ranimant pour la fiction cette ardeur qu'un véritable amour avait échauffée dans ses jeunes années, il termina presque sa vie en louant les beautés et les rares qualités de sa maîtresse, à laquelle il consacra même dans le Vendômois une fontaine appelée de son vivant et après lui *la Fontaine d'Hélène*.

Honoré des libéralités de Charles IX, Ronsard n'hésitait point à les solliciter, et nous trouvons souvent dans ses poésies des plaintes ou des appels à la générosité que nous croirions aujourd'hui peu convenables à la dignité de l'écrivain, mais que les mœurs des courtisans justifient aux yeux de l'historien. Le roi lui donna donc l'abbaye de Bellozane et quelques prieurés; Ronsard prend même souvent le titre d'aumônier ordinaire de Sa Majesté Charles IX. Il ne fut pas moins estimé du roi Henri III; mais, la vieillesse et la maladie l'empêchant de faire sa cour, il n'a plus avec Henri cette « familière privauté » qui ne se peut entretenir que par une « hantise ordinaire. » Toutefois il ne laissait pas d'être présent à la pensée du roi, et sa gloire ne perdait rien de son éclat dans les pays étrangers, puisque la reine Élisabeth lui envoya un diamant d'une grande valeur, auquel elle comparait ses ouvrages, et que la belle reine d'Écosse, dont il chanta la jeunesse, la beauté, les malheurs, lui fit présent en l'année 1583 d'un buffet de deux mille écus, qu'elle lui envoya par le sieur de Nauzon, un de ses secrétaires. Au-dessus était un

vase en argent, ciselé en forme de rocher, représentant le Parnasse, et surmonté d'un Pégase avec cette inscription :

« A RONSARD, L'APOLLON DE LA SOURCE DES MUSES. »

Cependant les années et les infirmités avaient affaibli Ronsard. « De tous les travaux de l'esprit, la poésie est
« celui qui a besoin d'une plus grande contention, pour
« trouver des imaginations élevées et séparées du commun.
« De sorte que ces efforts le consommoient jusques à le
« faire tomber en de grandes maladies, pour lesquelles les
« médecins ne lui défendoient rien tant que l'exercice de
« la poésie. Mais il n'y avoit point de considérations assez
« fortes pour arracher une chose si profondément imprimée
« et enracinée en son esprit. » (Du Perron, *Or. fun. de P. de Ronsard.*)

D'autres, et en particulier le président de Thou, attribuent ses infirmités aux excès d'une jeunesse, que « l'âge
« et le temps avoient rendue un peu trop sinon desbordée,
« au moins fort licentieuse, » et dont Ronsard s'accuse lui-même d'avoir gaspillé la fleur. Aussi ne passa-t-il pas de beaucoup la soixantième année. Le dernier voyage qu'il fit à Paris pour voir son ami Galland, principal du collège de Boncourt¹, fut au mois de février 1585; il y demeura jusqu'au mois de juin suivant, sans presque bouger du lit, passant néanmoins le temps à composer des vers.

¹ Le collège de Boncourt fondé en 1353 par le chevalier P. Beccoud, qui légua pour cet établissement l'hôtel qu'il avait sur le Mont Sainte-Geneviève. Très-florissant au seizième siècle, sous P. Galland, il fut depuis réuni au collège de Navarre. (Crevier, *Hist. de l'Univ. de Paris.*)

Tourmenté de douleurs nerveuses et d'un vague pressentiment de sa fin prochaine, il veut revoir ce gracieux pays de sa naissance, et se fait conduire à Croix-Val, sa demeure ordinaire, près de la forêt de Gastine et de la Fontaine Bellerie, puis de Croix-Val à Tours, dans son prieuré de Saint-Cosme en l'Isle, où, l'esprit sain et entier, après avoir édifié les assistants par la ferveur de sa piété, « il rendit
 « son âme à Dieu sur les deux heures de nuit, le ven-
 « dredi vingt-septiesme de décembre, mil cinq cens quatre-
 « vingt-cinq, ayant vescu soixante et un an, trois mois
 « et seize jours. » Selon son désir et son ordre, il fut enterré au chœur de l'église de Saint-Cosme, et par les soins de Galland on grava sur son tombeau cette épitaphe, qu'il avait composée à Croix-Val, quelques jours auparavant :

Ronsard repose icy, qui hardy dès enfance
 Destourna d'Hélicon les Muses en la France,
 Suivant le son du luth et les traicts d'Apollon ;
 Mais peu valut sa Muse encontre l'éguillon
 De la mort, qui, cruelle, en ce tombeau l'enserre :
 Son âme soit à Dieu, son corps soit à la terre.

La France s'émut de la mort de Ronsard comme d'une calamité publique. On fit célébrer solennellement ses funérailles dans la chapelle du collège de Boncourt, le lundi 24 février 1586 ; les plus illustres seigneurs de la cour, Charles de Valois, le duc de Joyeuse, le cardinal son frère, l'élite du parlement et la fleur des meilleurs esprits de France honorèrent cette pompe funèbre. Du Perron, depuis évêque d'Évreux, prononça une oraison qui témoigne à la fois de l'admiration des contemporains et du goût littéraire de l'époque. C'est une œuvre presque païenne,

toute pleine d'imitations pédantesques de Cicéron et de Tacite. Ronsard y est surnommé le grand Pan et le père des Muses. Quelques mouvements oratoires que Bossuet n'a pas dédaignés, et de précieux détails sur la vie et les travaux de Ronsard, assurent néanmoins à cet éloge une place parmi les monuments littéraires du seizième siècle. Du reste, les renseignements abondent sur la personne du poète, ses sentiments, les habitudes de sa vie, ses opinions religieuses et le petit nombre d'événements qui méritent de nous intéresser. Nous savons par Claude Binet, son premier biographe, qu'il était « d'une stature fort belle, « auguste et martiale, avait les membres forts et proportionnés, le visage noble, libéral et vraiment français, « la barbe blondoyante, cheveux châtons, nez aquilin, « les yeux pleins de douce gravité et le front fort serein ; « mais surtout sa conversation était facile et attrayante. » Rude à ses ennemis, il ne mettait pourtant pas d'opiniâtreté dans sa haine, et sa réconciliation prompte et sincère avec Melin de Saint-Gelais, qui l'avait si vivement offensé, témoigne de la bonté de son cœur. Sans doute la générosité royale ne lui laissa jamais lieu d'accuser les rigueurs de la fortune ; toutefois nous pouvons dire que, malgré les sollicitations, qu'il regarde peut-être comme un sujet heureux et une matière commode à la poésie, il ne montra jamais d'âpreté pour le gain. Jusqu'en 1584, il n'avait retiré aucun profit de ses ouvrages. Cette année-là seulement, « il entend que Buon, son libraire, lui donne soixante bons écus « pour avoir du bois, et aller se chauffer l'hiver avec son « ami Gallandius. » Son testament distribue une notable partie de ses biens « aux pauvres de Dieu. »

Gentilhomme accompli, nul ne réalisa mieux que lui

le précepte que Boileau donne plus tard aux poètes :

Cultivez vos amis, soyez homme de foi ;
C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
Il faut savoir encore et converser et vivre.

Nous avons parlé de ses opinions religieuses ; il a peut-être poussé la piété jusqu'à l'exaltation, et partagé le fanatisme dont il était bien difficile de se défendre sous les règnes de Charles IX et de Henri III. « Il avait envie, si la « santé et la Parque l'eussent permis, » d'écrire un poème chrétien sur la naissance du monde, et il en avait commencé un, *de la Loi divine*, dédié à Henri de Navarre.

Ronsard eut une âme véritablement poétique ; il eut le sentiment et l'amour de la nature, qui manqua trop souvent aux poètes du dix-septième siècle, si nous exceptons la Fontaine. Jeune encore, il se plait à courir les prairies, à se perdre dans l'ombre des bois, à suivre les Muses sous les verts bocages ou près des fontaines limpides :

Flumina amem, silvasque inglorius...
... O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !
(VIRG., *Georg.*, II.)

C'est le sentiment qui perce en mille endroits de ses ouvrages :

Je n'avois pas douze ans, qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forests des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couvers,
Sans avoir soin de rien, je composois des vers.
Echo me respondoit et les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oréades,

Aigipans qui portoient des cornes sur le front,
 Et qui ballant sautoient comme les chèvres font,
 Et le gentil troupeau des fantastiques Fées,
 Autour de moy dansoient à cottes dégrafées.

(Poèmes, II, à Lescot.)

Les lieux où se plaisait Ronsard nous donnent le secret de son talent : « Sa demeure ordinaire estoit à Saint-Cosme, « lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Touraine, jardin « de France, ou à Bourgueil, à cause du déduit de la « chasse, auquel il s'exerçoit volontiers... Comme aussi « à Croix-Val, recherchant ores la solitude de la forest « de Gastine, ores les rives du Loir, et la belle fontaine « Bellerie ou celle d'Hélène.... Quand il estoit à Paris et « qu'il vouloit s'esjouir avec ses amis ou composer à « requoy, il se délectoit ou à Meudon, tant à cause des « bo's que du plaisant regard de la rivière de Seine, ou'à « Gentilly, Hercueil (Arcueil), Saint-Clou et Vanves, pour « l'agréable fraîcheur du ruisseau de Bièvre, et des fon- « teines que les Muses aiment naturellement. » (Binet.) Il aimait aussi la demeure de Boncourt, qu'il nommait le Parnasse de Paris, et où il se retirait avec son cher Galandius. A telles marques nous reconnaissons le véritable poète; c'est dans de telles retraites que naissent les beaux vers, mieux que sous les lambris du Louvre ou entre les murs d'une académie.

La vivacité de l'esprit de Ronsard n'éclatait pas seulement dans la poésie : tous les beaux-arts, la peinture, la sculpture, la musique, lui étaient familiers, sinon par la pratique, au moins par l'intelligence qu'il avait de leurs mystères, et, s'il n'eût pas été le premier des poètes du seizième siècle, certains morceaux que nous avons con-

servés lui auraient assuré un rang fort honorable parmi les prosateurs.

En présence de tant de titres à la gloire, on ne peut soupçonner la surprise ou l'usurpation. Les œuvres de Ronsard étaient lues et admirées dans les parties de l'Europe les plus éloignées, jusqu'en Moravie, jusqu'en Pologne. Sans parler des rois, reines, princes et princesses qui l'honoraient de leur amitié et cultivaient son commerce, conversant parfois avec lui dans la langue des Muses, il triompha du vice de l'envie, trop commun dans la république des lettres. Les poètes les plus distingués le saluaient comme leur maître, et gravitaient en satellites autour de ce soleil de la poésie. Nous parlons sans figure, puisqu'il avait, à l'imitation des Alexandrins, créé une nouvelle Pléiade, dont le nom, comme celui de la première, a pris sa place dans l'histoire de la littérature. Elle se composait de du Bellay, Belleau, Jodelle, Baïf, Dorat et Pontus de Thiard, évêque de Chalon. Aux hymnes de louanges que ces poètes chantaient en l'honneur de Ronsard, se mêlaient les voix de l'Hospital, de Jacques de Thou, de Garnier, de Jamyn, de Passerat, de P. de Brach¹, de Pasquier, de Bertaut, de Rapin, de Robert Estienne, de Turnèbe, de Pithou...

« Enfin, depuis son âge de vingt ans jusques à sa mort, il
 « n'y a presque point eu d'orateur, ni de poète, d'histo-
 « rien, ni de théologien même, qui dans leurs divers écrits
 « n'aient toujours avantageusement parlé de ce grand
 « homme, et il a joui de son vivant de la plus haute et de
 « la plus éclatante gloire que jamais homme de lettres ait

¹ Voir l'ingénieuse *Notice sur P. de Brach*, par M. Reinhold Zezeimeris. Dans la monographie de l'élève, le jeune et savant auteur a parfaitement apprécié le talent du maître.

possédée. » Sans doute il ne peut prétendre à recouvrer aujourd'hui tous ses honneurs perdus, mais la lecture de ses œuvres, facilitée par un choix tel que celui qui est offert au public, peut du moins le défendre contre l'ingratitude. On verra que même les fautes de Ronsard ont été des services rendus à notre langue, qu'elle fut par lui dotée des trésors de la poésie antique, quelquefois transportés tout vivants dans ses œuvres, mais presque toujours fondus avec tant d'art et de génie qu'elle en est plutôt nourrie qu'ornée, et qu'on ne peut avec raison accuser le poète,

« D'avoir en français parlé grec et latin. »

On sera, nous l'espérons, convaincu que la réaction contre Ronsard fut, comme l'a dit Boileau, *un retour grotesque*, et que, même avec l'odé à Duperrier, les quatre strophes traduites du psaume cXLV et l'ode à Louis XIII, Malherbe aurait dû respecter des milliers de vers que notre âge moins injuste défendra contre l'oubli.

A. NOEL.

N. B. — Les éditeurs, dans le but de faciliter la lecture et la connaissance des poésies de Ronsard, ont adopté l'orthographe ordinaire, sauf les cas exceptionnels : lorsque les mots ne sont pas de la langue actuelle, lorsque le sens diffère, et lorsque la rime l'exige.

AU ROY (*).

SIRE,

D'autant loin que l'on se peut souvenir par les monumens de l'antiquité, je trouve que, comme les grands roys sourdent rarement, aussi font les poètes excellens : de sorte qu'il semble que la fatalité, sous la providence de Dieu, amene au siecle les uns et les autres : et qu'à bon droict ils ont esté avec pareil honneur appelez les enfans de Jupiter, ou pour mieux dire, du Dieu vivant : car les grands roys, ornez de vertus heroïques, et les poètes rares et divins, sont entre les hommes, pour monstrier deux grands effets de la divinité, tant pour l'auctorité de commander aux personnes, que pour la grace de gagner les esprits, tous les deux avec admiration et reverence : et n'y a rien qui face tant remarquer le siecle et l'âge au cours du temps, comme ces deux sortes de grands personnages. C'est pourquoy, SIRE, ayant acquis par le droict d'hospitalité, la familiere accointance de feu monsieur de Ronsard, excellent poète, qui commença ses estudes sous le grand roy François, vostre ayeul, pere des arts et sciences : et qui florit du regne du roy Henry, vostre pere, les delices et l'amour du peuple : puis apres du regne du roy Charles, vostre

(*) Henri III.

frere , prince amateur de la poésie : de laquelle ce premier ouvrier finalement est decedé sous vostre regne , apres l'avoir honoré douze ans entiers sous vostre protection et faveur. C'est pourquoy, dy-je , apres avoir rendu au moins mal qu'il m'a esté possible , à ce grand personnage, le juste et dernier office deu à nos amis defuncts, j'ay pensé que ne ferions chose hors de propos, m'ayant esté par luy recommandée l'impression de ses œuvres, et par vostre privilege, permise, et commandée, de les mettre en lumiere sous vostre nom, afin qu'un si grand roy, comme vous estes, honorast de la marque de son nom et regne la fin d'un si grand personnage comme est le poëte Ronsard : et que ses OEuvres poëtiques pareillement honorassent et recommandassent la memoire et le nom d'un roi si rare comme vous estes, mis au front d'une si rare poésie. Laquelle offrant à vostre Majesté, je la supplie recevoir aussi favorablement le présent, comme devotement il vous est présenté :

SIRE, je prie Dieu, le Roy des Roys, vous conserver en toute prosperité, tres-glorieux et tres-victorieux par dessus vos ennemis, bien obey et bien respecté de vos affectionnez subjects : entre lesquels, comme l'un des moindres d'iceux, je me dedie et consacre aux piedz de vostre Majesté.

Vostre très humble et très affectionné subject ,

J. GALLAND.

SONNET

DE JOACHIM DU BELLAY,

A P. DE RONSARD (*).

Comme un torrent, qui s'enfle et renouvelle
Par le dégoût¹ des hauts sommets chenus,
Froissant et ponts et rivages connus,
Se fait, hautain une trace nouvelle :

Tes vers, Ronsard, qui par source immortelle
Du double mont sont en France venus,
Courent, hardis, par sentiers inconnus,
De même audace, et de carrière telle.

Heureuses sont tes nymphes vagabondes,
Gastine² sainte, et heureuses tes ondes,
O petit Loir, honneur du Vendomois!

Ici le luth, qui naguère sur Loire
Soulait³ répondre au mouvoir de mes doigts,
Sacré le prix⁴ de sa plus grande gloire.

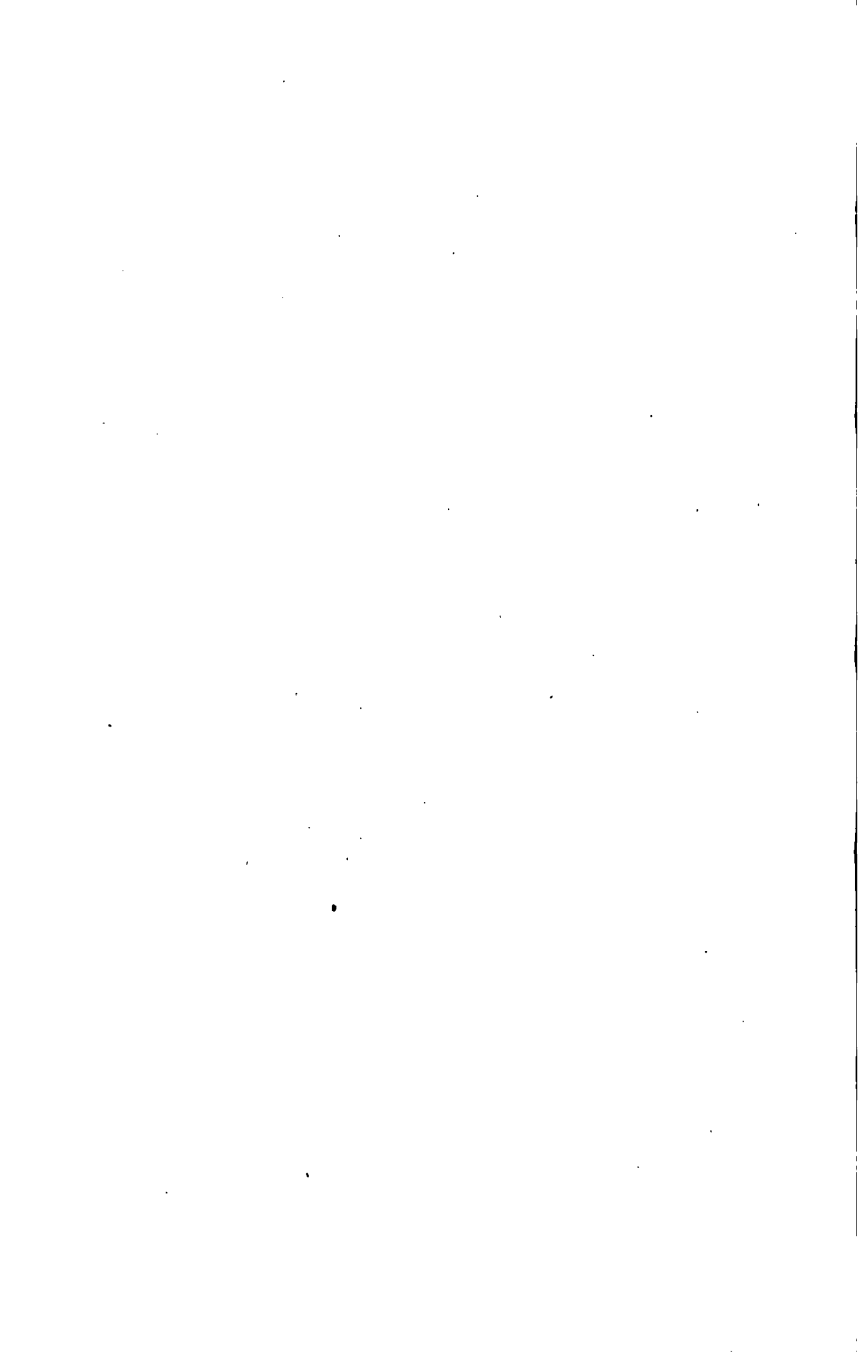
¹ *Par le dégoût* : par les eaux qui de Charles IX. dégouttent.

² *Gastine* : dans le haut Poitou, fait aujourd'hui partie du département des Deux-Sèvres. C'est dans la forêt de Gastine que se trouvait l'abbaye de Croix-Val, où Ronsard se retira après la mort

³ *Soulait* : du latin *solere*, avait coutume.

⁴ *Sacré le prix* : le dernier vers du tercet n'est pas exempt de quelque obscurité ; il faut l'entendre : *consacre le prix de sa plus grande gloire.*

(*) Nous ne pouvons mieux faire que de placer en tête du nouveau choix des œuvres poétiques de Ronsard cette pièce dont l'inspiration classique, l'allure harmonieuse et le style hardi donnent un avant-goût si sincère de l'illustre auteur dont elle célèbre le génie.



SONNET DE CL. GARNIER.

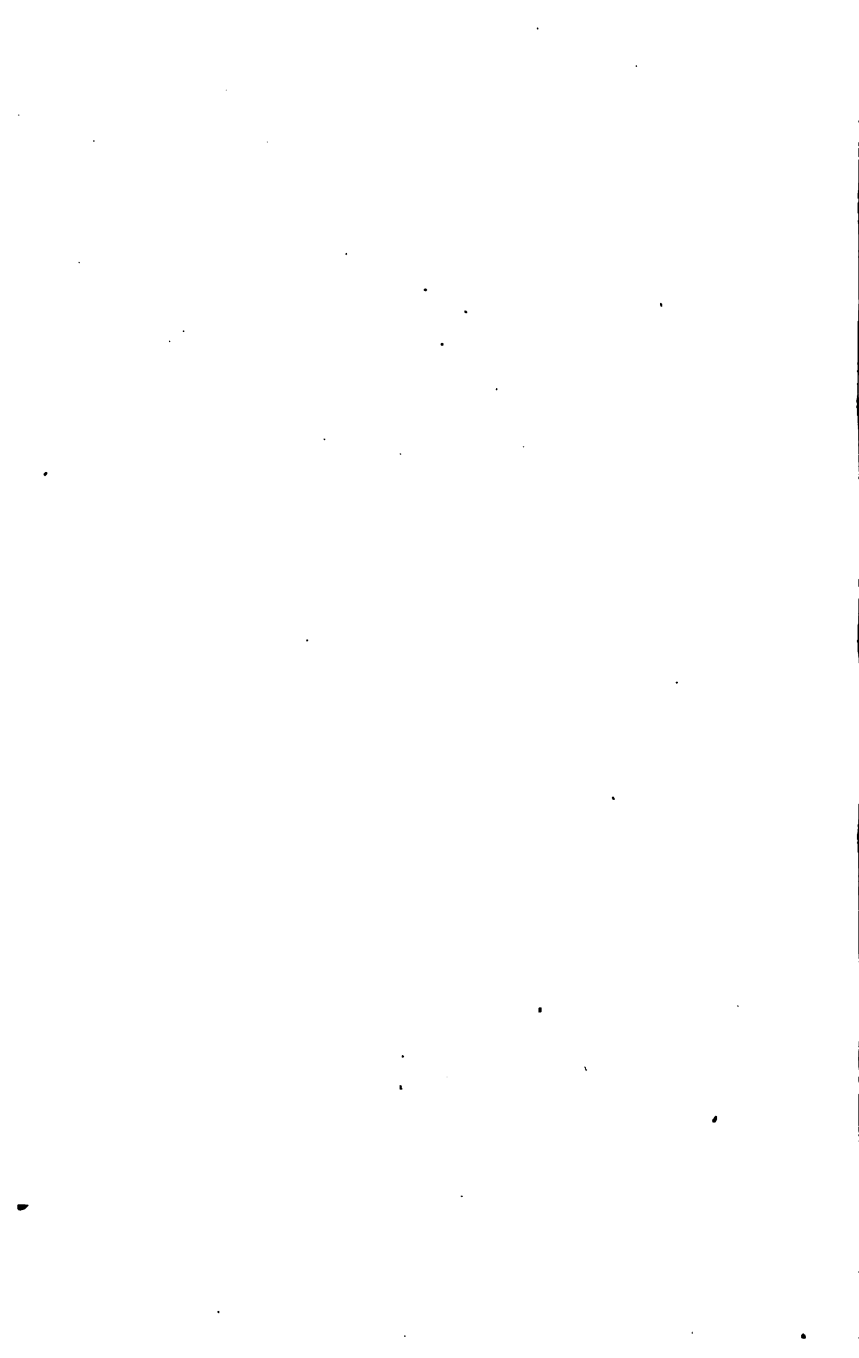
Voici les deux amants qui renomment la France,
De même qu'ils étaient en leurs plus jeunes ans :
Voici l'objet divin d'un si riche printemps,
Où les dieux avaient mis leur plus chère influence.

Mais quoi, rien n'est durable, il faut que toute essence
Epreuve l'infortune et l'injure du temps :
Ils ont fini leur course, et leurs rays éclatants
Ont vu tomber leur gloire au fond de l'oubliance.

Leur gloire, ha ! qu'ai-je dit, tant que les jours seront,
Et tant que par la nuit les astres flamberont,
Elle aura par la muse une éternelle vie.

Le temps met¹ comme il veut les empires à bas.
Ilion n'est plus rien, sa grandeur est finie,
Mais le savoir d'Homère a vaincu le trépas.

¹ *Le temps met* : le dernier tiercelet a Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Ho-
le mérite d'avoir précédé ces beaux [mère.
vers qui sont dans toutes les mémoires : Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.



LE
PREMIER LIVRE DES AMOURS

DE P. DE RONSARD

CONSACRÉ A CASSANDRE (*).

I.

Qui voudra voir comme amour me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il renflamme et renglace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte :

Qui voudra voir une jeunesse prompte
A suivre en vain l'objet de son malheur ,

(*) *Cassandre*. Ronsard s'étant enamouré d'une belle fille Blésienne, qui avait nom Cassandre, le vingt et unième jour d'avril, en un voyage qu'il fit à Blois, où estoit la cour, ayant lors atteint l'âge de vingt ans, résolut de la chanter, tant pour la beauté du sujet que du nom, dont il fut épris aussitôt qu'il l'eût veü, ainsi que par un instinct divinément inspiré : ce qu'il semble assez vouloir donner à cognoistre par cette devise qu'il print alors, *ὡς ἶδον ὡς ἐμύνην*. (*Ut vidi, ut perii*.) (Cl. Binet.)

Il fut six ans amoureux de Cassandre, qu'il abandonna pour une jalousie qu'il conçut. Colletet laisse entendre que Melin de Saint-Gelais fut à son tour épris de la belle Cassandre. Ce sentiment ne fut pas, dit-il, étranger à l'inimitié des deux poètes.

Ce premier livre des Amours fut, si nous en croyons Colletet, composé par le grand poète pour contenter son esprit; et quant à ses autres vers amoureux, il les composa pour plaire aux dames et aux seigneurs de la cour.

Me vienne lire, il voirra¹ ma douleur,
 Dont ma déesse et mon dieu ne font compte,
 Il connaîtra qu'amour est sans raison,
 Un doux abus, une belle prison,
 Un vain espoir, qui de vent nous vient paître :

Et connaîtra que l'homme se déçoit,
 Quand plein d'erreur un aveugle² il reçoit
 Pour sa conduite, un enfant pour son maître.

¹ Voirra : Verra.

senté par les poètes aveugle et en-

² Un aveugle : L'Amour est repré- fant. Anacréon, *passim*.

II.

Lè plus touffu d'un solitaire bois,
 Le plus aigu d'une roche sauvage,
 Le plus disert¹ d'un séparé rivage,
 Et la frayer des antres les plus cois,

Soulagent tant mes soupirs et ma voix,
 Qu'au seul écart d'un plus secret ombrage
 Je sens garir² cette amoureuse rage,
 Qui me r'afole au plus verd de mes mois.

Là renversé dessus la terre dure,
 Hors de mon sein je tire une peinture,
 De tous mes maux le seul allègement :

Dont les beautés par Denisot³ encloses,
 Me font sentir mille métamorphoses
 Tout en un coup d'un regard seulement.

¹ Disert : désert.

Mans en 1515, mort en 1554. L'homme

² Garir : guérir.

entre les autres de singulières grâces,

³ Denisot. Nicolas Denisot, né au excellent en l'art de peinture. (MURET.)

III.

Je veux pousser par la France ma peine,
 Plus-tôt¹ qu'un trait ne vole au décocher :
 Je veux de miel² mes oreilles boucher,
 Pour n'ouïr plus la voix de ma sereine³.

Je veux muer mes deux yeux en fontaine,
 Mon cœur en feu, ma tête en un rocher,
 Mes pieds en tronc, pour jamais n'approcher
 De sa beauté si fièrement humaine.

Je veux changer mes pensers en oiseaux,
 Mes doux soupirs en Zephyres nouveaux,
 Qui par le monde éventeront ma plainte.

Je veux du teint de ma pâle couleur,
 Aux bords du Loir enfanter une fleur⁴,
 Qui de mon nom et de mon mal soit peinte.

¹ Plus-tôt : plus rapidement.

² Miel : cire.

³ Sereine : Sirène, allusion à la voix enchanteresse des Sirènes, dont Ulysse n'évita les séductions qu'en bouchant de cire les oreilles de ses compagnons, et se faisant lier lui-même au mât de son navire.

⁴ Enfanter une fleur : du sang d'Ajax sortit une fleur, l'hyacinthe, dont les feuilles portaient écrites ces lettres : AI, qui sont les premières de son nom, et en même temps représentent un cri de douleur. (Ovide, *Métam.*, XIII, 394; Virg., *Egl.*, 3, v. 106; Plin l'Ancien, XXI, 11.)

IV.

Une beauté de quinze ans enfantine,
 Un or¹ frisé de maint crespé anelet²,
 Un front de rose, un teint damoiselet,

¹ Un or : une chevelure dorée.

crépée. Expression fréquente dans les poésies de Ronsard.

² Crespé anelet : anneau, boucle

Un ris qui l'âme aux astres achemine :

Une vertu de telle beauté digne ,
Un col de neige, une gorge de lait ,
Un cœur jà mûr en un sein verdelet ,
En dame humaine une beauté divine :

Un œil puissant de faire jours les nuits ,
Une main douce à forcer les ennuis ,
Qui tient ma vie en ses doigts enfermée :

Avec un chant découpé doucement¹ ,
Or' d'un souris, or' d'un gémissement :
De tels sorciers ma raison fut charmée (*).

¹ *Découpé* : entrecoupé.

(*) Les traits les plus charmants de ce sonnet sont traduits de Pétrarque, 159, *In Vita di M. Laura*. L'original est bien supérieur à la copie.

V.

Avant le temps tes temples¹ fleuriront
De peu de jours ta fin sera bornée ,
Avant le soir se clora ta journée ,
Trahis d'espoir tes pensers périront :

Sans me fléchir tes écrits flétriront² ,
En ton désastre ira ma destinée ,
Pour abuser les poètes³ je suis née (*),
De tes soupirs nos neveux se riront.

¹ *Temples* : tempes.

² *Flétriront* : se flétriront.

³ *Poètes* : Ronsard fait ce mot de deux syllabes.

(*) Le poète fait de fréquentes allusions à la destinée de la fille de Priam, Cassandre, dont sa maîtresse portait le nom.

Tu seras fait du vulgaire la fable,
 Tu bâtiras sur l'incertain du sable,
 Et vainement tu peindras dans les cieus¹.

Ainsi disait la nymphe qui m'affole,
 Lorsque le ciel, témoin de sa parole,
 D'un dextre éclair² fut présage à mes yeux.

¹ *Les cieus* : les airs.

le ciel du côté droit, présage de mal-

² *Dextre éclair* : éclair qui sillonne

heur dans l'opinion des Latins.

VI.

Je voudrais bien richement jaunissant,
 En pluie d'or¹ goutté à goutte descendre
 Dans le giron de ma belle Cassandre,
 Lorsqu'en ses yeux le somme va glissant;

Puis je voudrais en taureau blanchissant²
 Me transformer pour sur mon dos la prendre,
 Quand en avril par l'herbe la plus tendre
 Elle va, fleur, mille fleurs ravissant³.

Je voudrais bien pour alléger ma peine,
 Être un Narcisse, et elle une fontaine,
 Pour m'y plonger une nuit à séjour⁴ :

Et si voudrais que cete nuit encore
 Fût éternelle, et que jamais l'aurore
 Pour m'éveiller ne rallumât le jour (*).

¹ *En pluie d'or* : allusion à la fable de Danaé.

² *En taureau blanchissant* : allusion à l'enlèvement d'Europe par Jupiter, métamorphosé en taureau.

³ *Elle va, fleur, mille fleurs ravis-*

sant.
 Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses.
 (MALTHUSSE.)

⁴ *Une nuit à séjour* : une nuit entière, à loisir.

(*) Ce sonnet déguise avec une délicatesse infinie dans la forme la crudité gauloise de la pensée.

VII (*).

Quand en naissant la dame que j'adore,
De ses beautés vint embellir les cieux,
Le fils de Rhée appela tous les dieux,
Pour faire d'elle encore une Pandore.

Lors Apollon de quatre dons l'honore,
Or' de ses rais¹ lui façonnant les yeux,
Or' lui donnant son chant mélodieux,
Or' son oracle, et ses beaux vers encore.

Mars lui donna sa fière cruauté,
Vénus son ris, Diane sa beauté,
Pithon² sa voix, Cérès son abondance;

L'Aube ses doigts et ses crins déliés³,
Amour son arc, Thétis donna ses pieds⁴,
Clion sa gloire, et Pallas sa prudence.

¹ Or' de ses rais : tantôt de ses rayons; ora, de l'italien ora. chez les poètes βοδοδάκτυλος et εὐ-κλόκαμος.

² Déesse de l'éloquence.

³ Ses crins déliés : ses fins cheveux : du latin crines; l'aube est nommée

⁴ Thétis donna ses pieds : Thétis est appelée dans Homère ἀργυρόπεζα.

(*) Ce sonnet est un rappel ingénieux de la fable de Pandore, racontée par Hésiode, "Ἔργα καὶ ἡμέραι, v. 59.

VIII.

Pour te servir, l'attrait de tes beaux yeux
Force mon âme, et quand je te veux dire
Quelle est ma mort, tu ne t'en fais que rire,
Et de mon mal tu as le cœur joyeux.

Puisqu'en t'aimant je ne puis avoir mieux,
Per mets au moins, qu'en mourant je soupire,
De trop d'orgueil ton bel œil me martyre¹,
Sans te moquer de mon mal soucieux.

Moquer mon mal, rire de ma douleur,
Par un dédain redoubler mon malheur,
Hâir qui t'aime et vivre de ses plaintes,

Rompre ta foi, manquer de ton devoir²,
Cela, cruelle, hé! n'est-ce pas avoir
Les mains de sang et d'homicide teintes (*)?

¹ *Me martyre* : me martyrise. (Muret). Tournure grecque que notre

² *Manquer de ton devoir* : faillir langue n'a point conservée.

(*) Ce sonnet, bien qu'empreint d'une exagération dont il faut accuser Properce, se recommande par la netteté et la ferme allure du style.

IX.

Quand au matin ma déesse s'habille,
D'un riche or cresse¹ ombrageant ses talons,
Et les filets de ses beaux cheveux blonds
En cent façons en-onde² et entortille :

Je l'accompagne à l'écumière fille³
Qui, or⁴ pignant les siens brunement longs⁵,
Or⁴ les frisant en mille crespillons,
Passait la mer portée en sa coquille.

¹ *Or cresse* : cheveux blonds crépés. Voy. Sonnet IV.

² *En-onde* : tourner et cresser en long comme ondes (Muret).

³ *Écumière fille* : Vénus, née de l'écume de la mer (Ἀφροδίτη, de ἀφρός écume).

⁴ *Pignant* : peignant.

⁵ *Brunement longs* : la plupart des poètes donnent à Vénus des cheveux blonds. Homère l'a nommée Πολύχρυσος, Virgile *auræ Venus*, et notre Musset :

Quand la blonde Astarté, fille de l'onde amère,
Fécondait l'univers en tordant ses cheveux.

(ROLLA.)

De femme humaine encore ne sont pas
 Son ris, son front, ses gestes ne ses pas,
 Ne de ses yeux l'une et l'autre étincelle.

Rocs, eaux ne bois ne logent point en eux
 Nymphes qui aient si folâtres cheveux,
 Ni l'œil si beau, ni la bouche si belle.

X.

Amour me tue, et si ¹ je ne veux dire
 Le plaisant mal que ce m'est de mourir,
 Tant j'ai grand' peur qu'on veuille secourir
 Le doux tourment pour lequel je soupire.

Il est bien vrai que ma langueur désire
 Qu'avec le temps je me puisse guérir :
 Mais je ne veux ma dame requérir
 Pour ma santé, tant me plaît mon martyre.

Tais-toi langueur, je sens venir le jour,
 Que ma maîtresse après si long séjour ²,
 Voyant le mal que son orgueil me donne,

Qu'à la douceur la rigueur fera lieu,
 En imitant la nature de Dieu,
 Qui nous tourmente, et puis il nous pardonne.

¹ Et si : et pourtant.

² Si long séjour : si long retard.

XI.

Amour, amour, que ma maîtresse est belle !
 Soit que j'admire ou ses yeux mes seigneurs,
 Ou de son front la grâce et les honneurs,
 Ou le vermeil de sa lèvre jumelle,

Amour, amour, que ma dame est cruelle !
 Soit qu'un dédain reingrège ¹ mes douleurs,
 Soit qu'un dépit fasse naître mes pleurs,
 Soit qu'un refus mes plaies renouvelle.

Ainsi le miel de sa douce beauté
 Nourrit mon cœur : ainsi sa cruauté
 D'un fiel amer aigrit toute ma vie :

Ainsi repu d'un si divers repas,
 Ores je vis, ores je ne vis pas,
 Égal au sort des frères d'Œballe ².

¹ *Reingrège* : augmente, redouble. tager avec lui son immortalité. Il s'
² *Des frères d'Œballe* : Castor et renaisaient et mouraient l'un après
 Pollux ; Pollux obtint de Jupiter, après l'autre, (Homère, *Odyssée*, et Pindare,
 la mort de Castor, son frère, de par- *Néméennes*.)

XII (*).

Divin Bellay, dont les nombreuses ¹ lois ²,
 Par une ardeur de peuple séparée ³,
 Ont revêtu l'enfant de Cythérée
 D'arc, de flambeaux, de traits et de carquois :

Si le doux feu dont jeune tu ardois ⁴,
 Enflambe encor' ta poitrine sacrée,
 Si ton oreille encore se récréée,
 D'ouïr les plaints des amoureuses voix,

¹ *Nombreuses* : harmonieuses. vulgaire.

² *Lois* : pris ici pour vers, comme ⁴ *Tu ardois* : tu brûlais ; du latin
 chez les Grecs νόμος. ardere.

³ *De peuple séparée* : ignorée du

(*) Réponse à un sonnet de Joachim du Bellay, qui adressait à Ron-
 sard les mêmes éloges.

Oy¹ ton Ronsard qui sanglote et lamente,
 Pâle de peur, pendu² sur la tourmente,
 Croisant en vain ses mains devers les cieux,

En frêle nef, sans mât, voile ne rame,
 Et loin du havre, où pour astre, ma dame
 Me conduisait du phare de ses yeux.

¹ *Oy* : impératif du verbe ouïr : en- sion d'une pittoresque énergie. Sus-
 tends. pendu sur les flots en furie.

² *Pendu sur la tourmente* : expres-

XIII (*).

Comme un chevreuil, quand le printemps détruit,
 Du froid hiver la poignante gelée,
 Pour mieux brouter la feuille emmiellée¹,
 Hors de son bois avec l'aube s'enfuit :

Et seul, et sûr, loin de chiens et de bruit,
 Or' sur un mont, or' dans une vallée,
 Or' près d'une onde à l'écart recelée,
 Libre s'égaie où son pied le conduit :

De rets ni d'arc sa liberté n'a crainte,
 Sinon alors que sa vie est atteinte
 D'un trait sanglant, qui le tient en langueur.

Ainsi j'allais sans espoir de dommage,
 Le jour qu'un œil, sur l'avril de mon âge,
 Tira d'un coup mille traits en mon cœur.

¹ *Emmiellée* : le poète fait ce mot miel que pour une seule. V. *Soma*, III, de quatre syllabes, quoiqu'il ne compte

(*) Sonnet imité de Bembo.

XIV.

Dedans un pré je vis une naïade,
 Qui comme fleur marchait dessus les fleurs,
 Et mignottait¹ un bouquet de couleurs,
 Échevelée, en simple verdugade².

De son regard ma raison fut malade,
 Mon front pensif, mes yeux chargés de pleurs,
 Mon cœur transi : tel amas de douleurs
 En ma franchise³ imprima son œillade.

Là je sentis dedans mes yeux couler
 Un doux venin, subtil à se mêler
 Où l'âme sent une douleur extrême.

Pour ma santé je n'ai point immolé
 Bœufs ni brebis, mais je me suis brûlé
 Au feu d'amour, victime de moi-même.

¹ *Mignottait* : faisait d'une façon mignonne.

² *Verdugade* : Sorte de cerceau, panier ou bourrelet pour relever et gon-

fler les jupes. Pris ici pour jupon.

³ *Franchise* : liberté. Molière l'emploie encore dans ce sens. (*Précieuses ridicules.*)



Ciel, air et vents, plains et monts découverts,
 Tertres vineux¹ et forêts verdoyantes,
 Rivages torts² et sources ondoyantes;
 Taillis rasés, et vous bocages verts,
 Antres moussus à demi-front ouverts,
 Prés, boutons, fleurs et herbes roussoyantes³,

¹ *Tertres vineux* : collines couvertes de vignes.

² *Rivages torts* : ruisseaux ou rivages

dont le cours est sinueux.

³ *Herbes roussoyantes*, herbes couvertes de rosée, en latin *herbæ rossidæ*.

Vallons bossus et plages blondoyantes ,
Et vous rochers, les hôtes de mes vers :

Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil adieu je n'ai su dire ,
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous suppli', ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines,
Autres, prés, fleurs, dites-le lui pour moi.

XVI.

Petit barbet, que tu es bienheureux,
Si ton bonheur tu savais bien entendre,
D'ainsi ton corps entre ses bras étendre,
Et de dormir en son sein amoureux !

Où moi je vis chétif et langoureux,
Pour savoir trop ma fortune comprendre :
Las! pour vouloir en ma jeunesse apprendre
Trop de raisons, je me fis malheureux.

Je voudrais être un pitaut¹ de village,
Sot, sans raison, et sans entendement,
Ou fagoteur qui travaille au bocage.

Je n'aurais point en amour sentiment ;
Le trop d'esprit me cause mon dommage,
Et mon mal vient de trop de jugement.

¹ Pitaut : rustre, paysan grossier.

XVII.

Si je trépasse entre tes bras, ma dame,
Je suis content : aussi ne veux-je avoir.

Plus grand honneur au monde , que me voir,
En te baisant , dans ton sein rendre l'âme.

Celui dont Mars la poitrine renflamme,
Aille à la guerre; et d'ans et de pouvoir
Tout furieux, s'ébatte à recevoir
En sa poitrine une espagnole lame :

Moi plus couard , je ne requiers sinon,
Après cent ans sans gloire et sans renom,
Mourir oisif en ton giron, Cassandre (*).

Car je me trompe, ou c'est plus de bonheur
D'ainsi mourir, que d'avoir tout l'honneur
D'un grand César, ou d'un foudre Alexandre.

(* Properce et Tibulle forment souvent le même souhait.

XVIII (*).

Je meurs, Paschal¹, quand je la vois si belle
Le front si beau, et la bouche et les yeux,
Yeux le logis d'amour victorieux
Qui m'a blessé d'une flèche nouvelle.

Je n'ai ni sang, ni veine, ni moelle,
Qui ne se change : et me semble qu'aux cieux
Je suis ravi, assis entre les dieux,
Quand le bonheur me conduit auprès d'elle.

Ah! que ne suis-je en ce monde un grand roi!

¹ *Paschal du Faux*, ami et admirateur de Ronsard. C'était un habile gé- néalogiste. Nous retrouvons son nom dans les vers du poète.

(* Il appert par ce sonnet et plusieurs autres, qu'ils ne sont pas tous faits pour Cassandre, mais pour d'autres qu'il a aimées. (Muret.)

Elle serait ma reine auprès de moi :
Mais n'étant rien , il faut que je m'absente

De sa beauté, dont je n'ose approcher
Que d'un regard transformer je ne sente
Mes yeux en fleuve et mon cœur en rocher.

XIX.

Chère maîtresse, à qui je dois la vie ,
Le cœur, le corps, et le sang et l'esprit,
Voyant tes yeux amour même m'apprit
Toute vertu que depuis j'ai suivie.

Mon cœur ardent¹ d'une amoureuse envie
Si vivement de tes grâces s'éprit ,
Qu'au seul regard de tes yeux il comprit
Que peut honneur, amour et courtoisie.

L'homme est de plomb , ou bien il n'a point d'yeux,
Si te voyant il ne voit tous les cieux
En ta beauté qui n'a point de seconde.

Ta bonne grâce un rocher retiendrait :
Et quand sans jour le monde deviendrait ,
Ton ceil si beau serait le jour du monde².

¹ *Ardant* : brûlant, du verbe latin *doir* et *ardre*.
ardere; d'où les verbes français *ar-* ² Exagération dans le goût italien.

XX.

Soit que son or se crêpe lentement ,
Ou soit qu'il vague en deux glissantes ondes,
Qui çà, qui là, par le sein vagabondes
Et sur le col nagent folâtement :

Ou soit qu'un nœud illustré¹ richement
De maints rubis et maintes perles rondes,
Serre les flots de ses deux tresses blondes.
Mon cœur se plaît en son contentement.

Quel plaisir est-ce, ainçois² quelle merveille,
Quand ses cheveux troussés dessus l'oreille,
D'une Vénus imitent la façon ;

Quand d'un bonnet sa tête elle adonise,
Et qu'on ne sait, tant neutre elle déguise
Son chef³ douteux, s'elle est fille ou garçon (*)!

¹ *Illustré* : orné, rendu brillant. C'est dans cette même acception que ce mot est employé aujourd'hui.

² *Ainçois* : plutôt, bien plus.
³ *Son chef* : sa tête.

(*) La pensée du sonnet est empruntée à Horace, Od., II, 5, vers 24.

XXI (*).

Prends cette rose, aimable comme toi
Qui sers de rose aux roses les plus belles,
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,
Dont la senteur me ravit tout de moi.

Prends cette rose, et ensemble reçois
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'ailes,
Il est constant, et cent plaies cruelles
N'ont empêché qu'il ne gardât sa foi.

La rose et moi différons d'une chose :
Un soleil voit naître et mourir la rose,
Mille soleils ont vu naître m'amour¹.

¹ *M'amour* : élision pour mon amour (ma amour).

(*) Ce sonnet si plein de grâce n'a point, comme le dit justement Muret, besoin de commentaire.

Ah ! je voudrais que telle amour éclose
 Dedans mon cœur qui jamais ne repose,
 Comme une fleur, ne m'eût duré qu'un jour.

XXII.

Devant les yeux nuit et jour me revient
 Le saint portrait de l'angélique face :
 Soit que j'écrive, ou soit que j'entrelace
 Mes vers au luth, toujours il m'en souvient.

Voyez, pour Dieu, comme un bel œil me tient
 En sa prison et point ne me délasse¹ :
 Qui me chérit, me sourit et menace,
 Et de pensée à mon dam² m'entretient.

O le grand mal, quand notre âme est saisie
 Des monstres nés dedans la fantaisie !
 Le jugement est toujours en prison.

Amour trompeur, pourquoi me fais-tu croire
 Que la blancheur est une chose noire,
 Et que les sens sont plus que la raison !

¹ *Délasse* : délivre des liens (*las* et plus tard *lacs*) : ² *A mon dam* : à ma perte; du latin *damnum*.

... ce blé couvrait d'un las
 Les menteurs et traitres appas.
 (LA FONT., *Fables*, IX, 2.)

XXIII.

Heureux le jour, l'an, le mois et la place,
 L'heure et le temps où vos yeux m'ont tué,
 Sinon tué, à tout le moins mué
 Comme Méduse¹ en une froide glace².

¹ *Méduse* : Gorgone dont la tête attachée à l'égide, changeait en pierre ceux qui la regardaient. ² *Glacé* : marbre froid et glacé.

Il est bien vrai que le trait de ma face
 Me reste encor, mais l'esprit délié
 Pour vivre en vous a son corps oublié,
 Me laissant seul comme une froide masse.

Aucunefois quand vous tournez un peu
 Vos yeux sur moi, alors je sens un feu
 Qui me ranime et réchauffe les veines,

Et fait au froid quelque petit effort.
 Mais vos regards n'allongent que mes peines,
 Tant le premier fut cause de ma mort (*) !

(*) L'idée appartient à Pétrarque. *Sonetti in Vita di Laura*, 39.

XXIV.

Je vis ma nymphe entre cent damoiselles,
 Comme un croissant¹ par les menus flambeaux,
 Et de ses yeux, plus que les astres beaux
 Faire obscurcir la beauté des plus belles^(*) ;

Dedans son sein les grâces immortelles,
 La gaillardise² et les frères jumeaux³
 Allaient volant comme petits oiseaux
 Parmi le vert des branches plus nouvelles.

Le ciel ravi, qui si belle la voit,
 Roses et lis et guirlandes pleuvoit⁴
 Tout au rond⁵ d'elle au milieu de la place.

¹ Comme un croissant par les menus flambeaux : comme la lune au milieu des étoiles.

³ Les frères jumeaux : les amours.

⁴ Pleuvoit : faisait pleuvoir.

² La gaillardise : en italien leggiera-

⁵ Tout au rond : tout autour.

(*) Ce premier quatrain est emprunté à Pétrarque *Sonetti in Vita di Laura*, 163.

Si¹ qu'en dépit de l'hiver froidureux,
Par la vertu de ses yeux amoureux
Un beau printemps s'engendra de sa face.

¹ Si : de sorte que.

XXV.

Plus que les rois, leurs sceptres et leur bien,
J'aime ce front où mon tyran² se joue,
Et le vermeil de cette belle joue,
Qui fait honteux le pourpre³ Tyrien.

Toutes beautés à mes yeux ne sont rien
Au prix du sein qui soupirant secoue
Son gorgerin sous qui doucement noue³
Un petit flot⁴ de marbre Parien.

En la façon que Jupiter est aise,
Quand de son chant une Muse l'apaise :
Ainsi je suis de ses chansons épris,

Lors qu'à son luth ses doigts elle embesogne⁵,
Et qu'elle dit le branle⁶ de Bourgogne,
Qu'elle disait le jour que je fus pris.

¹ Mon tyran : l'amour.

² Le pourpre : pourpre est aujourd'hui féminin.

³ Noue : nage, du latin *natare*.

⁴ Un petit flot : le poète entend par

cette périphrase l'agitation du sein de sa maîtresse, blanc et ferme comme le marbre de Paros.

⁵ Embesogne : occupe.

⁶ Le branle : air de danse.

XXVI.

Ce petit ehien qui ma maîtresse suit,
Et qui jappant ne reconnaît personne,

Et cet oiseau¹ qui ses plaintes résonne²,
 Au mois d'avril soupirant toute nuit³ :

Et la barrière où quand le chaud s'enfuit,
 Ma dame seule en pensant s'arraisonne⁴,
 Et ce jardin où son pouce moissonne
 Toutes les fleurs que Zéphyre produit :

Et cette danse⁵ où la flèche cruelle.
 M'outre-perça, et la saison nouvelle
 Qui tous les ans rafraîchit mes douleurs,

Le même jour, la même place et l'heure,
 Et son maintien qui dans mon cœur demeure,
 Baignent mes yeux de deux ruisseaux de pleurs (*).

¹ Et cet oiseau : le rossignol.

² Résonne : fait résonner.

³ Toute nuit : toute la nuit.

⁴ S'arraisonne : se livre à ses méditations.

⁵ Danse : il y est fait allusion au sonnet 25, p.44.

(*) Presque toutes les images de cette pièce sont tirées du sonnet 68 de Pétrarque, *In Vita di Laura*.

XXVII.

Je parangonne¹ à ta jeune beauté,
 Qui toujours dure en son printemps nouvelle,
 Ce mois d'avril qui ses fleurs renouvelle,
 En sa plus gaie et verte nouveauté².

Loin devant toi fuira la cruauté :
 Devant lui fuit la saison plus cruelle.
 Il est tout beau, ta face est toute belle :
 Ferme est son cours, ferme est ta loyauté :

Il peint les bords, les forêts et les plaines,

¹ Parangonne : compare en éga-
lant.

² Expression fréquente dans notre poète.

Tu peins mes vers d'un bel émail de fleurs :
Des laboureurs il arrose les peines ,

D'un vain espoir tu laves mes douleurs :
Du ciel sur l'herbe il fait tomber les pleurs ,
Tu fais sortir de mes yeux deux fontaines .

XXVIII.

STANCES.

Quand au temple nous serons
Agenouillés , nous ferons
Les dévots selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu
Humbles se courbent au lieu
Le plus secret de l'église.

Mais quand au lit nous serons
Entrelacés , nous ferons
Les lascifs selon les guises
Des amants , qui librement
Pratiquent folâtement
Dans les draps cent miguardises.

Pourquoi doncque quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux ,
Ou baiser ta bouche aimée ,
Ou toucher à ton beau sein ,
Contrefais-tu la nonnain
Dedans un cloître enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux
Et ton sein délicieux .
Ton front , ta lèvre jumelle ?
En veux-tu baiser Pluton

Là-bas après que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trépas,
Grêle¹ tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blémie :
Et quand mort je te verrais
Aux ombres je n'avouerais
Que jadis tu fus m'amie.

Ton test² n'aura plus de peau,
Ni ton visage si beau
N'aura veines ni artères :
Tu n'auras plus que des dents
Telles qu'on les voit dedans
Les têtes des cimetières³.

Doncque tandis que tu vis,
Change, maîtresse, d'avis,
Et ne m'épargne ta bouche.
Incontinent tu mourras,
Lors tu te repentiras
De m'avoir été farouche.

Ah je meurs ! ah baise-moi !
Ah ! maîtresse, approche-toi !
Tu fuis comme un faon qui tremble :
Au moins souffre que ma main
S'ébatte un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble^(*).

¹ *Grêle* : maigre et desséché.

³ *Cimetières* : cimetières.

² *Test* : tête.

(*) Cette chanson n'appartient en rien à Cassandre ; il est intéressant de signaler comment ces mêmes idées, dépouillées de tout développement oiseux et de leur tour grivois, ont produit le beau sonnet auquel l'auteur paraît s'essayer : *Quand vous serez bien vieille* ; p. 140.

XXIX.

Heureuse fut l'étoile fortunée,
 Qui d'un bon œil¹ ma maîtresse aperçut;
 Heureux le bers² et la main qui la sut
 Emmailloter le jour qu'elle fut née!

Heureuse fut la mamelle en-mannée³
 De qui le lait premier elle reçut :
 Et bien heureux le ventre qui conçut
 Telle beauté de tant de dons ornée.

Heureux parents qui eûtes cet honneur
 De la voir naître un astre de bonheur ;
 Heureux les murs , naissance de la belle!

Heureux le fils dont grosse elle sera ,
 Mais plus heureux celui qui la fera
 Et femme et mère en lieu d'une pucelle (*)!

¹ Qui d'un bon œil : dont l'heureuse (Muret). Encore en usage aujourd'hui
 influence présida à la naissance de ma dans le Calvados.
 maîtresse.

² En-mannée : pleine d'un lait doux

³ Bers : berceau , mot vendômois comme la manne.

(*) Les idées sont prises d'Ovide, *Métam.*, IV, 321.

XXX.

Ce ris plus doux que l'œuvre d'une abeille¹,
 Ces dents ainçois deux remparts argentés,
 Ces diamants à double rang plantés
 Dans le corail de sa bouche vermeille :

Ce doux parler qui les âmes réveille ,

¹ Le miel.

Ce chant qui tient mes soucis enchantés,
Et ces deux cieux¹ sur deux astres entés,
De ma déesse annoncent la merveille.

Du beau jardin de son jeune printemps
Sort un parfum, qui le ciel en tout temps
Peut embaumer de ses douces haleines :

Sa bouche engendre une si douce voix,
Que son chant fait bondir rochers et bois,
Planer² les monts et monter³ les plaines.

¹ Et ces deux cieux : les sourcils
voûtés comme les cieux. (Muret.)

³ Monter : convertir en montagnes.

² Planer : changer en plaines.

XXXI.

J'avais l'esprit tout morne et tout pesant,
Quand je reçus du lieu¹ qui me tourmente,
L'orange² d'or comme moi jaunissante
Du même mal qui nous est si plaisant.

Les pommes sont de l'amour le présent :
Tu le sais bien, ô guerrière Atalante³,
Et Cydippé qui encor se lamente
De l'écrit d'or⁴ qui lui fut si cuisant.

¹ Du lieu : Blois, séjour de Casandre.

² L'orange : entre toutes les pommes, l'orange est dédiée à la volupté et à l'amour.

³ Atalante : fille de Schœnée, roi de Seyros, promise par son père à celui qui la dépasserait à la course. Elle se laissa retarder par les pommes d'or qu'Hippomène jetait devant elle, et fut vaincue. Ovide, *Métam.*, X, 561.

⁴ Le jeune Acontius épris d'a-

mour pour *Cydippe* imagina de lui jeter une pomme d'or sur laquelle il avait tracé deux vers, dont le sens était que *Cydippe* s'engageait à lui. *Cydippe* lut cet écrit dans le temple de Diane, où toutes les paroles prononcées acquerraient la valeur d'une promesse solennelle. Son père, ignorant l'aventure, maria sa fille à un autre époux, et par cet hymen causa le désespoir de *Cydippe*. V. Ovide, *Héroïdes* : *Cydippe*, *Acontius*.

Les pommes sont de l'amour le vrai signe
 Heureux celui qui de la pomme est digne !
 Toujours Vénus a des pommes au sein.

Depuis Adam désireux nous en sommes :
 Toujours la Grâce en a dedans la main :
 Et bref l'amour n'est qu'un beau jeu de pommes ¹.

¹ *Et bref l'amour n'est qu'un beau* plus délicat et mignard en l'amour tire
jeu de pommes : Tout ce qu'il y a de sur la forme ronde. (Muret.)

XXXII.

Tout effrayé je cherche une fontaine ¹
 Pour expier un horrible songer,
 Qui toute nuit ne m'a fait que ronger
 L'esprit troublé d'une idole incertaine.

Il me semblait que ma douce inhumaine
 Criait : Ami, sauve-moi du danger,
 A toute force un larron étranger
 Par les forêts prisonnière m'emmène !

Lors en sursaut, où me guidait la voix,
 Le fer au poing je brossai ² par le bois :
 Mais, en courant après la dérobée ,

Du larron même assaillir me suis veu ,
 Qui, me perçant le cœur de mon épée ,
 M'a fait tomber dans un torrent de feu.

¹ *Je cherche une fontaine* : pour
 expier un mauvais songe et s'en pur-
 ger, c'était une coutume chez les an-
 ciens de se plonger dans quelque fon-

taine ou dans la mer.

² *Je brossai* : brosser, terme de vé-
 nerie, courir à travers les bois, sans
 regarder à rien.

XXXIII.

Un voile obscur par l'horizon épars
 Troublait le ciel d'une humeur survenue,
 Et l'air crevé d'une grêle menue
 Frappait à bords les champs de toutes parts :

Déjà Vulcain de ses borgnes soudars¹
 Hâtait les mains à la forge connue,
 Et Jupiter dans le creux d'une nue
 Armait sa main de l'éclair de ses dards :

Quand ma nympnette, en simple vertugade
 Cueillant les fleurs, des rais de son ceillade²
 Essuya l'air gréleux et pluvieux :

Des vents sortis remprisonna les tropes,
 Et fit cesser les marteaux des Cyclopes,
 Et de Jupin rasséréna les yeux (*).

¹ De ses borgnes soudars : de ses un seul œil au milieu du front.
 borgnes soldats. Les Cyclopes, compa- ² Des rais de son ceillade : des
 gnons de Vulcain, sont représentés avec rayons de son regard.

(*) On sent ici la gracieuse inspiration de Pétrarque. *Sonetti in Vita di Laura* 26 et 27.

XXXIV.

Si tu ne veux contre Dieu t'irriter,
 Écoute-moi, ne mets point en arrière
 L'humble soupir, enfant de la prière :
 La prière est fille de Jupiter.

Quiconque veut la prière éviter,
 Jamais n'achève une jeunesse entière,
 Et voit toujours de son audace fière

Jusqu'aux enfers l'orgueil précipiter.

Pource, orgueilleuse, échappe cet orage ¹,
Dedans mes pleurs attrempe ² ton courage,
Sois pitoyable, et guéris ma langueur ³.

Toujours le ciel, toujours l'eau n'est venteuse ³,
Toujours ne doit ta beauté dépiteuse
Contre ma plaie endurcir sa rigueur (*).

¹ *Echappe cet orage* : évite cet orage.

² *Venteuse* : agitée par les vents.

³ *Dépiteuse* : orgueilleuse, sans pitié.

² *Attrempe* : amollis.

(*) Cet éloge des prières est tiré du IX^e chant de l'*Illiade*. Phénix représente à Achille le pouvoir des prières.

XXXV.

Que toute chose en ce monde se mue ¹,
Soit désormais Amour soulé de pleurs ²,
Des chênes durs puissent naître les fleurs,
Au choc des vents l'eau ne soit plus émue;

Le miel d'un roc contre nature sue,
Soient du printemps semblables les couleurs.
L'été soit froid, l'hiver plein de chaleurs,
Pleine de vents ne s'enfle plus la nue :

Tout soit changé, puisque le nœud si fort
Qui m'étreignait, et que la seule mort
Devait trancher, elle a voulu défaire.

Pourquoi d'Amour méprises-tu la loi?

¹ *Se mue* : se change.

² *Soit désormais Amour soulé de pleurs* : qu'Amour soit désormais rassasié de pleurs, chose contre nature.

*Nec lacrymis crudelis Amor, ne gramina rivis,
Nec cythiso saturantur spes, nec fronde ca-*
[pellis.

(Vino., *Eglog.*, X, 29.)

Pourquoi fais-tu ce qui ne se peut faire ?
Pourquoi romps-tu si faussement ta foi ?

XXXVI.

En ma douleur, malheureux, je me plais,
Soit quand la nuit les feux du ciel augmente,
Ou quand l'aurore enjonche¹ d'amaranthe
Le jour mêlé d'un long fleurage épais ;

D'un joyeux deuil mon esprit je repais,
Et quelque part où seulet je m'absente,
Devant mes yeux je vois toujours présente
Celle qui cause et ma guerre et ma paix.

Pour l'aimer trop également j'endure
Or' un plaisir, or' une peine dure,
Qui d'ordre égal² viennent mon cœur saisir :

Bref, d'un tel miel mon absinthe est si pleine,
Qu'autant me plaît le plaisir que la peine,
La peine autant comme fait le plaisir.

¹ Enjonche : jonche.² Par une succession régulière.

XXXVII.

Or' que Jupin, époin¹ de sa semence
Sent de l'amour les traits accoutumés,
Et que le chaud de ses reins allumés
L'humide sein de Junon ensemece :

Or' que la mer, or' que la véhémence
Des vents fait place aux grands vaisseaux armés,

¹ Epoin^t : aiguillonné, excité.

Et que l'oiseau parmi les bois ramés¹
Du Thracien² les tansons recommence³ :

Or' que les prés, et ore que les fleurs
De mille et mille et de mille couleurs
Peignent le sein de la terre si gaie ,

Seul et pensif aux rochers plus secrets ,
D'un cœur muet je conte mes regrets ,
Et par les bois je vais celant ma plaie (*).

¹ *Ramés* : formés de rameaux.

rossignol.

² *Du Thracien* : Térée, roi de Thrace ,
outragea Philomèle, changée depuis en

³ *Tansons* : plaintes.

(*) La verve des premiers vers rappelle la magnifique invocation à Vénus ; Lucrèce, *De Rerum Natura*, ch. I, et reproduit les passages de Virgile, *Géorg.*, II, 329.

XXXVIII.

MADRIGAL.

Que maudit soit le miroir qui vous mire¹,
Et vous fait être ainsi fière en beauté,
Ainsi enfler le cœur de cruauté,
Me refusant le bien que je désire!

Depuis trois ans pour vos yeux je soupire :
Et si² mes pleurs, ma foi, ma loyauté
N'ont, ô destin ! de votre cœur ôté
Ce doux orgueil qui cause mon martyre.

Et cependant vous ne connaissez pas
Que ce beau mois et votre âge se passe,

¹ Le miroir où vous vous mirez.

² *Et si* : et pourtant.

Comme une fleur qui languit contre-bas ¹ ;
Et que le temps passé ne se ramasse ².

Tandis qu'avez la jeunesse et la grâce
Et le temps propre aux amoureux combats,
De suivre amour ne soyez jamais lasse,
Et sans aimer n'attendez le trépas (*).

¹ *Contre-bas* : à terre.

² Ne se peut reprendre.

(*) Une partie de l'idée revient à Pétrarque. *Son. in Vit. di Laura*, 30.

XXXIX.

Voici le bois que ma sainte Angelette
Sur le printemps réjouit de son chant :
Voici les fleurs où son pied va marchant
Quand à soi même elle pense seulette.

Voici la prée et la rive mollette,
Qui prend vigueur de sa main la touchant
Quand pas à pas en son sein va cachant
Le bel émail de l'herbe nouvelette.

Ici chanter, là pleurer je la vis,
Ici sourire, et là je fus ravi
De ses discours par lesquels je desvie ¹ :

Ici s'asseoir, là je la vis danser :
Sur le métier ² d'un si vague penser,
Amour ourdit les trames de ma vie.

¹ *Je desvie* : je cesse de vivre.

les tisserands ourdisent la toile.

² *Métier* : instrument sur lequel

XL.

Puisque je n'ai pour faire ma retraite
 Du labyrinth¹ qui me va séduisant,
 Comme Thésée, un fillet conduisant
 Mes pas douteux par les erreufs² de Crète :

Eussé-je au moins une poitrine faite
 Ou de cristal ou de verre luisant ;
 Ton œil irait dedans mon cœur lisant
 De quelle foi mon amour est parfaite.

Si tu savais de quelle affection
 Je suis captif de ta perfection ,
 La mort serait un confort à ma plainte ;

Et lors peut-être épuisé de pitié,
 Tu pousserais sur ma dépouille éteinte
 Quelque soupir de tardive amitié.

¹ Du *labyrinth* : éliasion. Le poète compare au labyrinthe de Crète l'amour dans lequel il est emprisonné. ² *Erreurs* : du latin *errores*, détours, routes.

XLI.

Ah ! Belacueil¹, que ta douce parole
 Vint traitrement ma jeunesse offenser,
 Quand au verger tu la menas danser
 Sur mes vingt ans l'amoureuse carolle² !

Amour adonc me mit à son école,
 Ayant pour maître un peu sage penser,

¹ *Belacueil* : personnage du *Roman de la Rose*, celui qui conduit l'amant dans le verger d'Amour. ² *Carolle* : de l'italien *carolas*, danse en rond.

Qui sans raison me mena commencer
Le chapelet d'une danse si folle.

Depuis cinq ans hôte de ce verger ,
Je vais balant¹ avecque Faux-danger²,
Tenant la main d'une dame trop caute³.

Je ne suis seul par amour abusé ;
A ma jeunesse il faut donner la faute :
En cheveux gris je serai plus rusé (*).

¹ *Balant* : balez, danser ; d'où *bal*. du *Roman de la Rose*.

² *Faux-danger* : autre personnage ³ *Caute* : rusée, du latin *cautus*.

(*) Ce sonnet est inspiré à Ronsard par le *Roman de la Rose*, dont il faisait une de ses lectures favorites.

XLII (*).

Toujours des bois la cime n'est chargée
Du faux neigeux d'un hiver éternel ;
Toujours des dieux le foudre criminel¹
Ne darde en bas sa menace enragée.

Toujours les vents, toujours la mer Égée
Ne gronde pas d'un orage cruel ,
Mais de la dent d'un soin continuel
Ma pauvre vie est toujours outragée ;

Plus je me force à le vouloir tuer,
Plus il renaît pour mieux s'évertuer
De féconder une guerre en moi-même.

O fort Thébain² ! si ta serve vertu³

¹ *Criminel* : qui punit les crimes. Cet adjectif en français a le sens actif et passif comme on le voit par cette expression : lieutenant criminel. ² *Fort Thébain* : Hercule, domp-

teur des monstres et célèbre par ses douze travaux.

³ *Serve* : esclave, obéissante aux ordres d'Eurysthée.

² *O fort Thébain* : Hercule, domp-

(*) On sent ici l'imitation d'Horace. *Odes*, II, 10.

Avait encore ce monstre combattu ,
Ce serait bien de tes faits le treizième.

XLIII.

Je ne suis point , Muses , accoutumé
De voir vos sauts sous la tarde serée ¹ :
Je n'ai point bu dedans l'onde sacrée ,
Fille du pied du cheval emplumé ².

De tes beaux rais ³ vivement allumé
Je fus poète : et si ma voix récréée ,
Et si ma lyre en t'enchantant t'agrée ,
Ton œil en soit , non Parnasse , estimé.

Certes le ciel te devait à la France ,
Quand le Thuscan ⁴ , et Sorgue ⁵ , et sa Florence ,
Et son laurier ⁶ engrava dans les cieus :

Ore trop tard , beauté plus que divine ,
Tu vois notre âge , hélas ! qui n'est pas digne ,
Tant seulement de parler de tes yeux.

¹ *Sous la tarde serée* : sous la tardive soirée. Les Muses, selon Hésiode et Horace, dansent au clair de lune.

² Pégase d'un coup de pied fit jaillir la source d'Hippocrène.

³ *Rais* : rayons de tes yeux, regards.

⁴ *Le Thuscan* : le Toscan, Pétrarque.

⁵ *Sorgue* : rivière près d'Avignon, chantée par Pétrarque.

⁶ *Laurier* : Laure, maîtresse de Pétrarque.

XLIV.

Amour et Mars sont presque d'une sorte :
L'un en plein jour, l'autre combat de nuit,
L'un aux rivaux ¹, l'autre aux gendarmes nuit,
L'un rompt un huis ² l'autre rompt une porte ³ :

¹ *Rivaux* : compagnons d'amour. maison. (Muret.)

² *Huis* : porte de chambre ou de

³ *Porte* de ville fortifiée.

L'un finement trompe une ville forte,
L'autre coiment¹ une maison séduit :
L'un le butin, l'autre le gain poursuit,
L'un deshonneur, l'autre dommage apporte :

L'un couche à terre, et l'autre gît souvent
Devant un huis à la froideur du vent ;
L'un boit mainte eau, l'autre boit mainte larme.

Mars va tout seul, les Amours vont tous seuls² :
Qui voudra donc ne languir paresseux ,
Soit l'un ou l'autre, amoureux ou gendarme.

¹ *Coiment* : doucement, sans bruit.
(Se tenir coi.)

² La rime indique que le mot *seuls*
se doit prononcer *seuz*.

XLV.

Que dites-vous, que faites-vous, mignonne?
Que songez-vous? pensez-vous point en moi?
Avez-vous point souci de mon émoi,
Comme de vous le souci m'époinçonne¹?

De votre amour tout le cœur me bouillonne,
Devant mes yeux sans cesse je vous vois,
Je vous entends, absente je vous ois²,
Et mon penser d'autre amour ne résonne.

J'ai vos beautés, vos grâces et vos yeux
Gravés en moi, les places et les lieux,
Où je vous vis danser, parler et rire.

Je vous tiens mienne, et si ne suis pas mien.
Vous êtes seule en qui mon cœur respire,
Mon ceil, mon sang, mon malheur et mon bien.

¹ *Époinçonne* : pique, émeut.

² *Ois* : entends.

XLVI.

ÉLÉGIE

A JANET, PEINTRE DU ROI.

Peins-moi, Janet ¹, peins-moi, je te supplie,
 Sur ce tableau les beautés de m'amie
 De la façon que je te les dirai.
 Comme importun je ne te supplierai
 D'un art menteur quelque faveur lui faire :
 Il suffit bien si tu la sais peindre
 Telle qu'elle est, sans vouloir déguiser
 Son naturel pour la favoriser :
 Car la faveur n'est bonne que pour celles
 Qui se font peindre, et qui ne sont pas belles.

Fais-lui premier les cheveux ondelés,
 Serrés, retors, recrépés, annelés,
 Qui de couleur le cèdre représentent :
 Ou les allonge, et que libres ils sentent
 Dans le tableau, si par art tu le peux,
 La même odeur de ses propres cheveux :
 Car ses cheveux comme fleurettes sentent,
 Quand les zéphyr au printemps les éventent.

Que son beau front ne soit entre-fendu
 De nul sillon en profond étendu :
 Mais qu'il soit tel qu'est l'eau de la marine ²,
 Quand tant soit peu le vent ne la mutine,
 Et que gisante en son lit elle dort,
 Calmant ses flots sillés ³ d'un somme mort.

¹ Janet : peintre du roi Henri II.² La marine : la mer.³ Sillez : apaisés, fermés, d'où le mot désillés.

Tout au milieu par la grève descende
 Un beau rubis , de qui l'éclat s'épande
 Par le tableau , ainsi qu'on voit de nuit
 Briller les rais de la lune , qui luit
 Dessus la neige au fond d'un val coulée ,
 De trace d'homme encore non foulée.

Après fais-lui son beau sourcil voutis ¹
 D'ébène noir, et que son pli tortis ²
 Semble un croissant , qui montre par la nue
 Au premier mois sa vouture cornue :
 Ou si jamais tu as vu l'arc d'Amour,
 Prends le portrait dessus le demi-tour
 De sa courbure à demi-cercle close :
 Car l'arc d'Amour et lui n'est qu'une chose.

Mais las ! Janet, hélas je ne sais pas
 Par quel moyen, ni comment tu peindras
 (Voire eusses-tu l'artifice d'Apelle)
 De ses beaux yeux la grâce naturelle,
 Qui font vergogne ³ aux étoiles des cieux.
 Que l'un soit doux , l'autre soit furieux ,
 Que l'un de Mars , l'autre de Vénus tienne ,
 Que du benin toute espérance vienne ,
 Et du cruel vienne tout désespoir :
 L'un soit piteux et larmoyant à voir,
 Comme celui d'Ariane laissée
 Aux bords de Die ⁴, alors que l'insensée
 Près de la mer, de pleurs se consommait,
 Et son Thésée en vain elle nommait :
 L'autre soit gai , comme il est bien croyable
 Que l'eut jadis Pénélope louable,

¹ *Voutis* : arrondi en voûte.

² *Tortis* : tordu en arc.

³ *Vergogne* : honte.

⁴ *Die* : Une des dénominations de l'île de Naxos, où Thésée abandonna son amante Ariane. *Diea*, la divine.

Quand elle vit son mari retourné,
Ayant vingt ans loin d'elle séjourné.

Après fais-lui sa rondelette oreille,
Petite, unie, entre blanche et vermeille,
Qui sous le voile apparaisse à l'égal
Que fait un lis enclos dans un cristal,
Ou tout ainsi qu'apparaît une rose
Tout fraîchement dedans un verre enclose.

Mais pour néant tu aurais fait si beau
Tout l'ornement de ton riche tableau,
Si tu n'avais de la linéature ¹
De son beau nez bien portrait la peinture.
Peins-le-moi donc ni court, ni aquilin,
Poli, traitis ², où l'envieux malin
Quand il voudrait n'y saurait que reprendre,
Tant proprement tu le feras descendre
Parmi la face, ainsi comme descend
Dans une plaine un petit mont qui pend.

Après au vif peins-moi sa belle joue
Pareille au teint de la rose qui noue ³
Dessus du lait, ou au teint blanchissant
Du lis qui baise un ceillet rougissant.

Dans le milieu portrais une fossette,
Fossette, non, mais d'Amour la cachette,
D'où ce garçon de sa petite main,
Lâche cent traits, et jamais un en vain,
Que par les yeux droit au cœur il ne touche.
Hélas! Janet, pour bien peindre sa bouche,
A peine Homère en ses vers te dirait

¹ *Linéature* : ligne.

² *Traitis* : doux, attrayant.

³ *Noue* : nage (pag. 44, sonn. XXV).

Quel vermillon égalé la pourrait :
 Car pour la peindre ainsi qu'elle mérite,
 Peindre il faudrait celle d'une Charite¹.
 Peins-la-moi donc qu'elle semble parler,
 Ores sourire, ores embaumer l'air
 De ne sais quelle ambrosienne haleine .
 Mais par-sus tout fais qu'elle semble pleine
 De la douceur, de persuasion.
 Tout à l'entour attache un million
 De ris, d'attraits, de jeux, de courtoisies,
 Et que deux rangs de perlettes choisies
 D'un ordre égal en la place des dents
 Bien poliment soient arrangés dedans.

Peins tout autour une lèvre bessonne²,
 Qui d'elle-même en s'élevant semonne³.
 D'être baisée, ayant le teint pareil
 Ou de la rose, ou du coural⁴ vermeil :
 Elle flambante au printemps sur l'épine,
 Lui rougissant au fond de la marine.

Peins son menton au milieu fosselu,
 Et que le bout en rondeur pommelé
 Soit tout ainsi que l'on voit apparaître
 Le bout d'un coing qui jà commence à croître.

Plus blanc que lait caillé dessus le jone
 Peins-lui le col, mais peins-le un petit long,
 Grêle et charnu, et sa gorge douillette
 Comme le col soit un petit languette.

Après fais-lui, par un juste compas,
 Et de Junon⁵ les coudes et les bras,

¹ Charite : grâce, en grec χάρις. de la mer.

² Bessonne : jumellée.

⁵ Junon : Homère donne à Junon

³ Semonne : demande; de *semondre*. l'épithète de λευκώλενος, aux bras

⁴ Coural : corail, qui rougit au fond blancs.

Et les beaux doigts de Minerve, et encore
La main égale à celle de l'Aurore.

Je ne sais plus, mon Janet où j'en suis :
Je suis confus et muet : je ne puis
Comme j'ai fait, te déclarer le reste
De ces beautés qui ne m'est manifeste :
Las! car jamais tant de faveur je n'eus,
Que d'avoir vu ses beaux tetins à nu.
Mais si l'on peut juger par conjecture,
Persuadé de raisons je m'assure
Que la beauté qui ne s'apparaît, doit
Être semblable à celle que l'on voit.
Doncque peins-la, et qu'elle me soit faite
Parfaite autant comme l'autre est parfaite.

Ainsi qu'en bosse élève-moi son sein
Net, blanc, poli, large, entre-ouvert et plein,
Dedans lequel mille rameuses veines
De rouge sang tressaillent toutes pleines.

Puis quand au vif tu auras découverts
Dessous la peau les muscles et les nerfs,
Enfle au-dessous deux pommes nouvelettes,
Comme l'on voit deux pommes verdelettes
D'un oranger, qui encores du tout
Ne font alors que se rougir au bout *.

Tout au plus haut des épaules marbrines,
Peins le séjour des Charites divines,
Et que l'Amour sans cesse voletant
Toujours les couve et les aille éventant,
Pensant voler avec le Jeu son frère
De branche en branche ès vergers de Cythère.

Un peu plus bas en miroir arrondi,

* Dont l'extrémité commence à peine à rougir.

Tout potelé, grasselet, rebondi,
 Comme celui de Vénus, peins son ventre;
 Peins son nombril ainsi qu'un petit centre,
 Le fond duquel paraisse plus vermeil
 Qu'un bel œillet favori du soleil.

Qu'attends-tu plus, portrais-moi l'autre chose
 Qui est si belle et que dire je n'ose,
 Et dont l'espoir impatient me point¹ :
 Mais je te pri, ne me l'ombrage point,
 Si ce n'était d'un voile fait de soie,
 Clair et subtil, à fin qu'on l'entrevoie.

Ses cuisses soient comme faites au tour:
 A pleine chair, rondes tout à l'entour,
 Ainsi qu'un terme² arrondi d'artifice,
 Qui soutient ferme un royal édifice.

Comme deux monts enlève ses genoux,
 Douillet, charnus, ronds, délicats et mous,
 Dessous lesquels fais lui la grève³ pleine,
 Telle que l'ont les vierges de Lacène⁴,
 Quand près d'Eurote⁵ en s'accrochant des bras
 Luttent ensemble et se jettent à bas :
 Ou bien chassant à meutes découpées
 Quelque vieux cerf ès forêts Amyclées⁶:

Puis pour la fin, portrais-lui de Thétis⁷
 Les pieds étroits, et les talons petits.

Ah! je la vois! elle est presque portraitée :
 Encore un trait, encore un : elle est faite.

¹ Point : pique, blesse, tourmente.

² Terme : colonne.

³ Grève : jambe.

⁴ Lacène : Sparte.

⁵ Eurote : Eurotas, fleuve de Laconie.

⁶ Amyclées : forêts des environs de Lacédémone. Amyclée était une ville de Laconie.

⁷ Thétis : Homère l'appelle : Déesse aux pieds d'argent, ἀργυρόπεζα.

Lève tes mains , ah ! mon Dieu , je la voi ,
 Bien peu s'en faut qu'elle ne parle à moi .

XLVII.

J'allais roulant ces larmes de mes yeux ,
 Or' plein de doute , ore plein d'espérance ,
 Lorsque Henri loin des bornes de France
 Vengeait l'honneur de ses premiers aïeux :

Lors qu'il tranchait d'un bras victorieux
 Au bord du Rhin d'espagnole vaillance ,
 Jà se traçant de l'aigu de sa lance
 Un beau sentier pour s'en aller aux cieux .

Vous , saint troupeau , mon soutien et ma gloire ,
 De qui le vol m'a l'esprit enlevé ,
 Si autrefois m'avez permis de boire

L'eau dont Amour a Pétrarque abreuvé ,
 Soit pour jamais ce soupir engravé
 Au plus saint lieu du temple de mémoire (*).

(*) Ce sonnet, imité des derniers vers du IV^e livre des *Giorgiques* de Virgile, détermine la date de la composition des Amours de Cassandre. Ronsard célèbre ici les exploits accomplis en 1552 par le roi Henri, qui, s'étant fait déclarer protecteur des libertés d'Allemagne, s'empara de Metz, occupa la Lorraine, assiégea Strasbourg et se vengea sur le Luxembourg des ravages que les troupes impériales faisaient en Picardie et en Champagne.

LE
SECOND LIVRE DES AMOURS

DE P. DE RONSARD,
CONSACRÉ A MARIE DES MARQUETS (*).

ÉLÉGIE

A SON LIVRE.

Mon fils ¹, si tu savais ce qu'on dira de toi,
Tu ne voudrais jamais déloger de chez moi,
Enclos en mon étude : et ne voudrais te faire
Salir ni feuilleter aux mains du populaire.
Quand tu seras parti sans jamais retourner,
Étranger loin de moi te faudra séjourner :
Car, ainsi que le vent sans retourner s'envole,
Sans espoir de retour s'échappe la parole.²
Or tu es ma parole, à qui de nuit et jour
J'ai conté les propos que me contait Amour,

¹ *Mon fils* : L'auteur, à l'exemple d'Ovide, d'Horace et d'autres poètes anciens, adresse à son livre ce qu'il veut dire à son lecteur. Ce tour ingénieux a été souvent imité depuis; en particulier par Régnier et Boileau.
² Nescit vox missa reverti.
(Hox., *Eplst. ad Pis.*, v. 390.)

(*) Ce second livre est consacré à chanter les amours de Ronsard pour Marie des Marquets, née à Pin de Bourgueil, où le poète la vit pour la première fois, le 20^e d'avril. (Voy. II^e *Livre des Amours*, sonnet IV.)

Après avoir longtemps chanté sa Cassandre, qu'il avait aimée sans récompense, Ronsard devint amoureux d'une jeune, honnête et gracieuse maîtresse qu'il célèbre en cette seconde partie. C'était une fille de quelque bourgade champêtre, qu'il avait rencontrée un jour d'avril et qui se montra, du reste, aussi ingrate et cruelle que la première.

Pour les mettre en ces vers qu'en lumière tu portes,
 Crochetant ¹ malgré moi de ma chambre les portes,
 Pauvret ! qui ne sais pas que nos citoyens sont
 Plus subtils par le nez que le rhinocéront.

Donc, avant que tenter la mer et le naufrage,
 Vois du port la tempête, et demeure au rivage :
 Tard est le repentir de tôt s'être embarqué.
 Tu seras tous les jours des médisans moqué
 D'yeux, et de hausse-becs ², et d'un branler de tête.
 Sage est celui qui croit à qui bien l'admonête.

Tu sais (mon cher enfant) que je ne te voudrais
 Tromper, contre nature impudent je faudrais,
 Et serais un serpent de farouche nature
 Si je voulais trahir ma propre géniture.
 Car tout tel que tu es, naguères je te fis,
 Et je ne t'aime moins qu'un père aime son fils.

Quoi ! tu veux donc partir ? et tant plus je te cuide ³
 Retenir au logis, plus tu hausses la bride.
 Va donc ; mais au partir, mon fils, je te prierai
 De répondre à chacun ce que je te dirai,
 Afin que tes raisons gardent bien en l'absence
 De moi, le père tien, l'honneur et l'innocence.

Si quelque dame honnête et gentille de cœur,
 (Qui aura l'inconstance et le change en horreur)
 Me vient en te lisant d'un gros sourcil reprendre
 De quoi je ne devais oublier ma Cassandre,
 Qui la première au cœur le trait d'amour me mit,
 Et que le bon Pétrarque ⁴ un tel péché ne fit,
 Qui fut trente et un ans amoureux de sa dame,

¹ Crochetant : fermant.

² Hausse-becs : marques de dédain.

³ Cuide : désire.

⁴ Pétrarque : amoureux de Laure,
 qu'il a célébrée dans ses poésies im-
 mortelles.

Tal, comme dit Merlin, cuide enseigner
 [autrui.

Sans qu'un autre penser lui pût échauffer l'âme :
 Réponds-lui je te pri', que Pétrarque sur moi
 N'avait autorité de me donner sa loi,
 Ni à ceux qui viendraient après lui, pour les faire
 Si longtemps enchaînés, sans leur lien défaire.

Lui-même ne fut tel : car à voir son écrit
 Il était éveillé d'un trop gentil esprit
 Pour être sot trente ans, abusant sa jeunesse
 Et sa muse au giron d'une vieille maîtresse :
 Ou bien il jouissait de sa Laurette , ou bien
 Il était un grand fat d'aimer sans avoir rien.
 Ce que je ne puis croire, aussi n'est-il croyable :
 Non il en jouissait : puis la fit admirable,
 Chaste , divine, sainte : aussi l'amoureux doit
 Célébrer la beauté dont plaisir il reçoit :
 Car celui qui la blâme après la jouissance
 N'est homme, mais d'un tigre il a pris sa naissance.
 Quand quelque jeune fille est au commencement
 Cruelle , dure , fière à son premier amant ,
 Constant il faut attendre : il peut être qu'une heure
 Viendra sans y penser qui la rendra meilleure.
 Mais quand elle devient voire de jour en jour
 Plus dure et plus rebelle et plus rude en amour,
 On s'en doit éloigner sans se rompre la tête
 De vouloir adoucir une si sottre bête.
 Je suis de tel avis : me blâme de ceci,
 M'estime qui voudra, je le conseille ainsi.

Les femmes bien souvent sont cause que nous sommes
 Volages et légers , amadouant les hommes
 D'un espoir enchanteur, les tenant quelquefois
 Par une douce ruse un an ou deux ou trois ,
 Dans les liens d'amour sans aucune allégeance :
 Cependant un valet en aura jouissance .

Ou bien quelque badin emportera ce bien
 Que le fidèle ami à bon droit cuidait ¹ sien :
 Et si ne laisseront, je parle des rusées
 Qui ont au train d'amour leurs jeunessees usées
 (C'est bien le plus grand mal qu'un homme puisse avoir
 Que servir une femme accorte à décevoir),
 D'enjoindre des travaux qui sont insupportables,
 Des services cruels, des tâches misérables.
 Car sans avoir égard à la simple amitié
 De leurs pauvres servants, cruelles n'ont pitié,
 Non plus qu'un fier corsaire, en arrogance braves,
 N'a pitié des captifs à l'aviron esclaves.
 Il faut vendre son bien, il faut faire présents
 De chaînes, de carcans ², de diamants luisants ;
 Il faut donner la perle et l'habit magnifique,
 Il faut entretenir la table et la musique,
 Il faut prendre querelle, il faut les supporter.
 Certes j'aimerais mieux dessus le dos porter
 La hotte pour curer les étables d'Augée ³,
 Que me voir serviteur d'une dame rusée.
 La mer est bien à craindre, aussi est bien le feu,
 Et le ciel quand il est de tonnerres émeu.
 Mais trop plus est à craindre une femme clergesse ⁴,
 Savante en l'art d'amour, quand elle est tromperesse ;
 Par mille inventions mille maux elle fait,
 Et d'autant qu'elle est femme, et d'autant qu'elle sait.
 Quiconque fut le dieu qui la mit en lumière,
 Il fut premier auteur d'une grande misère.

Il fallait par présents consacrés aux autels
 Acheter nos enfants des grands dieux immortels,
 Et non user sa vie avec ce mal aimable,

¹ *Cuidait* : croyait.

² *Carcans* : colliers.

³ *Augée* : Augias, roi d'Élis, dont

Hercule nettoya les étables en y faisant passer le fleuve Alphée.

⁴ *Clerge* : savant, habille.

Les femmes , passion de l'homme misérable ,
 Misérable et chétif, d'autant qu'il est vassal ,
 Durant le temps qu'il vit , d'un si fier animal.

Quand on peut par hasard heureusement choisir
 Quelque belle maîtresse et l'avoir à plaisir,
 Soit de haut ou bas lieu , pourvu qu'elle soit fille
 Humble, courtoise , honnête, amoureuse et gentille ,
 Sans fard , sans tromperie, et qui sans mauvaistié
 Garde de tout son cœur une simple amitié ,
 Aimant trop mieux cent fois à la mort être mise ,
 Que de rompre sa foi quand elle l'a promise :
 Il la faut honorer tant qu'on sera vivant ,
 Comme un rare joyau qu'on trouve peu souvent,
 Celui certainement mérite sur la tête
 Le feu le plus ardent d'une horrible tempête,
 Qui trompe une pucelle , et même alors
 Qu'elle se donne à nous et de cœur et de corps.

N'est-ce pas un grand bien quand on fait un voyage ,
 De rencontrer quelqu'un qui d'un pareil courage
 Veut nous accompagner, et comme nous passer
 Tant d'étranges chemins , fâcheux à traverser ?
 Aussi n'est-ce un grand bien de trouver une amie
 Qui nous aide à passer cette chétive vie ,
 Qui sans être fardée, ou pleine de rigueur,
 Traite fidèlement de son ami le cœur ?

Dis leur, si de fortune une belle Cassandre
 Vers moi se fût montrée un peu courtoise et tendre ,
 Et pleine de pitié eût cherché de guérir
 Le mal dont ses beaux yeux dix ans m'ont fait mourir,
 Non-seulement du corps , mais sans plus d'une ceillade
 Eût voulu soulager mon pauvre cœur malade ,
 Je ne l'eusse laissée , et m'en soit à témoin
 Ce jeune enfant ailé qui des amours a soin.

Mais voyant que toujours elle marchait plus fière,
 Je déliai du tout mon amitié première,
 Pour en aimer une autre en ce pays d'Anjou,
 Où maintenant Amour me détient sous le joug :
 Laquelle tout soudain je quitterai, si elle
 M'est, comme fut Cassandre, orgueilleuse et rebelle,
 Pour en chercher une autre, à fin de voir un jour
 De pareille amitié récompenser m'amour,
 Sentant l'affection d'un autre dans moi-même :
 Car un homme est bien sot d'aimer si on ne l'aime.

Or' si quelque impudent me vient blâmer de quoi
 Je ne suis plus si grave en mes vers que j'étoi
 A mon commencement, quand l'humeur pindarique
 Enflait empoulement¹ ma bouche magnifique :
 Dis lui que les amours ne se soupirent pas
 D'un vers hautement grave, ains d'un beau style bas,
 Populaire et plaisant, ainsi qu'a fait Tibulle,
 L'ingénieux Ovide et le docte Catulle.
 Le fils de Vénus hait ces ostentations :
 Il suffit qu'on lui chante au vrai ses passions,
 Sans enflure ni fard, d'un mignard et doux style,
 Coulant d'un petit bruit, comme un eau qui distille.
 Ceux qui font autrement, ils font un mauvais tour
 A la simple Vénus et à son fils Amour.

S'il advient quelque jour que d'une voix hardie
 J'anime l'échafaud² par une tragédie
 Sententieuse et grave, alors je ferai voir
 Combien peuvent les nerfs de mon petit savoir.
 Et si quelque Furie en mes vers je rencontre,
 Hardi j'opposerai mes Muses à l'encontre :
 Et ferai résonner d'un haut et grave son

¹ *Empoulement* : d'une manière empoulée. ² *Echafaud* : théâtre.

(Pour avoir part au bouc¹) la tragique tançon² :
 Mais ores que d'amour les passions je pousse,
 Humble je veux user d'une muse plus douce.

Je ne veux que ce vers d'ornement indigent
 Entre dans une école, ou qu'un brave régent
 Me lise pour parade : il suffit si m'amie
 Le touche de la main dont elle tient ma vie :
 Car je suis satisfait, si elle prend à gré
 Ce labeur que je voue à ses pieds consacré.

¹ Carmine qui tragico vilem certavit ob
 [hircum.
 (Rons.)

De plus habile chantrre un bouc était le prix.
 (Belleau.)

² Tançon : noise, querelle, d'où
 tancer, selon Belleau. Une sorte de
 poésie à divers interlocuteurs, fami-
 lière aux troubadours, s'appelait ten-
 son.

I.

A PONTUS DE TYARD (*).

Ma Muse était blâmée à son commencement
 D'apparaître trop haute au simple populaire :
 Maintenant désenflée on la blâme au contraire,
 Et qu'elle se dément parlant trop bassement.

Toi de qui le labeur enfante doctement
 Des livres immortels, dis-moi, que dois-je faire ?
 Dis-moi (car tu sais tout) comme dois-je complaire
 A ce monstre tétu divers en jugement ?

Quand je tonne en mes vers il a peur de me lire :
 Quand ma voix se rabaisse il ne fait qu'en médire ;
 Dis-moi de quel lien, force, tenaille ou clous

(*) Sonnet adressé à Pontus de Tyard, ami de Ronsard, savant et poète, un de ceux qui composaient la pléiade, né en 1521, dans le Mâconnais, mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, évêque de Châlons, comte et pair de France.

Tiendrai-je ce Proté¹ qui se change à tous coups?
Tyard, je t'entends bien, il le faut laisser dire,
Et nous rira de lui comme il se rit de nous.

¹ *Proté* : Protée, dieu marin, fils de Neptune, dont il gardait les troupeaux. (VIRG., *Géorg.*, liv. IV.)

« Quo tenem modo mutantem Protea
[vultum,
(Hos.)

II.

Marie, vous avez la joue aussi vermeille
Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux
Entre bruns et châains, frisés de mille nœuds,
Crépés et tortillés tout autour de l'oreille.

Quand vous étiez petite une mignarde abeille
Sur vos lèvres forma son nectar savoureux ;
Amour laissa ses traits en vos yeux rigoureux,
Pithon¹ vous fit la voix à nulle autre pareille.

Vous avez les tetins comme deux monts de lait,
Qui pommèlent ainsi qu'au printemps nouvelet
Pommèlent deux boutons que leur chasse² environne :

De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein,
Vous avez de l'Aurore et le front et la main,
Mais vous avez le cœur d'une fière³ lionne.

¹ *Pithon* : Πειθώ, déesse de la persuasion.

² *Chasse* : calice (d'où le mot *en-chasser*).

³ *Fière* : du latin *ferus*, sauvage.

III.

Le vingtième d'avril, couché sur l'herbelette,
Je vis, ce me semblait, en dormant, un chevreuil,

Qui çà qui là marchait où le menait son vueil¹,
Foulant les belles fleurs de mainte gambelette.

Une corne et une autre encore nouvelette
Entait son petit front d'un gracieux orgueil :
Comme un soleil luisait la rondeur de son œil ,
Et un carcan² pendait sous sa gorge douillette.

Si tôt que je le vis, je voulus courre³ après ;
Et lui, qui m'avisa, prit sa fuite ès forêts ,
Où, se moquant de moi, ne me voulut attendre :

Mais en suivant son trac⁴, je ne m'avisai pas
D'un piège entre les fleurs, qui me lia le pas :
Ainsi pour prendre autrui moi-même me fis prendre

¹ *Vueil* : volonté.

² *Carcan* : Collier.

³ *Courre* : pour coarir; encore usité

en langage de vénerie : courre le lièvre,
le cerf.

⁴ *Trac* : trace, chemin; *tractus*.

IV (*).

Douce, belle, amoureuse et bien fleurante rose¹,
Que tu es à bon droit aux amours consacrée !
Ta délicate odeur hommes et dieux récréée,
Et bref, rose, tu es belle sur toute chose.

Marie pour son chef² un beau bouquet compose
De ta feuille, et toujours sa tête en est parée :
Toujours cette Angevine, unique Cythérée,
Du parfum de ton eau sa jeune face arrose.

Ah Dieu ! que je suis aise alors que je te vois
Eclorre au point du jour sur l'épine à requoi³,

¹ *Bien fleurante* : à la douce odeur.

² *Chef* : pour sa tête.

³ *A requoi* : du latin *requies*, en
paix, à l'aïe.

(*) Imité d'Anacréon.

Aux jardins de Bourgueil près d'une eau solitaire !

De toi les nymphes ont les coudes et le sein,
De toi l'aurore emprunte et sa joue et sa main,
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythère.

V.

MADRIGAL (*).

Mon docte Peletier, le temps léger s'enfuit,
Je change nuit et jour de poil¹ et de jeunesse :
Mais je ne change pas l'amour d'une maîtresse,
Qui dans mon cœur collée éternelle me suit.

Toi qui es dès enfance en tout savoir instruit
(Si de notre amitié l'antique nœud te presse),
Comme sage et plus vieil, donne moi quelque adresse
Pour éviter ce mal qui ma raison séduit.

Aide-moi, Peletier, si par philosophie
Ou par le cours des cieux tu as jamais appris
Un remède d'amour, dis-le moi je te prie.
De l'arbre à Jupiter² qui fut jadis en prix,

(De nos premiers aïeux la vieille prophétie)
Tu auras à bon droit la couronne et le prix
D'avoir par le conseil de tes doctes écrits
Sauvé de ton ami la franchise et la vie.

¹ Poil : cheveux.

Et, comme notre poil, blanchissent nos
[désirs.
(RÉONISS.)

² De l'arbre à Jupiter : les chênes
de Dodone avaient la vertu prophé-
tique. C'est avec les rameaux du chêne
qu'on tressait la couronne civique.

(*) Adressé à Jacques Peletier du Mans, docteur en médecine, poète
et philosophe.

VI (*).

Écoute, mon Aurat, la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :
Tu fus en ton vivant des muses le soutien :
Et pource après ta mort tu deviendras un cygne ;

Tu deviendras cigale ou mouche limousine,
Qui fait un miel plus doux que n'est l'Hymettien,
Ou voix qui redit tout¹, et si² ne redit rien³,
Ou l'oiseau⁴ qui maudit Teré sur une épine.

Si tu n'es transformé tout entier en quelqu'un,
Tu vêtiras un corps à cinq autres commun,
Et seras composé de tous les cinq ensemble.

Car un seul pour d'Aurat suffisant ne me semble :
Et d'homme seras fait un beau monstre nouveau,
De voix, cygne, cigale, et d'avette et d'oiseau.

¹ *Voix qui redit* : mis ici pour l'écho.

³ L'écho, qui redit les mots sans en

² *Si* : pourtant, « Elle a la tête plus
grosse que le poing, et si elle n'est point
caftée. » (MOLIÈRE, *Bourg. gentilh.*)

comprendre le sens.

⁴ Philomèle, changée en rossignol.

(*) Adressé à Jean d'Aurat, né dans le Limousin, en 1510. Il fut le maître de Ronsard : c'est un de ceux qui ont le plus contribué à la renaissance des lettres. En 1560, sa grande réputation dans les vers latins et grecs lui valut le titre de poète du roi et de professeur au Collège de France en langues grecque et latine. Ses descendants existent encore à Limoges.

VII.

Marie, qui voudrait votre nom retourner,
Il trouverait *aimer* : aimez-moi donc Marie,
Votre nom de lui-même à l'amour vous convie,
Il faut suivre Nature, et ne l'abandonner.

S'il vous plaît votre cœur pour gage me donner,
 Je vous offre le mien : ainsi de cette vie
 Nous prendrons les plaisirs , et jamais autre envie
 Ne me pourra l'esprit d'une autre emprisonner.

Il faut aimer, maîtresse , au monde quelque chose :
 Celui qui n'aime point, malheureux se propose
 Une vie d'un Scythe, et ses jours veut passer

Sans goûter la douceur des douceurs la meilleure ;
 Rien n'est doux sans Vénus et sans son fils : à l'heure
 Que je n'aimerai plus, puissé-je trépasser !

VIII.

Marie, en me taçant vous me venez reprendre
 Que je suis trop léger, et me dites toujours,
 Quand j'approche de vous, que j'aïlle à ma Cassandre,
 Et toujours m'appelez inconstant en amours.

L'inconstance me plaît : les hommes sont bien lourds,
 Qui de nouvelle amour ne se laissent surprendre.
 Qui veut opiniâtre une seule prétendre,
 N'est digne que Vénus lui fasse de bons tours.

Celui qui n'ose faire une amitié nouvelle,
 A faute de courage , ou faute de cervelle,
 Se déflant de soi qui ne peut avoir mieux.

Les hommes maladifs , ou matés ¹ de vieillesse
 Doivent être constants : mais sotte est la jeunesse
 Qui n'est point éveillée et qui n'aime en cent lieux.

¹ *Matés* : accablés.

IX (*).

Je veux, me souvenant de ma gentille amie,
Boire ce soir d'autant¹, et pource, Corydon,
Fais remplir mes flacons, et verse à l'abandon
Du vin pour réjouir toute la compagnie.

Soit que m'amie ait nom ou Cassandre ou Marie,
Neuf fois je m'en vais boire aux lettres de son nom,
Et toi si de ta belle et jeune Madelon,
Belleau, l'amour te point, je te pri² ne l'oublie !

Apporte ces bouquets que tu m'avais cueillis,
Ces roses, ces œillets, ce jasmin et ces lis :
Attache une couronne à l'entour de ma tête.

Gagnons ce jour ici, trompons notre trépas :
Peut être que demain nous ne reboirons pas :
S'attendre au lendemain n'est pas chose trop prête³.

¹ Expression familière et commune passim.)
au seizième siècle. (Voir Rabelais, ² Prête : facile; du latin *paratus*.

(*) Adressé à Remi Belleau, un des poètes de la pléiade française, né à Nogent-le-Rotrou en 1528, mort en 1577. Ronsard, comme il le témoigne en mille endroits, avait pour son talent une estime singulière.

Ce sonnet est l'expression de la philosophie préconisée par Horace dans plusieurs de ses odes.

X.

Ma maîtresse est toute angelette¹,
Ma toute rose nouvelette,
Toute mon gracieux orgueil,
Toute ma petite brunette,
Toute ma douce mignonnette,
Toute mon cœur, toute mon œil.

Toute mes jeux et mes blandices²,

¹ *Angelette* : petit ange. grâces, caresses. Toutes ces mignardises
² *Blandices* : du latin *blanditiæ*, sont imitées de Marulle.

Mes mignardises, mes délices,
 Toute mon tout, toute mon rien,
 Toute ma maîtresse Marie,
 Toute ma douce tromperie,
 Toute mon mal, toute mon bien.

Toute fiel, toute ma sucrée,
 Toute ma belle Cythérée,
 Toute ma joie, et ma langueur,
 Toute ma petite Angevine,
 Ma toute simple et toute fine,
 Toute mon âme et tout mon cœur.

Encore un envieux me nie
 Que je ne dois aimer Marie.
 Mais quoi ? si ce sot envieux
 Disait que mes yeux je n'aimasse,
 Voudriez-vous bien que je laissasse
 Pour un sot à n'aimer mes yeux ?



Marie, levez-vous, vous êtes paresseuse,
 Jà la gaie alouette au ciel a fredonné,
 Et jà le rossignol doucement jargoné
 Dessus l'épine assis sa complainte amoureuse.

Sus debout ! allons voir l'herbelette perleuse¹,
 Et votre beau rosier de boutons couronné,
 Et vos œillets mignons auxquels aviez donné
 Hier au soir de l'eau d'une main si soigneuse.

Harsoir en vous couchant vous jurâtes vos yeux

¹ *Perleuse* : couverte de perles par la rosée

D'être plus tôt que moi ce matin éveillée :
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée¹,
Çà, çà ! que je les baise et votre beau tetin
Cent fois pour vous apprendre à vous lever matin.

¹ *Sillée* : fermée ; du latin *sigillatus*, cacheté.

XII.

Amour est un charmeur² : si je suis une année
Avecque ma maîtresse à babiller toujours,
Et à lui raconter quelles sont mes amours,
L'an me semble plus court qu'une courte journée.

Si quelque tiers survient, j'en ai l'âme gênée,
Ou je deviens muet, ou mes propos sont lourds :
Au milieu du devis² s'égarant mes discours,
Et tout ainsi que moi ma langue est étonnée.

Mais quand je suis tout seul auprès de mon plaisir,
Ma langue interprétant le plus de mon désir,
Alors de caqueter mon ardeur ne fait cesse : |

Je ne sais qu'inventer, que conter, que parler :
Car pour être cent ans auprès de ma maîtresse,
Cent ans me sont trop courts et ne m'en puis aller.

¹ *Charmeur* : magicien.

² *Devis* : propos, discours.

XIII.

Cache pour cette nuit ta corne¹, bonne Lune :
Ainsi² Endymion soit toujours ton ami,

¹ Ton croissant.

² Tour latin :

Sic te, Diva potens Cypri....
(HORACE, *Od.*, I, 3.)

Ainsi soit-il toujours en ton sein endormi,
Ainsi nul enchanteur jamais ne t'importune.

Le jour m'est odieux, la nuit m'est opportune;
Je crains de jour l'aguet ¹ d'un voisin ennemi :
De nuit plus courageux je traverse parmi
Les espions couvert de la courtine ² brune.

Tu sais, Lune, que peut l'amoureuse poison :
Le dieu Pan pour le prix d'une blanche toison
Put bien fléchir ton cœur ³. Et vous, astres insignes,

Favorisez au feu qui me tient allumé.
Car s'il vous en souvient, la plupart de vous, signes,
N'a place dans le ciel que pour avoir aimé ⁴.

¹ *L'aguet* : l'espionnage.

blanche.

² *Courtine* : manteau.

⁴ Callisto, les Pléiades et autres ont

³ Pan obtint les faveurs de la Lune
par le don qu'il lui fit d'une brebis

été placés dans le ciel.

XIV (*).

Vous méprisez nature : êtes-vous si cruelle
De ne vouloir aimer? Voyez les passereaux
Qui démènent l'amour ¹, voyez les colombeaux,
Regardez le ramier, voyez la tourterelle :

Voyez deçà delà, d'une frétilante aile,
Voleté par les bois les amoureux oiseaux :
Voyez la jeune vigne embrasser les ormeaux,
Et toute chose rire en la saison nouvelle.

¹ *Démènent* : mènent. *Démènent l'amour*, font l'amour.

(*) Sonnet plein de verve et d'inspiration, qui rappelle les plus beaux vers de Lucrèce.

Ici la bergerette en tournant son fuseau
 Dégoise ses amours, et là le pastoureau
 Répond à sa chanson, ici toute chose aime :

Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflammer :
 Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,
 Demeure opiniâtre et ne veut point aimer.



XV.

CHANSON.

Le printemps n'a point tant de fleurs,
 L'Automne tant de raisins meurs,
 L'été tant de chaleurs hâlées,
 L'hiver tant de froides gelées,
 Ni la mer n'a tant de poissons,
 Ni la Beauce tant de moissons,
 Ni la Bretagne tant d'arènes¹,
 Ni l'Auvergne tant de fontaines,
 Ni la nuit tant de clairs flambeaux,
 Ni les forêts tant de rameaux,¹
 Que je porte au cœur, ma maîtresse,
 Pour vous de peine et de tristesse.

¹ Arènes : sables.

XVI.

CHANSON.

Amour, dis, je te prie (ainsi de tous humains
 Et des dieux soit toujours l'empire entre tes mains),
 Qui te fournit de flèches?

Vu que toujours colère en mille et mille lieux
 Tu perds tes traits ès cœurs des hommes et des dieux,
 Empennés de flammèches ?

Mais, je te pri', dis moi ! est-ce point le dieu Mars,
 Quand il revient chargé du butin des soldars,
 Tués à la bataille ?

Ou bien si c'est Vulcan qui dedans ses fourneaux
 (Après les tiens perdus) t'en refait de nouveaux,
 Et toujours t'en rebaille ?

Pauvret (répond amour), eh quoi ! ignores-tu
 La rigueur, la douceur, la force, la vertu
 Des beaux yeux de t'amie ?

Plus je répands de traits sus hommes et sus dieux,
 Et plus d'un seul regard m'en fournissent les yeux
 De ta belle Marie (*).

(* Pièce tout à fait remarquable par l'allure et le mouvement lyrique.

XVII.

LE VOYAGE DE TOURS,

OU LES AMOUREUX THOINET ET PERROT¹.

C'était en la saison que l'amoureuse Flore
 Faisait pour son ami les fleurettes éclore
 Par les prés bigarrés d'autant d'émail de fleurs,
 Que le grand arc du ciel s'émaille de couleurs :
 Lorsque les papillons et les blondes avettes,
 Les uns chargés au bec, les autres aux cuissettes
 Errent par les jardins ; et les petits oiseaux
 Voletant par les bois de rameaux en rameaux

¹ Antoine de Baif et Pierre Ronsard.

Amassent la becquée, et parmi la verdure
Ont souci comme nous de leur race future.

Thoinet, au mois d'avril, passant par Vendomois
Me mena voir à Tours Marion que j'aimois,
Qui aux noces était d'une sienne cousine :
Et ce Thoinet aussi allait voir sa Francine,
Qu'Amour en se jouant d'un trait plein de rigueur
Lui avait près le Clain ¹ écrite dans le cœur.

Nous partîmes tous deux du hameau de Coutures ²,
Nous passâmes Gastines et ses hautes verdurees,
Nous passâmes Marré, et vîmes à mi-jour
Du pasteur Phelippot s'élever la grand' tour,
Qui de Beaumont la Ronce honore le village,
Comme un pin fait honneur aux arbres d'un bocage.
Ce pasteur, qu'on nommait Phelippot, tout gaillard,
Chez lui nous festoya jusques au soir bien tard.
De là vîmes coucher au gué de Lengerie,
Sous des saules plantés le long d'une prairie :
Puis dès le point du jour, redoublant le marcher,
Nous vîmes en un bois s'élever le clocher
De Saint-Côme près Tours, où la noce gentille
Dans un pré se faisait au beau milieu de l'île.

Là Francine dansait, de Thoinet le souci,
Là Marion balait ³, qui fut le mien aussi :
Puis, nous mettant tous deux en l'ordre de la danse,
Thoinet tout le premier cette plainte commence :

Ma Francine, mon cœur, qu'oublier je ne puis,
Bien que pour ton amour oublié je me suis,
Quand dure en cruauté tu passerais les ourses
Et les torrents d'hiver débordés de leurs courses,

¹ Clain : rivière du Poitou.

sonnière, lieu de naissance de Ronsard.

² Coutures : C'est dans ce hameau
que se trouve le château de la Pol-

³ Balait : dansait.

Et quand tu porterais en lieu d'humaine chair
 Au fond de l'estomac pour un cœur un rocher :
 Quand tu aurais sucé le lait d'une lionne,
 Quand tu serais, cruelle, une bête félonne,
 Ton cœur serait pourtant de mes pleurs adouci,
 Et ce pauvre Thoinet tu prendrais à merci.

Je suis, s'il t'en souvient, Thoinet, qui, dès jeunesse,
 Te voyant sur le Clain, t'appela sa maîtresse,
 Qui musette et flageol à ses lèvres usa
 Pour te donner plaisir ; mais cela m'abusa :
 Car, te pensant fléchir comme une femme humaine,
 Je trouvai ta poitrine et ton oreille pleine,
 Hélas ! qui l'eût pensé ! de cent mille glaçons,
 Lesquels ne t'ont permis d'écouter mes chansons :
 Et toutefois le temps, qui les prés de leurs herbes
 Dépouille d'an en an, et les champs de leurs gerbes,
 Ne m'a point dépouillé le souvenir du jour,
 Ni du mois où je mis en tes yeux mon amour :
 Ni ne sera jamais, voire eussé-je avalée
 L'onde qui court là bas sous l'obscur vallée ¹.
 C'était au mois d'avril, Francine, il m'en souvient,
 Quand tout arbre fleurit, quand la terre devient
 De vieillesse en jouvence, et l'étrange ² arondelle ³
 Fait contre un soliveau sa maison naturelle :
 Quand la limace, au dos qui porte sa maison,
 Laisse un trac sur les fleurs ; quand la blonde toison
 Va couvrant la chenille ⁴, et quand parmi les prés
 Volent les papillons aux ailes diaprées,
 Lorsque fol je te vis, et depuis je n'ai pu
 Rien voir après tes yeux que tout ne m'ait déplu.

¹ *L'onde qui sourt*, etc. ; l'eau du Lé-
 thé, fleuve des enfers, où les âmes bu-
 vaient l'oubli de leur vie passée.

passagère.

³ *Arondelle* : hirondelle.

⁴ Le poil follet qui recouvre la

² *Étrange* : de pays étrangers, chenille.

Six ans sont jà passés, toutefois dans l'oreille
 J'entends encor le son de ta voix nonpareille,
 Qui me gagna le cœur, et me souvient encor¹
 De ta vermeille bouche et de tes cheveux d'or,
 De ta main, de tes yeux, et si le temps qui passe
 A depuis dérobé quelque peu de leur grâce,
 Hélas ! je ne suis moins de leurs grâces ravi
 Que je fus sur le Clain, le jour que je te vi
 Surpasser en beauté toutes les pastourelles
 Que les jeunes pasteurs estimaient les plus belles :
 Car je n'ai pas égard à cela que tu es,
 Mais à ce que je fus, tant les amoureux traits
 Te gravèrent en moi, voire de telle sorte
 Que telle que tu fus, telle au sang je te porte.

Ainsi disait Thoinet, qui se pâme sur l'herbe,
 Presque transi de voir sa dame si superbe,
 Qui riait de son mal, sans daigner seulement
 D'un seul petit clin d'œil apaiser son tourment.

J'ouvrais déjà la lèvre après Thoinet, pour dire
 De combien Marion était encore pire,
 Quand j'avise sa mère en hâte gagner l'eau,
 Et sa fille emmener avec elle au bateau,
 Qui se jouant sur l'onde attendait cette charge,
 Lié contre le tronc d'un saule au faite large.

Jà les rames tiraient le bateau bien pansu,
 Et la voile en enfant son grand repli bossu
 Emportait le plaisir qui mon cœur tient en peine,
 Quand je m'assis au bord de la première arène² :
 Et, voyant le bateau qui s'enfuyait de moi,
 Parlant à Marion, je chantai ce convoi³ :

¹ Ellipse pour : et il me souvient l'extrême bord du rivage.
 encore.

³ Convoi : ici, chant d'adieu.

² Première arène : prima arena,

Bateau, qui par les flots ma chère vie emportes,
 Des vents en ta faveur les haleines soient mortes ;
 Et le banc périlleux qui se trouve parmi
 Les eaux, ne t'enveloppe en son sable endormi !
 Que l'air, le vent et l'eau favorisent ma dame,
 Et que nul flot bossu ne détourbe¹ sa rame !
 En guise d'un étang, sans vagues, paresseux,
 Aille le cours de Loire, et son limon crasseux
 Pour ce jour'hui se change en gravelle menue,
 Pleine de maint rubis et mainte perle efflue !
 Que les bords soient semés de mille belles fleurs,
 Représentant sur l'eau mille belles couleurs,
 Et le troupeau nymphal des gentilles Naiades
 Autour du vaisseau fasse mille gambades :
 Les unes balloyant² des paumes de leurs mains
 Les flots devant la barque, et les autres leurs seins
 Découvrent à fleur d'eau, et d'une main ouvrière
 Conduisent le bateau du long de la rivière !

L'azuré martinet puisse voler devant
 Avecque la mouette, et le plongeon suivant
 Son malheureux destin pour le jour'hui ne songe
 En sa belle Hespérie, et dans l'eau ne se plonge !
 Et le héron criard, qui la tempête fuit,
 Haut pendu dedans l'air ne fasse point de bruit :
 Ains³ tout gentil oiseau qui va cherchant sa proie
 Par les flots poissonneux, bienheureux te convoie,
 Pour sûrement venir avec ta charge au port,
 Où Marion verra, peut-être, sur le bord
 Une orme des longs bras d'une vigne enlacée,
 Et la voyant ainsi doucement embrassée,
 De son pauvre Perrot se pourra souvenir,

¹ *Détourbe* : de *deturbare*, troubler, déranger.

² *Balloyant* : faisant baller, sauter.

³ *Ains* : mais.

Et voudra sur le bord embrassé le tenir !

Je veux faire un beau lit d'une verte jonchée
De pervenche feuillue encontre-bas ¹ couchée,
De thym qui fleure bon, et d'aspic porte-épi ²,
D'odorant poliot contre terre tapi,
De neufard ³ toujours vert, qui la froideur incite,
Et de jonc qui les bords des rivières habite.

Je veux jusques au coude avoir l'herbe, et je veux
De roses et de lis couronner mes cheveux.
Je veux qu'on me défonce une pipe ⁴ angevine,
Et en me souvenant de ma toute divine,
De toi, mon doux souci, épuiser jusqu'au fond
Mille fois ce jourd'hui mon gobelet profond,
Et ne partir d'ici jusqu'à tant qu'à la lie
De ce bon vin d'Anjou la liqueur soit faillie.

Quel passe-temps prends-tu d'habiter la vallée
De Bourgueil, où jamais la muse n'est allée ?
Quitte-moi ton Anjou, et viens en Vendômois :
Là s'élèvent au ciel les sommets de nos bois,
Là sont mille taillis et mille belles plaines.
Là gargouillent les eaux de cent mille fontaines,
Là sont mille rochers, où Échon ⁵ alentour
En résonnant mes vers ne parle que d'amour.

Là parmi tes sablons Angevin devenu,
Je veux vivre sans nom comme un pauvre inconnu,
Et dès l'aube du jour avec toi mener pâître
Après du Port-Guyet ⁶ notre troupeau champêtre :
Puis, sur le chaud du jour, je veux en ton giron

¹ *Encontre-bas* : contre terre; la pervenche est une plante rampante.

² *Aspic porte-épi* : lavande.

³ *Neufard* : nénéufar.

⁴ *pipe* : tonneau.

⁵ *Échon* : la nymphe Écho. (OVID., *Métam.*)

⁶ *Port-Guyet* : maison qui appartenait à Marie.

Me coucher sous un chêne, où l'herbe à l'environ
 Un beau lit nous fera de mainte fleur diverse,
 Pour nous eoucher tous deux sous l'ombre à la renverse :
 Puis au soleil penchant nous conduirons nos bœufs
 Boire le haut sommet des ruisselets herbeux,
 Et les reconduirons au son de la musette,
 Puis nous endormirons dessus l'herbe mollette.

Là sans ambition de plus grands biens avoir,
 Contenté seulement de t'aimer et te voir,
 Je passerais mon âge, et sur ma sépulture
 Les Angevins mettraient cette brève écriture :

Celui qui gît ici, touché de l'aiguillon
 Qu'amour nous laisse au cœur, garda comme Apollon
 Les troupeaux de sa dame, et en cette prairie
 Mourut en bien aimant une belle Marie :
 Et elle après sa mort mourut ainsi d'ennui,
 Et sous ce vert tombeau repose avecque lui^(*).

(*) Il s'agit dans cette pièce d'un voyage fait dans le Poitou avec Jean-Antoine de Balf. Le poëte, né à Venise en 1532, était fils de Lazare de Balf, ambassadeur à Venise et en Allemagne sous François I^{er}, et auquel Ronsard avait été d'abord attaché. Antoine, exagérant les doctrines de Ronsard, eut la prétention d'écrire des vers français dans le rythme des vers grecs et latins. Il mourut en 1589.

XVIII.

Si j'étais Jupiter, maîtresse, vous seriez
 Mon épouse Junon; si j'étais roi des ondes,
 Vous seriez ma Téthys, reine des eaux profondes,
 Et pour votre palais les ondes vous auriez ;

Si le monde était mien, avec moi vous tiendriez
 L'empire de la terre aux mamelles fécondes,

Et dessus un beau coche en longues tresses blondes,
Par le peuple en honneur déesse vous iriez¹ :

Mais je ne suis pas Dieu, et si² ne le puis être :
Le ciel pour vous servir seulement m'a fait naître,
De vous seule je prends mon sort aventureux.

Vous êtes tout mon bien, mon mal, et ma fortune
S'il vous plaît de m'aimer, je deviendrai Neptune,
Tout Jupiter, tout roi, tout riche et tout heureux.

¹ *Par le peuple, etc.* : comme Tellus
ou Cybèle, la déesse de la terre, que
l'on promenait sur un char à travers
l'Asie Mineure.

.... qualis Borecynthia Mater

Invehitar curru Phrygias turrita per urbes.
(*Vrao., Ém., VI, 783.*)

² *Si* a dans ce vers le sens de *et même*,
bien plus.

XIX.

Ma dame, baissez-moi : non, ne me baissez pas,
Mais tirez-moi le cœur de votre douce haleine :
Non, ne le tirez pas, mais hors de chaque veine
Sucez-moi toute l'âme éparse entre vos bras.

Non, ne la sucez pas : car après le trépas
Que serais-je sinon une semblance vaine,
Sans corps dessus la rive, où l'Amour ne demeure
(Pardonne-moi, Pluton) qu'en feintes ses ébas?

Pendant que nous vivons, entr'aimons-nous, Marie,
Amour ne règne point sur la troupe blémie
Des morts, qui sont sillés¹ d'un long somme de fer.

C'est abus que Pluton ait aimé Proserpine :
Si doux soin n'entre point en si dure poitrine :
Amour règne en la terre, et non point en enfer.

¹ Voir page 81, note 1.

XX

Si vous pensez qu'avril et sa belle verdure
De votre fièvre quarte effacent la langueur,
Vous êtes bien trompée ; il faut guérir mon cœur.
Du chaud mal dont il meurt, duquel vous n'avez cure.

Il faut premier guérir l'ancienne pointure¹
Que vos yeux en mon sang me font par leur rigueur,
Et en me guérissant vous reprendrez vigueur
Du mal que vous souffrez, et du mal que j'endure.

La fièvre qui vous ard², ne vient d'autre raison
Sinon de moi qui fis aux dieux une oraison,
Pour me contre-venger, de vous faire malade.

Vous souffrez à bon droit. Quoi ! voulez vous guérir,
Et si ne voulez pas vos amis secourir,
Que vous guéririez bien seulement d'une œillade ?

¹ Pointure : piqûre.

² Ard : brûle ; de arders, brûler.

XXI.

J'avais cent fois juré de jamais ne revoir
(O serment d'amoureux !) l'angélique visage
Qui depuis quinze mois en peine et en servage
Emprisonne mon cœur, que je ne puis ravoir.

J'en avais fait serment, mais je n'ai le pouvoir
D'être seigneur de moi, tant mon traître courage
Violenté d'amour et conduit par usage,
Y reconduit mes pieds abusé d'un espoir.

Le destin, Pardaillan¹, est une forte chose :

¹ Pardaillan : gentilhomme gascon, ami de l'auteur.

L'homme, animal prudent, ses affaires dispose,
Mais l'astre fait tourner ses desseins au rebours.

Je sais bien que je fais ce que je ne dois faire,
Je sais bien que je suis de trop folles amours :
Mais quoi, puisque le ciel délibère au contraire ?

¹ *Au contraire de ce que j'aurais raison de faire.*

XXII.

J'ai l'âme pour un lit de regrets si touchée,
Que nul homme jamais ne fera que j'approuche
De la chambre amoureuse, encor moins de la couche
Où je vis ma maîtresse au mois de mai couchée.

Un somme languissant la tenait mi-penchée
Dessus le coude droit fermant sa belle bouche,
Et ses yeux dans lesquels l'archer Amour se couche,
Ayant toujours la flèche à la corde encochée ¹ :

Sa tête en ce beau mois sans plus était couverte
D'un riche escofion ² ouvré de soie verte,
Où les Grâces venaient à l'envi se nicher :

Puis en ses beaux cheveux choisissaient leur demeure.
J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure
Mon cœur pour n'y penser fût devenu rocher.

¹ *Encochée* : de *coche*, entaille ; d'où *encocher*, décocher. ² *Escofion* : sorte de coiffure, bonnet.

XXIII.

R¹. Que dis-tu, que fais-tu, pensive tourterelle,
Dessus cet arbre sec? — T. ². Viateur³, je lamente. —

¹ R : Ronsard.

² T : la tourterelle.

³ *Viateur* : *viator*, voyageur.

R. Pourquoi lamentes-tu? — *T.* Pour ma compagne absente,
Dont je meurs de douleur. — *R.* En quelle part est-elle? —

T. Un cruel oiseleur par glueuse cautelle ¹
L'a prise et l'a tuée : et nuit et jour je chante
Ses obsèques ici, nommant la mort méchante
Qu'elle ne m'a tuée avecque ma fidèle. —

R. Voudrais-tu bien mourir et suivre ta compagne? —
T. Aussi bien je languis en ce bois ténébreux,
Où toujours le regret de sa mort m'accompagne. —

R. O gentils oiselets, que vous êtes heureux!
Nature d'elle-même à l'amour vous enseigne ²,
Qui mourez et vivez fidèles amoureux.¹

¹ *Cautelle* : ruse.

² Vous instruit à l'amour.

XXIV.

CHANSON.

Quand j'étais libre, ains ¹ qu'une amour nouvelle,
Ne se fût prise en ma tendre moelle,
Je vivais bien heureux :
Comme à l'envi les plus accortes filles
Se travaillaient par leurs flammes gentilles
De me rendre amoureux !

Mais tout ainsi qu'un beau poulain farouche,
Qui n'a mâché le frein dedans la bouche,
Va seulet écarté,
N'ayant souci sinon d'un pied superbe
A mille bonds fouler les fleurs et l'herbe,
Vivant en liberté.

Ores il court le long d'un beau rivage,

¹ *Ains*, ici : au lieu que.

Ores il erre en quelque bois sauvage,
 Fuyant de saut en saut ¹ :
 De toutes parts les poutres ² hennissantes
 Lui font l'amour pour néant blandissantes ³
 A lui qui ne s'en chaut ⁴.

Ainsi j'allais dédaignant les pucelles
 Qu'on estimait en beauté les plus belles,
 Sans répondre à leur veuil ⁵ :
 Lors je vivais amoureux de moi-même,
 Content et gai, sans porter couleur blême
 Ni les larmes à l'œil.

J'avais écrite au plus haut de la face,
 Avec l'honneur, une agréable audace
 Pleine d'un franc désir :
 Avec le pied marchait ma fantaisie
 Où je voulais, sans peur ni jalousie,
 Seigneur de mon plaisir.

Mais aussitôt que par mauvais désastre
 Je vis ton sein blanchissant comme albatre
 Et tes yeux deux soleils,
 Tes beaux cheveux épanchés par ondées,
 Et les beaux lis de tes lèvres bordées,
 De cent œillets vermeils.

Incontinent j'appris que c'est service ⁶ :
 La liberté, de mon âme nourrice,
 S'échappa loin de moi :
 Dedans tes rets ma première franchise,
 Pour obéir à ton bel œil, fut prise
 Esclave sous ta loi.

¹ *Sault* : de *saltus*, bois, forêt.

² *Pullitra* : terme de basse latinité, signifiant jument.

³ *Blandissantes* : de *blandus*, caressante.

⁴ *Qui ne s'en chaut* : qui ne s'en soucie; du verbe *chaloir*.

⁵ *Veuil* : volonté.

⁶ Ce que c'est que l'esclavage.

Tu mis, cruelle, en signe de conquête
 Comme vainqueur tes deux pieds sur ma tête,
 Et du front m'as ôté
 L'honneur, la honte et l'audace première,
 Acouardant¹ mon âme prisonnière,
 Serve à ta volonté.

Vengeant d'un coup mille fautes commises,
 Et les beautés qu'à grand tort j'avais mises
 Par-avant à mépris,
 Qui me priaient au lieu que je te prie :
 Mais d'autant plus que merci je te crie,
 Tu es sourde à mes cris.

¹ *Acouardant* : rendant courarde, lâche.

XXV.

CHANSON (*).

Qui veut savoir amour et sa nature,
 Son arc, ses feux, ses traits et sa peinture,
 Quel est son être, et que c'est¹ qu'il désire,
 Lise ces vers ; je m'en vais le décrire.

C'est un plaisir tout rempli de tristesse,
 C'est un tourment tout confit de liesse²,
 Un désespoir où toujours on espère,
 Un espérer où l'on se désespère³.

C'est un regret de jeunesse perdue,
 C'est dedans l'air une poudre épandue,

¹ Et en quoi consiste ce qu'il désire.

² *Liesse* : du latin *lætitia*, joie.

³ *Un espérer où l'on se désespère* :

Belle Phillis, on désespère
 Alors qu'on espère toujours.
 (MOLIÈRE, *Misanth.*, I, sc. 2.)

(*) A. M. Nicolas, secrétaire du roi, protecteur éclairé des lettres.

C'est peindre en l'eau , et c'est vouloir encore
Prendre le vent et dénoircir un more.

C'est un feint ris , c'est une douleur vraie ,
C'est sans se plaindre avoir au cœur la plaie ,
C'est devenir valet en lieu de maître ,
C'est mille fois le jour mourir et naître.

C'est un fermer à ses amis la porte
De la raison , qui languit presque morte ,
Pour en bailler la clef à l'ennemie ,
Qui la reçoit sous ombre d'être amie.

C'est mille maux pour une seule œillade ,
C'est être sain et feindre le malade ,
C'est en mentant se parjurer , et faire
Profession de flatter et de plaire.

C'est un grand feu couvert d'un peu de glace ,
C'est un beau jeu tout rempli de fallace ¹ ,
C'est un dépit , une guerre , une trêve ,
Un long penser , une parole brève.

C'est par dehors dissimuler sa joie ,
Celant une âme au dedans qui larmoie :
C'est un malheur si plaisant qu'on désire
Toujours languir en un si beau martyr.

C'est une paix qui n'a point de durée ,
C'est une guerre au combat assurée ,
Où le vaincu reçoit toute la gloire ,
Et le vainqueur ne gagne la victoire.

C'est une erreur de jeunesse qui prise
Une prison trop plus que sa franchise ² :
C'est un penser qui douteux ne repose ,

¹ *Fallace* : du latin *fallacia*, tromperie. ² *Franchise* : liberté.

Et pour sujet n'a jamais qu'une chose.

Bref, Nicolas, c'est une jalousie,
C'est une fièvre en une frenésie.
Quel plus grand mal au monde pourrait être
Que recevoir une femme pour maître ?

XXVI.

A M O U R E T T E .

Or' que l'hiver roidit la glace épaisse,
Réchauffons-nous, ma gentille maîtresse,
Non accroupis près le foyer cendreau ;
Mais aux plaisirs des combats amoureux.
Asseyons-nous sur cette molle couche :
Sus, baisez-moi, tendez-moi votre bouche.
Pressez mon col de vos bras dépliés,
Et maintenant votre mère oubliez.

Que de la dent, votre tetin je morde,
Que vos cheveux fil à fil je détorde :
Il ne faut point en si folâtres jeux,
Comme au dimanche arranger ses cheveux.

Approchez donc, tournez-moi votre joue.
Vous rougissez ; il faut que je me joue.
Vous souriez : avez-vous point oui
Quelque doux mot qui vous ait réjoui ?
Je vous disais que la main j'allais mettre
Sur votre sein ; le voulez-vous permettre ?
Ne fuyez pas sans parler ; je vois bien
A vos regards que vous le voulez bien.

Je vous connais en voyant votre mine.

Je jure Amour que vous êtes si fine,
 Que pour mourir de bouche ne diriez
 Qu'on vous baisât, bien que le désiriez :
 Car toute fille, encor qu'elle ait envie
 Du jeu d'aimer, désire être ravie.
 Témoin en est Hélène qui suivit
 D'un franc vouloir Pâris qui la ravit.

Je veux user d'une douce main forte.
 Ah vous tombez ! vous faites jà la morte !
 Ah quel plaisir dans le cœur je reçois !
 Sans vous baiser vous moqueriez ¹ de moi
 En votre lit quand vous seriez seulette.
 Or sus, c'est fait, ma gentille brunette :
 Re commençons afin que nos beaux ans
 Soient réchauffés en combats si plaisants.

¹ Si je ne vous vous baisais, vous vous moqueriez de moi, quand...

XXVII.

LA QUENOUILLE.

Quenouille, de Pallas la compagne et l'amie,
 Cher présent que je porte à ma chère Marie,
 Afin de soulager l'ennui qu'elle a de moi,
 Disant quelque chanson en filant de sur toi
 Faisant pirouetter à son huis amusée
 Tout le jour son rouet et sa grosse fusée ;

Quenouille, je te mène où je suis arrêté,
 Je voudrais racheter par toi ma liberté.
 Suis-moi donc, tu seras la plus que bien-venue,
 Quenouille, des deux bouts et grélette et menue

Un peu grosse au milieu où la filasse tient,
Étreinte d'un ruban qui de Montoire¹ vient,

Aime-laine, aime-fil, aime-estaim², maisonnière,
Longue, palladienne, enflée, chansonnière,
Suis-moi, laisse Couture, et allons à Bourgueil,
Où, quenouille, on te doit recevoir d'un bon ceil.
Car le petit présent qu'un loyal ami donne
Passe des puissans rois le sceptre et la couronne.¹

¹ Bourg à trois lieues de Couture,
patrie de Ronsard.

² Estaim : espèce de laine cardée et
prête à filer ; d'où *éstimas*.

XXVIII.

CHANSON.

Quand ce beau printemps je vois,
J'aperçois
Rajeunir la terre et l'onde,
Il me semble que le jour
Et l'Amour
Comme enfants naissent au monde.

Le jour qui plus beau se fait
Nous refait
Plus belle et verte la terre ;
Et Amour, armé de traits
Et d'attraits,
En nos cœurs nous fait la guerre.

Il répand de toutes parts
Feux et dards,
Et dompte sous sa puissance

Hommes, bêtes et oiseaux,
Et les eaux
Lui rendent obéissance.

Vénus avec son enfant
Triomphant
Au haut de son coche assise,
Laisse ses cygnes voler
Parmi l'air
Pour aller voir son Anchise.

Quelque part que ses beaux yeux
Par les cieux
Tournent leurs lumières belles,
L'air qui se montre serein,
Est tout plein
D'amoureuses étincelles.

Puis en descendant à bas
Sous ses pas
Naissent mille fleurs écloses :
Les beaux lys et les œillets
Vermeillets
Rougissent entre les roses.

Je sens en ce mois si beau
Le flambeau
D'Amour qui m'échauffe l'âme,
Y voyant de tous côtés
Les beautés
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs
Et de fleurs
Qui émaillent un rivage,

Je pense voir le beau teint
 Qui est peint
 Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux
 Des ormeaux
 Qui sont lacés de lierre ,
 Je pense être pris ès lacs
 De ses bras ,
 Et que mon col elle serre.

Quand j'entends la douce voix
 Par les bois
 Du gai rossignol qui chante ,
 D'elle je pense jouir,
 Et ouïr
 Sa douce voix qui m'enchanté.

Quand je vois en quelque endroit
 Un pin droit ,
 Ou quelque arbre qui s'élève ,
 Je me laisse decevoir ,
 Pensant voir
 Sa belle taille et sa grève.

Quand je vois dans un jardin
 Au matin
 S'éclorre une fleur nouvelle ,
 J'accompare ¹ le bouton
 Au teton
 De son beau sein qui pommelle ².

Quand le soleil tout riant
 D'Orient

¹ *J'accompare* : je compare.

² *Qui pommelle* : qui s'arrondit comme une pomme.

Nous montre sa blonde tresse ,
Il me semble que je voi
Devant moi
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens parmi les prés
Diaprés
Les fleurs dont la terre est pleine,
Lors je fais croire à mes sens
Que je sens
La douceur de son haleine.

Bref , je fais comparaison ,
Par raison ,
Du printemps et de m'amie :
Il donne aux fleurs la vigueur ,
Et mon cœur
D'elle prend vigueur et vie.

Je voudrais au bruit de l'eau
D'un ruisseau
Déplier ses tresses blondes ,
Frisant en autant de nœuds
Ses cheveux ,
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais pour la tenir ,
Devenir
Dieu de ces forêts désertes ,
La baisant autant de fois
Qu'en un bois
Il y a de feuilles vertes.

Ah maîtresse mon souei !
Viens ici,

Viens contempler la verdure !
Les fleurs, de mon amitié
Ont pitié,
Et seule tu n'en as cure.

Au moins, lève un peu tes yeux
Gracieux,
Et vois ces deux colombelles,
Qui font naturellement
Doucement
L'amour du bec et des ailes :

Et nous, sous ombre d'honneur,
Le bonheur
Trahissons par une crainte.
Les oiseaux sont plus heureux,
Amoureux,
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas
Nos ébats
Pour ces lois tant rigoureuses ;
Mais, si tu m'en crois, vivons,
Et suivons
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi
Baise-moi,
Rebaise-moi, ma déesse :
Ne laissons passer en vain
Si soudain
Les ans de notre jeunesse.

XXIX.

ÉLÉGIE

A MARIE.

Afin que notre siècle et le siècle à venir
 De nos jeunes amours se puisse souvenir,
 Et que votre beauté que j'ai longtemps aimée
 Ne se perde au tombeau par les ans consumée,
 Sans laisser quelque marque après elle de soi :
 Je vous consacre ici le plus gaillard de moi ,
 L'esprit de mon esprit, qui vous fera revivre
 Ou longtemps ou jamais¹ par l'âge de ce livre.

Ceux qui liront des vers que j'ai chantés pour vous,
 D'un style qui varie entre l'aigre et le doux,
 Selon les passions que vous m'avez données,
 Vous tiendront pour déesse : et tant plus les années
 En volant s'enfuiront, et plus votre beauté
 Contre l'âge croîtra vieille en sa nouveauté.

Or cela que je puis, je le veux ici faire :
 Je veux en vous chantant vos louanges parfaire,
 Et ne sentir jamais mon labeur engourdi,
 Que tout l'ouvrage entier pour vous ne soit ourdi.

Si j'étais un grand roi, pour éternel exemple
 De fidèle amitié, je bâtirais un temple
 Dessus le bord de Loire, et ce temple aurait nom
 Le temple de Ronsard et de sa Marion.
 De marbre parien serait votre effigie ,

¹ *Jamais* doit être entendu ici pour à jamais.

Votre robe serait à pleif fonds élargie
 De plis recamés¹ d'or, et vos cheveux tressés
 Seraient de filets d'or par ondes enlacés.
 D'un crêpe cannelé serait la couverture
 De votre chef divin, et la rare ouverture
 D'un réts de soie et d'or, fait de l'ouvrière main
 D'Arachne ou de Pallas, couvrirait votre sein.
 Votre bouche serait de roses toute pleine.
 Répandant par le temple une amoureuse haleine.
 Vous auriez d'une Hébé le maintien gracieux,
 Et un essaim d'Amours sortirait de vos yeux :
 Vous tiendriez le haut bout de ce temple honorable.
 Droite sur un sommet d'un pilier vénérable.

Et moi, d'autre coté, assis au même lieu,
 Je serais remarquable en la forme d'un dieu :
 Mon épé' serait d'or, et la belle poignée
 Ressemblerait à l'or de ta tresse poignée :
 J'aurais un cistre d'or, et j'aurais tout auprès
 Un carquois tout chargé de flammes et de traits.

Ce temple, fréquenté de fêtes solennelles,
 Passerait en honneur celui des immortelles,
 Et par vœux nous serions invoqués tous les jours,
 Comme les nouveaux dieux de fidèles amours.

D'âge en âge suivant au retour de l'année,
 Nous aurions près le temple une fête ordonnée,
 Non pour faire courir, comme les anciens,
 Des chariots couplés aux jeux Olympiens,
 Pour sauter, pour lutter, ou de jambe venteuse²
 Franchir en haletant la carrière poudreuse :

¹ *Recamés* : brodés ; en italien *ricamato*.

² *Venteuse* : rapide comme le vent.

Mais tous les jouvenceaux des pays d'alentour,
 Touchés au fond du cœur de la flèche d'amour,
 Ayant d'un gentil feu les âmes allumées,
 S'assembleraient au temple avecque leurs aimées,
 Et là , celui qui mieux sa lèvre poserait
 Dessus la ~~lèvre~~ aimée, et plus doux baiserait ,
 Ou soit d'un baiser sec ou d'un baiser humide,
 D'un baiser court et long , ou d'un baiser qui guide
 L'âme dessus la bouche, et laisse trépasser
 Le baiseur qui ne vit sinon que du penser,
 Ou d'un baiser donné comme les colombelles ,
 Lorsqu'ils se font l'amour de la bouche et des ailes.

Celui qui mieux serait en tels baisers appris ,
 Sur tous les jouvenceaux emporterait le prix ,
 Serait dit le vainqueur des baisers de Cythère .
 Et tout chargé de fleurs s'en irait à sa mère.

Au pied de mon autel , en ce temple nouveau ,
 Luirait le feu veillant d'un éternel flambeau ,
 Et seraient ces combats nommés après ma vie
 Les jeux que fit Ronsard pour sa belle Marie.

O ma belle maîtresse! eh! que je voudrais bien
 Qu'amour nous eût conjoints d'un semblable lien ,
 Et qu'après nos trépas dans nos fosses ombreuses
 Nous fussions la chanson des bouches amoureuses!
 Que ceux de Vendomois dissent tous d'un accord
 (Visitant le tombeau sous qui je serais mort) :
 Notre Ronsard , quittant son Loir et sa Gastine ,
 A Bourgueil fut épris d'une belle Angevine !
 Et que les Angevins dissent tous d'une voix :
 Notre belle Marie aimait un Vendômois ;
 Les deux n'avaient qu'un cœur, et l'amour mutuelle,
 Qu'on ne voit plus ici , leur fut perpétuelle !

Siècle vraiment heureux, siècle d'or estimé,
Où toujours l'amoureux se voyait contre-aimé.

Puisse arriver après l'espace d'un long âge,
Qu'un esprit vienne à bas sous le mignard ombrage
Des myrtes, me conter que les âges n'ont peu¹
Effacer la clarté qui luit de notre feu ;
Mais que de voix en voix, de parole en parole
Notre gentille ardeur par la jeunesse vole,
Et qu'on apprend par cœur les vers et les chansons
Qu'Amour chanta pour vous en diverses façons,
Et qu'on pense amoureux celui qui remémore
Votre nom et le mien et nos tombes honore !

Or il en adviendra ce que le ciel voudra ;
Si est-ce que ce livre immortel apprendra
Aux hommes et au temps et à la renommée
Que je vous ai six ans plus que mon cœur aimée.

¹ *Peu* : pu, que l'on prononçait alors *peu*.

XXX.

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du destin, que moi vif tu sois riche de gloire ;
Avant que l'homme passe outre la rive noire,
L'honneur de son travail ne lui est point donné.

Quelqu'un après mille ans de mes vers étonné
Voudra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire :
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel poète soit né.

Prends, mon livre, prends cœur : la vertu précieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse :

Après qu'il est absent¹, chacun le pense un dieu.

La rancueur² nuit toujours à ceux qui sont en vie :
Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'homme sans envie.

¹ *Absent* : mort. ἄπτον en grec race, Ép. 1, liv. II, vers 13 et suivants, et *absens* en latin ont le même sens. ² *Rancueur* : haine, envie, d'où rancune. Les mêmes idées sont exprimées par Ho-

SECONDE PARTIE.

SUR LA MORT DE MARIE.

Trajectit et fati littora magnus Amor.

(PROPERCE.)

I.

Je songeais, assoupi de la nuit endormie,
Qu'un sépulcre entr'ouvert s'apparaissait à moi :
La mort gisait dedans toute pâle d'effroi ;
Dessus était écrit : le tombeau de Marie.

Épouvanté du songe, en sursaut je m'écrie :
Amour est donc sujet à notre humaine loi !
Il a perdu son règne et le meilleur de soi,
Puisque par une mort sa puissance est périé.

Je n'avais achevé, qu'au point du jour voici
Un passant à ma porte adoulé¹ de souci,
Qui de la triste mort m'annonça la nouvelle.

Prends courage, mon âme, il faut suivre sa fin² ;

¹ *Adoulé* : affligé ; du latin *dolere*. ² Du latin *finis*, but, destinée.

Je l'entends dans le ciel comme elle nous appelle :
 Mes pieds avec les siens ont fait même chemin.

II.

STANCES.

Je lamente sans reconfort,
 Me souvenant de cette mort
 Qui déroba ma douce vie :
 Pensant en ses yeux qui soulaient
 Faire de moi ce qu'ils voulaient,
 De vivre je n'ai plus d'envie.

Amour, tu n'as point de pouvoir.
 A mon dam tu m'as fait savoir
 Que ton arc partout ne commande :
 Si tu avais quelque vertu,
 La mort ne t'eût pas dévêtu
 De ta richesse la plus grande.

Tout seul tu n'as perdu ton bien :
 Comme toi j'ai perdu le mien,
 Cette beauté que je désire,
 Qui fut mon trésor le plus cher :
 Tous deux contre un même rocher
 Avons froissé notre navire.

Soupirs, échauffez son tombeau ;
 Larmes, lavez-le de votre eau :
 Ma voix si doucement lamente
 Qu'à la mort vous fassiez pitié,
 Ou qu'elle rende ma moitié,
 Ou bien que je la suive absente !

Fol qui au monde met son cœur,

Fol qui croit en l'espoir moqueur,
 Et en la beauté tromperesse.
 Je me suis tout seul offensé¹,
 Comme celui qui n'eût pensé
 Que morte fût une déesse.

Quand son âme au corps s'attachait,
 Rien, tant fût dur, ne me fâchait,
 Ni destin, ni rude influence :
 Menaces, embûches, dangers,
 Villes et peuples étrangers
 M'étaient doux pour sa souvenance.

En quelque part que je vivais,
 Toujours en mes yeux je l'avais,
 Transformé du tout en la belle :
 Et si bien Amour de son trait
 Au cœur m'engrava son portrait,
 Que mon tout n'était sinon qu'elle.

Espérant lui conter un jour
 L'impatience de l'amour
 Qui m'a fait des peines sans nombre,
 La mort soudaine m'a déçu ;
 Pour le vrai le faux j'ai reçu,
 Et pour le corps seulement l'ombre.

Ciel, que tu es malicieux !
 Qui eût pensé que ces beaux yeux
 Qui me faisaient si douce guerre,
 Ces mains, cette bouche et ce front
 Qui prirent mon cœur, et qui l'ont,
 Ne fussent maintenant que terre ?

Hélas ! où est ce doux parler,

¹ C'est moi-même qui suis cause de mon malheur.

Ce voir, cet ouïr, cet aller,
 Ce ris qui me faisait apprendre
 Que c'est qu'aimer ? ah, doux refus !
 Ah, doux dédains ! vous n'êtes plus,
 Vous n'êtes plus qu'un peu de cendre.

Hélas ! où est cette beauté,
 Ce printemps, cette nouveauté
 Qui n'aura jamais de seconde ?
 Du ciel tous les dons elle avait :
 Aussi parfaite ne devait
 Longtemps demeurer en ce monde ¹.

Je n'ai regret en son trépas,
 Comme prêt de suivre ses pas.
 Du chef les astres elle touche ² :
 Et je vis ! Et je n'ai sinon
 Pour reconfort que son beau nom,
 Qui si doux me sonne en la bouche !

Amour qui pleures avec moi,
 Tu sais que vrai est mon émoi,
 Et que mes larmes ne sont feintes :
 S'il te plaît, renforce ma voix,
 Et de pitié rochers et bois
 Je ferai rompre sous mes plaintes.

Si je n'eusse eu l'esprit chargé
 De vaine erreur, prenant congé
 De sa belle et vive figure,
 Oyant sa voix, qui sonnait mieux
 Que de coutume, et ses beaux yeux
 Qui reluisaient outre mesure !

¹ Cette strophe a pu préparer les vers
 de Malherbe, ode à Duperrier :

« Je sais de quels appas son enfance était
 [pleine...

² *Sublimi feriam sidera vertice.*
 (Roa. Ode. I, I, 36.)

Et son soupir qui m'embrasait,
 J'eusse bien vu qu'ell' me disait :
 « Or' soule-toi¹ de mon visage,
 Si jamais tu en eus souci :
 Tu ne me verras plus ici,
 Je m'en vais faire un long voyage. »

J'eusse amassé de ses regards
 Un magasin de toutes parts,
 Pour nourrir mon âme étonnée,
 Et paître longtemps ma douleur ;
 Mais onques mon cruel malheur
 Ne sut prévoir ma destinée.

Depuis j'ai vécu de souci,
 Et de regret qui m'a transi ;
 Comblé de passions étranges,
 Je ne déguise mes ennuis :
 Tu vois l'état auquel je suis,
 Du Ciel assise entre les anges.

Ah ! belle âme, tu es là haut
 Auprès du bien qui point ne faut²,
 De rien du monde désireuse,
 En liberté, moi en prison :
 Encore n'est-ce pas raison
 Que tu sois seule bienheureuse.

Le sort doit toujours être égal :
 Si j'ai pour toi souffert du mal,
 Tu me dois part de ta lumière ;
 Mais, franche du mortel lien,
 Tu as seule emporté le bien,
 Ne me laissant que la misère.

¹ *Soule-toi* : rassasie-toi...

du latin *fallere*.

² *Ne faut* : ne manque, ne trompe ;

³ *Franche* : libre, affranchie.

En ton âge le plus gaillard
 Tu as seul laissé ton Ronsard,
 Dans le ciel trop tôt retournée,
 Perdant beauté, grace et couleur,
 Tout ainsi qu'une belle fleur
 Qui ne vit qu'une matinée¹.

A la mort j'aurai mon recours :
 La mort me sera mon secours,
 Comme le but que je désire.
 Dessus la mort tu ne peux rien,
 Puisqu'elle a dérobé ton bien,
 Qui fut l'honneur de ton empire.

Soit que tu vives près de Dieu,
 Ou aux champs Élysés, adieu !
 Adieu cent fois, adieu, Marie !
 Jamais mon cœur ne t'oubliera,
 Jamais la mort ne déliera
 Le nœud dont ta beauté me lie.

¹ Et rose elle a vécu ce que vivent les roses, Malherbe n'avait-il pas raison de
 L'espace d'un matin. vouloir étouffer le souvenir des vers
 (MALHERBE, stances à Duperrier.) de Ronsard ?

III.

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, la rose
 En sa belle jeunesse, en sa première fleur
 Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
 Quand l'aube de ses pleurs au point du jour l'arrose :

La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,
 Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;
 Mais battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,

Languissante elle meurt feuille à feuille décroise ¹.

Ainsi ² en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait ³, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

¹ *Décroise* : effeuillée.

³ *Ce vase plein de lait* : imitation

² *Ainsi* : pour ainsi, avec un *n* euphonique. des libations funéraires des anciens.

IV.

Ah ! mort, en quel état maintenant tu me changes !
Pour enrichir le ciel tu m'as seul appauvri,
Me dérobant les yeux desquels j'étais nourri,
Qui nourrissent là haut les astres et les anges.

Entre pleurs et soupirs, entre pensers étranges,
Entre le désespoir tout confus et marri ¹,
Du monde et de moi-même et d'amour je me ri,
N'ayant autre plaisir qu'à chanter tes louanges.

Hélas ! tu n'es pas morte ! eh ! c'est moi qui le suis !
L'homme est bien trépassé qui ne vit que d'ennuis,
Et de maux qui me font une éternelle guerre.

Le partage est mal fait : tu possèdes les cieux,
Et je n'ai, malheureux, pour ma part, que la terre,
Les soupirs en la bouche, et les larmes aux yeux.

¹ *Marri* : affligé.

Sa fortune ainsi répandue.

La dame de ces biens quittant d'un oeil (LA FONT., *La Laitière et le Pot au lait*.)

[marri

V.

Quand je pense à ce jour où je la vis si belle
Toute flamber d'amour, d'honneur et de vertu,
Le regret, comme un trait mortellement pointu,
Me traverse le cœur d'une plaie éternelle.

Alors que j'espérais la bonne grâce d'elle,
Amour a mon espoir par la mort combattu :
La mort a son beau corps d'un cercueil revêtu
Dont j'espérais la paix de ma longue querelle ¹.

Amour, tu es enfant inconstant et léger,
Monde, tu es trompeur, pipeur ² et mensonger,
Decevant d'un chacun l'attente et le courage.

Malheureux qui se fie en l'amour et en toi :
Tous deux comme la mer vous n'avez point de foi.
La mer toujours parjure, amour toujours volage ³.

¹ *Querelle* : du latin *querela*, plainte, chagrin.

³ Shakspeare a dit en parlant de la femme :

² *Pipeur* : trompeur.

Perfide comme l'onde. (*Othello*.)

VI.

Homme ne peut mourir par la douleur transi.
Si quelqu'un trépassait d'une extrême tristesse,
Je fusse déjà mort pour suivre ma maîtresse,
Mais en lieu de mourir je vis par le souci.

Le penser, le regret et la mémoire aussi
D'une telle beauté, qui pour le ciel nous laisse,

Me fait vivre, croyant qu'elle est ores déesse,
Et que du ciel là haut elle me voit ici.

Elle se souriant du regret qui m'affole,
En vision la nuit sur mon lit je la vois,
Qui mes larmes essuie et ma peine console (*) :

Et semble qu'elle a soin des maux que je reçois.
Dormant ne me déçoit : car je la reconnois
A la main , à la bouche , aux yeux , à la parole.

(*) Gracieuse imitation de Pétrarque.

VII.

ÉLÉGIE.

Le jour que la beauté du monde la plus belle
Laissa dans le cercueil sa dépouille mortelle
Pour s'envoler parfaite entre les plus parfaits ,
Ce jour Amour perdit ses flammes et ses traits ,
Éteignit son flambeau, rompit toutes ses armes ,
Les jeta sur la tombe et l'arrosa de larmes :
Nature la pleura, le Ciel en fut fâché,
Et la Parque d'avoir un si beau fil tranché.

Depuis le jour couchant jusqu'à l'aube vermeille
Phénix en sa beauté ne trouvait sa pareille,
Tant de grâces au front et d'attraits elle avait !
Ou si je me trompais, Amour me décevait.
Sitôt que je la vis, sa beauté fut enclose
Si avant en mon cœur, que depuis nulle chose
Je n'ai vu qui m'eût plu, et si fort elle y est
Que toute autre beauté encore me déplaît.

Dans mon sang elle fut si avant imprimée,
 Que toujours en tous lieux de sa figure aimée
 Me suivait le portrait : et telle impression
 D'une perpétuelle imagination
 M'avait tant dérobé l'esprit et la cervelle,
 Qu'autre bien je n'avais que de penser en elle,
 En sa bouche, en son ris, en sa main, en son œil,
 Qu'encor je sens au cœur, bien qu'ils soient au cercueil.

J'avais auparavant, vaincu de la jeunesse,
 Autres dames aimé (ma faute je confesse) :
 Mais la plaie n'avait profondément saigné,
 Et le cuir ¹ seulement n'était qu'égratigné,
 Quand Amour, qui les dieux et les hommes menace,
 Voyant que son brandon n'échauffait point ma glace,
 Comme rusé guerrier ne me voulant faillir ²,
 La prit pour son escorte et me vint assaillir.

« Encor, ce me dit-il, que de maint beau trophée
 D'Horace, de Pindare, Hésiode et d'Orphée,
 Et d'Homère qui eut une si forte voix,
 Tu as orné la langue et l'honneur des François,
 Vois cette dame ici : ton cœur, tant soit-il brave,
 Ira sous son empire, et sera son esclave. »

Ainsi dit, et son arc m'enfonçant de roideur ³,
 Ensemble dame et trait m'envoya dans le cœur.

Lors ma pauvre raison, des rayons éblouie
 D'une telle beauté, se perd évanouie,
 Laissant le gouvernail aux sens et au désir
 Qui depuis ont conduit la barque à leur plaisir.

Raison, pardonne-moi : un plus caut ⁴ en finesse

¹ *Le cuir* : la peau, l'épiderme.

² *Faillir* : manquer.

³ *De roideur* : avec force.

⁴ *Caut* : du latin *cautus*, rusé.

S'y fût bien englué , tant une douce presse
 De grâces et d'amours en volant la suivaient,
 Et de ses doux regards ainsi que moi vivaient.
 Du monde elle partit au mois de son printemps :
 Aussi tout excellence ¹ ici ne vit longtemps.

Bien qu'elle eût pris naissance en petite bourgade ²,
 Non de riches parents , ni d'honneurs , ni de grade ,
 Il ne faut la blâmer : la même déité ³
 Ne dédaigna de naître en très-pauvre cité :
 Et souvent sous l'habit d'une simple personne
 Le ciel cache les biens qu'aux princes il ne donne.

Vous qui vites son corps , l'honorant comme moi,
 Vous savez si je mens , et si triste je doi
 Regretter à bon droit si belle créature ,
 Le miracle du Ciel , le miroir de nature !

Et toi , Ciel , qui te dis le père des humains ,
 Tu ne devais tracer un tel corps de tes mains
 Pour sitôt le reprendre : et toi , mère Nature ,
 Pour mettre si soudain ton œuvre en sépulture !

Maintenant à mon dam je connais pour certain .
 Que tout cela qui vit sous ce globe mondain ,
 N'est que songe et fumée , et qu'une vaine pompe ,
 Qui doucement nous rit et doucement nous trompe .

Ah ! bienheureux esprit fait citoyen des cieux ,
 Tu es assis au rang des anges précieux
 En repos éternel , loin de soin et de guerres :
 Tu vois dessous tes pieds les hommes et les terres ,
 Et je ne vois qu'ennuis , que soucis et qu'émoi ,
 Comme ayant emporté tout mon bien avec toi .

¹ Excellence : chose parfaite.

² Voir la *Vie de Ronsard*.

³ La même déité : la divinité elle-même.

⁴ Sais-tu que ce vieillard fut la même

[vertu !]

COHEN, *le Cid.*

Je ne te trompe point : du ciel tu vois mes peines,
Si tu as soin là haut des affaires humaines.

Que dois-je faire, Amour? que me conseilles-tu?
J'irais comme un sauvage en noir habit vêtu
Volontiers par les bois, et mes douleurs non feintes,
Je dirais aux forêts, — mais ils savent mes plaintes.

Il vaut mieux que je meure au pied de ce rocher,
Nommant toujours son nom qui me sonne si cher,
Sans chercher par la peine après elle de vivre,
 Craignant le bruit ¹ d'ingrat de ne la vouloir suivre.
Aussi toute la terre où j'ai perdu mon bien,
Après son fâcheux vol ne me semble plus rien
Sinon qu'horreur, qu'effroi, qu'une obscure poussière.
Au ciel est mon soleil, au ciel est ma lumière :
Le monde ni ses lacs n'y ont plus de pouvoir :
Il faut hâter ma mort si je la veux revoir :
La mort en a la clef, et par sa seule porte
Je dois passer au jour qui ma nuit réconforte.

Où quand la dure Parque aura le fil coupé,
Qui retient en mon corps l'esprit enveloppé,
J'ordonne que mes os pour toute couverture
Reposent près des siens sous même sépulture ;
Que des larmes d'amour le tombeau soit lavé
Et tout à l'environ de ces vers engravé :

« Passant, de cet amant entends l'histoire vraie,
« De deux traits différents il reçut double plaie :
« L'une que fit Amour ne versa qu'amitié,
« L'autre que fait la Mort ne versa que pitié.
« Ainsi mourut navré ² d'une double tristesse,
« Et tout pour aimer trop une jeune maîtresse (*). »

¹ Le bruit : la réputation.

² Navré : blessé.

(*) Il est fâcheux que le tour affecté de ces derniers vers gâte une pièce remarquable par une sensibilité profonde et vraie.

VIII.

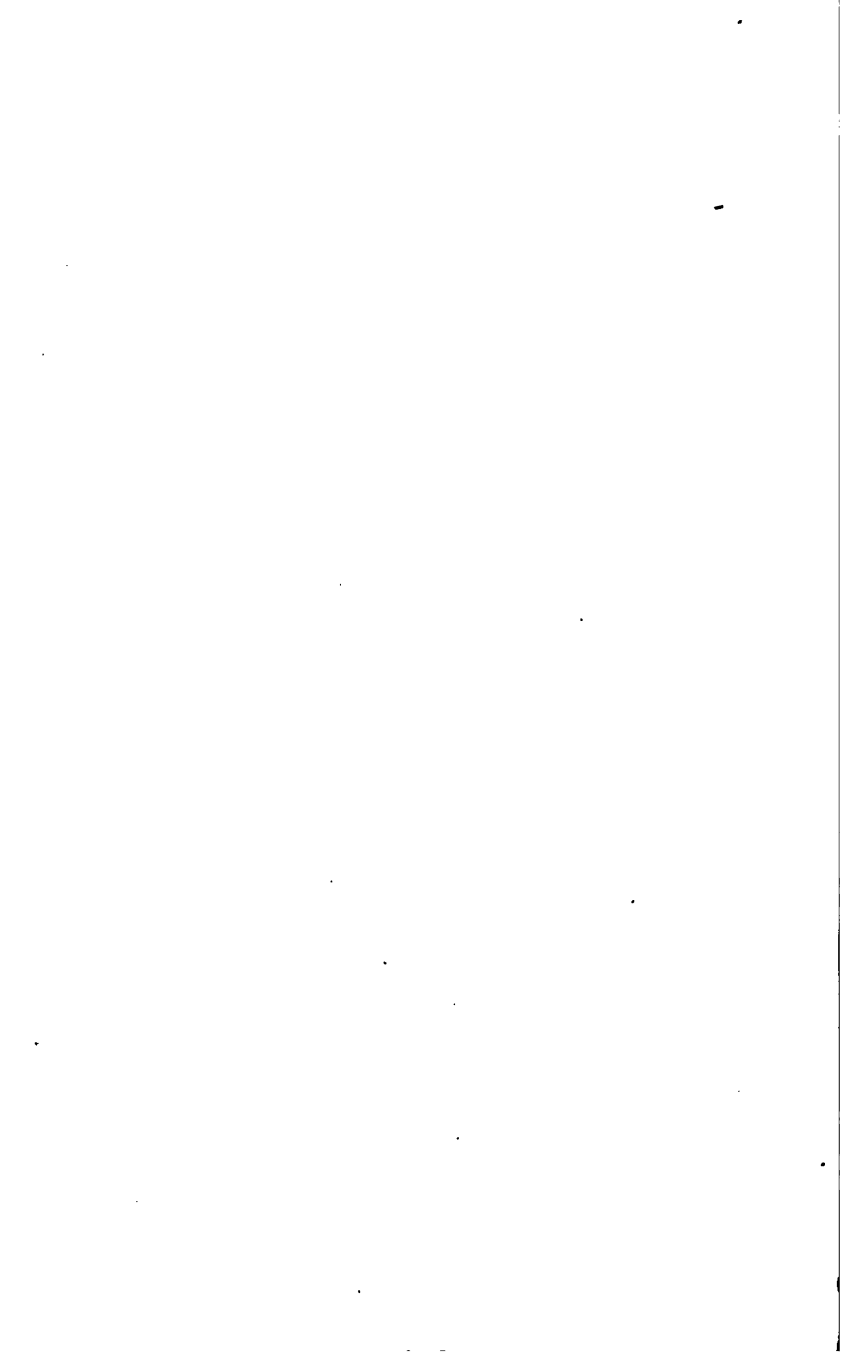
Aussitôt que Marie en terre fut venue,
Le ciel en fut marri et la voulut ravoïr :
A peine notre siècle eut loisir de la voir,
Qu'elle s'évanouit comme un feu dans la nue.

Des présents de nature elle vint si pourvue,
Et sa belle jeunesse avait tant de pouvoir,
Qu'elle eût pu d'un regard les rochers émouvoir,
Tant elle avait d'attraits et d'amours en la vue.

Ores la mort jouit des beaux yeux que j'aimais,
La boutique et la forge, Amour, où tu t'armais ;
Maintenant de ton camp cassé¹ je me retire ;

Je veux désormais vivre en franchise et tout mien :
Puisque tu n'as gardé l'honneur de ton empire,
Ta force n'est pas grande, et je le connais bien.

¹ *Cassé* : brisé plus par le chagrin *cassus* ; déçu dans mon amour et me ;
que par les années ; peut-être du latin *espérances* de bonheur.



LES
VERS D'EURYMÉDON
ET DE CALLIRÉE (*).

SONNET.

(Callirée parle contre la chasse.)

Celui fut ennemi des Détés puissantes
Et cruel viola de nature les lois
Qui le premier rompit le silence des bois,
Et les Nymphes ¹ qui sont dans les arbres naissantes ;

Qui premier, de limiers et de meutes pressantes,
De piqueurs, de veneurs, de troupes et d'abois
Donna par les forêts un passe-temps aux rois
De la course et du sang des bêtes innocentes.

Je n'aime ni piqueurs, ni filets, ni veneurs,
Ni meutes, ni forêts, la cause de mes peurs ;
Je doute ² qu'Artémis quelque sanglier n'appelle

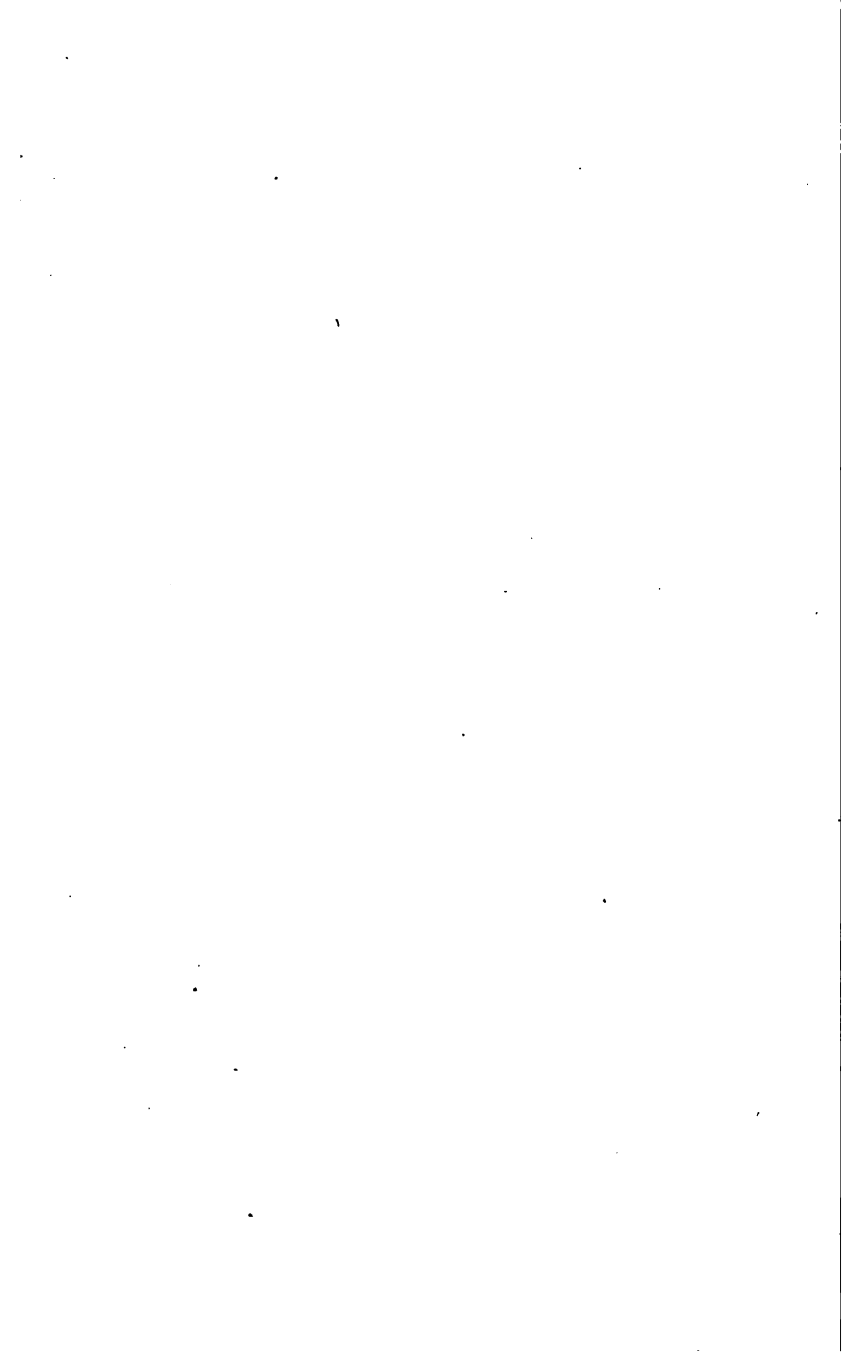
Encontre Eurymédon pour voir ses jours finis,
Que le deuil ne me fasse une Vénus nouvelle,
Que la mort ne le fasse un nouvel Adonis ³.

¹ Les Dryades.

² *Je doute* : je crains dans mon inquiétude.

³ Allusion à la fable d'Adonis, aimé de Vénus, qui fut tué par un sanglier, lorsqu'il chassait sur le mont Ida.

(*) Ces vers sont destinés à chanter l'amour que Charles IX, en ses jeunes années, éprouva pour mademoiselle d'Atrie, de la maison d'Aquitaine, depuis comtesse de Chateau-Villain, une des plus belles et des plus vertueuses femmes de son temps.



SONNETS

DE P. DE RONSARD

POUR ASTRÉE (*).

I.

Jamais Hector aux guerres n'était lâche
Lorsqu'il allait combattre les Grégeois :
Toujours sa femme attachait son harnois,
Et sur l'armet ¹ lui plantait son panache.

Il ne craignait la Péléenne ² hache
Du grand Achille, ayant deux ou trois fois
Baisé sa femme, et tenant en ses doigts
Une faveur de sa belle Andromache.

Heureux cent fois, toi chevalier errant,
Que ma déesse allait hier parant,
Et qu'en armant baisait, comme je pense.

De sa vertu procède ton honneur :
Que plutôt à Dieu, pour avoir ce bonheur
Avoir changé mes plumes à ta lance.

¹ L'armet : le casque.

² La hache d'Achille, fils de Pélée.

(*) On croit que ces vers ont été composés pour une des plus grandes dames de la cour, madame d'Estrées, dont Ronsard était épris.

II.

Il ne fallait, maîtresse, autres tablettes
 Pour vous graver, que celles de mon cœur,
 Où de sa main, Amour, notre vainqueur
 Vous a gravée et vos grâces parfaites.

Là vos vertus au vif y sont portraites,
 Et vos beautés causes de ma langueur,
 L'honnêteté, la douceur, la rigueur,
 Et tous les biens et maux que vous me faites.

Là vos cheveux, votre ceil et votre teint
 Et votre front s'y montre si bien peint,
 Et votre face y est si bien enclose,

Que tout est plein : il n'y a nul endroit
 Vide en mon cœur : et quand Amour voudroit
 Plus ne pourrait y graver autre chose.

III.

Au mois d'avril, quand l'an se renouvelle,
 L'aube ne sort si fraîche de la mer :
 Ni hors des flots la déesse ¹ d'aimer
 Ne vint à Cypre en sa conque si belle,

Comme je vis la beauté que j'appelle
 Mon astre saint, au matin s'éveiller,
 Rire le ciel, la terre s'émailler,
 Et les Amours voler à l'entour d'elle.

Amour, Jeunesse, et les Grâces qui sont
 Filles du ciel lui pendaient sur le front :
 Mais ce qui plus redoubla mon service ²,

¹ Vénus, née de l'écume de la mer.

² M'assujettit davantage à son service.

C'est qu'elle avait un visage sans art.
 La femme laide est belle d'artifice ¹,
 La femme belle est belle sans du fard.

¹ Peut être belle à force d'artifice.

IV.

A mon retour (eh ! je m'en désespère),
 Tu m'as reçu d'un baiser tout glacé,
 Froid, sans saveur, baiser d'un trépassé,
 Tel que Diane en donnait à son frère,

Tel qu'un fille en donne à sa grand'mère,
 La fiancée en donne au fiancé,
 Ni savoureux, ni moiteux ¹, ni pressé :
 Eh quoi, ma lèvre est-elle si amère ?

Ah ! tu devrais imiter les pigeons,
 Qui bec en bec de baisers doux et longs
 Se font l'amour sur le haut d'une souche ².

Je te suppli', maistresse, désormais
 Ou baise-moi la saveur en la bouche,
 Ou bien du tout ne me baise jamais.

¹ *Moiteux* : humide.

² *Souche* : branche.

ÉLÉGIE DU PRINTEMPS,

A LA SOEUR D'ASTRÉE.

Printemps, fils du Soleil, que la terre arrosée
 De la fertile humeur d'une douce rosée,
 Au milieu des œillets et des roses conçoit,

Quand Flore entre ses bras nourrice vous reçut,
Naissez, croissez, Printemps, laissez-vous apparaître :
En voyant Isabeau vous pourrez vous connaître,
Elle est votre miroir, et deux lis assemblés
Ne se ressemblent tant que vous entresemblez :
Tous les deux n'êtes qu'un, c'est une même chose.
La rose que voici ressemble à cette rose,
Le diamant à l'autre, et la fleur à la fleur :
Le Printemps est le frère, Isabeau est la sœur.

On dit que le Printemps, pompeux de sa richesse,
Orgueilleux de ses fleurs, enflé de sa jeunesse,
Logé comme un grand prince en ses vertes maisons,
Se vantait le plus beau de toutes les saisons,
Et se glorifiant le contait à Zéphyre ;
Le Ciel en fut marri, qui soudain le vint dire
A la mère Nature. Elle, pour rabaisser
L'orgueil de cet enfant, va partout ramasser
Les biens qu'elle serrait de maint et mainte année.

Quand elle eut son épargne¹ en son moule ordonnée,
La fit fondre, et versant ce qu'elle avait de beau,
Miracle ! nous fit naître une belle Isabeau !

¹ Ce qu'elle avait amassé.

LE

PREMIER LIVRE DES SONNETS

DE P. DE RONSARD,

POUR HÉLÈNE (*).

I.

Ce siècle où tu naquis ne te connaît, Hélène ;
S'il savait tes vertus, tu aurais en la main
Un sceptre à commander dessus le genre humain,
Et de ta majesté la terre serait pleine.

Mais lui, tout embourbé d'avarice vilaine,
Qui met comme ignorant les vertus à dédain,
Ne te connut jamais : je te connus soudain
A ta voix qui n'était d'une personne humaine.

Ton esprit en parlant à moi se découvrit,
Et cependant Amour l'entendement m'ouvrit,
Pour te faire à mes yeux un miracle¹ apparaître.

Je tiens (je le sens bien) de la divinité,
Puisque seul j'ai connu que peut² ta déité,
Et qu'un autre avant moi ne l'avait pu connaître.

¹ Un miracle : une merveille.

² Que peut : ce que peut.

(*) Hélène de Surgères, d'une noble famille de Saintonge, une des filles d'honneur de la reine mère Catherine de Médicis et celle même que le poète Desportes célébra sous le nom de Cléonice.

II.

Cruelle, il suffisait de m'avoir poudroyé ¹,
 Outragé, terrassé, sans m'ôter l'espérance.
 Toujours du malheureux l'espoir est l'assurance
 L'amant sans espérance est un corps foudroyé.

L'espoir va soulageant l'homme demi-noyé,
 L'espoir au prisonnier repromet délivrance :
 Le pauvre par l'espoir allège sa souffrance :
 Pandore ² au genre humain a ce bien octroyé.

Ni d'yeux ni de semblant vous ne m'êtes cruelle,
 Mais par l'art cauteleux d'une voix qui me gèle,
 Vous m'ôtez l'espérance et dérobez mon jour.

O douce tromperie aux dames coutumière !
 Qu'est-ce parler d'amour sans point faire l'amour,
 Sinon voir le soleil sans aimer sa lumière ?

¹ Poudroyé : mis en poudre.

de la boîte de Pandore, d'où s'échap-

² L'Espérance resta scellée au fond pèrent tous les maux de l'humanité.

III.

Tant de fois s'appointer ¹, tant de fois se fâcher,
 Tant de fois rompre ensemble, et puis se renouer ²,
 Tantôt blâmer amour, et tantôt le louer,
 Tant de fois se fuir, tant de fois se chercher,

Tant de fois se montrer, tant de fois se cacher,
 Tantôt se mettre au joug, tantôt le secouer,
 Avouer sa promesse et la désavouer,
 Sont signes que l'amour de près nous vient toucher.

¹ S'appointer : s'accorder.

² Se renouer : se raccommoder.

L'inconstance amoureuse est marque d'amitié;
Si donc tout à la fois avoir haine et pitié,
Jurer, se parjurer, serments faits et défaits,

Espérer sans espoir, confort sans reconfort,
Sont vrais signes d'amour, nous entr'aimons bien fort,
Car nous avons toujours ou la guerre ou la paix.

IV.

L'arbre qui met à croître ¹ a la plante assurée;
Celui qui croît bientôt ne dure pas longtemps :
Il n'endure des vents les soufflets inconstants.
Ainsi l'amour tardive est de longue durée.

Ma foi du premier jour ne vous fut pas donnée :
L'amour et la raison, comme deux combattans,
Se sont escarmouchés l'espace de quatre ans;
A la fin j'ai perdu, vaincu par destinée.

Il était destiné par sentence des cieus,
Que je devais servir, mais ² adorer vos yeux
J'ai, comme les Géants, au Ciel fait résistance.

Aussi je suis comme eux maintenant foudroyé,
Pour résister aux biens qu'ils ³ m'avaient octroyé,
Je meurs, et si ma mort m'est trop de récompense.

¹ Tour elliptique : qui met longtemps à croître.

² *Mais* : bien plus.

³ *Ils* : vos yeux.

V.

Vous me dites, maîtresse, étant à la fenêtre,
Regardant vers Montmartre ¹ et les champs d'alentour :

¹ Il y avait à Montmartre une abbaye de bénédictins, fondée par Louis le Gros en 1133.

La solitaire vie et le désert séjour
Valent mieux que la cour ; je voudrais bien y être.

A l'heure¹ mon esprit de mes sens serait maître,
En jeûne et oraison je passerais le jour,
Je déffrais les traits et les flammes d'Amour :
Ce cruel de mon sang ne pourrait se repaître.

Quand je vous répondis : Vous trompez² de penser
Qu'un feu ne soit pas feu pour se couvrir de cendre :
Sur les cloîtres sacrés la flamme on voit passer ;

Amour dans les déserts comme aux villes s'engendre :
Contre un Dieu si puissant , qui les Dieux peut forcer,
Jeûnes ni oraisons ne se peuvent défendre.

¹ A l'heure : à cette heure, alors.

² Vous vous trompez.

VI.

Voici le mois d'avril, où naquit la merveille
Qui fait en terre foi de la beauté des cieux ,
Le miroir de vertu, le soleil de mes yeux ,
Seule phénix d'honneur, qui les âmes réveille.

Les œillets et les lis et la rose vermeille
Servirent de berceau ; la nature et les dieux
La regardèrent naître, et d'un soin curieux
Amour, enfant comme elle, allaita¹ sa pareille.

Les Muses, Apollon et les Grâces étaient
Tout à l'entour du lit, qui à l'envi jetaient
Des fleurs sur l'angelette² : ah ! ce mois me convie

D'élever un autel , et suppliant Amour

¹ Allaita : nourrit.

² Angelette : diminutif d'ange.

Sanctifier d'avril le neuvième jour,
 Qui m'est cent fois plus cher que celui de ma vie ¹.

¹ De ma vie : de ma naissance.

VII.

Cet amoureux dédain, ce nenni gracieux,
 Qui refusant mon bien me réchauffent l'envie,
 Par leur fière douceur, d'assujettir ma vie
 Où sont déjà sujets mes pensers et mes yeux,

Me font transir le cœur, quand, trop impétueux,
 A baiser votre main le désir me convie,
 Et vous, la retirant, feignez d'être marrie,
 Et m'appelez, honteuse, amant présomptueux.

Mais surtout je me plains de vos douces menaces,
 De vos lettres qui sont toutes pleines d'audaces,
 De moi-même, d'Amour, de vous et de votre art,

Qui si doucement farde et sucre sa harangue,
 Qu'écrivant et parlant vous n'avez trait de langue
 Qui ne me soit au cœur la pointe d'un poignard (*).

(*) Tout le sonnet semble un développement de ces vers si gracieux de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
 Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

VIII.

Comme une belle fleur assise entre les fleurs,
 Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre,
 Pour me les envoyer, et pour, soigneuse, apprendre
 Leurs noms et qualités, espèces et valeurs.

Était-ce point afin de guérir mes douleurs,

Ou de faire ma plaie amoureuse reprendre ¹ ?
 Ou bien s'il vous plaisait par charmes entreprendre
 D'ensorceler mon mal, mes flammes et mes pleurs ?

Certes je crois que non : nulle herbe n'est maîtresse
 Contre le coup d'amour envieux par le temps.
 C'était pour m'enseigner qu'il faut dès la jeunesse ,

Comme d'un usufruit, prendre son passe-temps :
 Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
 Et qu'amour et les fleurs ne durent qu'un printemps.

¹ *Reprendre : se refermer.*

IX.

MADRIGAL.

Si c'est aimer, Madame, et de jour et de nuit
 Rêver, songer, penser le moyen de vous plaire,
 Oublier toute chose, et ne vouloir rien faire
 Qu'adorer et servir la beauté qui me nuit ;

Si c'est aimer de suivre un bonheur qui me fuit,
 De me perdre moi-même et d'être solitaire,
 Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre et me taire,
 Pleurer, crier merci et m'en voir éconduit ¹ ;

Si c'est aimer de vivre en vous plus qu'en moi-même,
 Cacher d'un front joyeux une langueur extrême,
 Sentir au fond de l'âme un combat inégal,
 Si cela c'est aimer, furieux je vous aime ;

Je vous aime, et sais bien que mon mal est fatal ;
 Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traite ;
 Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal :
 Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.

¹ *Ne pas obtenir merci.*

LE

SECOND LIVRE DES SONNETS

DE P. DE RONSARD,

POUR HÉLÈNE.

I.

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybèle,
Ce pin, où tes honneurs se liront tous les jours.
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croîtront à l'envi de l'écorce nouvelle¹.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'été ne la brûle et l'hiver ne la gèle.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageôllant une églogue en ton tuyau d'aveine²,
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passants mes amours et ma peine :
Puis, l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
Dis : Ce pin est sacré ; c'est la plante d'Hélène (*).

¹ ...crescent illis, crescentis amores.

meau.

(VING., *Idyl.* X.)

Silvestrem tenui musam meditaris avena.

² Avoine : du latin *avena*, chalu-

(VING., *Idyl.* I.)

(*) Ce sonnet est une imitation de Théocrite.

II.

Quand je pense à ce jour où, près d'une fontaine,
 Dans le jardin royal¹, ravi de ta douceur,
 Amour te découvrit les secrets de mon cœur,
 Et de combien de maux j'avais mon âme pleine :

Je me pâme de joie, et sens de veine en veine
 Couler ce souvenir, qui me donne vigueur,
 M'aiguise le penser, me chasse la langueur,
 Pour espérer un jour une fin à ma peine.

Mes sens de toutes parts se trouvèrent contents,
 Mes yeux en regardant la fleur de ton printemps,
 L'oreille en t'écoutant : et sans cette compagne

Qui toujours nos propos tranchait par le milieu,
 D'aise au ciel je volais, et me faisais un dieu :
 Mais toujours le plaisir de douleur s'accompagne.

¹ Les Tuileries.

III.

A l'aller, au parler, au flamber de tes yeux,
 Je sens bien, je vois bien, que tu es immortelle :
 La race des humains en essence n'est telle ;
 Tu es quelque démon ou quelque ange des cieux.

Dieu, pour favoriser ce monde vicieux,
 Te fit tomber en terre, et là dessus la belle
 Et plus parfaite idée inventa le modèle (*)
 De ton corps, dont il fut lui-mêmes envieux.

Quand il fit ton esprit, il se pilla soi-même,

(*) Souvenirs des doctrines de Platon.

Il prit le plus beau feu du ciel, le plus suprême,
Pour animer ta masse , ainçois ¹ ton beau printemps.

Hommes qui la voyez de tant d'honneur pourvue,
Tandis qu'elle est çà bas , soulez-en votre vue :
Tout ce qui est parfait ne dure pas longtemps.

¹ *Ainçois* : ou plutôt.

IV.

Le juge m'a trompé : ma maîtresse m'enserme
Si fort en sa prison , que j'en suis tout transi :
La guerre est à mon huis ¹. Pour charmer mon souci,
Page, verse à longs traits du vin dedans mon verre.

Au vent aille l'amour , le procès et la guerre ,
Et la mélancolie au sang froid et noirci ;
Adieu, rides, adieu , je ne vis plus ainsi :
Vivre sans volupté, c'est vivre sous la terre.

La nature nous donne assez d'autres malheurs
Sans nous en acquérir. Nu je vins en ce monde,
Et nu je m'en irai. Que me servent les pleurs ,

Sinon de m'attrister d'une angoisse profonde ?
Chassons avec le vin le soin et les malheurs :
Je combats les soucis quand le vin me seconde.

¹ *Huis*: porte; d'où vient huissier, qui garde la porte.

V.

Vous triomphez de moi, et pour ce je vous donne
Ce lierre qui coule et se glisse à l'entour

Des arbres et des murs, lesquels tour dessus tour
Plis dessus plis il serre, embrasse et environie.

A vous de ce lierre appartient la couronne,
Je voudrais comme il fait et de nuit et de jour
Me plier contre vous, et languissant d'amour,
D'un nœud ferme enlacer votre belle colonne¹.

Ne viendra point le temps que dessous les rameaux
Au matin où l'Aurore éveille toutes choses,
En un ciel bien tranquille, au caquet des oiseaux,

Je vous puisse baiser à lèvres demi-closes,
Et vous conter mon mal, et de mes bras jumeaux
Embrasser à souhait votre ivoire et vos roses?

¹ Votre corps.

VI.

Si la beauté se perd, fais-en part de bonne heure,
Tandis qu'en son printemps tu la vois fleuronner :
Si elle ne se perd, ne crains point de donner
A tes amis le bien qui toujours te demeure.

Vénus, tu devrais être en mon endroit meilleure,
Et non dedans ton camp ainsi m'abandonner :
Tu me laisses toi-même esclave emprisonner
Ès mains d'une cruelle où il faut que je meure.

Tu as changé mon aise et mon doux en amer.
Que devais-je espérer de toi, germe de mer¹,
Sinon toute tempête? et de toi qui es femme

De Vulcain, que du feu? de toi garce² de Mars,

¹ De Vénus *Aphrodite*, née de la mer. ² Amante.

Que couteaux , qui sans cesse environnent mon âme
D'orages amoureux , de flammes et de dards ?

VII.

Cythère entr'ait au bain , et , te voyant près d'elle ,
Son ceste ¹ elle te baille afin de le garder.
Ceinte de tant d'Amours , tu me vins regarder ,
Me tirant de tes yeux une flèche cruelle.

Muses , je suis navré ; ou ma plaie mortelle
Guérissiez , ou cessez de plus me commander.
Je ne suis votre école ² afin de demander
Qui fait la lune vieille , ou qui la fait nouvelle ;

Je ne vous fais la cour , comme un homme ocieux ³ ,
Pour apprendre de vous le mouvement des cieus ,
Que peut la grande éclipse , ou que peut la petite ,

Ou si Fortune ou Dieu ont fait cet Univers :
Si je ne puis fléchir Héléne par mes vers ,
Cherchez autre écolier , Déesses , je vous quitte.

¹ *Ceste* : ceinture. La ceinture de Vénus contenait les Amours, les Jeux et les Ris.

² Ces vers sont traduits de Tibulle.

³ *Ocieux* : du latin, *otiosus*, qui a du loisir.

VIII.

Comme un vieil combattant qui ne veut plus s'armer ,
Ayant le corps chargé de coups et de vieillesse ,
Regarde en s'ébattant l'olympique jeunesse ,
Plaine d'un sang bouillant , aux joutes s'escrimer :

Ainsi je regardais du jeune dieu d'aimer ,
Dieu qui combat toujours par ruse et par finesse .

Les gaillards champions qui d'une chaude presse
Se veulent en l'arène amoureuse enfermer :

Quand tu fis reverdir mon écorce ridée
De ta charmante voix, ainsi que fit Médée
Par herbes et par jus le père de Jason ¹ ;

Je n'ai contre ton charme opposé ma défense :
Toutefois je me deuls ² de rentrer en enfance,
Pour perdre tant de fois l'esprit et la raison.

¹ Voy. Ovide, *Metam.*, VII.

² Je me deuls : je m'afflige ; du latin *dolere*.

X IX (*)

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,
Assise auprès du feu, devisant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant,
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant ¹ telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et, fantôme sans os,
Par les ombres myrteux ² je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain ;
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

¹ *Oyant* : entendant : de ouïr, *audire*, selon les poètes anciens, de lauriers

² Dans les champs Élysées, planté, et de myrtes.

(*) Ce sonnet, rempli d'une douce mélancolie, n'a point été surpassé par l'imitation qu'en a faite Béranger. — *La Bonne Vieille* contient une pensée religieuse plus élevée, mais l'inspiration appartient à Ronsard.

X.

Genèvres ¹ hérissés, et vous, houx épineux,
L'un hôte des déserts, et l'autre d'un bocage ;
Lierre, le tapis d'un bel antre sauvage,
Sources qui bouillonnez d'un surgeon ² sablonneux ;

Pigeons qui vous baisez d'un baiser savoureux,
Tourtes ³ qui lamentez d'un éternel veuvage,
Rossignols ramagers, qui d'un plaisant langage
Nuit et jour rechantez vos versets amoureux ;

Vous à la gorge rouge, étrangère ⁴ arondelle,
Si vous voyez aller ma Nymphé en ce printemps
Pour cueillir des bouquets par cette herbe nouvelle,

Dites lui pour néant ⁵ que sa grâce j'attends,
Et que pour ne souffrir le mal que j'ai pour elle,
J'ai mieux aimé mourir que languir si longtemps.

¹ *Genèvres* : genévres.

³ *Tourtes* : tourterelles.

² *Surgeon* : bouillon. Ce mot est à regretter pour notre poésie.

⁴ *Étrangère* : voyageuse.

⁵ *Pour néant* : sans effet.

XI.

Le soir qu'Amour vous fit en la salle descendre
Pour danser d'artifice un beau ballet d'amour,
Vos yeux, bien qu'il fût nuit, ramenèrent le jour,
Tant ils surent d'éclairs par la place répandre.

Le ballet fut divin, qui se soulait reprendre,
Se rompre, se refaire, et tour dessus retour
Se mêler, s'écarter, se tourner à l'entour,

Contre-imitant le cours du fleuve de Méandre ¹ :

Ores il estoit rond, ores long, or' étroit,
Or' en pointe, en triangle, en la façon qu'on voit
L'escadron de la grue évitant la froidure.

Je faux ², tu ne dansais, mais ton pied voletait
Sur le haut de la terre : aussi ton corps s'était
Transformé pour ce soir en divine nature.

¹ Fleuve de Phrygie, dont le cours Purpura duplici currit Mœandro. (V110.)
tortueux est devenu le synonyme de ² Je faux : je me trompe.
replis.

XII.

Qu'il me soit arraché des tetins de sa mère
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me¹ soit vendu :
Il ne fait que de naître et m'a déjà perdu ;
Viens quelque marchand, je le mets à l'enchère.

D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chère ;
J'en ferai bon marché. Ah ! j'ai trop attendu !
Mais voyez comme il pleure ; il m'a bien entendu.
Apaie-toi, mignon, j'ai passé ma colère ;

Je ne te vendrai point ; au contraire je veux,
Pour page t'envoyer à ma maîtresse Hélène,
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,

Aussi fine que toi, de malice aussi pleine.
Comme enfants vous croîtrez, et vous jouerez tous deux :
Quand tu seras plus grand, tu me paieras ma peine.

¹ Me est ici explétif comme dans le premier vers.

XIII.

Passant dessus la tombe ou Lucrèce ¹ repose ,
 Tu versas dessus elle une moisson de fleurs :
 L'échauffant de soupirs et l'arrosant de pleurs ,
 Tu montras qu'une mort tenait ta vie enclose.

Si tu aimes le corps dont la terre dispose ,
 Imagine ta force et conçois tes rigueurs :
 Tu me verras, cruelle, entre mille langueurs
 Mourir , puisque la mort te plaît sur toute chose.

C'est acte de pitié d'honorer un cercueil ,
 Mépriser les vivants est un signe d'orgueil.
 Puisque ton naturel les fantômes embrasse ,

Et que rien n'est de toi , s'il n'est mort, estimé ,
 Sans languir tant de fois , éconduit de ta grâce ,
 Je veux du tout ² mourir pour être mieux aimé.

¹ Mademoiselle de Bacqueville, amie d'Hélène. ² Du tout : tout à fait.

XIV.

Mon âme mille fois m'a prédit mon dommage :
 Mais la sotte qu'elle est, après l'avoir prédit,
 Maintenant s'en repent, maintenant s'en dédit,
 Et voyant ma maîtresse, elle aime davantage.

Si l'âme , si l'esprit, qui sont de Dieu l'ouvrage ,
 Deviennent amoureux , à grand tort on médit
 Du corps qui suit les sens, non brutal comme on dit
 S'il se trouve ébloui des raiz ¹ d'un beau visage.

¹ Raiz : rayons.

Le corps ne languirait d'un amoureux souci ,
Si l'âme , si l'esprit ne le voulaient ainsi.
Mais du premier assaut l'âme est tout éperdue ,

Conseillant comme reine au corps d'en faire autant.
Ainsi le citoyen, sans soldats combattant,
Se rend aux ennemis , quand la ville est perdue.

XV (*).

Il ne faut s'ébahir , disaient ces bons vieillards
Dessus le mur Troyen, voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards ;

Toutefois il vaut mieux , pour n'irriter point Mars ,
La rendre à son époux , afin qu'il la remmène ,
Que voir de tant de sang notre campagne pleine ,
Notre havre ¹ gagné , l'assaut à nos remparts.

Pères, il ne fallait, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil les jeunes retarder :
Mais et jeunes et vieux vous deviez tous ensemble

Pour elle corps et biens et ville hasarder.
Ménélas fut bien sage , et Pâris, ce me semble :
L'un de la demander , l'autre de la garder ².

¹ Havre : port.² Le trait est traduit de Propercé.(*) L'idée de ce sonnet est prise d'Homère, *Iliad.*, III, v. 159.

XVI.

Cette fleur de vertu , pour qui cent mille larmes
Je verse nuit et jour sans m'en pouvoir souler ,
Peut bien sa destinée à ce Grec égaler,

A ce fils ¹ de Thétis , à l'autre fleur des armes.

Le ciel malin borna ses jours de peu de termes :

Il eut courte la vie, ailée à s'en aller ;

Mais son nom, qui a fait tant de bouches parler ,

Lui sert contre la mort de piliers et de termes ².

Il eut pour sa prouesse un-excellent sonneur ³ :

Tu as pour tes vertus en mes vers un honneur

Qui malgré le tombeau suivra ta renommée.

Les dames de ce temps n'envient ta beauté ,

Mais ton nom, tant de fois par les Muses chanté,

Qui languirait d'oubli si je ne t'eusse aimée.

¹ Achille.

est fréquemment employé par Ronsard
dans le sens de chanter.

² Termes : bornes.

³ Sonneur : chantre. Le mot *sonner*

XVII.

ÉLÉGIE.

Six ans étaient eoulés, et la septième année

Était presque entière en ses pas retournée ,

Quand, loin d'affection, de désir et d'amour,

En pure ¹ liberté je passais tout le jour,

Et, franc de tout souci qui les âmes dévore ,

Je dormais dès le soir jusqu'au point de l'aurore ;

Car, seul maître de moi, j'allais, plein de loisir,

Où le pied me portait, conduit de mon désir ,

Ayant toujours ès mains, pour me servir de guide ,

Aristote ou Platon , ou le docte Euripide,

Mes bons hôtes muets, qui ne fâchent jamais :

Ainsi que je les prends, ainsi je les remets.

O douce compagnie et utile et honnête !

Un autre en caquetant m'étourdirait la tête.

¹ Pure : entière, sens du latin *purus*.

Puis, de livre ennuyé, je regardais les fleurs
 Feuilles, tiges, rameaux, espèces et couleurs,
 Et l'entrecouplement de leurs formes diverses,
 Peintes de cent façons, jaunes, rouges et perses¹,
 Ne me pouvant sôler, ainsi qu'en un tableau,
 D'admirer la nature et ce qu'elle a de beau,
 Et de dire, en parlant aux fleurettes écloses :
 « Celui est presque Dieu qui connaît toutes choses²,
 Éloigné du vulgaire, et loin des courtisans,
 De fraude et de malice impudents artisans. »
 Tantôt j'errais seulet par les forêts sauvages,
 Sur les bords enjonchés des peinturés rivages :
 Tantôt par les rochers reculés et déserts,
 Tantôt par les taillis, verte maison des cerfs.

J'aimais le cours suivi d'une longue rivière,
 Et voir onde sur onde allonger sa carrière,
 Et flot à l'autre flot en roulant s'attacher,
 Et pendu sur le bord me plaisais d'y pêcher,
 Étant plus réjoui d'une chasse muette,
 Troubler des écaillés la demeure secrète,
 Tirer avec la ligne en tremblant emporté
 Le crédule poisson pris à l'haim³ appâté,
 Qu'un grand prince n'est aise ayant pris à la chasse
 Un cerf qu'en haletant tout un jour il pourchasse.
 Heureux, si vous eussiez d'un mutuel émoi
 Pris l'appât amoureux aussi bien comme moi
 Que tout seul j'avalai, quand par trop désireuse
 Mon âme en vos yeux but la poison⁴ amoureuse!

Puis, alors que Vesper⁵ vient embrunir nos yeux,
 Attaché dans le ciel, je contemple les cieux,

¹ *Perses* : bleues.

² *Felix qui potuit rerum cognoscere causas.*
 (Virg., *Georg.*, II, v. 489.)

³ *Haim*, du latin *hamus*, hameçon.

⁴ Ce mot ne s'emploie aujourd'hui
 qu'au masculin.

⁵ *Vesper* : l'étoile du soir.

En qui Dieu nous écrit en notes non obscures
 Les sorts et les destins de toutes créatures.
 Car lui, en dédaignant (comme font les humains)
 D'avoir encre et papier et plume entre les mains ,
 Par les astres du ciel , qui sont ses caractères ,
 Les choses nous prédit et bonnes et contraires ;
 Mais les hommes chargés de terre et du trépas
 Méprisent tel écrit , et ne le lisent pas.

Or, le plus de mon bien pour décevoir ma peine,
 C'est de boire à longs traits les eaux de la fontaine (*)
 Qui de votre beau nom se brave †, et en courant
 Par les prés vos honneurs va toujours murmurant ,
 Et la reine se dit des eaux de la contrée :
 « Tant vaut le gentil soin d'une muse sacrée ,
 « Qui peut vaincre la mort et les sorts inconstants,
 « Sinon pour tout jamais, au moins pour un long temps. »
 Là, couché dessus l'herbe, en mes discours je pense
 Que pour aimer beaucoup j'ai peu de récompense ,
 Et que mettre son cœur aux dames si avant ,
 C'est vouloir peindre en l'onde et arrêter le vent ;
 M'assurant toutefois qu'alors que le vieil âge
 Aura comme un sorcier changé votre visage ,
 Et lorsque vos cheveux deviendront argentés ,
 Et que vos yeux d'Amour ne seront plus hantés ,
 Que toujours vous aurez , si quelque soin vous touche ,
 En l'esprit mes écrits , mon nom en votre bouche.

Maintenant que voici l'an septième venir,
 Ne pensez plus, Hélène, en vos lacs me tenir :
 La raison m'en délivre, et votre rigueur dure ;
 Puis il faut que mon âge obéisse à nature.

† *Se brave* : s'enorgueillit.

(*) Allusion à une fontaine consacrée par le poète à Hélène, par fiction poétique.


 XVIII.

Je chantais ces sonnets, amoureux d'une Hélène,
 En ce funeste mois que mon prince mourut¹ :
 Son sceptre, tant fut grand, Charles ne secourut,
 Qu'il ne payât la dette à la nature humaine.

La Mort fut d'un côté, et l'Amour, qui me mène,
 Était de l'autre part, dont le trait me férut² ;
 Et si bien le poison par les veines courut
 Que j'oubliai mon maître, atteint d'une autre peine.

Je sentis dans le cœur deux diverses douleurs,
 La rigueur de ma dame, et la tristesse enclose
 Du roi que j'adorais pour ses rares valeurs³.

La vivante et le mort tout malheur me propose :
 L'une aime les regrets, et l'autre aime les pleurs,
 Car l'amour et la mort n'est qu'une même chose.

¹ Charles IX, mort le 30 mai de l'année 1574.

² *Férut* : frappa; du latin *ferire*.
³ *Valeurs* : mérites.

LES
AMOURS DIVERSES.

A TRÈS-VERTUEUX SEIGNEUR

N. DE NEUFVILLE, SEIGNEUR DE VILLEROY,

secrétaire de Sa Majesté.

I.

Jà du prochain hiver je prévois la tempête,
Jà cinquante et six ans ont neigé sur ma tête;
Il est temps de laisser les vers et les amours,
Et de prendre congé du plus beau de mes jours.
J'ai vécu, Villeroy, si bien que nulle envie
En partant je ne porte aux plaisirs de la vie :
Je les ai tous goûtés et me les suis permis
Autant que la raison me les rendait amis,
Sur l'échafaud ¹ mondain jouant mon personnage,
D'un habit convenable au temps et à mon âge.
J'ai vu lever le jour, j'ai vu coucher le soir ;
J'ai vu gréler, tonner, éclairer et pleuvoir ;
J'ai vu peuples et rois, et depuis vingt années
J'ai vu presque la France au bout de ses journées :
J'ai vu guerres, débats, tantôt trêves et paix,
Tantôt accords promis, redéfais et refaits,
Puis défais et refais. J'ai vu que sous la Lune
Tout n'était que hasard, et pendait ² de Fortune ³.
Pour néant ⁴ la Prudence est guide des humains :

¹ *L'échafaud* : le théâtre.

² *Pendait* : dépendait.

³ *Fortune* : hasard; sens du latin *Fortuna*.

⁴ *Pour néant* : vainement.

L'invincible Destin lui enchaîne les mains
 La tenant prisonnière, et tout ce qu'on propose
 Sagement, la Fortune autrement en dispose.

Je m'en vais soûl du monde, ainsi qu'un convié¹
 S'en va soûl du banquet de quelque marié,
 Ou du festin d'un roi, sans renfrogner sa face
 Si un autre après lui se saisit de sa place.

J'ai couru mon flambeau sans me donner émoi²,
 Le baillant à quelqu'un s'il recourt après moi;
 Il ne faut s'en fâcher; c'est la loi de nature,
 Où s'engage en naissant chacune créature.....

Or comme un endetté, de qui proche est le terme
 De payer à son maître ou l'usure ou la ferme,
 Et n'ayant ni argent ni biens pour secourir
 Sa misère au besoin, désire de mourir :
 Ainsi ton obligé, ne pouvant satisfaire
 Aux biens que je te dois, le jour ne me peut plaire;
 Presque à regret je vis et à regret je voi
 Les rayons du soleil s'étendre dessus moi.
 Pour ce je porte en l'âme une amère tristesse,
 De quoi mon pied s'avance aux faubourgs de vieillesse,
 Et vois (quelque moyen que je puisse essayer
 Qu'il faut que je déloge avant que te payer.
 S'il ne te plaît d'ouvrir le ressort de mon coffre,
 Et prendre ce papier que pour acquit je t'offre,
 Et ma plume qui peut, écrivant vérité,
 Témoigner ta louange à la postérité.

Reçois donc mon présent, s'il te plaît, et le garde
 En ta belle maison de Conflans, qui regarde
 Paris, séjour des rois, dont le front spacieux

¹ Cur non ut plenus vitæ conviva re-
 [cedis?
 (Luca.)

² Souvenir du vers de Lucrece :
 Et, quasi cursores, vitæ lampada tradunt.
 (Luca., II, 79.)

Ne voit rien de pareil sous la voûte des cieux,
 Attendant qu'Apollon m'échauffe le courage
 De chanter tes jardins, ton clos et ton bocage,
 Ton bel air, ta rivière et les champs d'alentour,
 Qui sont toute l'année échauffés d'un beau jour,
 Ta forêt d'orangers, dont la perruque verte
 De cheveux éternels en tout temps est couverte,
 Et toujours son fruit d'or de ses feuilles défend,
 Comme une mère fait de ses bras son enfant.

Prends ce livre pour gage, et lui fais, je te prie,
 Ouvrir en ma faveur ta belle librairie¹,
 Où logent sans parler tant d'hôtes étrangers,
 Car il sent aussi bon que font tes orangers.

¹ *Librairie* : bibliothèque.

II.

Amour, tu me fis voir pour trois grandes merveilles
 Trois sœurs allant au soir se promener sur l'eau,
 Qui croissent à l'envi, ainsi qu'au renouveau¹
 Croissent en l'oranger trois oranges pareilles.

Toutes les trois avaient trois beautés non pareilles
 Mais la plus jeune avait le visage plus beau,
 Et semblait une fleur voisine d'un ruisseau,
 Qui mire dans ses eaux ses richesses vermeilles.

Ores je souhaitais la plus vieille en mes vœux,
 Et ores la moyenne, et ores toutes deux;
 Mais toujours la plus jeune était en ma pensée;

Et priais le soleil de n'emmener le jour,
 Car ma vue en trois ans n'eût pas été lassée.
 De voir ces trois soleils qui m'enflammaient d'amour.

¹ *Renouveau* : printemps.

III.

CHANSON.

Plus étroit que la vigne à l'ormeau se marie
 De bras souplement forts,
 Du lien de tes mains, maîtresse, je te prie,
 Enlace-moi le corps.

Et feignant de dormir, d'une mignarde face
 Sur mon front penche-toi :
 Inspire¹, en me baisant, ton haleine et ta grâce
 Et ton cœur dedans moi.

Puis, appuyant ton sein sur le mien qui se pâme,
 Pour mon mal apaiser,
 Serre plus fort mon col et me redonne l'âme
 Par l'esprit d'un baiser.

Si tu me fais ce bien, par tes yeux je te jure,
 Serment qui m'est si cher,
 Que de tes bras aimés jamais autre aventure
 Ne pourra m'arracher ;

Mais, souffrant doucement le joug de ton empire,
 Tant soit-il rigoureux,
 Dans les champs Élysés une même navire²
 Nous passera tous deux.

Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtilines
 Nous verrons tous les jours
 Les anciens héros auprès des héroïnes
 Ne parler que d'amours.

¹ Inspire : souffle.

² Navire était alors du féminin, comme le latin *navis*.

Tantôt nous danserons par les fleurs des rivages
Sous maints accords divers ;

Tantôt, lassés du bal, irons sous les ombrages
Des lauriers toujours verts,

Où le mollet Zéphyre en haletant secoue
De soupirs printaniers

Ores les orangers, ores mignard se joue
Entre les citronniers.

Là du plaisant avril la saison immortelle
Sans échange le suit ;

La terre sans labeur de sa grasse mamelle
Toute chose y produit.

D'en bas la troupe sainte, autrefois amoureuse,
Nous honorant sur tous,

Viendra nous saluer, s'estimant bienheureuse
De s'accointer de nous ¹.

Puis, nous faisant asseoir dessus l'herbe fleurie
De toutes au milieu,

Nulle en se retirant ne sera point marrie
De nous quitter son lieu.

Non celle qu'un taureau sous une peau menteuse
Emporta par la mer ² ;

Non celle ³ qu'Apollon vit, vierge dépiteuse ⁴,
En laurier se former ;

Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
Artémise et Didon ;

Ni cette belle Grecque à qui ta beauté semble
Comme tu fais de nom ⁵.

¹ De s'accointer de nous : d'être en notre compagnie.

² Europe.

³ Daphné,

⁴ Dépiteuse : irritée.

⁵ Hélène.

IV.

Que me servent mes vers et les sons de ma lyre,
 Quand nuit et jour je change et de mœurs et de peau
 Pour aimer sottement un visage si beau ?
 Que l'homme est malheureux qui pour l'amour soupire !

Je pleure, je me deuls, je suis plein de martyre,
 Je fais mille sonnets, je me romps le cerveau,
 Et ne suis point aimé : un amoureux nouveau
 Gagne toujours ma place, et je ne l'ose dire.

Ma dame en toute ruse a l'esprit bien appris,
 Qui toujours cherche un autre après qu'elle m'a pris.
 Quand d'elle je brûlais, son feu devenait moindre ¹ :

Mais ores que je feins n'être plus enflammé,
 Elle brûle de moi. Pour être bien aimé
 Il faut aimer bien peu, beaucoup promettre et feindre.

¹ *Moindre*, pour rimer avec *feindre*, devait se prononcer *maindre*.

V.

Je faisais ces sonnets en l'ancre Piéride,
 Quand on vit les Français sous les armes suer,
 Quand on vit tout le peuple en fureur se ruer,
 Quand Bellone sanglante allait devant pour guide ;

Quand, en lieu de la loi, le vice, l'homicide,
 L'impudence, le meurtre, et se savoir muer ¹
 En Glauque et en Protée, et l'état remuer,

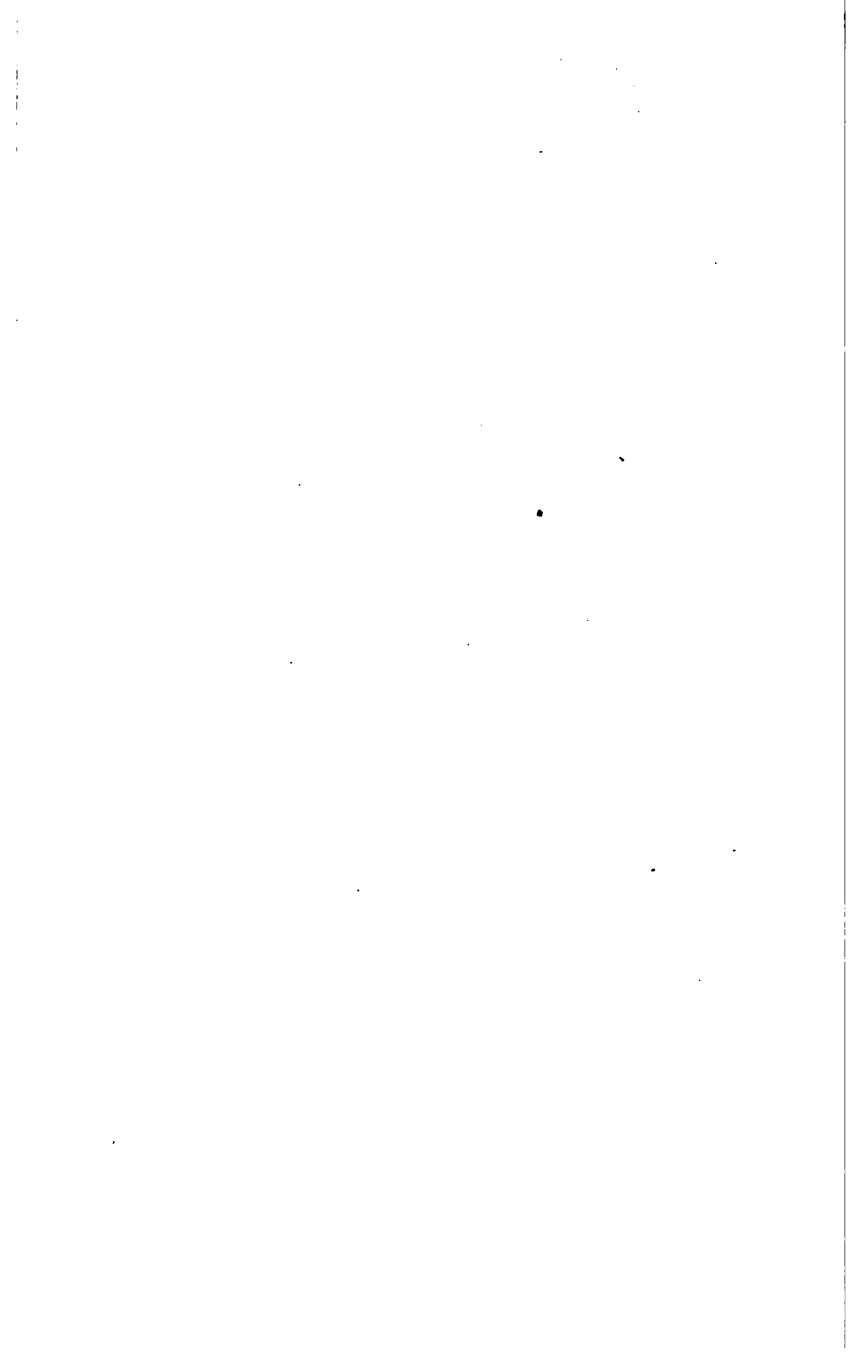
¹ *Muer* : changer.

Étaient titres d'honneur, nouvelle Thébaïde (*) !

Pour tromper les soucis d'un temps si vicieux ,
J'écrivais en ces vers ma plainte inutile.
Mars aussi bien qu'Amour de larmes est joyeux.

L'autre guerre est cruelle, et la mienne est gentille :
La mienne finirait par un combat de deux,
Et l'autre ne pourrait par un camp de cent mille.

(*) Nouvelle guerre de Thèbes, où le frère combattait le frère.



LES

ODES DE P. DE RONSARD (*).

AU ROY HENRY,

II^e DE CE NOM.

Après avoir sué sous le faix du harnois ,
Bornant plus loin ta France , et fait boire aux François ¹ ,
Aux creux de leurs armets , en lieu de l'eau de Seine ,
La Meuse bourguignonne , et saccagé la plaine
Des Flamands mis en route ² , et l'antique surnom
Des châteaux de Marie ³ échangés en ton nom ;
Après être vainqueur d'une bataille heureuse ,
Et vu César ⁴ courir d'une fuite peureuse ,
Et fait d'un prudent soin comme le marinier ,
Lequel , se souvenant de l'orage dernier ,
Ancré dedans le port , d'œil vigilant prend garde
S'il faut rien à sa nef : maintenant il regarde
Si le tillac est bon , si la carène en bas
Est point entre-fendue ; il contemple le mât ,
Maintenant le timon ; il rhabille les côtes ⁵ ,
Les carreaux ⁶ et les ais , et les tables dissoutes :

¹ Allusion à la campagne de 1562.

⁴ L'empereur Charles-Quint.

² *En route* : en déroute.

⁵ *Les côtes* : flancs.

³ Marienbourg , qui après la conquête
prit le nom d'Henribourg.

⁶ *Carreaux* : poutres.

(*) Les quatre premiers livres des odes furent publiés vers l'année 1560.

Et, bien qu'il soit au havre, il n'a moindre souci
 De sa nef qu'en tempête, et se rempare ainsi
 Que s'il courait fortune au milieu de l'orage,
 Et ne se veut fier au tranquille visage
 Du ciel ni de la mer pour se donner à l'eau,
 Que premier il n'ait bien calfeutré son vaisseau.
 Ainsi, après avoir (la guerre étant finie)
 De vivres et de gens ta frontière garnie,
 Fait nouveaux bastions, flanqué châteaux et forts,
 Remparé tes cités, fortifié tes ports ;

Bref, après avoir fait ce qu'un prince doit faire
 Et en guerre et en paix utile et nécessaire
 Pour tenir ton pays en toute sûreté,
 Sire, j'offenserais contre ta majesté,
 Si comme un importun je venais d'aventure
 Interrompre tes jeux d'une longue écriture,
 Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps
 Après mille travaux prendre tes passe-temps,
 Pour retourner plus frais aux œuvres de Bellone.
 Toutefois le désir qui le cœur m'aiguillonne
 De te montrer combien je suis ton serviteur,
 Me fait importuner ta royale grandeur ;
 Et si en ce faisant je commets quelque vice,
 Il vient du seul désir de te faire service,
 Qui presse mon devoir de mettre un œuvre mien
 Sous la protection de ton nom Très-Chrétien,
 Le sacrant à tes pieds : C'est, Prince, un livre d'Odes
 Qu'autrefois je sonnai suivant les vieilles modes
 D'Horace Calabrais, et Pindare Thébain.
 Livre trois fois heureux, si tu n'as à dédain
 Que ma petite lyre ose entre tes trompettes

..... In publica commoda peccem ;
 Si longo sermone morer tua tempora, Cæsar
 (Hor., Ep., II, 1.)

Rebruire ¹ les chansons de ces divins poètes,
 Et que mon petit myrte ose attoucher le rond
 Des lauriers que la guerre a mis dessus ton front.
 Mais que dis-je, à dédain ! j'ai tant de confiance
 En ta grave douceur, que ta magnificence
 D'un sourcil dédaigneux ne refusera pas
 Mon ouvrage donné, tant soit-il humble et bas :
 Imitateur des Dieux, qui la petite offrande
 Prennent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus grande,
 Et, bien qu'ils soient Seigneurs, jamais n'ont à mépris
 Des pauvres les présents tant soient de petit prix.

Ce fils de Jupiter, ce foudre de la guerre,
 Hercule, qui tua les monstres de la terre,
 Allant pour être fait d'Olympe citoyen,
 Ne refusa d'entrer au toit Molorchien ² ;
 Et même ce grand Dieu ³ qui la tempête jette,
 De Bauce et Philémon entré dans la logette,
 De deux ou de trois fleurs son chef environna,
 Que Bauce de bon cœur en présent lui donna.

Tous les ans à sa fête, en Libye honorée,
 Ne lui tombe un taureau à la corne dorée,
 Mais souvent un agneau : car sa grande bonté
 Ne prend garde aux présents, mais à la volonté.

Ainsi, suivant les Dieux, je te suppli' de prendre
 A gré ce petit don pour l'usure d'attendre
 Un présent plus parfait et plus digne d'un roi,
 Que j'à ma Calliope enfante dedans moi.

Cependant je prirai ta puissance divine,

¹ *Rebruire* : faire bruire de nouveau.

³ Jupiter. Voir OVIDE, *Métam.*, liv.

² Molorchus, berger qui reçut Hercule
 et lui indiqua l'ancre du lion de Némée.

VIII, et LA FONTAINE, *Philémon et
 Bausis.*

Ainsi que Jupiter Callimaque en son hymne¹ :
 « Donne moi (ce dit-il) des vertus et du bien,
 « Car la seule vertu sans le bien ne sert rien,
 « Le bien sans la vertu : ô Jupiter ! assemble
 « Tous ces deux points en un, et me les donne ensemble !
 Les vertus et les biens que je veux recevoir
 D'un si puissant monarque est, un jour, de pouvoir
 Amener ton Francus², suivi de mainte trope
 De guerriers, pour dompter les princes de l'Europe.

¹ Callimaque, hymne I, à Jupiter :
 δίδου δ' ἀρετὴν τ' ἀφενός τε...

² Allusion au poème de *la Francade*, que Ronsard avait entrepris.

LE PREMIER LIVRE DES ODES.

I.

AU ROY HENRY II.

SUR LA PAIX ENTRE LUI ET LE ROI D'ANGLETERRE.

Strophe.

Diversement, ô paix heureuse !
Tu es la garde vigoureuse
Des peuples et de leurs cités ;
Des royaumes les clefs tu portes ,
Tu ouvres des villes les portes ,
Sérénant¹ leurs adversités.
Bien qu'un prince voulût darder
Les flots armés de son orage ,
Et tu le viennes regarder ,
Ton œil àpaise son courage.
L'effort de ta divinité
Commande à la nécessité
Ployant sous ton obéissance ;
Les hommes sentent ta puissance,
Alléchés de ton doux repos.
De l'air la vagabonde troupe
T'obéit , et celle qui coupe
De l'échine l'azur des flots.

¹ *Sérénant* : rendant serènes, apaisant.

Antistrophe.

C'est toi qui dessus ton échine
 Soutiens ferme cette machine ,
 Médecinant chaque élément
 Quand une humeur par trop abonde ,
 Pour joindre les membres du monde
 D'un contre-poids également.

Je te salue, heureuse paix ,
 Je te salue et resalue :
 Toi seule, déesse, tu fais
 Que la vie soit mieux voulue ¹.
 Ainsi que les champs tapissés
 De pampre ou d'épis hérissés
 Désirent les filles des nues
 Après les chaleurs survenues ,
 Ainsi la France t'attendait ,
 Douce nourricière des hommes ,
 Douce rosée qui consomme
 La chaleur qui trop nous ardaït ².

Antistrophe.

Prince, je t'envoie cette Ode,
 Trafiquant mes vers à la mode
 Que le marchand baille son bien
 Troque pour troqu', toi qui es riche,
 Toi, roi des biens, ne sois point chiche
 De changer ton présent au mien.
 Ne te lasse point de donner,
 Et tu verras comme j'accorde

¹ *Vouius* : désirée, aimée.² *Ardait* : brûlait; de *ardere*, brûler.

L'honneur que je promets sonner,
 Quand un présent dore ma corde.
 Presque le los de tes aïeux
 Est pressé du temps envieux ¹,
 Pour n'avoir eu l'expérience
 Des Muses ni de leur science ;
 Mais le rond du grand univers
 Est plein de la gloire éternelle
 Qui fait flamber ton père en elle,
 Pour avoir tant aimé les vers.

Épode.

Dieu veuille continuer
 Le sommet de ton empire ,
 Et jamais ne le muer ²,
 Échangeant son mieux au pire.
 Dieu veuille encor dessus toi
 Dompter l'Espagne affaiblie,
 Gravant bien avant ta loi
 Dans le gras champ d'Italie.
 Advienne aussi que ton fils,
 Survivant ton jour préfix ³,
 Borne aux Indes sa victoire ,
 Riche de gain et d'honneur,
 Et que je sois le sonneur
 De l'une et de l'autre gloire.

¹ La gloire de tes ancêtres est presque étouffée par le temps, parce qu'ils n'ont pas eu de poètes pour

les chanter.

² *Muer* : changer; du latin *mutare*.

³ *Préfix* : fixé par le destin.

II.

AU MÊME.

Strophe I.

Comme un qui prend une coupe,
Seul honneur de son trésor,
Et de rang verse à la troupe
Du vin qui rit dedans l'or :
Ainsi versant la rosée,
Dont ma langue est arrosée,
Sur la race des VALOIS,
En son doux nectar j'abreuve
Le plus grand roi qui se treuve
Soit en armes ou en lois.

Strophe II.

De Jupiter les antiques¹
Leurs écrits embellissaient ;
Par lui leurs chants poétiques
Commençaient et finissaient,
Réjoui d'entendre bruire
Ses louanges sur la lyre ;
Mais Henri sera le dieu
Qui commencera mon hymne,
Et que seul j'estime digne
De la fin et du milieu.

¹ Les antiques : les anciens poètes.

III.

A LA REINE SA FEMME.

Strophe I.

Je suis troublé de fureur ,
 Le corps me frémit d'horreur,
 D'un effroi mon âme est pleine ;
 Mon estomac est pantois ,
 Et par son canal ma voix
 Ne se dégorge qu'à peine.
 Une déité m'emmène :
 Fuyez, peuple ; qu'on me laisse !
 Voici venir la Déesse :
 Fuyez, peuple ; je la voi¹.
 Heureux ceux qu'elle regarde ,
 Et plus heureux qui la garde
 Dans l'estomac comme moi !

Antistrophe.

Elle, éprise de mes chants ,
 Loin me guide par les champs
 Où jadis sur le rivage
 Apollon Florence aime,
 Lors que jeune elle s'arma
 Pour combattre un loup sauvage.
 L'art de filer ni l'ouvrage
 Ne plaisaient à la pucelle,
 Ni le vain miroir : mais elle,
 Devant le jour s'éveillant ,

¹ Voir au ch. VI de l'*Énéide*, v. 46, l'inspiration de la sibylle.

Cherchait des loups le repaire ,
 Pour les bœufs d'Arne¹ son pere
 L'arc au poing se travaillant².

Épode.

Ce Dieu, qui du ciel la vit
 Si valeureuse et si belle ,
 Pour sa femme la ravit,
 Et surnomma du nom d'elle
 La ville qui te fit naître,
 Laquelle se vante d'être
 Mère de notre Junon :
 Ville cent fois bienheureuse,
 Qui, de tous biens plantureuse,
 Ne célèbre que ton nom.

Strophe II.

Là les faits de tes aïeux
 Vont flamboyant comme aux cieus
 Flamboie l'aurore claire :
 Là l'honneur de ton Julien
 Dans le ciel Italien
 Comme une planète éclaire.
 Par lui le gros populaire
 Pratiqua l'expérience
 De la meilleure science³ :
 Et là reluisent aussi
 Tes deux grands Papes⁴, qui ore

¹ La Nymphé Florence, fille du
 fleuve Arno, donna son nom à la ville,
 patrie de Catherine de Médicis.

² *Se travaillant* : se donnant de la
 peine.

³ La politique, la science de la vie
 sociale.

⁴ Les papes Clément VII et Léon X
 appartenaient à la famille des Mé-
 dicis.

Du ciel, où ils sont encore,
Te favorisent ici.

Antistrophe.

Sans nombre sont les moissons
De Juillet, et les glaçons
Dont Janvier bride la trace ¹
De l'eau prompte à se croûter :
Ainsi je ne puis conter
Tous les honneurs de ta race.
Le ciel t'a peint en la face
Je ne sais quoi qui nous montre,
Dès la première rencontre,
Que tu passes en grandeur
Les princesses de notre âge,
Soit en force de courage,
Soit en royale grandeur.

Épode.

Le comble de ton savoir
Et de tes vertus ensemble
Dit qu'on ne peut ici voir
Rien que toi qui te ressemble.
Quelle dame a la pratique
De tant de mathématique ?
Quelle princesse entend mieux
Du grand monde la peinture,
Les chemins de la nature,
Et la musique des Cieux ² ?

¹ *Bride la trace* : arrête le cours.

² Allusion aux connaissances de Catherine en astrologie.

Strophe III.

Ton nom , que mon vers dira,
Tout le monde remplira
De ta louange notoire !
Un tas qui chantent de toi
Ne savent si bien que moi
Comme on doit sonner la gloire.
Jupiter , ayant mémoire
D'une vieille destinée
Autrefois déterminée
Par l'oracle de Thémis ,
A commandé que Florence
Baisse sous les lois de France
Sa fleur en nos fleurs de lis.

Antistrophe.

Mais à tous rois il défend
Tel honneur ; seul ton enfant
L'aura , comme étant ensemble
Italien et François ,
Qui de front , d'yeux et de voix
A père et mère ressemble.
Déjà tout colère il semble
Que sa main tente les armes ,
Et qu'au milieu des alarmes
Jà dédaigne les dangers ,
Et , servant aux siens de guide,
Vainqueur , attache une bride
Aux royaumes étrangers.

Épode.

Le Ciel qui nous l'a donné
 Pour être notre lumière,
 Son empire n'a borné
 D'un mont ou d'une rivière :
 Le destin veut qu'il enserme
 Dans sa main toute la terre,
 Seul roi se faisant nommer
 D'où Phœbus les Indes laisse,
 Et d'où son char il abaisse,
 Tout penché, dedans la mer.

IV.

A MICHEL DE L'HOPITAL,

CHANCELIER DE FRANCE (*).

Strophe 1.

Errant par les champs de la grâce
 Qui peint mes vers de ses couleurs,
 Sur les bords Dircéens j'amasse¹
 L'élite des plus belles fleurs,
 Afin qu'en pillant je façonne
 D'une laborieuse main
 La rondeur de cette couronne
 Trois fois torse d'un pli thébain,
 Pour orner le haut de la gloire

¹ Allusion à Pindare, né à Thèbes, glorifie toujours d'être l'imitateur de
 qui coule la fontaine Dircé. Ronsard se Pindare et d'Horace.

(*) Né en 1505, mort en 1573.

De l'Hospital mignon ¹ des dieux,
 Qui ça bas ramena des cieux
 Les filles qu'enfanta Mémoire ².

Strophe II.

Aussitôt que leur petitesse
 Courant avec les pas du temps,
 Eut d'une rampante vitesse
 Touché la borne de sept ans,
 Le sang naturel qui commande
 De voir ses parents vint saisir
 Le cœur de cette jeune bande
 Chatouillé d'un noble désir :
 Si qu'elles mignardant leur mère
 Neuf et neuf bras furent pliant
 Autour de son col, la priant
 De voir la face de leur père.

Epode.

Par art le navigateur
 En la mer manie et vire
 La bride de son navire,
 Par art plaide l'orateur,
 Par art les rois sont guerriers,
 Par art se font les ouvriers :
 Telle humaine expérience
 Des autres soit le labeur,
 Sans plus ma sainte fureur ³
 Polira votre science.

¹ *Mignon* : favori.

² Les Muses, filles de Jupiter et de

la déesse Mnémosyne (Mémoire).

³ *Sainte fureur* : délire poétique.

Strophe III.

Comme l'aimant sa force inspire
 Au fer qui le touche de près,
 Puis soudain ce fer tiré tire
 Un autre qui en tire après :
 Ainsi du bon fils de Latone,
 Je ravirai l'esprit à moi,
 Lui du pouvoir que je lui donne
 Ravira les vôtres à soi,
 Vous par la force Apollinée
 Ravirez les poètes saints,
 Eux, de votre puissance atteints,
 Raviront la tourbe étonnée.

Épode.

Faisant parler sa grandeur
 Aux sept langues de ma lyre,
 De lui je ne veux rien dire
 Dont je puisse être menteur :
 Mais véritable il me plaît
 De chanter bien haut qu'il est
 L'ornement de notre France,
 Et qu'en fidèle équité,
 En justice et vérité
 Les vieux siècles il devance.

Picard

Strophe IV.

C'est lui dont les grâces infuses
 Ont ramené par l'univers
 Le chœur des Piérides muses,



Faites illustres par ses vers :
 Par lui leurs honneurs s'embellissent,
 Ou soit d'écrits contraints par pieds ¹,
 Ou soit par des nombres qui glissent
 De pas tout francs et déliés ² :
 C'est lui qui honore et qui prise
 Ceux qui font l'amour aux neufs Sœurs,
 Et qui estime leurs douceurs,
 Et qui conduit leur entreprise.

Antistrophe.

C'est lui, chanson, que tu révères
 Comme un esprit venu du ciel,
 C'est celui qui aux loix sévères
 A fait goûter l'attique miel ³ ;
 C'est lui qui la sainte balance
 Connait, et qui ni bas ni haut,
 Juste, son poids douteux n'élançe,
 La tenant droite comme il faut :
 C'est lui dont l'œil non variable
 Note les méchants et les bons,
 Et qui contre le heurt ⁴ des dons
 Oppose son cœur imployable.

¹ Les vers.

² Les ouvrages en prose. En latin,
sermo solutus, la prose.

³ Éloge des édits de l'Hospital.

⁴ *Heurt* : choc.

Un heurt survient, adieu le char !
 (LA FONT.)

V.

Mignonne, allons voir si la rose
 Qui ce matin avait déclosé ¹

¹ *Déclosé* : ouverte.

Sa robe de pourpre au soleil
 A point perdu, cette vesprée¹,
 Les plis de sa robe pourprée
 Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
 Mignonne, elle a dessus la place
 Las ! las ! ses beautés laissé choir !
 O vraiment marâtre nature,
 Puisqu'une telle fleur ne dure
 Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
 Tandis que votre âge fleuronne
 En sa plus verte nouveauté,
 Cueillez, cueillez votre jeunesse :
 Comme à cette fleur la vieillesse
 Fera ternir votre beauté.

¹ *Vesprée* : soir ; en latin *vespera*.

VI.

A SA LYRE (*).

Lyre dorée où Phoebus seulement
 Et les neuf Sœurs ont part également,
 Le seul confort qui mes tristesses tue,
 Que la danse oit¹, et toute s'évertue
 De t'obéir et mesurer ses pas
 Sous tes fredons accordés par compas,

¹ *Oit* : entend.

(*) Les seize premiers vers sont une traduction du début de la première Pythique de Pindare.

Lorsqu'en sonnant tu marques la cadence
De l'avant-jeu, le guide de la danse.

Le trait flambant de Jupiter ¹ s'éteint
Sous ta chansōn, si ta chanson l'atteint :
Et au caquet de tes cordes bien jointes
Son aigle dort sur la foudre à trois pointes.
Abaissant l'aile : adonc tu vas charmant
Ses yeux aigus ², et lui, en les fermant,
Son dos hérissé et ses plumes repousse,
Flatté du son de ta corde si douce.

Celui ne vit le cher mignon des dieux,
A qui déplait ton chant mélodieux,
Heureuse lyre, honneur de mon enfance :
Je te sonnai devant tous en la France
De peu à peu : car quand premièrement
Je te trouvai, tu sonnais durement,
Tu n'avais fût ³, ni cordes qui valussent,
Ni qui répondre aux lois de mon doigt pussent.

Moisi du temps, ton bois ne sonnait point ;
Lors j'eus pitié de te voir mal en point,
Toi qui jadis des grands rois les viandes ⁴
Faisais trouver plus douces et friandes.

Pour te monter de cordes et d'un fût,
Voire d'un son qui naturel te fût,
Je pillai Thèbe ⁵ et saccageai la Pouille ⁶,
T'enrichissant de leur belle dépouille.

Lors par la France avec toi je chantai,
Et, jeune d'ans, sur le Loir inventai
De marier aux cordes les victoires,

¹ La foudre.

² *Aigus* : perçants ; du latin *acutus*.

³ *Fût* : bois ; du latin *fuscus*, bâton.

⁴ Mets.

⁵ Patrie de Pindare.

⁶ Patrie d'Horace.

Et des grands rois les honneurs et les gloires.

Déjà, mon luth, ton loyer tu reçois,
 Et jà déjà la race des François
 Me veut nombrer entre ceux qu'elle loue,
 Et pour son chantre heureusement m'avoue.
 O Calliope, ô Cloton, ô les sœurs
 Qui de ma muse animez les douceurs !
 Je vous salue, et resalue encore,
 Par qui mon prince et mon pays j'honore.

*inspiration —
 service honneur*

Par toi je plais et par toi je suis lu :
 C'est toi qui fais que Ronsard soit élu
 Harpeur français, et quand on le rencontre,
 Qu'avec le doigt par la rue on le montre ;
 Si je plais donc, si je sais contenter,
 Si mon renom la France veut chanter,
 Si de mon front les étoiles je passe,
 Certes, mon luth, cela vient de ta grâce.

Sublimi feriam sidera vertice.

(HOR., Od., l. 1, 36.)

LE
SECOND LIVRE DES ODES.

I.

A CALLIOPE.

Descends du ciel , Calliope , et repousse
Tous les ennuis de moi ton nourrisson ,
Soit par ton luth , ou soit par ta voix douce ,
Et mes soucis charme de ta chanson .

Par toi je respire ,
Par toi je désire
Plus que je ne puis :
C'est toi , ma princesse ,
Qui me fais sans cesse
Fou comme je suis .

Dedans le ventre avant que ne je fusse ,
Pour t'honorer tu m'avais ordonné :
Le ciel voulut que cette gloire j'eusse
D'être ton chantre avant que d'être né .

La bouche m'agrée ,
Que ta voix sucrée
De son miel a pu ¹ ,
Et qui sur Parnase
De l'eau de Pégase
Gloutement ² a bu ,

¹ Pu, repa.

² Gloutonnement.

Heureux celui que ta folie affole,
 Heureux qui peut par tes traces errer :
 Celui-là doit d'une docte parole
 Hors du tombeau tout vif se déterrer.

Pour t'avoir servie ,
 Tu as de ma vie
 Honoré le train :
 Suivant ton école ,
 Ta douce parole
 M'échauffa le sein.

Dieu est en nous , et par nous fait miracles :
 D'accords mêlés s'égayé l'univers :
 Jadis en vers se rendaient les oracles,
 Et des haut dieux les hymnes sont en vers.

Si dès mon enfance
 Le premier de France
 J'ai Pindarisé ,
 De telle entreprise ,
 Heureusement prise ,
 Je me vois prisé.

Chacun n'a pas les Muses en partage,
 Et leur fureur tout estomac ne point ¹ :
 A qui le ciel a fait tel avantage,
 Vainqueur des ans , son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire ,
 Toujours la mémoire
 Sans mourir le suit :
 Comme vent grand erre ²
 Par mer et par terre
 S'écarte son bruit.

¹ *Ne point* : ne pique, n'émeut. *erre*, aller grand train.

² *Erre* : train, allure; aller grand-

C'est toi qui fais que j'aime les fontaines
 Tout éloigné du vulgaire ignorant,
 Tirant mes pas par les roches hautes
 Après les tiens que je vais adorant.

Tu es ma liesse,
 Tu es ma Déesse,
 Tu es mes souhaits :
 Si rien je compose,
 Si rien je dispose,
 En moi tu le fais.

Dedans quel antre, en quel désert sauvage
 Me guides-tu, et quel ruisseau sacré,
 Fils d'un rocher, me sera doux breuvage
 Pour mieux chanter ta louange à mon gré?

Çà, page, ma lyre!
 Je veux faire bruire
 Ses languettes d'or :
 La divine grâce
 Des beaux vers d'Horace
 Me plait bien encor.

Mais tout soudain d'un haut style plus rare
 Je veux sonner le sang Hectoréen¹,
 Changeant le son du Dircéen Pindare
 Au plus haut bruit du chantre Smyrnéen².

¹ Francus, fils d'Hector, allusion au ² Homère.
 Poème de la Franciade.

II.

A SA MAITRESSE.

La lune est coutumière
 De naître tous les mois :

Mais quand notre lumière
Est éteinte une fois,
Sans nos yeux réveiller
Faut longtemps sommeiller.

Tandis que vivons ores,
Un baiser donnez-moi,
Donnez-m'en mille encore,
Amour n'a point de loi :
A sa divinité
Convient l'infinité.

En vous baisant, maîtresse,
Vous m'avez entamé
La langue chanteresse
De votre nom aimé.
Quoi? est-ce là le prix
Du travail qu'elle a pris?

Elle par qui vous êtes
Déesse entre les Dieux,
Qui vos beautés parfaites
Célébrait jusqu'aux cieux,
Ne faisant l'air sinon
Bruire de votre nom?

De votre belle face
Le beau logis d'Amour,
Où Vénus et la Grâce
Ont choisi leur séjour,
Et de votre œil qui fait
Le soleil moins parfait,

De votre sein d'ivoire
Par deux ondes secous¹

¹ Secous : agité, secoué.

Elle chantait la gloire.
 Ne chantant rien que vous :
 Maintenant en saignant,
 De vous se va plaignant.

Las ! de petite chose
 Je me plains sans raison :
 Non de la plaie enclose
 Au cœur sans guérison,
 Que l'archer ocieux
 M'y tira de vos yeux.

III.

PROPHÉTIE DU DIEU DE LA CHARENTE (*).

Lorsque la tourbe errante
 S'arma contre son roi,
 Le Dieu de la Charente,
 Fâché d'un tel déroi¹,
 Arrêta son flot coi.
 Puis d'une bouche ouverte
 A ce peuple sans loi
 Prophétisa sa perte.

Jà déjà ta déserte²
 Te suit, peuple mutin
 Qui ma rive déserte
 Saccage pour butin ;
 Mais le cruel destin
 Que ton orgueil n'arrête,

¹ *Déroi* : Confusion, désarroi.² *Déserte* : Démérite, forfait, révolte.

(*) Il s'agit de l'insurrection des provinces du S.-O. contre l'impôt de la gabelle, en 1548.

Viendra quelque matin
Te foudroyer la tête.

Oy¹ de Mars la tempête
D'écaillés revêtu,
Et Henri qui apprête
Contre toi sa vertu.
Dis-moi qu'espères-tu
De ta vaine assurance,
Qui dois être abattu
Par le soldat de France ?

L'impudente espérance
De ton sot appareil,
Périra par l'outrance²
D'un grand roi sans pareil :
Ton sang fera vermeil
Mon flot ores esclave,
Et tout le vert émail
De ces prés que je lave.

Voici le seigneur brave
De Guise qui te suit,
Et jà son los³ engrave,
Sur ton dos qui s'enfuit.
Prince sur tous instruit
Aux dangereux vacarmes⁴,
Ou soit lorsqu'il détruit
Les troupes de gendarmes :

Ou quand par les alarmes,
De sa pique l'effort
Fait bien quitter les armes
Au piéton le plus fort.
Ne vois-tu le renfort

¹ Oy : Impér. du verbe ouïr.

² Outrance : effort valeureux.

³ Los : gloire.

⁴ Dangereux vacarmes : combats.

Que Bonivet amène,
 Prompt à hâter ta mort
 D'une plaie soudaine?

Comme la nue pleine
 D'orage injurieux
 Perd du bouvier la peine ¹
 Qui prie en vain les Dieux,
 Le soldat furieux
 Qui jà déjà t'enserre,
 Ton chef si glorieux ²
 Perdra d'un grand tonnerre.

Le comte de Sanserre
 Et le Seigneur d'Iliers
 Te porteront par terre,
 Indomptés chevaliers :
 Parmi tant de milliers
 Tu dois Jarnac ³ connaître,
 Que les Dieux familiers
 Sous bon astre ont fait naître,

Comme l'ayant fait être
 De son haineux ⁴ vainqueur,
 Et de soi-même maître
 Commandant à son cœur.
 Toi, peuple sans vigueur,
 Les craindras en la sorte
 Qu'un loup craint la rigueur
 Du lion qui l'emporte.

A la fin la main forte
 Du grand Montmorency ⁵
 Rendra ta gloire morte,

¹ Détruit le fruit de ses travaux.

² Ton chef : ta tête.

³ Célèbre par son duel avec la Châ-

taigneraie.

⁴ Haineux : ennemi.

⁵ Le connétable.

Et ta malice aussi :
 Le Ciel le veut ainsi,
 Qui ma bouche a contrainte
 Prophétiser ceci,
 Pour t'avancer la crainte.

IV (*).

Ma dame ne donne pas
 Des baisers, mais des appas¹
 Qui seuls nourrissent mon âme,
 Les biens dont les Dieux sont soûs,
 Du nectar, du sucre doux,
 De la canelle et du bâme²,

Du thym, du lis, de la rose
 Entre les lèvres éclore,
 Fleurante en toutes saisons,
 Et du miel tel qu'en Hymette
 La dérobe-fleur avette³
 Remplit ses douces maisons⁴.

O Dieux, que j'ai de plaisir;
 Quand je sens mon col saisir
 De ses bras en mainte sorte :
 Sur moi se laissant courber,
 D'yeux clos je la vois tomber
 Sur mon sein à demi morte.

Puis mettant la bouche sienne

¹ *Appas* : ne doit pas être confondu *pâter*.
 avec le mot qui signifie *charmes*. Il a
 ici le sens de *nourriture*, *pâturage*... on
 l'écrit régulièrement *appâts*, d'où *ap-*

² *Bâme* : baume.

³ *Avette* : abeille; du latin, *apis*.

⁴ *Ses douces maisons* : ses cellules.

(*) C'est une imitation de Jean Second.

Tout à plat dessus la mienne,
 Me mord et je la remords :
 Je lui darde, elle me darde
 Sa languette frétilarde,
 Puis en ses bras je m'endors.

D'un baiser mignard et long
 Me ressuce l'âme adonc,
 Puis en soufflant la repousse,
 La ressuce encore un coup,
 La resouffle tout à coup
 Avec son haleine douce.

Tout ainsi les colombelles,
 Trémoussant un peu des ailes,
 Havement¹ se vont baisant,
 Après que l'oiseuse glace²
 A quitté la froide place
 Au printemps doux et plaisant.

Hélas ! mais tempère un peu
 Les biens dont je suis repeu,
 Tempère un peu ma liesse :
 Tu me ferais immortel.
 Hé ! je ne veux être tel,
 Si tu n'es aussi Déesse.

¹ *Havement* : du verbe *haver*, *happer*. *sus*. La glace engourdit la terre et les
² *Oiseuse*, *parcesseuse* ; du latin, *otio-* animaux.

V.

Ma petite Nymphé Macée,
 Plus blanche qu'ivoire taillé,
 Plus blanche que neige amassée,
 Plus blanche que le lait caillé,

Ton beau teint ressemble les lis
Avecque les roses cueillis.

Découvre-moi ton beau chef-d'œuvre,
Tes cheveux où le ciel d'honneur
Des grâces richement découvre ¹
Tous ses biens pour leur faire honneur :
Découvre ton beau front aussi,
Heureux objet de mon souci.

Comme une Diane tu marches ²,
Ton front est beau, tes yeux sont beaux,
Qui flambent sous deux noires arches,
Comme deux célestes flambeaux,
D'où le brandon fut allumé
Qui tout le cœur m'a consumé.

Ce fut ton œil, douce mignonne,
Qui d'un fol regard écarté,
Les miens encores emprisonne
Peu soucieux de liberté,
Tous deux au retour du printemps,
Et sur l'avril de nos beaux ans.

Te voyant jeune, simple et belle,
Tu me sucés l'âme et le sang :
Montre-moi ta rose nouvelle,
Je dis ton sein d'ivoire blanc,
Et tes deux rondelets tetons,
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las! puisque ta beauté première
Ne me daigne faire merci,
Et, me privant de ta lumière,
Prend son plaisir de mon souci,

¹ *Découvre* : découvre.

² Et vera incessu patuit dea.

(VIRG., *Ænëid.*, I, 406.)

Au moins regarde sur mon front
Les maux que tes beaux yeux me font.

VI (*).

O fontaine Bellerie (**),
Belle fontaine chérie
De nos Nymphes, quand ton eau
Les cache au creux de ta source
Fuyantes le Satyreau
Qui les pourchasse à la course,
Jusqu'au bord de ton ruisseau.

Tu es la Nymphé éternelle
De ma terre paternelle :
Pource en ce pré verdelet,
Vois ton poète qui t'orne
D'un petit chevreau de lait,
A qui l'une et l'autre corne
Sortent du front nouvelet.

L'été, je dors ou repose
Sur ton herbe, où je compose,
Caché sous tes saules verts,
Je ne sais quoi qui ta gloire
Enverra par l'univers,
Commandant à la mémoire
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la canicule
Ton vert rivage ne brûle,
Tellement qu'en toutes parts

(*) Ode à l'imitation de celle qu'Horace adresse à la fontaine Bandusie, Ode., III, 13.

(**) Fontaine près du village de Couture, lieu de naissance du poète.

Ton ombre est épaisse et drue
 Aux pasteurs venants des parcs,
 Aux bœufs las de la charrue,
 Et au bestial épars.

Io ! tu seras sans cesse
 Des fontaines la princesse,
 Moi célébrant le conduit
 Du rocher percé qui darde
 Avec un enroué bruit
 L'eau de ta source jazarde²
 Qui trépillante se suit³.

¹ Cri de joie et d'enthousiasme, imité
 des Grecs et des Latins.

³ *Lympha fugax trepidare rivo.*

(HORACE, OD. II, 3.)

² *Jazarde* : babillarde; de *jazer*, *jaser*.

VII.

A LA FORÊT DE GASTINE (*).

Couché sous tes ombrages verts,
 Gastine, je te chante,
 Autant que les Grecs par leurs vers
 La forêt d'Erymanthe¹.
 Car malin² celer je ne puis
 A la race future
 De combien obligé je suis
 A ta belle verdure :

Toi qui sous l'abri de tes bois
 Ravi d'esprit m'amuses :
 Toi qui fais qu'à toutes les fois
 Me répondent les Muses :

¹ Forêt d'Arcadie.

² *Malin* : rusé.

(*) Forêt du haut Poitou, aux environs de Parthenay.

Toi par qui de l'importun soin
 Tout franc je me délivre,
 Lors qu'en toi je me perds bien loin,
 Parlant avec un livre ;

Tes bocages soient toujours pleins
 D'amoureuses brigades ,
 De Satyres et de Sylvains,
 La crainte des Naïades !
 En toi habite désormais
 Des Muses le collège,
 Et ton bois ne sente jamais
 La flamme sacrilège !

VIII.

Ma petite colombelle ,
 Ma mignonne toute belle ,
 Mon petit œil, baisez-moi :
 D'une bouche toute pleine
 De musc , chassez-moi la peine
 De mon amoureux émoi.

Quand je vous dirai : Mignonne,
 Approchez-vous ; qu'on me donne
 Neuf baisers tout à la fois,
 Donnez-m'en seulement trois ,

Tels que Diane guerrière
 Les donne à Phœbus son frère,
 Et l'Aurore à son vieillard ¹ ;
 Puis reculez votre bouche,
 Et bien loin toute farouche

¹ Tithon, époux de l'Aurore.

Fuyez d'un pied frétilard.

Comme un taureau par la préé
Court après son amourée,
Ainsi tout chaud de courroux
Je courrai fol après vous ;

Et, prise d'une main forte,
Vous tiendrai de telle sorte
Qu'un aigle un cygne tremblant :
Lors, faisant de la modeste,
De me redonner le reste
Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante
Toute à mon col attendante
(Tenant un peu l'œil baissé)
Pardon de m'avoir laissé.

Car en lieu de six adonques
J'en demanderai plus qu'onques
Tout le ciel d'étoiles n'eut,
Plus que d'arène poussée
Aux bords, quand l'eau courroucée
Contre les rives s'émeut.

IX.

Pour boire dessus l'herbe tendre,
Je veux sous un laurier m'étendre,
Et veux qu'amour d'un petit brin
Ou de lin ou de chènevière
Trousse au flanc sa robe légère,
Et mi-nu me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme

De jour en jour se roule comme
 Aux rives se roulent les flots ,
 Puis après notre heure dernière
 Rien de nous ne reste en la bière
 Qu'une vieille carcasse d'os.

Je ne veux selon la coutume,
 Que d'encens ma tombe on parfume,
 Ni qu'on y verse des odeurs :
 Mais tandis que je suis en vie ,
 J'ai de me parfumer envie ,
 Et de me couronner de fleurs.

De moi-même je me veux faire
 L'héritier pour me satisfaire :
 Je ne veux vivre pour autrui.
 Fol le pélican qui se blesse
 Pour les siens , et fol qui se laisse
 Pour les siens travailler d'ennui.

X.

J'ai l'esprit tout ennuyé
 D'avoir trop étudié
 Les phénomènes d'Arate¹ :
 Il est temps que je m'ébatte,
 Et que j'aïlle aux champs jouer.
 Bons Dieux , qui voudrait louer
 Ceux qui collés sur un livre
 N'ont jamais souci de vivre?

Que nous sert l'étudier,
 Sinon de nous ennuyer?

¹ Aratus , poète grec, né en Cilicie intitulé *les Phénomènes*, qui avait été vers 272 av. J.-C., auteur d'un poème traduit par Cicéron.

Et soin dessus soin accroître
 A nous, qui serons peut-être
 Ou ce matin ou ce soir
 Victimes de l'Orque¹ noir ?
 De l'Orque qui ne pardonne,
 Tant il est fier², à personne.

Corydon, marche devant !
 Sache où le bon vin se vend :
 Fais rafraîchir ma bouteille,
 Cherche une feuilleuse treille
 Et des fleurs pour me coucher :
 Ne m'achète point de chair,
 Car tant soit-elle friande,
 L'été je hais la viande.

Achète des abricots,
 Des pompons³, des artichauts,
 Des fraises et de la crème :
 C'est en été ce que j'aime,
 Quand sur le bord d'un ruisseau
 Je la mange au bruit de l'eau,
 Étendu sur le rivage,
 Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos
 Je veux rire sans repos,
 De peur que la maladie
 Un de ces jours ne me die :
 Je t'ai maintenant vaincu ;
 Meurs, galant⁴, c'est trop vécu.

¹ *Orcus*, l'enfer.

² *Fier* : cruel; du latin *ferus*.

³ *Pompons* : cerises.

⁴ *Galant*, du vieux mot *galer*, s'ébattre, s'amuser. Il a toujours un sens légèrement ironique.

XI (*).

AU SIEUR ROBERTET.

Du malheur de recevoir
 Un étranger, sans avoir
 De lui quelque connaissance,
 Tu as fait expérience,
 Ménélas, ayant reçu
 Pâris dont tu fus déçu :
 Et moi je la viens de faire
 Qui ore ai voulu retraire¹
 Sottement un étranger
 Dans ma chambre, et le loger.

Il était minuit, et l'Ourse
 De son char tournait la course
 Entre les mains du Bouvier,
 Quand le somme vint lier
 D'une chaîne sommeillère
 Mes yeux clos sous la paupière.

Jà je dormais en mon lit,
 Lorsque j'entr'ouïs le bruit
 D'un qui frappait à ma porte,
 Et heurtait de telle sorte
 Que mon dormir s'en alla :
 Je demandai : Qu'est-ce là
 Qui fait à mon huis² sa plainte ?
 Je suis enfant, n'aye crainte,
 Ce me dit-il, et adonc

¹ *Retraire* : retirer, abriter.² *Huis* : porte.

(*) Traduction libre de la poésie d'Anacréon Εἰς Ἐρωτα, connue sous le nom de l'*Amour mouillé*. On peut la comparer avec la traduction de la Fontaine.

Je lui desserre le gond .
De ma porte vérouillée.

J'ai la chemise mouillée
Qui me trempe jusqu'aux os,
Ce disait; dessus le dos
Toute nuit j'ai eu la pluie :
Et pour ce je te supplie
De me conduire à ton feu
Pour m'aller sécher un peu.

Lors je pris sa main humide,
Et plein de pitié le guide
En ma chambre et le fis seoir
Au feu qui restait du soir :
Puis, allumant des chandelles,
Je vis qu'il portait des ailes,
Dans la main un arc turquois,
Et sous l'aisselle un carquois.
Adonc en mon cœur je pense
Qu'il avait quelque puissance,
Et qu'il fallait m'apprêter
Pour le faire banqueter.

Cependant il me regarde
D'un oeil, de l'autre il prend garde
Si son arc était séché;
Puis, me voyant empêché
A lui faire bonne chère,
Me tire une flèche amère
Droit en l'oeil : le coup de là
Plus bas au cœur dévala :
Et m'y fit telle ouverture,
Qu'herbe, drogue ni murmure¹

¹ *Murmure* a sans doute ici le sens de chant magique, *incantatio*.

N'y serviraient plus de rien.

Voilà, Robertet, le bien,
 (Mon Robertet qui embrasses
 Les neuf Muses et les Grâces)
 Le bien qui m'est advenu
 Pour loger un inconnu.

XII.

Si j'aime depuis naguère
 Une belle chambrière,
 Hé ! qui m'oserait blâmer
 De si bassement aimer !

Non, l'amour n'est point vilaine,
 Que maint brave capitaine,
 Maint philosophe et maint roi
 A trouvé digne de soi.

Hercule, dont l'honneur vole
 Au ciel, aima bien Iole¹,
 Qui prisonnière domptait
 Celui qui son maître était.

Achille l'effroi de Troie,
 De Briséis² fut la proie,
 Dont si bien il s'échauffa
 Que serve³ elle en triompha.

Ajax eut pour sa maîtresse
 Sa prisonnière Tecmesse⁴,
 Bien qu'il secouât au bras

¹ Fille du roi d'Oechalie. Voy. SO-
 PHOCLE, *Les Trachiniennes*.

² *Iltade*, I.

³ *Serve* : esclave.

⁴ Voy. SOPHOCLE, *Ajax*.

Un bouclier à sept rebras ¹,

Agamemnon se vit prendre
De sa captive Cassandre ²,
Qui sentit plus d'aise au cœur
D'être vaincu que vainqueur.

Le petit Amour veut être
Toujours des plus grands le maître,
Et jamais il n'a été
Compagnon de majesté.

¹ Rebras : replis :
Clypeus dominus septemplex Ajax.
(OVID., *Metam.*, XIII).

Ἑπτάβοιον ἀρήχτων σάκος.
(SOPH., *Ajax.*, 574.)
² HOMÈRE, *Odyss.*; ÆSCHYLE, *Agam.*

XIII.

Ni la fleur qui porte le nom
D'un mois et d'un Dieu ¹, ni la rose
Qui dessus la cuisse d'Adon ²
D'une plaie se vit éclore :

Ni l'astre des jardins, l'œillet,
Ni l'une et l'autre giroflée,
Ni l'hyacinthe au teint d'œillet,
Le glaïeul, ni la gantelée ;

Ni celle qu'Ajax enfanta ³
De son sang vermeil empourprée,
Lorsque furieux il planta
En son cœur la Troyenne épée ⁴ ;

Ni celle qui jaunit du teint
De la fille trop envieuse ⁵,

¹ La violette, qui fleurit au mois de Mars.

² Adonis.

³ L'hyacinthe.

⁴ L'épée donnée par Hector. V. SOPHOCLE, *Ajax.*

⁵ Clytie, changée en souci. VOY. OVIDE, *Métamorph.*

En voyant le Soleil atteint
D'une autre plus belle amoureuse ;

Ni celle ¹ qui dessus le bord
D'une belle source azurée
Naquit sur l'herbe après la mort
De la face trop rémirée ² ;

Ni les fleurons que diffama ³
Vénus alors que sa main blanche
Au milieu du lis renferma
D'un grand âne le roide manche ⁴ ;

Ni la blanche fleur qui se fit
Des larmes de la belle Hélène ⁵ ;
Ni celle que Junon blanchit
Du lait de sa mamelle pleine ,

Quand , faisant teter le Dieu Mars ,
Du bout de sa fraise égouttée ,
Le lait qui s'écoulait épars
Fit au ciel la voie lactée ,

Ne me plaisent tant que la fleur
De la douce vigne sacrée ,
Qui de sa nectareuse odeur
Le nez et le cœur me récréée.

Quand la mort me voudra tuer,
(A tout le moins si je suis digne
Que les Dieux me daignent muer ⁶)
Je le veux être en fleur de vigne :

Et m'ébahis qu'Anacréon ,

¹ Le narcisse.

² Remirée : regardée au miroir de l'onde.

³ Diffama : déshonora.

⁴ Voir Nicandre, *Alexipharmaca*.

⁵ L'Hélénie. Voy. PLINE, XXI, 33.

⁶ Muer : changer ; du latin, *mutare*.

Qui tant a chéri la vendange,
Comme un poète biberon,
D'elle n'a chanté la louange.

XIV.

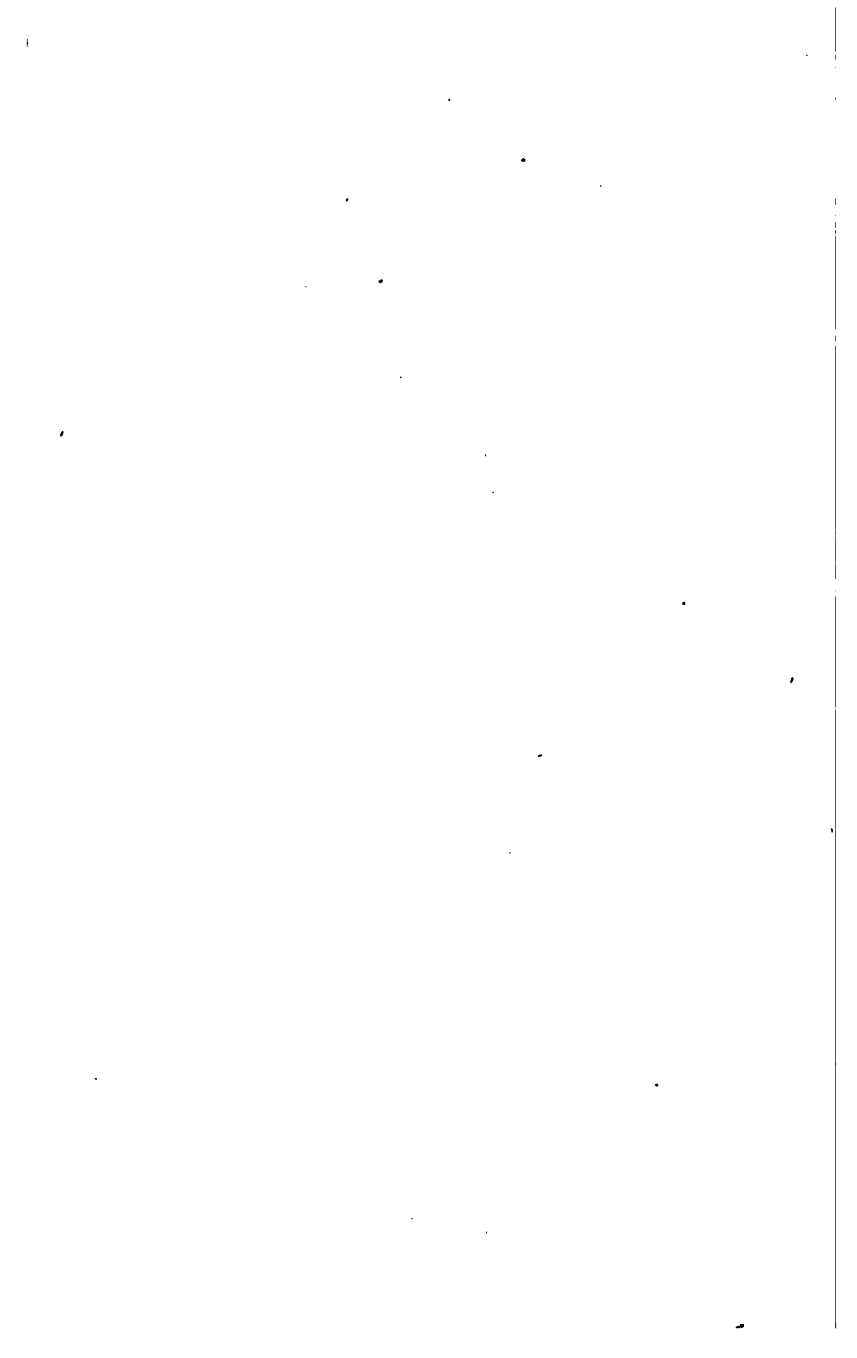
Ecoute, Du Bellay (*), ou les Muses ont peur
De l'enfant de Vénus, ou l'aiment de bon cœur,
Et toujours pas à pas accompagnent sa trace :
Car celui qui ne veut les amours dédaigner,
Toutes à qui mieux mieux le viennent enseigner,
Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grâce.

Mais au brave qui met les amours à dédain,
Toutes le dédaignant l'abandonnent soudain,
Et plus ne lui font part de leur gentille veine :
Ains¹ Cléïjon² lui défend de ne se plus trouver
En leur danse, et jamais ne venir abreuver
Sa bouche non amante en leur belle fontaine.

Certes j'en suis témoin : car quand je veux louer
Quelque homme ou quelque Dieu, soudain je sens nouer
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche :
Mais quand je veux d'amour ou écrire ou parler,
Ma langue se dénoue, et lors je sens couler
Ma chanson d'elle-même aisément en la bouche.

¹ Ains : mais.² Cléïjon : Clio.

(*) Joachim Du Bellay, né en 1524, mort en 1560, surnommé l'Ovide français. Il écrivit en prose *La défense et illustration de la langue française*, et fut avec Ronsard un de ceux qui contribuèrent le plus à la renaissance des lettres.



TROISIÈME LIVRE DES ODES.

I.

AU ROI HENRI II.

Comme on voit le navire attendre bien souvent
 Au premier front du port la conduite du vent,
 Afin de voyager, haussant la voile enflée,
 Du côté que le vent sa poupe aura soufflée :
 Ainsi, prince, je suis, sans bouger, attendant
 Que ta faveur royale aille un jour commandant
 A ma nef d'entreprendre un chemin honorable
 Du côté que ton vent lui sera favorable (*).

Car si tu es son guide, elle courra sans peur
 De trouver dessous l'eau quelque rocher trompeur,
 Ou les bancs périlleux des sablonneuses rades,
 Ou l'aboyante Scylle¹, ou les deux Symplegades² :
 Mais sûrement voguant sans crainte d'abîmer³,
 Joyeuse emportera les Muses par la mer,
 Qui pour l'honneur de toi lui montreront la voie
 D'aller bien loin de France aux rivages de Troie.
 Et là, sous les monceaux de tant de murs vaincus
 Déterrera le renom du fils d'Hector, Francus (**)⁴:

¹ *Scylle*, écueil du détroit de Sicile Thrace.
 en face de *Charybde*.

² Rochers à l'entrée du Bosphore de

³ *Abîmer* : tomber dans l'abîme
⁴ Voir les 4 chants de la *Franciade*.

(*) Allusion à l'entreprise du poème de la *Franciade*.

(**) Allusions aux épisodes que le poète médite pour la *Franciade*.

Lequel en s'embarquant sous ta conduite, Sire,
 Au havre de Buthrote à la côte d'Épire,
 Deviendra hasardeux au milieu des dangers
 Des Grégeois ennemis et des flots étrangers,
 Gagnant la mer Euxine et l'embouchure large
 Où le cornu Danube en la mer se décharge :
 Là contremont¹ son eau, côtoyant les Gélon,
 Les Goths, les Tomiens, les Gètes, les Polons,
 Aborder en Hongrie, et là bâtir la ville
 De Sicambre, au giron d'une plaine fertile.

Là, quittant le navire à l'abandon des flots,
 Je deviendrais maçon, et chargerais mon dos
 De mainte grosse pierre aux compas agencée,¹
 Pour aider à bâtir sa ville commencée.

Mais quand déjà les murs seraient parachevés,
 Et qu'on verrait au ciel les palais élevés,
 Et quand plus les Troyens s'assureraient à l'heure
 Avoir là pour jamais arrêté leur demeure,
 Las ! il faudrait quitter leur bâtiment si cher,
 Et par destin ailleurs autres maisons chercher.
 Cérès vindicative, à grand tort couroucée
 Contre eux d'avoir sans feu sa chapelle laissée,
 Gâterait la campagne, et d'un cœur dépité
 La famine épandrait par toute la cité.

Lors Hector, repoussant sa charge sépulcrale
 (La nuit par le congé de la reine infernale)
 Prendrait en ressemblance et la bouche et les yeux
 Et la voix d'Amyntor grand augure des Dieux,
 Et admonesterait son enfant d'aller querre²
 Dessus les bords de Seine autre nouvelle terre,
 Et que là, pour l'honneur de son oncle Pâris,

¹ *Contremont* : en rebroussant du côté de la source.

² *Querre* : chercher ; du latin, *querere*.

Bâtirait pour jamais la ville de Paris,
 Ville que ses neveux et sa Troyenne race
 Tiendraient de main en main pour leur royale place.

Il me semble déjà que j'ois de toutes parts
 Déloger ton Francus, et la voix des soldars,
 Et le hennissement des chevaux, et la tourbe
 Des vieux pères laissés sur le rivage courbe,
 Et le cri des enfants, et les pleurs soucieux
 Des femmes envoyer un bruit jusques aux cieux.

Mais pour cela Francus ne cède à la fortune,
 Ains, pratique guerrier¹, ses soldats importune
 De vêtir le harnois, et haut apparaissant
 Au milieu de son camp comme un grand pin croissant
 Sur les menus cyprès, saccage la campagne,
 Et défie au combat les princes d'Allemagne.

Les champs de Franconie en armes il passa,
 Et son nom pour jamais à la terre laissa :
 Passa le Rhin gaulois, la Moselle et la Meuse,
 Et vint planter son camp dessus la rive herbeuse
 De Marne au cours tortu; et de là descendant
 Où Seine de sa corne un trac² se va fendant,
 Fonda dedans une île au milieu d'une plaine
 La ville de Paris, qui pour lors n'était pleine
 Que de buissons et d'herbe, et ses grands palais d'or
 Comme ils font aujourd'hui n'y reluisaient encor.

Tous les rois et seigneurs de la Gauloise terre
 A son premier abord lui mandèrent la guerre,
 Et qu'ils seraient honteux qu'un pirate banni
 Se reparât sans coups de leur pays garni
 D'hommes et de chevaux, qui plutôt que tempête

¹ *Pratique guerrier* : guerrier expérimenté.

² *Trac* : espace, distance; du latin, *tractus*.

Un orage ferré¹ verseraient sur sa tête.

Mais lui qui ressemblait son père courageux,
Ne pouvant endurer leur propos outrageux,
Premier les assaillit et leur donna la fuite,
Ayant pris à Beauvais Bavo pour sa conduite.

Presques un an entier contre eux il batailla,
Et mille fois en proie à la mort se bailla,
Tant il y eut de peine, ains que Francus en France
Semât de tes aïeux la première naissance² !

De ce vaillant Francus les faits je décrirais,
Et après ses vertus les vertus je dirais
Des rois issus de lui, qui jusqu'aux Pyrénées
Et jusqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées,
Et braves, se sont faits par l'effort de leurs mains,
De tributaires, francs des empereurs Romains.

Après, de père en fils, par une même trace,
Je viendrais aux Valois, les tiges de ta race.
Mais quand, rempli d'ardeur, je chanterais de toi³,
Un esprit plus qu'humain me ravirait de moi,
Et rien, sinon Phébus et sa fureur divine,
Ne pourrait respirer ma bouillante poitrine :
Je m'irais abreuver ès ruisseaux Pégasins,
Et, m'endormant à part dans leurs antres voisins,
Je songerais comment les françaises Charites⁴
Hautes égaleraient mes vers à tes mérites :
Et peut-être qu'un jour je te dirais si bien,
Que l'honneur d'un Achille aurait envie au tien.
« En vain, certes, en vain les Princes se travaillent,
« En vain pour triompher l'un à l'autre⁵ bataillent,

¹ Un orage ferré : un orage de traits.

² Tanta molis erat Romanam condere gentem.

(VIRG., *Æneid.*, I, v. 23.)

³ Je te chanterais.

⁴ Charites : Grâces, Muses.

⁵ L'un à l'autre : l'un contre l'autre.

« Si après cinquante ans, fraudés de leur renom,
 « Le peuple ne sait point s'ils ont vécu ou non. »
 Ce n'est rien, mon grand Roi, d'avoir Bologne prise (*),
 D'avoir jusques au Rhin l'Allemagne conquise (**),
 Si la Muse te fuit, et d'un vers solennel
 Ne te fait d'âge en âge aux peuples éternel.
 « Les palais, les cités, l'or, l'argent et le cuivre
 « Ne font les puissants rois sans les Muses revivre :
 « Sans les Muses deux fois les rois ne vivent pas,
 « Ains dépouillés d'honneur se lamentent là bas
 « Aux rives d'Achéron : seulement cette gloire
 « Est de Dieu concédée aux filles que Mémoire
 « Conçut de Jupiter, pour la donner à ceux
 « Qui attirent par dons les poètes chez eux (***) . »

Tout le riche butin, toute la belle proie
 Que les deux frères Grecs avaient conquise à Troie,
 Est périé aujourd'hui, et ne connaîtrait-on
 Achille ni Patrocle, Ajax n'Agamemnon,
 Ni Rhèse, ni Glaucus, ni Hector, ni Troïle;
 Et tant d'hommes vaillants perdus devant la ville
 Seraient comme de corps, de gloire dévêtus,
 Si la Muse d'Homère eût celé leurs vertus :
 Ainsi que vigneron qui ont ès mains l'ampoule
 A force de bêcher, seraient parmi la foule
 Des esprits inconnus, et leur vertu qui luit
 Serait ensevelie en l'éternelle nuit.

(*) A la suite de la Paix conclue avec l'Angleterre en l'année 1550, Henri II fit son entrée dans Boulogne.

(**) Allusion à la campagne de 1552, où le roi commandait en personne, s'empara des trois évêchés, et mena les chevaux français boire aux eaux du Rhin.

(***) Ces vers, traduits de Théocrite, peuvent être comparés avec la belle et fidèle traduction que M. Didot a faite de ce poète. (Paris, 1833.)

Donques pour engarder ¹ que la Parque cruelle
 Sans nom t'ensevelisse en la nuit éternelle,
 Toujours ne faut avoir à gage des maçons
 Pour transformer par art une roche en maisons,
 Et toujours n'acheter avecque la main pleine
 Ou la médaille morte ou la peinture vaine ;
 Mais il faut par bienfaits et par caresse d'yeux
 Tirer en ta maison les ministres des Dieux,
 Les poètes sacrés, qui par leur écriture
 Te rendront plus vivant que maisons ni peinture ;

Entre lesquels, mon roi, de si peu que je puis,
 Ton dévot serviteur dès enfance je suis,
 Comme le nourrisson de ta grandeur prospère,
 Qui seule m'a nourri, mes frères et mon père ;
 Pour toi, mon roi, pour toi, hardi j'entreprendrois
 De faire en armes tête à la fureur des rois,
 Et de ravir des poings à Jupiter la foudre ;
 Pour toi d'un roide cours j'aveuglerais de poudre
 Les yeux de mes suivants, s'il plaît à ta grandeur
 (Si digne au moins j'en suis) de me faire tant d'heur
 Qu'un jour me commander, d'un seul clin, que je fasse
 Ma Franciade tienne, où la Troyenne race
 De Francus ton ancêtre, où les faits glorieux
 De tant de vaillants rois qui furent tes aïeux,
 Où même tes vertus y luiront évidentes
 Comme luisent au Ciel les étoiles ardentes.

De Henri sois Auguste ², et, magnifique roi,
 Me chargeant de tel faix, libéral, donne-moi
 Honneurs, biens et faveurs, et pour la récompense
 Je t'apprête un renom et à toute la France,
 Qui vif de siècle en siècle à jamais volera
 Tant qu'en France françois ton peuple parlera.

¹ *Engarder* : éviter.

² Un Auguste aisément peut faire des Virgiles. (BOILEAU.)

II.

AU DAUPHIN FRANÇOIS II,

DEPUIS ROI DE FRANCE.

Que pourrai-je, moi François,
 Mieux célébrer que la France,
 Le pays à qui je dois
 Le bonheur de ma naissance?
 Et comme oublierai-je aussi
 En le célébrant, la race
 De son roi qui tient ici
 Après Dieu la plus grand' place?

Que me vaudrait de chanter
 Ces vieilles fables passées
 Qui ne servent qu'à tenter
 L'esprit de vaines pensées?
 Qui est celui qui n'a su
 De Pélops¹ l'ardente flamme,
 Le traître OEnomas déçu²,
 Et les noces d'Hippodame?

Ores je veux éprouver
 Autre fable plus nouvelle
 Que ces vieilles, pour trouver
 Une autre gloire plus belle
 Qui déjà se donne à moi;
 Si³ jusqu'aux pays étrangers
 Du fils aîné de mon roi
 Je veux pousser les louanges.

¹ Pélops, que Tantale son père fit cuire pour le servir aux Dieux.

² Père d'Hippodame, qui devint l'é-

pouse de Pélops, grâce à un artifice de ce prince.

³ Si, ainsi.

Mais moi qui suis coutumier
 Brouiller mes vers à la mode
 De Pindar, de qui premier
 Commencerais-je mon ode?
 Commencerais-je à l'enfant,
 Ou par les faits de son père,
 Ou par le nom triomphant
 De sa tante¹ ou de sa mère² ?

J'ois Jupiter qui défend
 De commencer par le père,
 Par la tante ou par l'enfant,
 Mais par le nom de sa mère.
 Donc puisqu'un Dieu me défend
 De commencer par le père,
 Les vers qui sont à l'enfant
 Commenceront par la mère,

Laquelle dès quatorze ans
 Portait au bois la sagette³,
 La robe et les arcs duisans⁴
 Aux pucelles de Taigette :
 Son poil au vent s'ébattait
 D'une ondoyante secousse,
 Et sur le flanc lui battait
 Toujours la trompe et la trousse⁵ :

Toujours dès l'aube du jour
 Allait aux forêts en quête,
 Où de rets tout à l'entour
 Cernait le trac⁶ d'une bête,
 Ou prenait les cerfs au cours⁷,

¹ Marguerite, sœur de François I^{er}.

² Catherine de Médicis.

³ Sagette : flèche; du latin *sagitta*.

⁴ Duisans : qui conviennent.

⁵ Trousse : carquois. Cette description rappelle le portrait de Camille. (VIRG., *Æn.*, XI, 575.)

⁶ Trac : trace. — ⁷ Cours : course.

Ou par le pendant des roches
 Sans chiens assaillait les ours,
 Et les sangliers aux dents croches.

Un jour qu'elle avait chassé
 Longtemps un sanglier sauvage,
 Reposa son corps lassé
 Dessus les fleurs d'un rivage :
 Elle pend son arc Turquois,
 Recoiffe sa tresse blonde,
 Met pour chevet son carquois,
 Puis s'endort au bruit de l'onde :

Les soupirs qui repoussaient
 Du sein la jumelle pomme,
 Et ses yeux qui languissaient
 En la paresse du somme,
 Les Amours qui éventaient
 La sommeillante poitrine,
 De plus en plus augmentaient
 Les grâces de Catherine.

Jupiter la vit des Cieux
 (Se fait-il rien qu'il ne voie ?)
 Puis d'un soin ambitieux
 Souhaita si douce proie :
 Car amour qui s'écoulait
 Doucement en ses moëllés,
 Ses os connus lui brûlait
 De mille flammes nouvelles.

Adonc lui sentant là haut
 Au cœur l'amoureuse plaie,
 C'est ores (dit-il) qu'il faut
 Que pour me guérir j'essaie
 D'aller voir celle là-bas

Qui tient ma liberté prise :
 Ma Junon ne saura pas
 Pour ce coup mon entreprise.

A grand peine avait-il dit ,
 Qu'ardent d'approcher s'amie ,
 De son trône descendit
 Près de la Nymphé endormie :
 Et comme un Dieu qui sentait
 D'amour la poignante rage ,
 A la force s'apprêtait
 De ravir son pucelage.

Mais Arne ¹ qui l'entrevit,
 Poussant l'eau de ses épaules ,
 Hors des flots la tête mit
 Ceinte de joncs et de saules :
 Et détournant ses cheveux
 Qui flottaient devant sa bouche,
 Défend au Prince amoureux
 Qu'à la pucelle il ne touche.

Si tu n'as désir de voir
 (Dit le fleuve) ta puissance
 Serve ² dessous le pouvoir
 Du fils qui prendrait naissance
 De cette Nymphé et de toi :
 Et si toujours tu veux être
 Des Dieux le père et le roi ,
 Sans attendre un plus grand maître ³,

Cesse , cesse de tenter
 Faire cette vierge mère,

¹ Le fleuve Arno, qui coule à Florence, patrie de Catherine.

² Serve : esclave.

³ Un maître plus puissant.

Qui doit un jour enfanter
 Un fils plus grand que son père,
 Fils qui donnera ses lois
 Soit en paix ou soit en guerre,
 Aux tourbes des autres rois
 Qui sous lui tiendront la terre.

Un Prince en Gaule est nourri,
 Né de semence royale,
 Qui doit être son mari,
 Elle sa femme loyale :
 D'elle et de lui sortira
 Ce fils, héritier de France,
 Qui ciel et terre emplira
 Des prouesses de sa lance.

Les Parques, au front ridé,
 D'Érèbe et de la Nuit nées,
 Ont main à main dévidé
 L'arrêt de ses destinées.
 A tant¹ le fleuve plongea
 Au plus creux de l'eau sa tête,
 Et l'amoureux délogea,
 Fraudé de sa douce quête.

Après le terme parfait
 Prédit par la voix divine,
 Le mariage fut fait
 De cette Nymphé divine :
 Douze ans purent s'absenter
 Ains² qu'elle fût accouchée
 Du fils dont je vais chanter
 La louange non touchée³.

¹ A tant : alors, pour lors.

lèrent avant que...

² Ains : avant. Douze années s'écou-

³ François II naquit en 1544.

Écoute un peu, fils aîné,
 Honneur de France et d'Itale,
 Le bien qui t'est destiné
 Par ordonnance fatale¹ :
 Quand jà ton père sera
 Las de mener les gendarmes,
 Que vieillard il cessera
 D'effrayer le monde en armes :

Adonc vaillant tu tiendras
 Sous lui d'Europe la bride,
 Et sous lui tu serviras
 A ses gendarmes de guide,
 Et ensemble fort et fin,
 En mainte ruse guerrière,
 Humble tu mettras à fin
 Les mandements de ton père.

Et s'il reste quelque roi
 Qu'il n'ait eu loisir de prendre,
 Fait esclave dessous toi
 Français tu le feras rendre :
 Tu penseras en ton cœur
 D'acquérir l'Europe encore,
 Et de te faire vainqueur
 Des Gades² jusqu'au Bosphore.

Ces grands peuples reculés
 A l'écart de notre monde,
 Des flots de Thétis salés
 Couronnés tout à la ronde,
 Et ceux qu'on voit habiter
 Les Orcades écossaises,
 N'auront cœur de résister

¹ *Fatale* : du latin *fatalis*, ordonnée
 par le destin.

² Les Gades au sud de l'Espagne (Gadès, Cadix).

Contre tes armes françaises.

Les grands cloîtres ¹ Pyrénés,
 Dévoyez en mille entorses ²,
 De tes soudars obstinés
 Ne pourront tromper les forces,
 Ni les grand's cités ton feu,
 Que toi pillant les campagnes,
 En armes tu ne sois veu
 Le monarque des Espagnes.

Ni les Alpes au grand front,
 Ni l'Apennin qui divise
 L'Italie, ne pourront
 Retarder ton entreprise,
 Lors que traînant avec toi
 Tant de légions fidèles,
 Tu ne te couronnes roi
 Des Itales maternelles.

De là tirant plus avant
 Vers l'Allemagne guerrière,
 De la part où plus le vent
 Souffle son haleine fière,
 Tu dompteras les Gélons,
 Et cette froide partie
 Que possèdent les Polons,
 Les Goths et ceux de Scythie.

Poussant outre tu prendras
 La Thrace, et par ta prouesse
 Tes bornes tu planteras
 Jusqu'au détroit de la Grèce :
 Puis en France retourné,

¹ De *claustra*, barrières, montagnes. ² *Entorses* : détours.

Dans Paris, ta grande ville,
 Tu triompheras orné
 De ta conquête servile.

Ton père déjà chenu ¹
 D'avoir trop mis la cuirasse,
 D'un grand aise retenu,
 Fera rajeunir sa face,
 Et dessus son trône assis,
 Sentira mille liesses
 D'être père d'un tel fils,
 Héritier de ses prouesses.

Ainsi qu'à Rome César
 Triomphant d'une victoire,
 Haut t'assoiras dans un char
 Dessus un siège d'ivoire :
 Deux coursiers blancs henniront
 D'une longue voix aiguë,
 Qui ton beau char traîneront
 En triomphe par la rue.

Tes cheveux seront liés
 De palme torse en couronne,
 Bas seront dessous tes pieds
 Les ferrements de Bellonne :
 Le ciel qui s'ébahira
 Du bonheur de tant de choses,
 Prodigue te remplira
 Le sein de lis et de roses.

Là, francs de peur, tes soudars
 Marchant au son des trompettes ²,
 Te ru'ront de toutes parts

¹ C'heuu, de canus, blanchi, vieux. suivaient en chantant le char de
² A l'instar des soldats romains qui triomphateurs.

Mille joyeuses sornettes,
 Et, parés de lauriers verts,
 Diront aux tourbes pressées
 Les maux qu'ils auront soufferts
 En tant de guerres passées.

Tout le peuple Io criera,
 Rien qu'Io par l'assemblée
 Le peuple ne redira
 D'une joie redoublée :
 Le ménétrier résonnant,
 Des chantres la douce presse
 Autres mots n'iront sonnans
 Qu'un Io plein d'allégresse.

En ordre les rois vaincus
 Iront en diverse mine,
 Traînés dessus leurs écus¹
 Devant ta pompe divine :
 Les uns auront les yeux bas,
 Les autres, levant les faces,
 A leur mal ne songeant pas,
 Remâcheront des menaces.

Les uns au col secoûront
 Les liens d'une chaîne orde²,
 Les autres les bras auront
 Serrés au dos d'une corde ;
 Aux autres, selon les faits
 De leurs fautes déloyales,
 Divers tourments seront faits
 A leurs misères royales.

Là seront peints les châteaux,
 Les ports et les villes prises,

¹ Écus : boucliers.

² Orde, de *horridus*, sale, honteuse.

Les grand's forêts et les eaux,
 Et les montagnes conquises :
 Le vieil Apennin sera
 Portrait d'une face morne,
 Le Rhin vaincu cachera
 Entre les roseaux sa corne.

Devant ton char bien tournant
 Marchera la renommée,
 Qui ton bruit ira cornant
 De sa trompette animée :
 Et moi qui me planterai
 Devant ses pieds pour escorte,
 Comme elle je chanterai
 Ta louange en telle sorte :

Prince bien-aimé des Dieux,
 Antique race de Troie ¹,
 Sous qui la fureur des cieux
 Toute Europe a mise en proie.
 Triomphe, et vois ta cité
 Qui dévotieuse apprête
 A ta jeune déité
 Une solennelle fête.

Bien que tes frères et toi
 La terre ayez départie,
 Et qu'ainé tu ne sois roi
 Que de la moindre partie :
 Le ciel pourtant a voulu
 Que sur toutes tu la prinsses,
 Et la prenant t'a élu
 Le seigneur des autres princes.

Ils ont choisi pour leurs parts.

¹ Allusion à la Franciade.

L'un les parfums d'Arabie ,
L'autre les sablons épars
De la bouillante Libye :
Mais tu as , roi plus heureux',
Choisi les terres fertiles ,
Pleines d'hommes valeureux ,
Pleines de ports et de villes.

Celui qui peut raconter
Tes entreprises fameuses ,
Celui * peut les flots compter
Des rivières écumeuses :
Car bien peu , bien peu s'en faut
Que ta majesté royale
De Jupiter de là haut
L'autre majesté n'égale.

Jamais à chanter ton los
Je n'aurai la bouche close ,
Fussé-je là bas enclos
Aux lieux où la Mort repose :
Toujours je dirai ton nom ,
Et mon âme vagabonde
Rien ne chantera sinon
Tes louanges par le monde.

Ainsi dirai-je , et ta main
Jusqu'au palais honorable
Conduira toujours le frein
De ton haut char vénérable.
Là , t'asseyant au milieu ,
Sur des marches élevées ,
Tu rendras grâces à Dieu
Pour tes guerres achevées.

* Celui-là.

Puis, ayant de toutes parts
 Fermé de cent chaînes fortes ¹
 De l'ouvert temple de Mars
 L'horrible acier de cent portes,
 Tu feras égal aux Dieux
 Ton règne, et par ta contrée
 Fleurir la paix, et des cieux
 Revenir la belle Astrée ².

¹ Comme Auguste ferma le temple
 de Janus, en l'année de Rome 726.

² Déesse de la justice.
 Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna.
 (VIRG., *Æt.* 4, 6.)

III.

A MONSIEUR CHARLES DUC D'ORLÉANS (*).

Charles, tu portes le nom
 De renom
 Du prince qui fut mon maître ¹,
 De Charles en qui les Dieux
 Tout leur mieux
 Pour chef-d'œuvre firent naître.

Naguère il fut comme toi
 Fils de roi,
 Ton grand-père fut son père,
 Et Henri le très-chrétien ²,
 Père tien,
 L'avait eu pour second frère.

A peine un poil blondelet,
 Nouvelet ³,

¹ Charles, second fils du roi François I^{er}.

² Henri II.

³ Diminutifs que la poésie légère doit regretter.

(*) Depuis Charles IX.

Autour de sa bouche tendre
 A se friser commençait,
 Qu'il pensait
 De César être le gendre (*).
 Jà brave, se promettait
 Qu'il était
 Duc des Lombardes campagnes,
 Et qu'il verrait quelquefois
 Ses fils rois
 De l'Itale et des Espagnes.

Mais la mort qui le tua (**),
 Lui mua
 Son épouse en une pierre :
 Et pour tout l'heur qu'il conçut,
 Ne reçut
 Qu'à peine six pieds de terre.

Comme on voit au point du jour,
 Tout autour
 Rougir la rose épanie¹,
 Et puis on la voit au soir
 Se déchoir
 A terre toute fanie :
 Ou comme un lis trop lavé,
 Aggravé²
 D'une pluvieuse tempête,
 Ou trop fort du chaud atteint
 Perdre teint,
 Et languir à basse tête :

¹ *Épanie* : épanouie.

² *Aggravé*, appesanti.

(*) Une des conventions de la paix de 1544 était le mariage de Charles avec la fille de l'empereur Charles V.

(**) Le 8 septembre 1545.

Ainsi ton oncle en naissant,
Périssant,
Fut vu presque en même espace
Comme une fleur du printemps,
En un temps
Perdit la vie et la grâce.

Si pour être né d'aïeux
Demi-dieux,
Si pour être fort et juste,
Les princes ne mouraient pas,
Le trépas
Devait épargner Auguste.

Si ne vainquit-il l'effort
De la mort
Par qui tous vaincus nous sommes :
Car aussi bien elle prend
Le plus grand
Que le plus petit des hommes.

Le vieil nocher importun¹
Un chacun
Charge en sa nacelle courbe,
Et sans honneur à la fois
Met les rois
Pêle-mêle avec la tourbe.

¹ Charon, nocher des enfers.

IV.

A MONSEIGNEUR HENRI DUC D'ALENÇON (*).

Toi qui chantes l'honneur des rois,
Polymnie¹, ma douce muse,
Ce dernier labeur de mes doigts
Dessus ton luth ne me refuse.

J'ai souvenance que tes mains
Jeune garçon me couronnèrent,
Quand j'eus mâché les lauriers saints
Que tes compagnes me donnèrent.

Mais or' par le commandement
Du roi, ta lyre j'abandonne,
Pour entonner plus hautement
L'airain enroué de Bellonne².

Toutefois ains que³de tenter
L'instrument de telle guerrière,
Encourage moi de chanter
Pour adieu cette ode dernière ;

Et que j'aïlle en tes bois penser
Aux honneurs du fils de mon maître,
Pour ses louanges commencer
Dès le premier jour de son être.

La nuit que le prince nouveau
De nos Dieux augmenta la trope,
On vit autour de son berceau

¹ Les poètes prennent indifféremment les Muses les unes pour les autres ; ² La trompette.
d'ailleurs Polymnie préside à la poésie ³ Ains que : plutôt que.

(*) Depuis roi de Pologne et de France, sous le nom de Henri III.

Se battre l'Afrique et l'Europe.

L'Afrique avait le poil retors
A la moresque crespelée ,
Les lèvres grosses aux deux bords ,
Les yeux noirs , la face hâlée.

Son habit semblait s'allonger
Depuis les colonnes d'Espagne
Jusqu'au bord du fleuve étranger ¹
Qui de ses eaux l'Égypte baigne.

En son habit étaient gravés
Maint serpent, maint lion sauvage ,
Maint trac de sablons élevés
Autour de son bouillant rivage.

L'Europe avait les cheveux blonds ,
Son teint semblait aux fleurs décloses ,
Les yeux verts , et deux vermillons
Couronnaient ses lèvres de roses.

Sur sa robe furent portraits ²
Maints ports , maints fleuves , maintes îles ,
Et de ses plis sourdaient ³ épais
Les murs d'un million de villes.

De tels vêtements triomphants
Ces terres furent accoutrées ⁴ ,
La nuit qu'elles tiraient l'enfant
Par force devers leurs contrées.

L'Europe le voulait avoir ,
Disant qu'il était né chez elle ,
Et que sien était par devoir

¹ Le Nil.

² *Portraits* : représentés.

³ *Sourdre* : s'élever, sortir.

⁴ *Accoutrées* : vêtues, ornées.

Comme à sa mère naturelle.

L'Afrique en courroux répondait
Qu'il était sien par destinée ,
Et que jà du ciel l'attendait
Pour son prince dès mainte année.

Ainsi l'une à soi l'attirait
Sur le berceau demi-couchée ,
Et l'autre après le retirait
Contre sa compagne fâchée.

Mais la pauvre Europe à la fin ,
Baissant le front mélancolique ,
Par force fit voie au destin ,
Et quitta l'enfant à l'Afrique.

L'Afrique adonc lui présenta
Le lait de sa noire tétine ,
Et pleine d'Apollon chanta
Sur lui cette chanson divine :

« Enfant heureusement bien-né ,
Race du Jupiter de France,
En qui tout le ciel a donné
Toutes vertus en abondance ,

« Crois , crois , et d'une majesté !
Montre-toi le fils de ton père ,
Et porte au cœur la chasteté
Qui reluit au front de ta mère.

« Sitôt que l'âge produisant
Les fleurs de la jeunesse tendre
T'aura fait l'esprit suffisant
Pour les douces lettres apprendre :

« Les trois Grâces te meneront

¹ Quitta : laissa.

Au bal des muses Pégasides,
Et toute nuit t'abreuveront
De leurs ondes Aganippides ;

« Mais quand l'ardeur t'échauffera
Le sang bouillant dans les entrailles ,
Et que la gloire te fera
Concevoir le soin des batailles :

« Nul plus que toi sera savant
A tourner les bandes en fuite ,
Et nul soldat courra devant
Les pas ailés de ta poursuite :

« Soit que de près il voie au poing
Ta large épée foudroyante ,
Ou soit qu'il advise de loin
Les plis de ta pique ondoyante ¹ :

« Soit qu'il se vante d'opposer
Contre ta lance sa cuirasse ,
Ou soit qu'il se fie d'oser
Attendre les coups de ta masse.

« Lors toi, sur un cheval monté,
Régissant son esprit farouche ,
Pourfendras de chaque côté
Le plus épais de l'escarmouche ² :

« Ainsi porté par le milieu
Des bandes d'horreur les plus pleines,
Tu sembleras à quelque Dieu
Qui prend soin des guerres humaines :

« Et mariant à tes beaux faits
Fortune et Vertu ta compagnie ,

¹ A cause du drapeau dont elle est surmontée. ² Escarmouche : bataillon.

Vainqueur enjoncheras épais
De corps morts toute la campagne.

« Comme on voit l'orgueil d'un torrent,
Bouillonnant d'une trace neuve,
Parmi les plaines en courant
Ravager tout cela qu'il trouve,

« Ainsi ta main renversera
Sur la terre de sang trempée,
Tout l'effort qui s'opposera
Devant le fil de ton épée.

« Le faucheur à grand tour de bras
Du matin jusqu'à la serée¹,
De rang ne fait tomber à bas
Tant d'herbes chutes sur la prée :

« Ni le scieur² ne va taillant
Tant de moissons, lorsque nous sommes
En été, que toi bataillant
Tailleras de chevaux et d'hommes.

« Accablés sous tes coups tranchants
Par morceaux seront en carnage
Ceux d'Érèbe³ et tous ceux des champs
Des Nomades et de Carthage :

« Et ceux qui ne coupent le fruit
Des vignes mûres devenues,
Et qui jamais n'oient le bruit
Des bœufs qui traînent les charrues⁴ :

« Et ceux qui gardent le verger
Des Hespérides dépouillées⁵,

¹ Serée : soir.

² Scieur : moissonneur.

³ Les nègres.

⁴ Les autres peuplades errantes
comme les Massyliens.

⁵ Les peuples des Espagnes.

Et ceux qui du sang étranger
Habitent les rives souillées (*) :

« Ceux qui tiennent le mont Atlas,
Et ma plaine Maurusienne,
Et mon lac qui nomma Pallas
De son onde Tritonienne ;

« Et ce peuple Thébain venu
Aux Amycléennes Cyrènes,
Et ceux où le bélier cornu ¹
Prophétise sur mes arènes.

« Bref, tous mes habitants seront
Vaincus ou morts dessous ta destre,
En tremblant te confesseront
A coups de masse pour leur maistre.

« Battus ², qui tant de mers passa
Quand sa voix lui fut racourée ³,
Ne me plut tant lorsqu'il laissa
Pour moi sa native contrée :

« Ni Hannibal de qui la main,
Ébranlant ses haches guerrières,
Enjoncha du peuple Romain
Tant de champs et tant de rivières ,

« Ne me fut point si cher que toi ,
(Bien qu'il fût mon fils de naissance)
Que toi adopté pour mon roi
Du ciel par fatale ⁴ ordonnance. »

¹ Jupiter Ammon était représenté
sous la forme d'un bélier.

³ *Racourée*, rétablie, rendue.

² Battus, fondateur de la ville de
Cyrène (631 av. J.-C.).

⁴ *Fatale*, du latin *fatalis* : ordon-
nance du destin.

(*) Les Nasamons, au S. de la grande Syrte, massacèrent un ambassadeur romain (70 av. J.-C.).

Ainsi disant , elle ferma
 La parole aux futures choses,
 Et d'une main noire sema
 Sur le berceau dix mille roses ;

Puis , comme une voix qui se plaint ,
 Au soir dedans un antre ouïe ,
 Ou de nuit comme un songe feint ,
 Parmi l'air s'est évanouïe (*).

(*) Cette fiction n'est fondée sur aucune circonstance de la vie de Henri III.

V.

A MESDAMES, FILLES DU ROI HENRI II (*).

Ma nourrice Calliope,
 Qui du luth musicien,
 Dessus la jumelle croupe ¹
 D'Hélicon guides la troupe
 Du saint chœur Parnassien :

Et vous ses sœurs qui, recrues ²
 D'avoir trop mené le bal,
 Toute nuit vous baignez nues
 Dessous les rives herbues
 De la fontaine au cheval ³ :

Puis tressant dans quelque préee
 Vos cheveux délicieux ,

¹ Double mont.

² Recrues : fatiguées.

³ Hippocrène, fontaine qui jaillit sous les pieds du cheval Pégase.

(*) Elisabeth, mariée au roi d'Espagne Philippe II; Claude, mariée au duc de Lorraine, et Marguerite, depuis femme du roi Henri IV.

Chantez d'une voix sacrée
Une chanson qui récréé
Et les hommes et les dieux,

Laissez vos antres sauvages,
(Doux séjour de vos ébats)
Vos forêts et vos rivages,
Vos rochers et vos bocages,
Et venez suivre mes pas.

Vous savez, pucelles chères,
Que libre onques je n'appris
De vous faire mercenaires,
Ni chétives prisonnières,
Vous vendant pour quelque prix :

Mais sans être marchandées,
Vous savez que librement
Je vous ai toujours guidées,
Aux maisons recommandées
Pour leurs vertus seulement.

Comme ores, nymphes très-belles,
Je vous mène avecque moi
En ces maisons immortelles,
Pour célébrer trois pucelles,
Comme vous filles de roi :

Qui dessous leur mère croissent
Ainsi que trois arbrisseaux,
Et jà grandes apparaissent
Comme trois beaux lis qui naissent
A la fraîcheur des ruisseaux,

Quand quelque future épouse,
Aimant leur chef nouvelet,
Soir et matin les arrouse,

Et à ses noces propouse
De s'en faire un chapelet ¹.

Mais de quel vers plein de grâce
Vous irai-je décorant ?
Chanterai-je votre race,
Ou l'honneur de votre face
D'un teint brun se colorant ?

Divin est votre lignage,
Et le brun que vous voyez
Rougir en votre visage,
En rien ne vous endommage
Que trois Grâces ne soyez.

Les Charites sont brunettes,
Bruns les Muses ont les yeux,
Toutefois belles et nettes
Reluisent comme planètes
Parmi la troupe des dieux.

Mais que sert d'être les filles
D'un grand roi, si vous tenez
Les Muses comme inutiles,
Et leurs sciences gentilles
Dès le berceau n'apprenez ?

Ne craignez pour mieux revivre,
D'assembler d'égal compas ²
Les aiguilles et le livre,
Et de doublement ensuivre
Les deux métiers de Pallas.

Peu de temps la beauté dure,
Et le sang qui des rois sort,

¹ Chapelet : guirlande.

² Également.

Si de l'esprit on n'a cure :
Autant vaut quelque peinture
Qui n'est vive qu'en son mort.

Ces richesses orgueilleuses ,
Ces gros diamants luisans ,
Ces robes voluptueuses ,
Ces dorures somptueuses
Périront avec les ans.

Mais le savoir de la Muse
Plus que la richesse est fort :
Car, jamais rouillé, ne s'use ,
Et malgré les ans refuse
De donner place à la mort.

Sitôt que serez apprises
A la danse des neuf sœurs,
Et que vous aurez comprises
Les doctrines plus exquises
A former vos jeunes mœurs.

Tout aussitôt la déesse
Qui trompette les renoms ,
De sa bouche parleresse
Partout épan dra sans cesse
Les louanges de vos noms.

Lorsqu'un roi pour sa défense
A vos frères repoussés
De sa terre avec sa lance :
Refroidissant la vaillance
De ses peuples courroucés ,

Au bruit de la renommée,
Epris de votre savoir,

Aura son âme enflammée,
Et en quittant son armée
Pour mari vous viendra voir.

Voilà comment en deux sortes
Tous rois seront combattus,
Soit qu'il sentent les mains fortes
De nos françaises cohortes,
Soit qu'ils aiment vos vertus.

Là donc, princesses divines,
Race ancienne des Dieux,
Ne souffrez que vos poitrines
Des vertus soient orphelines :
C'est le vrai chemin des cieus.

Par tel chemin Polyxène ¹
D'un beau renom a joui :
Par tel métier la Romaine
De chasteté toute pleine ²
Vit encores aujourd'hui :

Qui de sa tranchante épée
Sa vie aux ombres jeta,
Et par soi-même frappée,
Ayant la honte trompée,
Un beau renom s'acheta.

¹ Polyxène, fille de Priam, immolée
sur le tombeau d'Achille. (EURIP., *Hécube*.)

² Lucrèce (509 av. J.-C.). V. Tite-
Live, I.

VI.

A LA FONTAINE BELLERIE¹.

Écoute-moi, Fontaine vive,
 En qui j'ai rebu si souvent,
 Couché tout plat dessus ta rive,
 Oisif à la fraîcheur du vent :

Quand l'été ménager moissonne
 Le sein de Cérès dévêtu,
 Et l'aire par compas² résonne
 Gémissant sous le blé battu.

Ainsi toujours puisses-tu être
 En religion à tous ceux
 Qui té boiront, ou feront pâtre
 Tes verts rivages à leurs bœufs.

Ainsi toujours la lune claire
 Voie à minuit au fond d'un val
 Les nymphes près de ton repaire,
 A mille bonds mener le bal,

Comme je désire, Fontaine,
 De plus ne songer boire en toi
 L'été, lorsque la fièvre amène
 La mort dépite³ contre moi.

¹ Voy. Ode 6, liv. II.

dence.

² Par compas : par mesure, en ca-³ Dépite : irritée.

VII.

Jeune beauté mais trop outrecuidée¹
 De présents de Vénus,

¹ Outrecuidée : orgueilleuse.

Quand tu verras ta peau toute ridée
Et tes cheveux chenus ,

Contre le temps et contre toi rebelle
Diras, en te taçant :
Que ne pensai-je, alors que j'étais belle,
Ce que je vais pensant ?

Ou bien pourquoi à mon désir pareille
Ne suis-je maintenant ?
La beauté semble à la rose vermeille
Qui meurt incontinent.

Voilà les vers tragiques et la plainte
Qu'au ciel tu enverras ,
Tout aussitôt que ta face dépeinte ¹
Par le temps tu verras.

Tu sais combien ardemment je t'adore,
Indocile à pitié ,
Et tu me fuis, et tu ne veux encore
Te joindre à ta moitié.

O de Paphos et de Cypre régente,
Déesse aux noirs soureils ² !
Plus tôt encor que le temps, sois vengeante
Mes dédaignés soucis ;

Et du brandon dont les cœurs tu enflames
Des juments tout autour ,
Brûle-la-moi, afin que de ses flammes
Je me rie à mon tour.

¹ *Dépeinte* : décolorée.

² *Vénus*.

VIII.

A LOUIS MEYGRET (*).

Mon âme , il est temps que tu rendes
 Aux bons dieux les justes offrandes
 Dont tu as obligé¹ tes vœux :
 Sus , qu'on dresse un autel de terre ,
 Avec toi payer je le veux ,
 Et qu'on le pare de lierre
 Et de verveine aux froids cheveux² !

Les dieux n'ont remis en arrière
 L'humble soupir de ma prière ,
 Et Pluton, qui n'avait appris
 Se fléchir pour deuil qu'homme mène,
 N'a pas mis le mien à mépris ,
 Rappelant la Parque inhumaine
 Qui jà Du Bellay³ tenait pris.

Mortes sont les fièvres cruelles
 Qui rongeaient ses chères mouelles :
 Son œil est maintenant pareil
 Aux fleurs que trop les pluies baignent
 Envieuses de leur vermeil⁴ ,
 Qui plus gaillardes se repeignent
 Aux rayons du nouveau soleil.

Sus, Meygret, qu'on chante , qu'on sonne
 Cet heur que la santé lui donne !
 Qu'on chasse ennuis, soucis et pleurs ;

¹ *Obligé* : lié.³ *Foy*. Ode 14, liv. II.² *Cheveux* : feuillage.⁴ *Vermeil* : éclat.

(*) Meygret, grammairien né à Lyon en 1510, un des réformateurs de l'orthographe française.

Qu'on sème la place de roses ,
 D'œillets, de lis, de toutes fleurs ,
 En ce beau mois d'avril écloses ,
 Riche de cent mille couleurs.

Mais quoi ! si faut-il bien qu'on meure :
 Rien çà-bas ferme ne demeure :
 Le roi François vit bien la nuit.
 Donc tandis qu'on ne te menace,
 Et ¹ la mort boiteuse te suit ,
 Il faut que ta docte main fasse
 Un ceuvre digne de son bruit ².

¹ Que est sous-entendu.

² Bruit : renommée.

IX (*).

A CHARLES DE PISSELEU.

D'où vient cela, Pisseleu , que les hommes
 De leur nature aiment le changement,
 Et qu'on ne voit en ce monde où nous sommes
 Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un, éloigné des foudres de la guerre,
 Veut par les champs son âge consumer
 A bien pétrir les mottes de sa terre,
 Pour de Cérès les présens y semer :

L'autre, au contraire, ardent, aime les armes,
 Si qu'en sa peau ne saurait séjourner
 Sans bravement attaquer les alarmes,
 Et tout sanglant au logis retourner.

Qui le palais, de langue mise en vente

(*) Cette ode rappelle plusieurs endroits d'Horace : l'ode 1^{re} du livre I et la satire 1^{re} du liv. I, etc...

Fait éclater devant un président ,
 Et qui, piqué d'avarice suivante ,
 Franchit la mer de l'Inde à l'occident ;

L'un de l'amour adore l'inconstance ,
 L'autre plus sain ne met l'esprit , sinon
 Au bien public , aux choses d'importance ,
 Cherchant par peine un perdurable nom :

L'un fuit la cour et les faveurs ensemble ,
 Si que sa tête au ciel semble toucher :
 L'autre les suit, et est mort ce lui semble .
 S'il voit le roi de son toit approcher .

Le pèlerin à l'ombre se délasse ,
 Ou d'un sommeil le travail¹ adoucit ,
 Ou réveillé, avec la pleine tasse,
 Des jours d'été la longueur accourcit ;

Qui devant l'aube accourt triste à la porte
 Du conseiller, et là, faisant main tour,
 Le sac au poing² attend que monsieur sorte
 Pour lui donner humblement le bonjour .

Ici cestuy³ de la sage nature
 Les faits divers remâche en y pensant ,
 Et cestuy-là par la linéature⁴
 Des mains , prédit le malheur menaçant .

L'un , allumant ses vains fourneaux , se fonde
 Dessus la pierre incertaine⁵, et combien
 Que l'invoqué Mercure⁶ ne réponde,
 Soufle en deux mois le meilleur de son bien .

¹ Travail, fatigue.

² Le sac du procès.

Que de sacs ! il en a jusques aux jarretières !
 (RACINE, *Plaid.*)

³ Cestuy : celui-ci.

⁴ La configuration et les lignes.

⁵ Pierre incertaine : pierre philosophale.

⁶ Mercure Trismégiste, dieu des alchimistes.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force
 Veut le naïf de nature imiter :
 Des corps errants l'astrologue s'efforce
 Oser par art le chemin limiter.

Mais tels états, les piliers de la vie,
 Ne m'ont point plu, et me suis tellement
 Éloigné d'eux, que je n'eus oncque envie
 D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du vert laurier m'agrée,
 Par lui je hais le vulgaire odieux :
 Voilà pourquoi Euterpe la sacrée
 M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime, et par ses bois m'amuse,
 Me tient, m'embrasse, et quand je veux sonner
 De m'accorder ses flûtes ne refuse,
 Ni de m'apprendre à bien les entonner.

Dès mon enfance, en l'eau de ses fontaines
 Pour prêtre sien me plongea de sa main,
 Me faisant part du haut honneur d'Athènes,
 Et du savoir de l'antique Romain.

X.

N'être trop réjoui de chose qui arrive,
 Ni trop dépit aussi,
 Rend l'homme heureux, et fait encor qu'il vive
 Sans peur ni sans souci.

Comme le temps vont les choses mondaines,
 Suivant son mouvement :
 Le temps soudain et les saisons soudaines

Se changent promptement.

Dessus le Nil jadis fut la science ,
 Puis en Grèce elle alla ;
 Rome depuis en eut l'expérience ,
 Paris maintenant l'a.

Villes et forts et royaumes périssent ,
 Par le temps tout exprès ,
 Pour donner place aux nouveaux qui fleurissent
 Qui remourront après.

Naguère étaient dessus la sèche arène
 Les poissons à l'envers ,
 Puis tout soudain l'orgueilleux cours de Seine
 Les a de flots couverts.

La mer ne flotte où elle soulait être ,
 Et aux lieux vides d'eaux ,
 Miracle étrange ! on la voit soudain naître
 Hôpital de bateaux.

Telles lois fit dame Nature guide ,
 Lorsque par-sus le dos
 Pyrrhe sema dedans le monde vide
 De sa mère les os¹ :

A celle fin que nul homme n'espère
 S'oser dire immortel ,
 Voyant le Temps, qui est son propre père ,
 N'avoir rien moins de tel.

Arme-toi donc de la philosophie ,
 Contre tant d'accidents ,
 Et courageux d'elle te fortifie

¹ *Hôpital* : asile.

² A près le déluge, Deucalion et Pyrrha repeuplèrent le monde en lançant des pierres derrière eux. (OVIDE, *Mét.*, l.)

L'estomac¹ au dedans,
 N'ayant effroi de chose qui survienne.
 Au devant de tes yeux,
 Soit que le ciel les abîmes devienne,
 Et l'abîme les cieux.

¹ *L'estomac* : le cœur.

XI.

A GASPARD D'Auvergne.

Gaspar, qui du mont Pégase,
 As les filles de Parnase
 Conduites en ta maison,
 Ne sais-tu que¹ moi poète
 De mon Phébus je souhaite
 Quand je fais une oraison ?

Les moissons je ne quiers pas²,
 Que la faux arrange à bas³
 Sur la Beauce fructueuse,
 Ni tous les cornus troupeaux
 Qui sautent sur les coupeaux⁴
 De l'Auvergne montueuse :

Ni l'or sans forme qu'amène
 La mine pour notre peine,
 Ni celui qui est formé,
 Portant d'un roi la figure⁵,
 Où la fière portraiture
 De quelque empereur armé ;

¹ *Que* : ce que.

² *Je ne quiers pas* : je ne demande pas ; de *querere*, demander.

³ *Arrange à bas* : fait tomber.

⁴ *Coupeaux* : comme *couplet*, haut sommet, faite d'une montagne. (ROQUEFORT.)

⁵ L'or monnayé.

Ni le marbre marqueté,
 Cher en Afrique acheté
 Pour parade d'une salle,
 Ni les coûteux diamants,
 Magnifiques ornements
 D'une majesté royale ;

Ni tous les champs que le fleuve
 Du Loir lentement abreuve,
 Ni tous les prés emmurés ¹
 Des plis de Bray argentine,
 Ni tous les bois dont Gastine
 Voit ses bras enverdurés ;

Ni le riche accoutrement
 D'une laine qui dément
 Sa teinture naturelle
 Ès poêles ² du Gobelin ³,
 S'ivrant ⁴ d'un rouge venin ⁵
 Pour se déguiser plus belle.

Que celui dans une coupe
 Toute d'or boive à la troupe
 De son vin de Prépatour ⁶,
 A qui la vigne succède,
 Et près Vendôme en possède
 Cinquante arpents en un tour.

Que celui qui aime Mars,
 S'enrôle entre les soldars,
 Et fasse sa peau vermeille
 D'un beau sang, pour son devoir.

¹ Emmurés : entourés.

² Ès poêles : dans les chaudières.

³ Teinturier fameux, dont l'établissement, situé sur la rivière de Bièvres, est devenu la manufacture dite des

Gobelins.

⁴ S'ivrant : s'enivrant, s'imprégnant.

⁵ Venin, de venenum : teinture.

⁶ Cru du Vendômois appartenant au roi.

Et que la trompette au soir
D'un son lui rase l'oreille.

Le marchand hardiment vire,
Par la mer, de son navire
La proue et la poupe encor :
Je ne suis brûlé d'envie,
Aux doux dépens de ma vie,
De gagner des lingots d'or.

Tous ces biens je ne quiers point,
Et mon courage n'est point¹
De telle gloire excessive.
Manger, ô mon compagnon,
Ou la figue d'Avignon,
Ou la provençale olive;

L'artichaut et la salade,
L'asperge et la pastenade²,
Et les pepons³ tourangeaux
Me sont herbes plus friandes
Que les royales viandes
Qui se servent à monceaux.

Puisqu'il faut sitôt mourir,
Que me vaudrait d'acquérir
Un bien qui ne dure guère?
Qu'un héritier qui viendrait,
Après mon trépas vendrait,
Et en ferait bonne chère?

Tant seulement je désire
Une santé qui n'empire :
Je désire un beau séjour,
Une raison saine et bonne,

¹ Point : piqué, aiguillonné : du latin *pungere*.

² Pastenade : panais.

³ Pepons : melons.

Et une lyre qui sonne
Toujours le Vin et l'Amour.

XII.

Celui qui est mort aujourd'hui ,
Est aussi bien mort que celui
Qui mourut aux jours du déluge :
Autant vaut aller le premier,
Que de séjourner le dernier
Devant le parquet du grand Juge.

Incontinent que l'homme est mort ,
Ou jamais, ou longtemps il dort
Au creux d'une tombe enfouie,
Sans plus parler, ouïr ni voir :
Eh ! quel bien saurait-on avoir
En perdant les yeux et l'ouïe ?

Or l'âme, selon le bienfait
Qu'hôtesse du corps elle a fait ,
Monte au ciel, sa maison natale :
Mais le corps nourriture à vers,
Dissous de veines et de nerfs ¹,
N'est plus qu'une ombre sépucrale.

Il n'a plus esprit ni raison ,
Emboiture ni liaison ,
Artère, pouls, ni veine tendre :
Cheveux en tête ne lui tient :
Et qui plus est ne lui souvient
D'avoir jadis aimé Cassandre ².

¹ Dont les nerfs et les veines sont
en dissolution.

² Maîtresse de Ronsard, à laquelle est
consacré le premier livre des *Amours*.

La mort ne désire plus rien :
 Donc, cependant que j'ai le bien
 De désirer, vif je demande
 Être toujours sain et dispos ;
 Puis quand je n'aurai que les os ,
 Le reste à Dieu je recommande.

Homère est mort, Anacréon ,
 Pindare, Hésiode et Bion ,
 Et plus n'ont souci de s'enquerre
 Du bien et du mal qu'on dit d'eux :
 Ainsi après un siècle ou deux ,
 Plus ne sentirai rien sous terre.

Mais de quoi sert le désirer
 Sinon pour l'homme martyr¹ ?
 Le désir n'est rien que martyre.
 Content ne vit le désireux ,
 Et l'homme mort est bienheureux :
 Heureux qui plus rien ne désire !

¹ *Martyrer* : tourmenter.

XXIII.

A ODET DE COLIGNY (*).

Mais d'où vient cela, mon Odet ?
 Si de fortune¹ par la rue
 Quelque courtisan je salue
 Ou de la voix, ou du bonnet,
 Ou d'un clin d'œil tant seulement,

¹ *De fortune* : par hasard.

Le loup de fortune passe. (LA FONT., *Fables*, IV, 15.,)

(*) Odet, cardinal de Châtillon, frère de Gaspard de Coligny et de François d'Andelot. Il fut toujours un zélé protecteur de Ronsard, qui lui fit hommage de plusieurs de ses compositions.

De la tête ou d'un autre geste,
Soudain par serment il proteste
Qu'il est à mon commandement,

Soit qu'il me trouve chez le Roi,
Soit que j'en sorte, ou qu'il y vienne,
Il met sa main dedans la mienne,
Et jure qu'il est tout à moi.

Mais quand une affaire de soin
Me presse à lui faire requête,
Tout soudain il tourne la tête,
Et devient sourd à mon besoin :

Et si je veux ou l'aborder,
Ou l'acoster en quelque sorte,
Mon courtisan passe une porte,
Et ne daigne me regarder :

Et plus je ne lui suis connu,
Ni mes vers ni ma poésie,
Non plus qu'un étranger d'Asie,
Ou quelqu'un d'Afrique venu :

Mais vous, prélat officieux,
Mon appui, mon Odet, que j'aime
Mille fois plus ni que moi-même,
Ni que mon cœur, ni que mes yeux,

Vous ne me faites pas ainsi :
Car si quelque affaire me presse,
Librement à vous je m'adresse,
Et soudain en avez souci.

Vous avez soin de mon honneur,
Et voulez que mon bien prospère,
M'aimant tout ainsi qu'un bon père

Et non comme un rude seigneur,

Sans me promettre à tous les coups
Ces monts, ces mers d'or ondoyantes :
Telles bourdes trop impudentes
Sont, Odet, indignes de vous.

La raison, prélat, je l'entends :
C'est que vous êtes véritable,
Et non courtisan variable,
Qui sert¹ aux faveurs et au temps.

¹ Qui sert : qui obéit en esclave ; du latin *servire*.



LE
QUATRIÈME LIVRE DES ODES.

I.

ÉPITHALAME

DE TRÈS-ILLUSTRE PRINCE ANTOINE DE BOURBON (*),
ET DE JEANNE DE NAVARRE (**).

Quand Antoine épousa
Jeanne, divine race,
Que le ciel composa
Plus belle qu'une Grâce,
Les princesses de France
Ceintes de lauriers verts :
Toutes d'une cadence
Lui chantèrent ces vers :

O Hymen, Hyménée!
Hymen, ô Hyménée!

Prince, plein de bonheur,
L'arrêt du ciel commande
Qu'on te donne l'honneur
De notre belle bande :
D'autant qu'une déesse,
La passe en majesté,

(*) Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, qui devint roi de Navarre ;
par son mariage avec Jeanne d'Albret.

(**) Fille de Henri d'Albret, roi de Navarre et mère de Henri IV, ma-
riée avec Antoine de Bourbon en 1548, reine de Navarre en 1555.

D'autant elle princesse
Nous surpasse en beauté :

O Hymen, Hyménée !
Hymen , ô Hyménée !

Plus qu'à nulle autre aussi ,
Parfaite est son attente ,
Jointe à ce prince ici
Qui notre âge contente.
Comme l'anneau décore
Le diamant de choix ,
Ainsi la gloire honore
Les princes et les rois.

O Hymen, Hyménée !
Hymen , ô Hyménée !

Il n'eût pas mieux trouvé
Que toi , vierge excellente ,
Voire eût-il éprouvé
La course d'Atalante ;
Ni la Grecque amoureuse ¹
N'eût pas voulu changer
Telle alliance heureuse ,
Au pasteur étranger ².

O Hymen, Hyménée !
Hymen , ô Hyménée !

Le ciel fera beaucoup
Pour tout le monde ensemble
Si tu conçois un coup ³
Un fils qui te ressemble ,
Où l'honneur de ta face ⁴

¹ Héléne,
² Paris.

³ Un coup : une fois.
⁴ Ta face : ta figure.

Soit peint et de tes yeux ,
Et ta céleste grâce
Qui tenterait les dieux.

O Hymen, Hyménée!
Hymen, ô Hyménée!

Nymphes, de vos couleurs
Ornez leur couche sainte
Des plus vermeilles fleurs
Dont la terre soit peinte ;
Que même l'on y jette
Ce précieux butin
Que le marchand achète
Bien loin sous le matin ¹.

O Hymen, Hyménée!
Hymen! ô Hyménée!

Et vous, divin troupeau,
Qui les eaux de Pégase
Tenez, et le coupeau ²
Du chevelu Parnase,
Venez, divine race,
Offrir vos lauriers verts :
En prenant notre place,
Chantez vos meilleurs vers.

O Hymen, Hyménée!
Hymen, ô Hyménée!

Le doux soin qui nous tient,
Nous guide par les plaines
Que le Loir entretient
De verdure toujours pleines :

¹ Les parfums d'Orient.

² Coupeau : coteau.

Là nous ne verrons préé
 Sans leur faire un autel,
 N'eau¹ qui ne soit sacrée²
 A leur nom immortel ?

O Hymen, Hyménée !
 Hymen, ô Hyménée !

Consommez peu à peu
 Vos noces ordonnées,
 Sans éteindre le feu
 De vos amours bien nées :
 La chaste Cyprienne³
 Ayant son demi-ceint⁴,
 Avec les Grâces vienne
 Compagne à l'œuvre saint.

O hymen, Hyménée !
 Hymen, ô Hyménée !

Afin que le nœud blanc
 De foi loyale assemble
 De Navarre le sang
 Et de Bourbon ensemble,
 Plus étroit que ne serre
 La vigne les ormeaux,
 Ou l'importun lierre
 Les appuyants rameaux.

O Hymen, Hyménée !
 Hymen, ô Hyménée !

Adieu, prince, adieu soir⁵,
 Adieu, pucelle encore,

¹ N'eau ; ni eau.
² Sacrée : consacrée.
³ Cypriis : Vénus.

⁴ Ceint : Ceinture ; demi-ceint : la
 Ceste, ceinture de Vénus.
⁵ Soir : pour ce soir.

Nous vous reviendrons voir
 Demain avec l'aurore ,
 Pour prier Hyménée
 De vouloir prendre à gré
 Notre chanson sonnée
 Sur votre lit sacré.

O Hymen , Hyménée !
 Hymen , ô Hyménée !

II.

DE L'ÉLECTION DE SON SÉPULCRE.

Antres, et vous fontaines
 De ces roches hautaines ,
 Qui tombez contre-bas
 D'un glissant pas :

Et vous, forêts et ondes ,
 Par ces prés vagabondes.
 Et vous rives et bois,
 Oyez ma voix !

Quand le ciel et mon heure
 Jugeront que je meure ,
 Ravi¹ du beau séjour
 Du commun jour ;

Je défends qu'on me rompe
 Le marbre , pour la pompe
 De vouloir mon tombeau
 Bâtir plus beau.

¹ ravi : enlevé ; du latin *raptus*.

Mais bien je veux qu'un arbre
 M'ombrage au lieu d'un marbre,
 Arbre qui soit couvert
 Toujours de vert.

De moi puisse la terre
 Engendrer un lierre,
 M'embrassant en maint tour
 Tout à l'entour :

Et la vigne tortisse¹
 Mon sépulcre embellisse,
 Faisant de toutes parts
 Un ombre épars²!

Là viendront chaque année,
 A ma fête ordonnée,
 Avecque leurs taureaux,
 Les pastoureaux ;

Puis ayant fait l'office
 Du dévot sacrifice,
 Parlant à l'île ainsi,
 Diront ceci :

Que tu es renommée
 D'être tombe nommée
 D'un de qui l'univers
 Chante les vers!

Qui onques³ en sa vie
 Ne fut brûlé d'envie
 D'acquérir les honneurs
 Des grands seigneurs.

Ni n'enseigna l'usage

¹ *Tortisse* : aux rameaux tortueux, malgré l'étymologie latine *umbra*.
² *Ombre* : employé comme masculin ³ *Onques* : jamais - du latin *unquam*.

De l'amoureux breuvage,
Ni l'art des anciens
Magiciens.

Mais bien à nos campagnes,
Fit voir les Sœurs compagnes¹
Foulantes l'herbe aux sons
De ses chansons.

Car il fit à sa Lyre
Si bons accords élire,
Qu'il orna de ses chants
Nous et nos champs.

La douce manne tombe
A jamais sur sa tombe,
Et l'humeur que produit
En mai la nuit² !

Tout à l'entour l'emmure³
L'herbe et l'eau qui murmure,
L'un toujours verdoyant,
L'autre ondoyant !

Et nous, ayant mémoire
De sa fameuse gloire,
Lui ferons comme à Pan,
Honneur chaque an.

Ainsi dira la troupe,
Versant de mainte coupe
Le sang d'un agnelet
Avec du lait,

Dessus moi qui à l'heure⁴
Serai par la demeure

¹ Les Muses.

² La rosée.

³ L'emmure : l'entoure.

⁴ A l'heure : en ce moment, alors.

Où les heureux esprits
Ont leurs pourpris¹.

La grêle ni la neige
N'ont tels lieux pour leur siège,
Ni la foudre onques là
Ne dévala².

Mais bien constante y dure
L'immortelle verdure,
Et constant en tout temps
Le beau printemps.

Le soin qui sollicite
Les rois, ne les incite
Leurs voisins ruiner
Pour dominer.

Ains comme frères vivent
Et morts encore suivent
Les métiers³ qu'ils avaient
Quand ils vivaient.

Là, là j'oirai d'Alcée⁴,
La lyre courroucée,
Et Sapho⁵ qui sur tous
Sonne⁶ plus doux.

Combien ceux qui entendent,
Les chansons qu'ils répandent,
Se doivent réjouir

¹ *Pourpris* : séjour, demeure :
Tout brille en ce pourpris.
(LA FONT., *Phil.*, et *Beaus.*)

² *Dévala* : tomba.

³ *Métiers* : occupations.

⁴ Alcée, poète lyrique né à Mitylène

dans l'île de Lesbos (804 av. J.-C.).
Il attaque dans ses vers les tyrans de
Mitylène.

⁵ Sapho, contemporaine d'Alcée, née
à Lesbos.

⁶ Chante en s'accompagnant de la lyre.

De les ouïr.

Quand la peine reçue
Du rocher est déçue¹,
Et quand le vieux Tantal
N'endure mal.

La seule lyre douce
L'ennui des cœurs repousse,
Et va l'esprit flattant
De l'écoutant.

¹ Allusion au châtimeut de Sisyphe.

III.

Mon d'Aurat (*), nos ans coulent
Comme les ans qui roulent
D'un cours sempiternel :
La mort pour sa séquelle¹
Nous amène avec elle
Un exil éternel.

Nulle humaine prière
Ne repousse en arrière
Le bateau de Charon,
Quand l'âme nue arrive
Vagabonde en la rive
De Styx et d'Achéron.

Toutes choses mondaines
Qui vêtent² nerfs et veines,

¹ Séquelle ; suite.

² Vêtent : revêtent.

(*) D'Aurat. Voy. *Amours*, II, 6.

La mort égale prend ,
 Soit pauvres ou soit princes :
 Dessus toutes provinces
 Sa main large s'étend.

La jeunesse très-forte
 Du grand Achille est morte,
 Et Thersite odieux
 Aux Grecs, est mort encore ,
 Et Minos qui est ore
 Le conseiller des dieux.

Jupiter ne demande
 Que des bœufs pour offrande :
 Mais son frère Pluton
 Nous demande nous hommes ,
 Qui la victime sommes
 De son enfer glouton.

Celui dont le Pô baigne
 Le tombeau ¹, nous enseigne
 N'espérer rien de haut ;
 Ni celui que Pégase ,
 Qui fit sourcer Parnase ²,
 Culbuta d'un grand saut ³.

Las! on ne peut connaître
 Le destin qui doit naître ,
 Et l'homme en vain poursuit
 Conjecturer la chose ,
 Que Dieu seule tient close ,
 Sous une obscure nuit.

Je pensais que la trope
 Que guide Calliope ,

¹ Phaéton.

² Pégase fit jaillir d'un coup de pied

la source d'Hypocrène.

³ Bellérophon.

Troupe mon seul confort,
Soutiendrait ma querelle,
Et qu'indompté par elle
Je dompterais la mort.

Mais une fièvre grosse
Creuse déjà ma fosse
Pour me bannir là bas;
Et sa flamme cruelle
Se paît de ma moëlle,
Misérable repas.

Que peu s'en faut, ma vie,
Que tu ne m'es ravie,
Close sous le tombeau,
Et que mort je ne voie
Où Mercure convoie¹
Le débile troupeau!

Qu'à bon droit Prométhée
Pour la fraude inventée
Souffre un tourment cruel!
Qu'un aigle sur la roche,
Lui ronge d'un bec croche
Son cœur perpétuel.

Depuis qu'il eut robée²
La flamme prohibée,
Pour les Dieux dépiter,
Les bandes inconnues
Des fièvres sont venues
Notre terre habiter³.

Et la mort dépiteuse,
Auparavant boiteuse,

¹ Convoie : conduit. Mercure conduit
les âmes aux enfers.

² Robée : dérobée.
³ Imité d'Horace.

Fut légère d'aller ;
 D'ailes mal ordonnées,
 Aux hommes non données,
 Dédale coupa l'air.

La maudite Pandore
 Fut forgée , et encore
 Astrée s'envola ,
 Et la tasse féconde ¹
 Peupla le pauvre monde
 De tant de maux qu'il a.

Ah! le méchant courage
 Des hommes de notre âge
 N'endure par ses faits ,
 Que Jupiter estuie, ²
 Sa foudre qui s'ennuie
 De voir tant de méfaits.

¹ La boîte de Pandore.

² Estuie : renferme, éteigne.

IV.

Quand je suis vingt ou trente mois
 Sans retourner en Vendômois ,
 Plein de pensées vagabondes ,
 Plein d'un remords et d'un souci ,
 Aux rochers je me plains ainsi ,
 Aux bois , aux antres et aux ondes :

Rochers, bien que soyez âgés
 De trois mille ans , vous ne changez
 Jamais ni d'éclat ni de forme :
 Mais toujours ma jeunesse fuit ,
 Et la vieillesse qui me suit,
 De jeune en vieillard me transforme .

Bois, bien que perdiez tous les aus,
 En l'hiver, vos cheveux mouvants,
 L'an d'après qui se renouvelle,
 Renouvelle aussi votre chef :
 Mais le mien ne peut derechef
 Ravoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis vu chez vous
 Avoir jadis verts les genoux,
 Le corps habile et la main bonne :
 Mais ores j'ai le corps plus dur
 Et les genoux que n'est le mur
 Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez
 Et vous menez et ramenez
 Vos flots d'un cours qui ne séjourne :
 Et moi, sans faire long séjour,
 Je m'en vais de nuit et de jour
 Au lieu d'où plus on ne retourne.

V.

Ma douce jouvence est passée,
 Ma première force est cassée,
 J'ai la dent noire et le chef blanc,
 Mes nerfs sont dissous, et mes veines,
 Tant j'ai le corps froid, ne sont pleines
 Que d'une eau rousse au lieu de sang.

Adieu ma lyre, adieu fillettes,
 Jadis mes douces amourettes,
 Adieu, je sens venir ma fin :
 Nul passe-temps de ma jeunesse

Ne m'accompagne en ma vieillesse,
Que le feu, le lit et le vin.

J'ai la tête tout étourdie
De trop d'ans et de maladie,
De tous côtés le soin¹ me mord ;
Et soit que j'aïlle ou que je tarde
Toujours après moi je regarde
Si je verrai venir la mort ,

Qui doit, ce me semble, à toute heure
Me mener là bas où demeure
Je ne sais quel Pluton qui tient
Ouvert à tous venants un antre ,
Où bien facilement on entre .
Mais d'où jamais on ne revient.

¹ soin : souci, peine.

VI.

Pourquoi, chétif laboureur,
As-tu peur d'un empereur
Qui doit bientôt, légère ombre,
Des morts accroître le nombre?
Ne sais-tu qu'à tout chacun ,
Le port d'enfer est commun ,
Et qu'une âme impériale
Aussi tôt là-bas dévale
Dans le bateau de Charon
Que l'âme d'un bûcheron?

Courage, coupeur de terre !
Ces grands foudres de la guerre
Non plus que toi n'iront pas

Armés d'un plastron là bas,
 Comme ils allaient aux batailles :
 Autant leur vaudront leurs mailles,
 Leurs lances et leur estoc¹,
 Comme à toi vaudra ton soc.

Le bon juge Rhadamante
 Assuré ne s'épouvante
 Non plus de voir un harnois
 Là bas qu'un levier de bois,
 Ou voir une souquenie²
 Qu'une robe bien garnie,
 Ou qu'un riche accoutrement
 D'un roi mort pompeusement.

¹ Estoc : épée.

² Souquenie : souquenille.

VII.

Les épis sont à Cérés,
 Aux dieux bouquins¹ les forêts,
 A Chlore² l'herbe nouvelle,
 A Phébus le vert laurier,
 A Minerve l'olivier,
 Et le beau pin à Cybèle :

Aux Zéphyres le doux bruit,
 A Pomone le doux fruit,
 L'onde aux Nymphes est sacrée³,
 A Flore les belles fleurs :
 Mais les soucis et les pleurs
 Sont sacrés à Cythérée.

¹ Les dieux bouquins Les Faunes d'ore et des gazons.
 aux pieds de bouc.

³ Sacrés : consacrés.

² Chlore : Chloris, déesse de la ver-

VIII (*).

Le petit enfant Amour
Cueillait des fleurs à l'entour
D'une ruche, où les avettes¹
Font leurs petites logettes ;

Comme il les allait cueillant,
Une avette sommeillant
Dans le fond d'une fleurette,
Lui piqua la main douillette.

Sitôt que piqué se vit,
Ah ! je suis perdu, ce dit,
Et, s'encourant vers sa mère,
Lui montra sa plaie amère :

Ma mère, voyez ma main,
Ce disait Amour, tout plein
De pleurs, voyez quelle enflure
M'a faite une égratignure !

Alors Vénus se sourit,
Et en le baisant le prit,
Puis sa main lui a soufflée
Pour guérir sa plaie enflée.

Qui t'a, dis-moi, faux garçon,
Blessé de telle façon ?
Sont-ce mes Grâces riantes
De leurs aiguilles poignantes ?

Nenny, c'est un serpenteau,

¹ *Avettes* : abeilles ; du latin *apes*.

(*) Imitation d'Anacréon.

Qui vole au printemps nouveau
Avecque deux ailerettes
Çà et là sur les fleurettes.

Ah ! vraiment je le connois,
Dit Vénus, les villageois
De la montagne d'Hymette
Le surnomment Mélissette ¹.

Si donques un animal
Si petit, fait tant de mal,
Quand son alêne épointonne ²
La main de quelque personne,

Combien fais-tu de douleur,
Au prix de lui, dans le cœur
De celui en qui tu jettes
Tes venimeuses sagettes ³ ?

¹ En grec : μέλισσα, abeille.

comme un poinçon.

² Alêne épointonne : aiguillon piqué

³ Sagettes : flèches ; du latin sagitta.

IX.

Naguère chanter je voulois
Comme Francus au bord Gaulois
Avec sa troupe vint descendre ;
Mais mon luth, pincé de mon doigt,
Ne voulait, en dépit de moi,
Que chanter Amour et Cassandre.

Je pensais, d'autant que toujours
J'avais dit sur lui mes amours,
Que ses cordes par long usage
Chantaient d'amour, et qu'il fallait
En mettre d'autres, s'on voulait

Lui apprendre un autre langage.

Dès la même heure il n'y eut fût¹,
 Ni archet changé qui ne fût,
 Ni chevilles, ni chanterelles ;
 Mais après qu'il fut remonté,
 Plus fort que devant a chanté
 D'autres amours toutes nouvelles.

Or adieu donc, prince Francus,
 Ta gloire sous tes murs vaincus
 Se cachera toujours pressée,
 Si à ton neveu, notre roi,
 Tu ne dis qu'en l'honneur de toi
 Il fasse ma lyre crossée².

¹ Fût : bois du luth.

² Il récompense mon travail par une abbaye.

X.

Dieu vous gard', messagers fidèles
 Du printemps, vites arondelles,
 Huppés, cocus, rossignolets,
 Tourtres¹, et vous, oiseaux sauvages,
 Qui de cent sortes de ramages
 Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard', belles paquerettes,
 Belles roses, belles fleurettes,
 Et vous, boutons jadis connus
 Du sang d'Ajax et de Narcisse :
 Et vous, thym, anis et mélisse,
 Vous soyez les bien revenus.

¹ Tourtres : tourtereaux.

Dieu vous gard' , troupe diaprée
 Des papillons qui par la prée
 Les douces herbes suçotez :
 Et vous, nouvel essaim d'abeilles ,
 Qui les fleurs jaunes et vermeilles
 De votre bouche baisotez :

Cent mille fois je resalue
 Votre belle et douce venue :
 Oh ! que j'aime cette saison ,
 Et ce doux caquet des rivages ,
 Au prix ¹ des vents et des orages
 Qui m'enfermaient en la maison !

¹ Au prix : en comparaison.

XI.

Bel Aubépin fleurissant ,
 Verdissant ,
 Le long de ce beau rivage ,
 Tu es vêtu jusqu'au bas
 Des longs bras
 D'une lambrunche ¹ sauvage.

Deux camps de rouges fourmis
 Se sont mis
 En garnison sur ta souche :
 Dans les pertuis de son tronc ,
 Tout du long ,
 Les avettes ont leur couche.

Le chantre rossignolet
 Nouvelet ,

¹ Lambrunche : vigne ; du latin *labrusca* , vigne sauvage.

Courtisant sa bien-aimée ,
 Pour ses amours alléger.
 Vient loger
 Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cime il fait son nid
 Tout uni
 De mousse et de fine soie,
 Où les petits écloront ,
 Qui feront
 De mes mains la douce proie.

Or, vis, gentil aubépin ,
 Vis sans fin ,
 Vis sans que jamais tonnerre ,
 Ou la cognée, ou les vents ,
 Ou les temps,
 Te puissent ruer ² par terre.

² Ruer : jeter, renverser; du latin *ruere*.

XII (*).

Du Grand Turc je n'ai souci,
 Ni du Grand Tartare aussi;
 L'or ne maîtrise ma vie,
 Aux rois je ne porte envie :
 Je n'ai souci que d'aimer
 Moi-même, et me parfumer
 D'odeurs, et qu'une couronne
 De fleurs le chef m'environne.
 Je suis, mon Belleau (**), celui

(*) Cette pièce est imitée d'Anacréon.

(**) Voy. *Amours*, II, 9.

Qui veut vivre cejourd'hui :
L'homme ne saurait connaître
Si un lendemain doit être.

Vulcain, en faveur de moi,
Je te prie, dépêche-toi
De me tourner une tasse
Qui de profondeur surpasse
Celle du vieillard Nestor :
Je ne veux qu'elle soit d'or,
Sans plus fais-la-moi de chêne,
Ou de lierre ou de frêne.

Ne m'aggrave¹ point dedans
Ces grands panaches pendants,
Plastrons, morions ni armes :
Qu'ai-je souci des alarmes,
Des assauts et des combats?

Aussi, ne m'y grave pas
Ni le soleil, ni la lune,
Ni le jour, ni la nuit brune,
Ni les astres, ni les Ours² :
Je n'ai souci de leur cours,
Encore moins de leur charrette,
D'Orion, ni de Boëte³.

Mais peins-moi, je te suppli,
D'une treille le repli⁴
Non encore vendangée :
Peins une vigne chargée
De grappes et de raisins,
Peins-y des fouleurs de vins :

¹ *Agrave* : grave.

² *Ours* : constellations.

³ *Boëte* : le Bouvier.

⁴ *Le repli* : les rameaux tortueux.

Le nez et la rouge trogne
D'un Silène et d'un ivrogne.

XIII (*).

Les Muses lièrent un jour
De chaînes de roses Amour,
Et pour le garder le donnèrent
Aux Grâces et à la Beauté,
Qui, voyant sa déloyauté,
Sur Parnasse l'emprisonnèrent.

Sitôt que Vénus l'entendit,
Son beau ceston¹ elle vendit
A Vulcain, pour la délivrance
De son enfant, et tout soudain,
Ayant l'argent dedans la main,
Fit aux Muses la révérence.

Muses, déesses des chansons,
Quand il faudrait quatre rançons
Pour mon enfant, je les apporte.
Délivrez mon fils prisonnier :
Mais les Muses l'ont fait lier
D'une chaîne encore plus forte.

Courage doncques, amoureux,
Vous ne serez plus langoureux,
Amour est au bout de ses ruses,
Plus n'oserait, ce faux garçon,

¹ Ceston : ceste, ceinture de Vénus

(*) Imitée d'Anacréon.

Vous refuser quelque chanson,
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

XIV (*).

Pourtant si j'ai le chef plus blanc
Que n'est d'un lis la fleur éclosé ,
Et toi le visage plus franc
Que n'est le bouton d'une rose ;

Pour cela moquer il ne faut
Ma tête de neige couverte :
Si j'ai la tête blanche en haut ,
L'autre partie est assez verte.

Ne sais-tu pas , toi qui me fuis ,
Que pour bien faire une couronne
Où quelque beau bouquet , d'un lis
Toujours la rose on environne ?

(*) Imitée d'Anacréon.

XV (*).

La terre les eaux va buvant ,
L'arbre la boit par sa racine ,
La mer salée boit le vent ,
Et le soleil boit la marine ¹.

Le soleil est bu de la lune ,
Tout boit soit en haut ou en bas :

¹ La marine : la mer.

(*) Imitée d'Anacréon.

Suivant cette règle commune,
Pourquoi donc ne boirions-nous pas ?

XVI (*).

Ah ! si l'or pouvait allonger
D'un quart d'heure la vie aux hommes,
De soin on devrait se ronger
Pour l'entasser à grandes sommes,

Afin qu'il pût servir de prix
Et de rançon à notre vie,
Et que la mort, en l'ayant pris,
Remît au corps l'âme ravie.

Mais puisqu'on ne la peut tarder¹
Pour don ni pour or qu'on lui offre,
Que me servirait de garder
Un trésor moisi dans mon coffre ?

Il vaut mieux, Jamin, s'adonner
A feuilleter toujours un livre,
Qui plutôt que l'or peut donner
Malgré la mort un second vivre².

¹ *Tarder* : retarder.

Le poète entend par là l'immortalité

² *Un second vivre* : une seconde vie. des écrivains célèbres.

(*) Imitée d'Anacréon.

XVII.

Jeanne, en te baisant tu me dis
Que j'ai le chef à demi gris,
Et toujours me baisant tu veux

De l'ongle ôter mes blancs cheveux ,
Comme si le poil blanc ou noir
Sur le baiser avait pouvoir ;

Mais, Jeanne, tu te trompes fort :
Un cheveu blanc est assez fort
Pour te baiser, pourvu que point
Tu ne veuilles de l'autre point.

XVIII (*).

Versons ces roses en ce vin ,
En ce bon vin versons ces roses
Et buvons l'un à l'autre , afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses
Preignent en buvant quelque fin.

La belle rose du printemps ,
Aubert¹, admonète² les hommes
Passer joyeusement le temps ,
Et pendant que jeunes nous sommes ,
Ébattre la fleur de nos ans.

Tout ainsi qu'elle défleurit
Fanie³ en une matinée ,
Ainsi notre âge se flétrit ,
Las! et en moins d'une journée
Le printemps d'un homme périt.

Ne vis-tu pas hier, Brinon ,
Parlant et faisant bonne chère ,
Qui, las! aujourd'hui n'est sinon

¹ Aubert Brinon, conseiller du roi,
protecteur et ami de Ronsard.

² Admonète : avertit.

³ Fanie : fanée.

(*) Imitée d'Anacréon.

Qu'un peu de poudre en une bière ,
Qui de lui n'a rien que le nom ?

Nul ne dérobe son trépas : .
Charon serre tout en sa nasse ,
Rois et pauvres tombent là-bas :
Mais cependant le temps se passe ,
Rose , et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris ,
La rose est des fleurs la plus belle ,
Et dessus toutes a le prix ;
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La rose est le bouquet d'Amour ,
La rose est le jeu des Charites ,
La rose blanchit tout autour ,
Au matin, de perles petites
Qu'elle emprunte du point du jour.

La rose est le parfum des Dieux ,
La rose est l'honneur des pucelles ,
Qui leur sein beaucoup aiment mieux
Enrichir de roses nouvelles
Que d'un or tant soit précieux.

Est-il rien sans elle de beau ?
La rose embellit toutes choses ,
Vénus de roses a la peau ,
Et l'aurore a les doigt de roses ,
Et le front le Soleil nouveau.

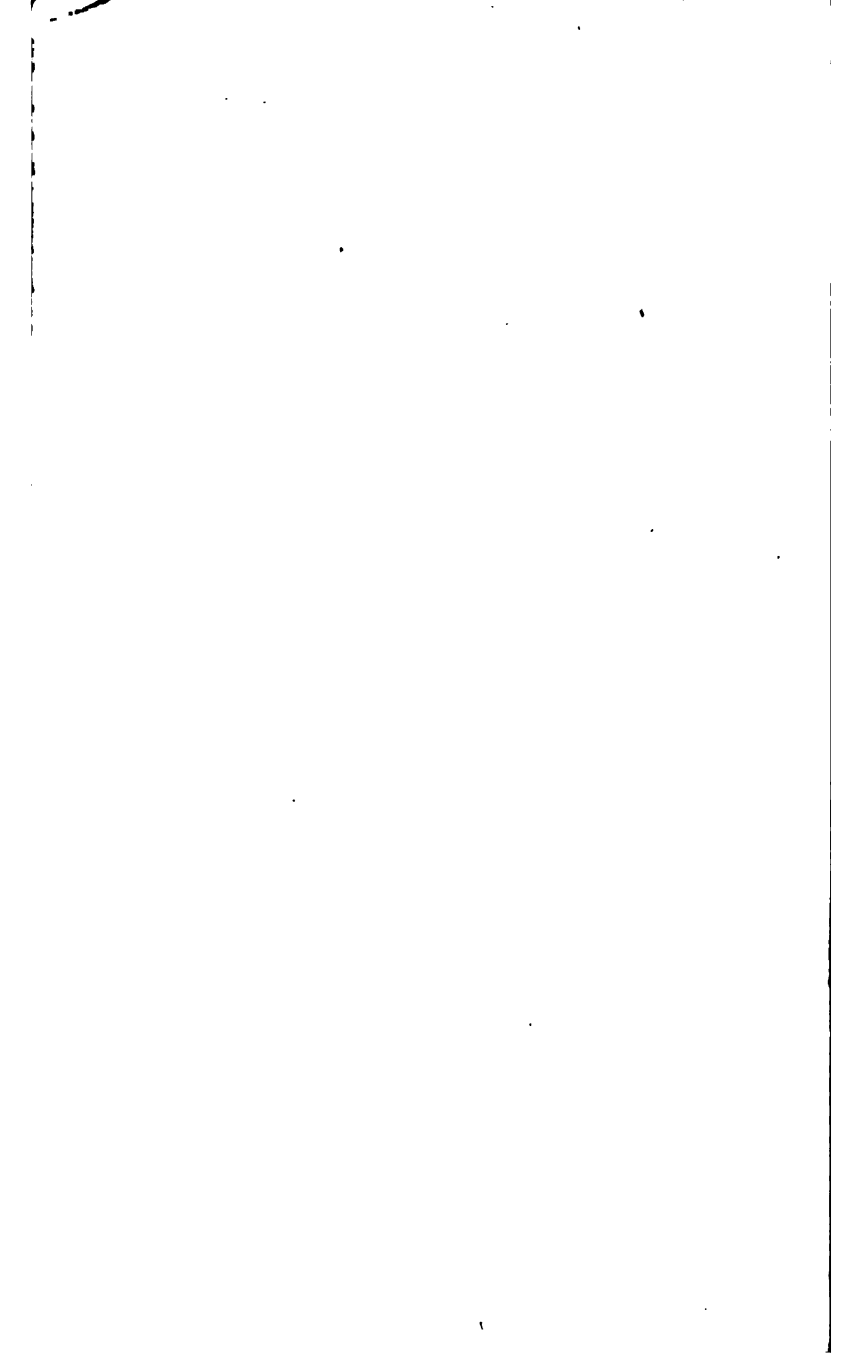
Les Nymphes de rose ont le sein ,
Les coudes , les flancs et les hanches ,
Hébé de roses a la main ,
Et les Charites , tant soient blanches ,

Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un laurier de victoire :
Sus, appelons le deux fois né¹,
Le bon père, et le faisons boire,
De cent roses environné.

Bacchus, épris de la beauté
Des roses aux feuilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais été,
Quand en chemise sous les treilles
Il boit au plus chaud de l'été.

¹ Surnom de Bacchus, qui du sein de sa mère passa dans la cuisse de Jupiter.



LE

CINQUIÈME LIVRE DES ODES^(*).

I.

A MADAME MARGUERITE ^(**),

DEPUIS DUCHESSE DE SAVOIE.

Vierge dont la vertu redore
Cet heureux siècle qui t'adore,
Non pour être fille de Roi,
Pour être duchesse, ou pour être
Si proche en sang du roi mon maître,
Qu'il n'a point d'autre sœur que toi ;

Mais bien pour être seule en France
Et la colonne et l'espérance
Des Muses, la race des Dieux,
Que ta sainte grandeur embrasse,
Suivant le naïf¹ de ta race,
Qui d'astres a peuplé les cieux.

Les Muses d'une sage envie
Tu suis, pour guides de ta vie,
Et non les vers tant seulement :
Mais tu adjoins à leur science
Leur innocente conscience,
Et leurs beaux dons également.

¹ *Le naïf* : le naturel.

(*) Le V^e livre des odes fut imprimé à Paris en 1653.

(**) Cette ode est adressée à la fille de François I^{er}, d'abord duchesse de Berri, et qui épousa en 1559 Emmanuel Philibert, duc de Savoie. Elle protégea les lettres et les savants.

Que sert à la princesse d'être
 A toutes sciences adestre ¹,
 Et mille fois Platon revoir,
 Si par l'étude tout sur l'heure
 Sa vie n'est faite meilleure,
 Mariant les mœurs au savoir?

Les mœurs au savoir tu maries,
 Et le savoir aux mœurs tu lies,
 Assemblés d'un nœud gordien,
 T'égarant loin du populaire,
 Et de son bruit qui ne peut plaire
 Aux filles de l'Olympien ².

Les riches maisons somptueuses,
 Et les cités présomptueuses,
 Par l'orgueil d'un mur s'élevant,
 Où les rois tant de bien dépensent,
 Ne sont les lieux où elles dansent,
 Le Cynthien ³ sonnait devant ;

Mais sur les rives reculées,
 Ou dessous l'abri des vallées,
 Ou dessous les tertres bossus,
 Ou entre les forêts sauvages,
 Ou par le secret des rivages,
 Ou dans les antres bien moussus.

Point ou peu ne hantent la table
 Des Dieux d'Homère, délectable,
 Pour les vins versés de la main
 Du Troyen⁴, fuyant les viandes
 Délicieusement friandes
 Qui ne font qu'irriter la faim.

¹ *Adestre* : adroite.

² Les Muses, filles de Jupiter.

³ Apollon.

⁴ Ganymède.

Quand quelqu'un de Pallas devise ,
 Les Muses approuvent l'emprise
 De filer, de tistre ¹, d'ourdir,
 D'imposer nouveaux noms aux villes,
 Et sous les polices civiles
 Ne laisser les lois engourdir.

Mais d'aller horrible à la guerre ,
 De pousser les cités par terre ,
 Et vierge hanter les combats ;
 Coiffer d'un morion sa tête ,
 Et l'ombrager d'une grand' crête ,
 Les Muses ne l'approuvent pas.

Aussi vaut-il mieux que la gloire
 Des femmes vive en la mémoire
 Par autres travaux plus duisans ²
 Que par ceux-là des Amazones :
 Auquel jugement tu t'adonnes ,
 Dès le premier fil de tes ans.

Car bien que ta royale vie
 Soit de délices assouvie ,
 Pourtant, vierge, si fraudes-tu ³
 Les haims ⁴ qui la jeunesse appâtent ,
 Et jamais ta bouche ne gâtent ,
 Rebouchés ⁵ contre ta vertu.

Ta raison toujours attempée ⁶
 Ne veut souffrir être trompée
 Par leur mignard affolement ,
 • Ni ta prudence non commune ,
 Que nulle chance de fortune

¹ *Tistre* : tisser.

² *Duisans* : convenables.

³ *Si fraudes-tu* : tu évites, tu trompes.

⁴ *Haims* : hameçons, appâts.

⁵ *Rebouchés* : émoussés.

⁶ *Solidement attempée*

Ne peut ébranler nullement.

Aussi ces maisons tant prisées
D'un or émaillé lambrissées,
Fontainebleau, Chambord¹, ne sont
Les séjours où tant tu t'amuses,
Que parmi les antres des Muses,
Compagne des vers qu'elles font :

Estimant trop meilleur de vivre
Coie² et tranquille, que de suivre
Cet orgueil par toi rejeté ;
Et, loin du populaire, écrire
Je ne sais quoi qui puisse dire
Que quelquefois tu as été³

O des princesses la lumière,
De quelle louange première,
Commencerai-je à te vanter,
Et de mille dont tu abondes,
Quelles dernières ou secondes
Cloront⁴ la fin de mon chanter⁵?

Dirai-je que tes yeux enchantent
Les plus constants qui se présentent
Devant ta face, et vitement
De ta voix douce et nonpareille
Leur tires l'âme par l'oreille
D'un vertueux enchantement?

Dirai-je si quelqu'un souhaite
De se feindre nouveau poète,
Il ne doit sinon éprouver

¹ Chambord (Loir-et-Cher), château
bâti par François I^{er}.

² Cote : en repos.

³ Rappeler ta vie à la postérité.

⁴ Cloront : termineront.

⁵ De mes chants.

Quelle est ta vertu, sans qu'il songe
Dessus Parnasse, ou qu'il se plonge
En Permesse pour s'abreuver?

Dirai-je comme tu rabaisses
La pompe des autres princesses,
Te balançant d'un juste poids,
Entre lesquelles ta prudence
Flamboie en pareille évidence
Que ton frère par-sus les rois?

Dirai-je que les ans qui tournent
De pas qui jamais ne séjournent,
N'ont rien vu de semblable encor
A la grandeur de ton courage,
Ni ne verront, bien que notre âge
Change son fer au premier or¹?

C'est toi, princesse, qui animes
Nos vers et les fais magnanimes
Pour les élever jusqu'aux cieux.
Et qui fais nos chants poétiques
Égaler les vers des antiques
Par un oser² ingénieux.

C'est toi qui portes sur tes ailes
Le saint honneur des neuf pucelles
Obéissantes à ta loi;
C'est toi seule qui ne dédaignes
De les avouer pour compaignes,
Filles d'un grand dieu comme toi³.

N'est-ce pas toi, docte princesse,
Ainçois⁴, ô mortelle déesse,
Qui me donnas cœur de chanter?

¹ L'or du premier âge.

² Un oser : une audace.

³ Comme tu l'es toi-même.

⁴ Ainçois : plutôt.

Et qui m'ouvris la fantaisie
De trouver quelque poésie
Qui pût tes grâces contenter ?

Mais que ferai-je à ce vulgaire
A qui jamais je n'ai su plaire ,
Ni ne plais , ni plaire ne veux ?
Porterai-je la bouche close
Sans plus méditer quelque chose
Qui puisse étonner nos neveux ?

L'un crie que trop je me vante ,
L'autre que le vers que je chante
N'est pas bien joint ni maçonné ;
L'un prend horreur de mon audace ,
Et dit que sur la grecque trace
Mon œuvre n'est point façonné.

Je déments leur langue au contraire ,
Comme l'ayant bien su peindre
Dessus le moule des plus vieux ,
Et comme cil¹ qui ne s'égare²
Des vers repliés³ de Pindare ,
Inconnus de mes envieux.

Lors me voyant en assurance,
Je publierai parmi la France
Le los⁴ de ta divinité ,
Tes vertus , bontés et doctrine ,
Les vrais boucliers de ta poitrine ,
Sacrée⁵ à la virginité :

Afin qu'après ma voix fidèle ,

¹ Cil : celui.

² Ne s'égare : ne s'écarte.

³ Sens du latin *flexi* : à la cadence

et au rythme variés.

⁴ Los : louange.

⁵ Sacrée : consacrée.

La mère, au soir à la chandelle,
 Pirouettant les fuseaux pleins,
 Conte tes vertus précieuses
 A ses filles non ocieuses ¹
 Pour tromper le temps et leurs mains.

Peut-être aussi, alors que l'âge
 Aura tout brouillé ton lignage ²,
 Le peuple qui lira mes vers,
 Etonné d'une gloire telle,
 Ne te dira femme mortelle,
 Mais sœur de Pallas aux yeux verts ;

Et te fera des édifices,
 Tous enfumés de sacrifices,
 Si bien que le siècle à venir
 Ne connaîtra que Marguerite,
 Immortalisant ton mérite
 D'un perdurable ³ souvenir.

¹ *Ocieuses* : paresseuses ; du latin *otiosus*.

² *Lignage* : race.

³ *Perdurable* : immortel ;

II (*).

Que sert à l'homme de piller
 La riche et heureuse Arabie,
 Et de ses moissons dépouiller
 Soit la Sicile ou la Libye,
 Ou dérober l'Inde ennoblie
 Des trésors de son bord gemmé ¹,

¹ *Gemmé* : orné de pierres précieuses ; du latin *gemma*.

(*) Cette ode est adressée à M. de Lignery, partant pour l'armée d'Italie.

S'il n'aime et s'il n'est point aimé?
 Si tout le monde le dédaigne,
 Si nul second ne l'accompagne,
 Solliciteux¹ de son ami,
 Comme un Patrocle accompagnable
 Suivait Achille, fût² parmi
 La nue la plus effroyable
 Des Lyciens, lorsqu'odieux
 Contre Priam soufflait son ire,
 Fût quand paisible sur la lyre
 Chantait les hommes et les Dieux?

Le temps qui a commandement
 Vainqueur des masses sourcilleuses,
 Qui dévalent leur fondement
 Jusques aux ondes sommeilleuses,
 Ni les menaces orgueilleuses
 Des fiers tyrans ne sauraient pas
 Ecrouter ni ruer à bas
 La ferme amour que je te porte,
 Tant elle est en sa chaîne forte;
 Et si avec toi librement
 Je ne puis franchir les montagnes³
 Qu'Annibal cassa durement,
 Haineux des latines campagnes,
 Pourtant ne méprise ma foi :
 Car l'âpre soin qui m'enchevêtre,
 Seul m'alente⁴, et m'engarde d'être
 Prompt à voler avecque toi.

Mais s'il te plaît de retenir
 Ta fuite dispost⁵ et légère,

¹ *Solliciteux* : inquiet, soigneux; du latin *sollicitus*.

² Fût-cc.

³ Les Alpes.

⁴ *M'alente* : me retarde.

⁵ *Disposte* : prompt.

Jusqu'au temps qu'on voit revenir
 L'aronde ¹, des fleurs messagère ;
 De prompte jambe voyageuse
 Je te suivrai, fût pour trouver
 L'onde où Phébus vient abreuver
 Ses chevaux suant de la course,
 Ou du Nil l'incertaine source.
 Mais si le désir courageux
 Te pique tant qu'il t'importune
 De forcer l'hiver outrageux,
 Et la saison mal-opportune,
 Marche, fuis, va légèrement :
 L'oiseau ménalien Mercure ²,
 Le dieu qui des passans a cure,
 Te puisse guider dextrement !

Ces glacés pelotons volans ³
 Que l'orage par les monts boule ⁴,
 Ne te soient durs ni violens :
 Et l'eau qui par ravines coule
 Du jus de la neige qui roule,
 Demeure coie sans broncher
 Quand tu voudras en approcher :
 La froide gorge Thracienne
 Et la pluvieuse Libyenne
 Serrent leurs vents audacieux ;
 Que rien sur les monts ne résonne
 Fors un Zéphyre gracieux,
 Imitant ton luth quand il sonne ;
 Phébus aussi qui a connu
 Combien son poète te prise,
 Clair par les champs te favorise,

¹ Aronde : hirondelle.

³ Les avalanches.

² Mercure, né sur le Ménale, est représenté avec des ailes aux talons.

⁴ Arrondit en boule.

Et sa sœur au beau front courou ¹.

Quand tu te seras approché
Des belles plaines d'Italie,
Vis, Lignery, pur du péché
Qui l'amitié première oublie :
N'endure que l'âge délie
Le nœud que les Grâces ont joint.

O temps où l'on ne souloit point
Courir à l'onde Hyperborée !
Telle saison fut bien dorée,
En laquelle on se contentait
De voir de son toit la fumée,
Lorsque la terre on ne hantait
D'un autre soleil allumée ² :
Et les mortels, heureux alors,
Remplis d'innocence naïve,
Ne connaissaient rien que la rive
Et les flancs de leurs prochains bords.

Tu me diras à ton retour
Combien de lacs et de rivières
Et de remparts ferment le tour
Des villes en murailles fières :
Quelles cités vont les premières
En renom ; et je te dirai
Les vers troyens que j'écrirai
En ma Franciade avancée,
Si le roi mûrit ma pensée.
Tandis sous le Loir je suivrai
Un petit taureau que je voue
A ton retour, qui jà sevré,
Sans mère par les fleurs se joue,

¹ Diane, la lune.

² Allumée : éclairée.

Blanchissant d'une note ¹ au front :
 Sa marque imite de la lune
 Les feux courbés , quand l'une et l'une
 De ses deux cornes se refont.

¹ Une note : une marque

III

Sur tous parfums j'aime la rose
 Dessus l'épine en mai décroise ¹,
 Et l'odeur de la belle fleur
 Qui de sa première couleur
 Pare la terre, quand la glace
 Et l'hiver au soleil font place ²

Les autres boutons vermeillets,
 La giroflée et les œillêts,
 Et le bel émail qui varie
 L'honneur gemmé d'une prairie,
 En milles lustres s'éclatant,
 Ensemble ne me plaisent tant
 Que fait la rose pourperette,
 Et de Mars la blanche fleurette .

Que saurai-je pour le doux flair ³
 Que je sens au moyen de l'air
 Prier pour vous deux autre chose,
 Sinon que toi bouton de rose,
 Du teint de honte ⁴ accompagné,
 Sois toujours en mai rebaigné
 De la rosée qui doux glisse,
 Et jamais juin ne te fanisse?

¹ Déclose : éclose.

² La violette.

³ Flair : odeur.

⁴ Du rouge de la pudeur.

Ni à toi , fleurette de Mars ,
 Jamais l'hiver lorsque tu pars
 Hors de la terre , ne te fasse
 Pencher morte dessus la place ;
 Ains toujours , malgré la froideur ,
 Puisses-tu de ta suave odeur
 Nous annoncer que l'an se vire ¹
 Plus doux vers nous , et que Zéphyre
 Après le tour du fâcheux temps ²
 Nous ramène le beau printemps !

¹ *Se vire* : tourne.² L'hiver.

IV.

Je veux , Muses aux beaux yeux ,
 Muses mignonnes ¹ des Dieux ,
 D'un vers qui coule sans peine
 Louanger 'une fontaine ;
 Sus donc , Muses aux beaux yeux ,
 Muses , mignonnes des Dieux ,
 D'un vers qui coule sans peine ,
 Louangeons une fontaine.

C'est à vous de me guider ,
 Sans vous je ne puis m'aider ,
 Sans vous , brunettes ² , ma lyre
 Rien de bon ne saurait dire.
 Mais , brunettes aux beaux yeux ,
 Brunes mignonnes des Dieux ,
 S'il vous plaît tendre ma lyre ,
 Et m'enseigner pour redire
 Les vers que dits vous m'aurez ,

¹ *Mignonnes* : favorites.² *Brunettes* : aux cheveux noirs.

Lors, brunettes, vous m'oïrez
A nos françaises oreilles
Chanter vos douces merveilles.

O beau cristal murmurant,
Que le ciel est azurant ¹
D'une belle couleur blue ²,
Où ma dame toute nue
Lava son beau teint vermeil
Qui retenait le soleil,
Et sa belle tresse blonde,
Tresse aux Zéphirs vagabonde,
Comme Cérès émouvant
La sienne aux soupirs du vent:
Tresse vraiment aussi belle
Que celle d'Amour, où celle
Qui va de crêpes reflos ³
Frappant d'Apollon le dos.

C'est toi, belle fontenette,
Où ma douce mignonnette
A miré ses yeux dedans,
Ainçois ⁴deux astres ardents,
Que la gaie Cyprienne,
Erycine, Idalienne ⁵,
Sur ceux des Grâces loutrait,
Et pour siens les avoürait,
Tant leur mignotise ⁶ darde
D'Amours à qui les regarde.

C'est toi qui dix mille fois
As relavé les beaux doigts
De ma douce mignonnette

¹ Coloré en azur.

² Blue : bleue.

³ De boucles repliées.

⁴ Ainçois : ou plutôt.

⁵ Trois surnoms de Vénus.

⁶ Mignotise : grâce mignonne.

Dedans ta douce ondelette.
 Doigts qui en beauté vaincus
 Ne sont de ceux de Bacchus,
 Tant leurs branchettes sont pleines
 De mille rameuses veines,
 Par où coule le beau sang
 Dedans leur ivoire blanc :
 Ivoire où sont cinq perlettes
 Luisantes, claires et nettes,
 Ornant les bouts finissants
 De cinq boutons fleurissants.

C'est toi, douce fontelette,
 Qui dans ta froide ondelette
 As baigné ses deux beaux pieds
 Pieds de Thétis déliés¹ :
 Et son beau corps qui ressemble
 Aux lis et roses ensemble :
 Corps, qui pour l'avoir vu nu
 M'a fait Actéon cornu²,
 Me transformant ma nature
 En sauvagine³ figure :
 Mais de ce mal ne se deult⁴
 Mon cœur puisqu'elle le veut.

C'est toi, douce fontelette,
 Dont la mignarde ondelette
 A cent fois baisé les brins⁵
 De ses boutons cinabrins⁶,
 De ses lèvres pourperées,
 De ses lèvres nectarées⁷,

¹ Thétis aux pieds d'argent, dans Homère.

² Actéon changé en cerf pour avoir vu Diane au bain.

³ De bête sauvage.

⁴ *Se douloir* : se plaindre, souffrir ; du latin *dolere*.

⁵ *Brins* : bouts.

⁶ *Cinabrins* : rouge comme le cinabre.

⁷ Douces comme le nectar.

De ses roses de qui sort
Le ris qui cause ma mort.

C'est toi qui laves sa hanche,
Sa grève¹ et sa cuisse blanche,
Et son qui ne fait encor
Que se friser de fils d'or.

C'est toi, quand la porte-flamme,
La Chienne du ciel enflamme
Le monde de toutes parts,
Qui vois les membres épars²
De ma dame sur ta rive,
Lorsque sur l'herbette oisive
Le somme en ses yeux glissant
Flatte son corps languissant :
Et lorsque le vent secoue
Son sein, où pris il se joue,
Et le fait d'un doux souffler
Rabaisser et puis renfler :

Elle dessus ton rivage
Ressemble à un bel image³
Fait de porphyre veineux,
S'il ne fût que ses cheveux
La découvrent sur ta rive :
Et que les oiseaux perchés,
De leurs cols demi-penchés
En rejargonnant l'épient⁴,
Et de se tenir s'oublient
Sur la branche, tant l'ardeur
De ses yeux brûle leur cœur;
Et trépignant dedans l'arbre,

¹ *Greve* : jambe.

² *Épars* : étendus.

³ Une belle statue.

⁴ *L'épient* : la regardent.

Font dessus son sein de marbre
 Écouler dix mille fleurs,
 Fleurs de dix mille couleurs,
 Qui tombent comme une nue :
 Si bien qu'on ne peut savoir,
 A la voir, et à les voir,
 Laquelle ou de la fleurette,
 Ou d'elle est la plus douillette ¹.

Vraiment, cristal azuré,
 Cristal galement emmuré
 D'une belle herbe fleurie,
 Pour avoir fait à m'amie
 Un doux chevet de ton bord,
 Quand languissante elle dort :
 Je t'assure, ondette chère,
 Que jamais ainsi qu'Homère,
 Noire ne t'appellerai,
 Mais toujours je te lourai
 Pour claire, pour argentine,
 Pour nette, pour cristalline :
 Et te suppli' de vouloir
 Ains ² qu'entrer dedans le Loir
 D'une course serpentièrè,
 Recevoir l'humble prière
 Que je fais dessus tes flots,
 Et recevoir en ton los ³
 Ces lis et ces belles roses
 Que je verse à mains décloes ⁴,
 Avec du miel et du lait,
 Dessus ton sein ondelet,
 Et ces beaux vers que j'engrave
 Au bord que ton onde lave.

¹ Douillette : tendre, fraîche.

² Ains : avant.

³ En ton los : en ton honneur.

⁴ Décloes : ouvertes.

Vive source désormais
 Puissest-tu pour tout jamais
 Plus qu'argent être luisante,
 Et que la chienne cuisante¹
 Jamais dedans ton vaisseau
 Ne fasse tarir ton eau.

Toujours les belles Nâïades,
 Oréades, et Dryades
 S'entre-serrant par les mains,
 Jointes avec les Sylvains,
 Puissest rouler leurs carolles²
 Autour de tes rives molles,
 Et Pan, trépignant menu,
 De son ergot mi-cornu
 Guide le premier la danse
 A la loi de la cadence.

Jamais le lascif troupeau,
 L'aiglelet et le chevreau
 Ne broutent tes rives franches,
 Ni jamais feuilles ni branches
 Ne puissent troubler ton fond,
 Tombant d'en haut sur ton front,
 Front en qui ma Cythérée
 A sa face remirée :
 Ni jamais quelque Roland,
 Epoin d'amour violent,
 Ne honnisse ta belle onde³;
 Mais sans cesse vagabonde,
 Caquetant sur ton gravois
 D'une flo-flottante voix,
 Toujours sa course verrée⁴
 Se joigne à l'onde Loirée.

¹ La chienne cuisante : la canicule. rioste.

² Carolles : danses.

³ Souvenir d'un passage de l'A-

⁴ Verrée : claire comme le verre.

Mais adieu, fontaine, adieu,
 Tressillante par ce lieu
 Vous courez perpétuelle
 D'une course pérennelle,
 Vive sans jamais tarir :
 Et je dois bientôt mourir,
 Et je dois bientôt en cendre,
 Aux Champs-Élysés descendre ;
 Sans qu'il reste rien de moi
 Qu'un petit je ne sais quoi
 Qu'un petit vase de pierre
 Cachera dessous la terre.

Toutefois ains que mes yeux
 Quittent le beau jour des cieux,
 Je vous pri', ma fontelette,
 Ma doucelette ondelette,
 Je vous pri', n'oubliez pas,
 Dès le jour de mon trépas,
 Contre vos rives de dire,
 Qu'un Vandomois sur sa lyre
 N'a votre nom dédaigné :
 Et que sa dame a baigné
 Sa belle peau doucelette
 En votre claire ondelette.

V.

Nicolas, faisons bonne chère
 Tandis qu'en avons le loisir,
 Trompons le soin et la misère,
 Ennemis de notre plaisir.

Purgeons l'humeur qui nous enflamme
 D'avarice et d'ambition :

Ayons, Philosophes, une âme
Toute franche de passion.

Chassons le soin, chassons la peine,
Contentons-nous de n'être rien :
Quand notre âme sera bien saine,
Tout le corps se portera bien.

Une âme de biens affamée
Obscurcit toujours la raison :
Il ne faut qu'un peu de fumée
Pour noircir toute la maison.

Faire conquête sur conquête
Des biens amassés sans propos :
Ce n'est que nous rompre la tête,
Et ne trouver jamais repos.

J'ai raclé de ma fantaisie
Le monde, au visage éhonté,
Pour vaquer à la Poésie
Quand j'en aurai la volonté.

Voilà le bien que je désire,
Sans plus en vain me tourmenter
Afin que mon âme n'empire
Par faute de se contenter.

Quand ta fièvre (dont la mémoire
Me fait encore frissonner)
Ne t'aurait appris qu'à bien boire,
Tu ne la dois abandonner.

A toutes les fois que l'envie
Te prendra de boire, reboi
Bois souvent, aussi bien la vie
N'est pas si longue que le doigt.

C'est un grand bien d'être hydropique,
 Et d'eaux s'enfler la ronde peau :
 Des éléments le plus antique
 Et le meilleur est-ce pas l'eau ?

Non-seulement la maladie
 Qui nous mate ¹ par ses efforts,
 Ne rend notre masse étourdie,
 Énervant les forces du corps :

Elle nous trouble la cervelle,
 Et l'esprit qui nous vient des cieux :
 Il n'y a part qui ne chancelle,
 Quand les hommes deviennent vieux.

Puis la mort vient qui nous envoie ² :
 Alors un chacun se repent
 Que mieux il n'a joué son rôle :
 Mais, bon temps, à Dieu t'y commande ³.

¹ *Mate* : dompte.

² *Envoie* : emporte.

³ Je te recommande à Dieu : *Ad Deum commendo*.

VI.

Nous ne tenons en notre main
 Le jour qui suit le lendemain :
 La vie n'a point d'assurance,
 Et pendant que nous désirons
 La faveur des rois, nous mourons
 Au milieu de notre espérance.

L'homme après son dernier trépas,
 Plus ne boit ni mange là bas,
 Et sa grange qu'il a laissée

Pleine de blé devant sa fin,
Et sa cave pleine de vin
Ne lui viennent plus en pensée.

Eh ! quel gain apporte l'émoi ¹ !
Va, Coridon, apprête-moi
Un lit de roses épanchées :
Il me plaît pour me défâcher,
A la renverse me coucher
Entre les pots et les jonchées ².

Fais-moi venir d'Aurat (*) ici,
Fais-y venir Jodelle (**) aussi,
Et toute la Musine troupe ³ :
Depuis le soir jusqu'au matin
Je veux leur donner un festin,
Et cent fois leur tendre la coupe.

Verse donc et reverse encor
Dedans cette grand' coupe d'or,
Je vais boire à Henri Étienne (***),
Qui des enfers nous a rendu
Du vieil Anacréon perdu
La douce lyre Téienne ⁴.

A toi, gentil Anacréon,
Doit son plaisir le biberon,
Et Bacchus te doit ses bouteilles :

¹ L'émoi : le trouble, la crainte.

³ Tous les poètes amis de Ronsard.

² Les jonchées : les fleurs et les herbes coupées.

⁴ Anacréon naquit à Téos.

(*) D'Aurat. Voy. *Amours*, II, 6.

(**) Jodelle, auteur dramatique, né en 1532, mort en 1573, un des poètes de la Pléiade.

(***) Étienne (Henri) imprimeur à Paris, né en 1528, auteur du *Thesaurus linguæ græcæ*, réimprimé par Amb. Firmin-Didot. On lui doit, entre autres excellentes éditions, la première des Poésies d'Anacréon.

Amour son compagnon te doit,
 Venus et Silène qui boit
 L'été dessous l'ombre des treilles.

VII.

Mon Choiseul, lève tes yeux,
 Ces mêmes flambeaux des Cieux,
 Ce soleil, et cette lune
 C'était la même commune
 Qui luisait à nos aïeux.

Mais rien ne se perd là haut,
 Et le genre humain défaut¹
 Comme une rose pourprine,
 Qui languit dessus l'épine
 Sitôt qu'elle sent le chaud.

Nous ne devons espérer
 De toujours vifs demeurer,
 Nous, le songe d'une vie :
 Qui, bons Dieux ! aurait envie
 De vouloir toujours durer ?

Non, ce n'est moi qui veux or²
 Vivre autant que fit Nestor :
 Quel plaisir, quelle liesse³
 Reçoit l'homme en sa vieillesse,
 Eût-il mille talents d'or ?

L'homme vieil ne peut marcher,
 N'ouïr, ni voir, ni mâcher :
 C'est une idole enfumée

¹ Défaut, du verbe défailir : périt.

³ Liesse : joie ; du latin *letitia*.

² Or² pour ores : maintenant.

Au coin d'une cheminée,
Qui ne fait rien que cracher.

Il est toujours en courroux ;
Bacchus ne lui est plus doux ,
Ni de Vénus l'accointance ;
En lieu de mener la danse
Il tremblotte des genoux.

Si quelque force ont mes vœux ?
Écoutez, Dieux : je ne veux
Attendre qu'une mort lente
Me conduise à Rhadamante¹
Avecques des blancs cheveux.

Ah! qu'on me ferait grand tort
De me traîner voir le bord
Ce jourd'hui du fleuve courbe²
Qui là bas reçoit la tourbe
Qui tend les bras vers le port !

Car je vis : et c'est grand bien
De vivre , et de vivre bien ,
Faire envers Dieu son office ,
Faire à son prince service ,
Et se contenter du sien.

Celui qui vit en ce point,
Heureux ne convoite point
Du peuple être nommé sire ,
D'adjoindre au sien un empire,
De trop d'avarice époint.

Celui n'a souci quel roi
Tyrannise sous sa loi
Ou la Perse ou la Syrie ,

¹ Juge des enfers.

² Le Styx.

Ou l'Inde ou la Tartarie :
Car celui vit sans émoi :

Ou bien s'il a quelque soin
C'est de s'endormir au coin
De quelque grotte sauvage,
Ou le long d'un beau rivage,
Tout seul se perdre bien loin :

Et soit à l'aube du jour,
Ou quand la nuit fait son tour
En sa charrette endormie,
Se souvenant de s'amie,
Toujours chanter de l'Amour,

VIII.

Mon neveu, suis la vertu :
Le jeune homme revêtu
De la science honorable,
Aux peuples en chacun lieu
Apparaît un demi-dieu
Pour son savoir vénérable :

Sois courtois, sois amoureux,
Sois en guerre valeureux,
Aux petits ne fais injures :
Mais si un grand te fait tort,
Souhaite plutôt la mort
Que d'un seul point tu l'endures.

Jamais en nulle saison
Ne cagnarde¹ en ta maison :

¹ *Coyarder* : rester acroupi.

Vois les terres étrangères :
Faisant service à ton roi,
Et garde toujours la loi
Que soulaient¹ garder tes pères.

Ne sois menteur ni paillard,
Ivrogne, ni babillard :
Fais que ta jeunesse caute²
Soit vieille devant le temps ;
Si bien ces vers tu entends,
Tu ne feras jamais faute.

¹ *Soulaient* : avaient coutume ; du latin *solvere*. ² *Caute* : prudente ; du latin *cautus*.

IX.

Puisqu'en bref¹ je dois reposer
Outre l'inférieure rivière,
Eh ! que me sert de composer
Autant de vers qu'a fait Homère ?

Les vers ne me sauveront pas
Qu'ombre poudreuse je ne sente
Le faix de la tombe là bas,
S'elle est ou légère ou pesante.

Je pose le cas que mes vers
De mon labeur en contre change,
Cent ans ou deux par l'Univers
M'apportent un peu de louange.

Suis-je meilleur qu'Anacréon,
Que Stésichore² ou Simonide³,

¹ *En bref* : en somme.

saît vers 626 av. J.-C.

² Poète lyrique né en Sicile, floriss-

³ De l'île de Céos, né en 558 av. J.-C.

Ou qu'Antimaque¹ ou que Bion²,
Que Philette³ ou que Bacchylide⁴?

Et bien qu'ils fussent hommes Grecs,
Que leur servit leur beau langage,
Puisque les ans venus après
Ont mis en poudre leur ouvrage?

Donque moi qui suis né François,
Suivant les Muses maternelles,
Eh! dois-je espérer que ma voix
Rende mes œuvres immortelles?

Non, non il vaut mieux, Betteampré,
Son âge en trafiques⁵ dépendre⁶,
Ou devant un sénat pourpré⁷
Pour de l'argent sa langue vendre,

Que de suivre l'ocieux train
De cette pauvre Calliope,
Qui toujours fait mourir de faim
Les meilleurs chantres de sa trope.

¹ Poète lyrique né à Colophon.

450 av. J.-C.

² Poète bucolique né à Smyrne, 290
av. J.-C.

⁵ *En trafiques* : en trafics; en faisant
le commerce.

³ Natif de l'île de Cos.

⁶ *Dépendre* : dépenser.

⁴ Poète lyrique, de l'île de Céos,

⁷ *Pourpré* : vêtu de pourpre.

X (*).

Quand je veux en amour prendre mes passe-temps,
M'amie en se moquant, laid et vieillard me nomme :
Quoi, dit-elle, réveur, tu as plus de cent ans,
Et tu veux contrefaire encore le jeune homme?

Tu ne fais que hennir¹, tu n'as plus de vigueur,

¹ Tu n'as plus du cheval que le hennissement.

(*) Imitée d'Anacréon.

Ta couleur est d'un mort qu'on dévalle¹ en la fosse ;
 Vrai est quand tu me vois tu prends un peu de cœur :
 Un cheval généreux ne devient jamais rosse.

Si tu le veux savoir, prends ce miroir, et vois
 Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,
 Ton ceil qui fait la cire épaisse comme un doigt,
 Et ta face qui semble une idole enfumée.

Alors je lui réponds : Quant à moi je ne sais
 Si j'ai l'œil chassieux, si j'ai perdu courage,
 Si mes cheveux sont noirs ou si blancs je les ai :
 Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage.

Mais puisque mon corps doit sous la terre moisir
 Bientôt, et que Pluton victime le veut prendre,
 Plus il me faut hâter de ravir le plaisir,
 D'autant plus que ma vie est proche de sa cendre.

¹ Dévaler : faire glisser en bas.

XI.

Sitôt que tu sens arriver
 La froide saison de l'hiver,
 En octobre, douce arondelle,
 Tu t'envoles bien loin d'ici,
 Puis quand l'hiver est adouci,
 Tu retournes toute nouvelle.

Mais Amour, oiseau comme toi,
 Ne s'enfuit jamais de chez moi :
 Toujours mon hôte je le trouve ;
 Il se niche en mon cœur toujours,
 Et pond mille petits Amours,
 Qu'au fond de ma poitrine il couve,

L'un a des ailerons au flanc
 L'autre de duvet est tout blanc,
 Et l'autre dans le nid s'essore¹ :
 L'un de la coque à demi sort,
 Et l'autre en becquette le bord,
 Et l'autre est dans la glaire² encore.

J'entends, soit de jour, soit de nuit,
 De ces petits Amours le bruit,
 Béans pour avoir la bechée³,
 Qui sont nourris par les plus grands,
 Et grands devenus, tous les ans
 Font une nouvelle nichée.

Quel remède aurai-je, Brinon (*),
 Encontre tant d'Amours, sinon
 (Puis que d'eux je me désespère),
 Pour soudain guérir ma langueur,
 D'une dague m'ouvrant le cœur,
 Tuer les petits et la mère?

¹ *Sessore* : se sèche.

³ *Béchée* : becquée.

² *Glaire* : le blanc de l'œuf.

(*) *Vov.* liv. IV, ode 18.

XII.

Ta seule vertu reprend
 Le vieil Ascréan¹, qui ment
 Quand il dit que la justice,
 La pitié, le saint amour
 Ont quitté ce bas séjour,
 Abhorrant notre malice.

¹ Hésiode, né à Ascre en Béotie.

Car ici bas-j'aperçoi
 Toutes ces vertus en toi :
 J'en ai fait la sûre épreuve :
 Il n'y a foi n'amitié,
 Honneur, bonté ni pitié,
 Qui dedans toi ne se treuve.

Qui dira donc, Charbonnier,
 Que ce vieux siècle dernier
 Où Dieu l'âme t'a donnée,
 Soit de fer, puisqu'aujourd'hui
 Par toi l'on revoit en lui
 La saison d'or retournée?

XIII.

La belle Vénus un jour
 M'amena son fils Amour ;
 Et l'amenant me vint dire :
 « Ecoute, mon cher Ronsard,
 Enseigne à mon enfant l'art
 De bien jouer de la lyre. »

Incontinent je le pris,
 Et soigneux je lui appris
 Comme Mercure eut la peine
 De premier la façonner,
 Et de premier en sonner
 Dessus le mont de Cyllène.

Comme Minerve inventa
 Le hautbois, qu'elle jeta
 Dedans l'eau toute marrie,
 Comme Pan le chalumeau,
 Qu'il pertuisa¹ du roseau
 Formé du corps de s'amie.

¹ *Pertuisa* : perea ; du mot *pertuis*, ouverture.

Ainsi, pauvre que j'étais,
 Tout mon art je recordais ¹
 A cet enfant pour l'apprendre ;
 Mais lui, comme un faux garçon ²,
 Se moquait de ma chanson,
 Et ne la voulait entendre.

« Pauvre sot, ce me dit-il,
 Tu te penses bien subtil !
 Mais tu as la tête folle
 D'oser t'égalier à moi,
 Qui jeune en sais plus que toi,
 Ni que ceux de ton école. »

Et alors il me sourit,
 Et en me flattant m'apprit
 Tous les œuvres de sa mère,
 Et comme pour trop aimer,
 Il avait fait transformer
 En cent figures son père.

Il me dit tous ses attraits,
 Tous ses jeux, et de quels traits
 Il blesse les fantaisies ³
 Et des hommes et des Dieux,
 Tous ses tourments gracieux,
 Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors
 J'oubliais tous les accords
 De ma lyre dédaignée,
 Pour retenir en leur lieu
 L'autre chanson que ce Dieu
 M'avait par cœur enseignée.

¹ *Je recordais* : je me rappelais.

² *Faux garçon* : expression consacrée pour désigner l'Amour :

Connaissant que l'amour était un faux garçon.
 (De Brach, *Amour d'Aymie* ; éd. de
 M. Dezeimeris, p. 19.)

³ *Les fantaisies* : les imaginations,
 les âmes.

XIV.

A ANDRÉ TREVET, ANGOUMOISIN (*).

Hardi qui premier le sapin
Vit ès montagnes et le pin
Inutiles sur leur racine,
Et qui, les tranchant en maint tronc.
Les laissa sécher de leur long
Dessus le bord de la marine ;

Puis, sec des rayons de l'été,
Les scia d'un fer bien denté,
Les transformant en une hune,
En mât, en tillac, en carreaux,
Et les envoya sur les eaux
Servir de charrette à Neptune.

Thétys, qui toujours avait eu
D'avirons le dos non battu,
Sentit des plaies inconnues :
Et malgré les vents furieux
Argo d'un art laborieux
Sillonna les vagues chenues ¹.

Sous la conduite de Tiphys
L'entreprise, ô Jason ! tu fis
D'acquérir la laine dorée ²,
Avec quarante chevaliers
En force et vertu les premiers,
De toute la Grèce honorée.

Les Tritons qui s'ébahissaient

¹ *Chenues* : blanches d'écume ; du latin *canus*, blanc. ² *La laine dorée* : la Toison d'or.

(*) André Thevet avait publié sous le titre de *Cosmographie du Levant* la relation de son voyage en Orient. La famille Thevet est encore aujourd'hui une des plus considérables de la ville d'Angoulême.

De voir ta navire, poussaient
 Hors de la mer leur têtes blondes,
 Et les Phorcycdes ¹ d'un long tour,
 En carolant ² tout à l'entour
 Conduisaient ta nef sur les ondes ;

Orphé dessus la proue était,
 Qui des doigts son luth pincetait
 Et répondait à la navire,
 Laissant des aiguillons ardents
 Aux cœurs de ces preux, accordants
 L'aviron au son de la lyre.

¹ Les Phorcycdes : les Néréides, filles de Phorcys. ² En carolant : en dansant.

XV.

Cependant que ce beau mois dure,
 Mignonne, allons sur la verdure,
 Ne laissons perdre en vain le temps :
 L'âge glissant qui ne s'arrête,
 Mêlant le poil de notre tête,
 S'enfuit ainsi que le printemps.

Donc , cependant que notre vie
 Et le temps d'aimer nous convie,
 Aimons, moissonnons nos désirs,
 Passons l'amour de veine en veine :
 Incontinent la mort prochaine
 Viendra dérober nos plaisirs.

XVI (*).

CASSANDRE.

D'où viens-tu, douce Colombelle,
 D'amour messagère fidèle ?

(*) Imitation d'Anacréon.

Eh ! d'où viens-tu ? en quelle part
As-tu laissé notre Ronsard ?

COLOMBELLE.

D'où je viens ! qu'en as-tu que faire ?
Ton ami qui te veut complaire,
De qui tu es le seul émoi,
M'envoie ici par devers toi,
M'ayant eu naguère en échange
De Vénus pour une louange.

CASSANDRE.

Plus qu'un ambassadeur des rois,
La bien venue ici tu sois,
Mais dis-moi, dis-moi, je te prie,
Aime-t-il point une autre amie
Depuis qu'il s'en alla d'ici,
Ou s'il m'a toujours en souci ?

COLOMBELLE.

Plutôt les monts seront vallées,
Les rivières les eaux salées,
Que, perfide, il manque de foi,
Pour servir une autre que toi.

CASSANDRE.

Est-il possible qu'on te croie ?

COLOMBELLE.

Crois-moi : pour certain il m'envoie
De Vendomois, et parmi l'air
Jusques ici m'a fait voler
Avec ces vers qu'au bec j'apporte :
Et m'a dit, si je fais en sorte
Que j'amollisse ta fierté,
Qu'il me donnera liberté.

Or pour cela je ne veux être
Ni libre, ni changer de maître :
Car que me vaudrait le changer,

Afin d'aller après manger,
 Comme auparavant aux bocages,
 Des glands et des graines sauvages ?
 Quand il m'émie de sa main
 Toujours à sa table du pain,
 Et me fait boire dans son verre ?
 Après avoir bu je desserre
 Toutes mes ailes, et lui fais
 Sur la tête un ombrage frais :
 Puis je m'endors dessus sa lyre.

Or, lui qui jour et nuit soupire
 Pour ton amour, à tous les coups
 Entre-éveille mon somme doux
 De mille baisers qu'il me donne,
 En me disant : Douce mignonne,
 Là ! je t'aime : car je te voi
 Vivre en servage comme moi.
 Vrai est que tu pourrais bien vivre
 De ma cage franche et délivre ¹,
 Si tu voulais voler au bois :
 Où moi fuitif ² je ne pourrais
 Vivre franc de ma servitude,
 Quand notre geôlière trop rude
 M'aurait remis en liberté.

Mais adieu, c'est trop caqueté,
 Tu m'as rendue plus jasarde ³
 Qu'une corneille babillarde :
 Trop longuement ici j'attends :
 Baille-moi réponse, il est temps.

¹ *Délivre* : libre, délivrée.

² *Fuitif* : fugitif.

³ *Jasarde* : bavarde ; de *jaser*.

⁴ *Baille-moi* : donne-moi.

XVII.

En vous donnant ce portrait mien,
 Dame, je ne vous donne rien :
 Car tout le bien qui était nôtre,
 Amour dès le jour le fit vôtre
 Que je reçus dedans le cœur
 Votre nom et votre rigueur ;
 Puis la chose est bien raisonnable,
 Que la peinture ressemblable
 Au corps, qui languit en souci
 Pour votre amour, soit vôtre aussi.

Mais voyez comme elle me semble,
 Pensive, triste et pâle ensemble,
 Portraite de même couleur
 Qu'Amour a portrait son seigneur !
 Que plût à Dieu que la nature
 M'eût fait au cœur une ouverture,
 Afin que vous eussiez pouvoir
 De me connaître et de me voir !
 Las ! ce n'est rien de voir, maîtresse,
 La face qui est tromperesse,
 Et le front bien souvent moqueur :
 C'est le tout que de voir le cœur.
 Vous verriez du mien la constance,
 La foi, l'amour, l'obéissance :
 Et les voyant peut-être aussi
 Qu'auriez de lui quelque merci,
 Et des angoisses qu'il endure :
 Voire quand vous seriez plus dure
 Que les rochers Caucasiens,
 Où les naufrages Égéens¹,
 Qui sourds n'entendent les prières
 Des pauvres barques marinières,

¹ Les écueils de la mer Égée, où se brisent les navires.

XVIII (*).

Le boiteux mari de Vénus,
 Le maître des Cyclopes nus,
 Rallumait un jour les flammèches
 De sa forge, afin d'échauffer
 Une grande masse de fer
 Pour en faire à l'Amour des flèches.

Vénus les trempait dans du miel,
 Amour les trempait dans du fiel,
 Quand Mars, retourné des alarmes,
 En se moquant, les méprisait,
 Et branlant la hache disait :
 Voici bien de plus fortes armes.

Tu t'en ris donc, lui dit Amour ;
 Vraiment tu sentiras un jour
 Combien leur pointure ¹ est amère,
 Quand d'elles blessé dans le cœur,
 (Toi qui fais tant du belliqueur ²)
 Languiras au sein de ma mère.

¹ Pointure : blessure.

² Belliqueur : belliqueux, guerrier.

(*) Imitée d'Anacréon.

IX.

A MONSIEUR DE VERDUN (*).

Si j'avais un riche trésor,
 Ou des vaisseaux engravés ¹ d'or,
 Tableaux ou médailles de cuivre,
 Ou ces bijoux qui font passer

¹ Engravés : chargés ; du latin *gravatus*.

(*) M. de Verdun, secrétaire et conseiller du Roi.

Tant de mers pour les amasser,
Où le jour se laisse revivre ¹,

Je t'en ferais un beau présent.
Mais quoi ! cela ne t'est plaisant :
Aux richesses tu ne t'amuses
Qui ne font que nous étonner ;
C'est pourquoi je te veux donner
Le bien que m'ont donné les Muses.

Je sais que tu comptes assez
De biens l'un sur l'autre amassés,
Qui périssent comme fumée,
Ou comme un songe qui s'enfuit
Du cerveau, sitôt que la nuit
Au second somme est consumée.

L'un, au matin, s'enfle en son bien,
Qui au soleil couchant n'a rien,
Par défaveur, ou par disgrâce,
Ou par un changement commun,
Ou par l'envie de quelqu'un
Qui ravit ce que l'autre amasse.

Mais les beaux vers ne changent pas,
Qui durent contre le trépas,
Et en avançant les années,
Hautains de gloire et de bonheur
Des hommes emportent l'honneur
Dessus leurs courses empennées ².

Dis-moi, Verdun, qui penses-tu
Qui ait déterré la vertu
D'Hector, d'Achille et d'Alexandre,
Envoyé Bacchus dans les Cieux,

¹ Où le jour se laisse revivre : en
Orient.

² Empennées : ailées; du latin *penna*,
plume, aile.

Et Hercule au nombre des Dieux,
Et de Junon l'a fait le gendre ?

Sinon le vers bien accompli,
Qui tirant leurs noms de l'oubli,
Plongés au plus profond de l'onde
De Styx, les a remis au jour,
Les relogeant au grand séjour
Par deux fois de notre beau monde ?

Mort est l'honneur de tant de rois
Espagnols, Germains et François,
D'un tombeau pressant leur mémoire :
Les grands rois et les empereurs
Ne diffèrent aux laboureurs,
Si quelqu'un ne chante leur gloire.

Quant à moi, je ne veux souffrir
Que ton beau nom se vienne offrir
A la mort, sans que je le venge,
Pour n'être jamais finissant,
Mais d'âge en âge verdissant
Surmonter la mort et le change.

Je veux, malgré les ans obscurs,
Que tu sois des peuples futurs
Connu sur tous ceux de notre âge,
Pour avoir conçu volontiers
Des neuf Pucelles les métiers,
Qui t'out enflammé le courage,

Non pas au gain ni au vil prix,
Mais pour être des mieux appris
Entre les hommes qui s'assemblent
Sur Parnasse au double sourci¹ :

¹ Au double sourci : aux deux sommets.

C'est pourquoi tu aimes aussi
Les bons esprits qui te ressemblent.

Or, pour le plaisir quant à moi,
Verdun, que j'ai reçu de toi,
Tu n'auras rien de ton Poète
Sinon ces vers que je t'ai faits,
Et avec ces vers les souhaits
Que pour bonheur je te souhaite.

Dieu veuille bénir ta maison
De beaux enfants nés à foison
De ta femme belle et pudique :
La concorde habite en ton lit,
Et bien loin de toi soit le bruit
De toute noise domestique !

Sois gaillard, dispos et joyeux,
Ni convoiteux, ni soucieux
Des choses qui nous rongent l'âme ;
Fuis toutes sortes de douleurs,
Et ne prends souci des malheurs
Qui sont prédits par Nostredame¹ !

Ne romps ton tranquille repos
Pour papaux², ni pour huguenots,
Ni ami d'eux, ni adversaire,
Croyant que Dieu, père très-doux
(Qui n'est partial comme nous),
Sait ce qui nous est nécessaire (*) !

N'aye souci du lendemain ;
Mais, serrant le temps en la main,
Vis joyeusement la journée

¹ *Nostredame* : Nostradamus, astro-
nome et astrologue du seizième siècle.

² *Papaux* : partisans du pape.

(*) Cette strophe peut être alléguée comme preuve de la modération religieuse du poète.

Et le jour auquel tu seras :
Et que sais-tu si tu verras
L'autre lumière retournée ?

Couche-toi à l'ombre d'un bois,
Ou près d'un rivage où la voix
D'une fontaine jaseresse ¹
Murmure, et tandis que tes ans
Sont encore et verts et plaisants,
Par le jeu trompe la vieillesse.

Tout incontinent nous mourrons,
Et bien loin bannis nous irons
Au creux d'une tésnière ² obscure,
Où plus de rien ne nous souvient,
Et d'où jamais on ne revient :
Car ainsi l'a voulu Nature.

¹ *Jaseresse* : babillarde, murmurante. ² *Tésnière* : tanière.

XX.

ODE SAPHIQUE (*).

Belle dont les yeux doucement m'ont tué
Par un doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,
Et m'ont en un roc insensible mué,
En mon poil grison :

Que j'étais heureux en ma jeune saison
Avant qu'avoir bu l'amoureuse poison !

(*) Les vers saphiques ne sont, ni ne furent, ni ne seront jamais agréables, s'ils ne sont chantés de voix vive, ou pour le moins accordés aux instruments, qui sont la vie et l'âme de la poésie. (*Note de Ronsard.*)

DES ODES.

213

Bien loin de soupirs, de pleurs et de prison,
Libre je vivoi.

Sans servir autrui tout seul je me servoi ;
Engagé n'avais ni mon cœur ni ma foi
De ma volonté j'étais seigneur et roi ,
O fâcheux amour !

Pourquoi dans mon cœur as-tu fait ton séjour?
Je languis la nuit, je soupire le jour;
Le sang tout gelé se ramasse à l'entour
De mon cœur transi.

Mon traître penser me nourrit de souci :
L'esprit y consent et la raison aussi.
Longtemps en tel mal vivre ne puis transi :
La mort vaudrait mieux.

Dévallons ¹ là-bas à ce bord stygieux ²,
D'amour ni du jour je ne veux plus jouir :
Pour ne voir plus rien je veux perdre les yeux
Comme j'ai l'ouïr ³.

¹ Devallons : descendons :

³ Comme j'ai l'ouïr : comme j'ai perdu

² A ce bord stygieux : au bord du Styx, aux enfers.

XXI.

ODE SAPHIQUE.

Mon âge et mon sang ne sont plus en vigueur,
Les ardents pensers ne m'échauffent le cœur,
Plus mon chef grison ne se veut enfermer
Sous le joug d'aimer.

En mon jeune avril, d'Amour je fus soudard,
Et vaillant guerrier portai son étendard :

Ores à l'autel de Vénus je l'appends,
Et forcé me rends.

Plus ne veux ouïr ces mots délicieux :
Ma vie ! mon sang ! ma chère âme ! mes yeux !
C'est pour les amans à qui le sang tressaut
Autour du cœur chaud.

Je veux d'autre feu ma poitrine échauffer,
Connaître nature et bien philosopher,
Du monde savoir et des astres le cours,
Retours et détours.

Donc, sonnets, adieu ! adieu douces chansons
Adieu danse ! adieu de la lyre les sons !
Adieu traits d'amour ! volez en autre part
Qu'au cœur de Ronsard.

Je veux être à moi, non plus servir autrui :
Pour autrui ne veux me donner plus d'ennui
Il faut essayer sans plus me tourmenter,
De me contenter.

L'oiseau prisonnier, tant soit-il bien traité,
Sa cage rompant, cherche sa liberté :
Les liens de l'esprit sont toujours plus forts
Que ceux-là du corps.

Votre affection m'a servi de bonheur :
D'être aimé de vous m'est un bien grand honneur :
Tant que l'air vital en moi se répandra,
Il m'en souviendra.

Plus ne veut mon âge à l'amour consentir,
Repris de nature et d'un tard repentir :
Combattre contre elle et lui être odieux,
C'est forcer les Dieux.

XXII (*).

A SA MUSE.

Plus dur que fer j'ai bâti cet ouvrage,
 Que l'an qui roule immortel en ses pas,
 Que l'eau, le vent, ou le brûlant orage
 De Jupiter, ne rueront ¹ point à bas :
 Quand l'eunemi des hommes, le trépas,
 M'assoupira d'un somme dur, à l'heure ²
 Sous le tombeau tout l'auteur n'ira pas,
 Restant de lui la part qui est meilleure.

Toujours, toujours sans que jamais je meure,
 Je volerai cygne par l'univers,
 Eternisant les champs où je demeure
 De mes lauriers honorés et couverts,
 Pour avoir joint les deux harpeurs ³ divers
 Aux doux babil de ma lyre d'ivoire,
 Que j'ai rendus Vendomois par mes vers.

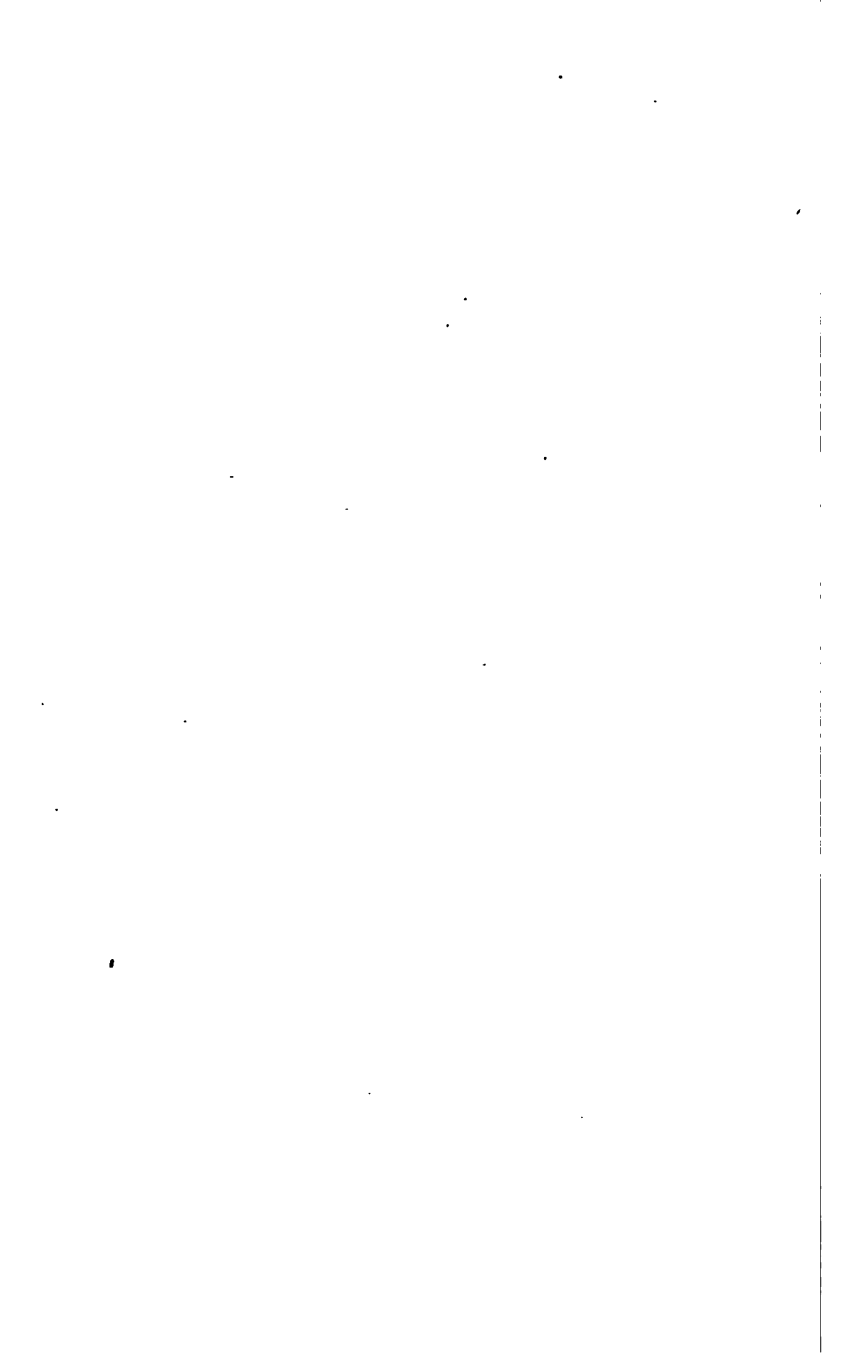
„Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire
 Que j'ai gagnée, annonçant la victoire
 Dont à bon droit je me vois jouissant :
 Et de mon nom consacre la mémoire,
 Serrant mon front d'un laurier verdissant.

¹ *Rueront* : jeteront ; du latin *ruere*. rale de l'italien *all'ora*.

² *A l'heure* : alors ; traduction litté-

³ Pindare et Horace, poètes lyriques.

(*) Imitation d'Horace, *Odes*, III, 30.



PRÉFACE

SUR LA FRANCIADE,

TOUGHANT LE POÈME HÉROÏQUE.

AU LECTEUR APPRENTI.

*Carmen reprehendite quod non
Multa dies et multa litura coercuit, atque
Præsectum decies non castigavit ad unguem* ¹.

Il ne faut t'émerveiller, lecteur, de quoi je n'ai composé ma Franciade en vers alexandrins, qu'autrefois en ma jeunesse, par ignorance, je pensais tenir en notre langue le rang des carmes² héroïques, encore qu'ils répondent plus aux senaires³ des tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homère et de Virgile, les estimant pour lors plus convenables aux magnifiques arguments et aux plus excellentes conceptions de l'esprit, que les autres vers communs. Depuis, j'ai vu, connu, et pratiqué par longue expérience, que je m'étais abusé; car ils sentent trop la prose très facile, et sont trop énervés et flasques, si ce n'est pour les traductions, auxquelles, à cause de leur longueur, ils servent de beaucoup pour interpréter le sens de l'auteur qu'on entreprend. Au reste, ils ont trop de caquet, s'ils ne sont bâtis de la main d'un bon artisan, qui les fasse autant qu'il lui sera possible hausser comme les peintures relevées, et quasi séparer du langage commun, les ornant et enrichissant de figures, schèmes⁴, tropes, métaphores,

¹ Horace, *Art. poét.*, v. 292-294.

² *Carmes* : vers; du latin *carmina*.

³ Iambes de six mesures.

⁴ *Schèmes* : figures; du grec *σχήματα*.

phrases et périphrases éloignées presque du tout, ou pour le moins séparées de la prose triviale et vulgaire (car le style prosaïque est ennemi capital de l'éloquence poétique) et les illustrant de comparaisons bien adaptées, de descriptions florides, c'est-à-dire enrichies de passements, broderies, tapisseries et entrelacements de fleurs poétiques, tant pour représenter la chose, que pour l'ornement et splendeur des vers, comme cette brave et très-excellente description du sacerdote ¹ de Cybèle, Chloréus², en l'onzième livre des *Énéides*; et le catalogue des capitaines envoyés à la guerre³; puis la fin du septième livre des *Énéides*; et cette invétérée querelle de ces deux bonnes dames Junon et Vénus au dixième. Relisant telles belles conceptions, tu n'auras cheveu en tête qui ne se dresse d'admiration; et encore davantage, si tu lis attentivement le huitième du même auteur, quand Vénus flatte et enjole son mari Vulcain pour le persuader de forger des armes à son fils Énée :

Dixerat, et niveis hinc atque hinc diva lacertis⁴

jusques au vers

Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris.

Et davantage si tu lis cette oraison indignée et farouche de Iarbas à Jupiter son père⁵, où tu verras un *fœmina*, un *littus arandum*, et nunc ille Paris cum semiviro comitatu :

¹ *Sacerdote* : prêtre; du latin *sacerdos*.

² Chloréus, prêtre de Cybèle, poursuivi par Camille; *Énéide*, XI, 268 et suiv.

³ Virg., *Énéide*, VII, 641 et suiv.

⁴ Id., *ibid*, VIII, 387 et suiv.

⁵ Id., *ibid*, IV, 206.

et cette lamentation misérable de la pauvre vieille mère d'Euryale voyant la tête de son fils fichée sur le haut d'une lance : il n'y a un cœur si dur qui se pût contenir de pleurer ¹. Et cette brave vanterie de Numanus, beau-frère de Turne, qui se commence, *Is primam ante aciem* jusqu'à ces vers *Talia jactantem dictis* ²; et la colère d'Hercule tuant Ca-cus ³; et cette lamentable plainte de Mézence sur le corps mort de son fils Lausus ⁴, et mille autres telles extatiques ⁵ descriptions, que tu liras en un si divin auteur, lesquelles te feront poète encore que tu fusses un rocher, t'imprimeront des verves, et t'irriteront les naïves et naturelles scintilles ⁶ de l'âme que dès la naissance tu as reçues, t'inclinant plutôt à ce métier qu'à celui-là : car tout homme dès le naître reçoit en l'âme je ne sais quelles fatales impressions qui le contraignent suivre plutôt son destin que sa volonté.

Les excellents poètes nomment peu souvent les choses par leur nom propre. Virgile, voulant décrire le jour ou la nuit, ne dit point simplement et en paroles nues : il était jour, il était nuit; mais par belles circonlocutions :

*Postera Phœbea lustrabat lampade terras,
Humentesque Aurora polo dimoverat umbras* ⁷.

*Nox erat et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque et sæva quierant*.

¹ Virg., *Énéide*, IX, 473 et suiv.

² Id., *ibid.*, IX, 595 et suiv.

³ Id., *ibid.*, VIII, 220 et suiv.

⁴ Id., *ibid.*, X, 841 et suiv.

⁵ *Extatiques* : merveilleuses.

⁶ *Scintilles* : étincelles; du latin *scintillæ*.

⁷ Virg., *Énéide*, IV, 6

*Æquora ; cum medio volvuntur sidera lapsu,
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres*¹.

et mille autres. Cette virgillienne description de la nuit est prise presque de mot à mot d'Apollonie Rhodien. Vois comme il décrit le printemps :

*Vere novo gelidus canis cum montibus humor
Liquitur, et Zephyro putris se gleba resolvit*².

Labourer, *vertere terram* ; filer, *tolerare vitam colo*, *tenuique Minerva*³ ; le pain, *dona laboratæ Cereris*³ ; le vin, *pocula Bacchi*. Telles semblables choses sont plus belles par circonlocutions que par leurs propres noms ; mais il en faut sagement user, car autrement tu rendrais ton ouvrage plus enflé et bouffi que plein de majesté. Tu n'oublieras les descriptions du lever et coucher du soleil, les signes qui se lèvent et couchent avec lui, ni les sérénités, orages et tempêtes :

*Ipse pater mediâ nimborum in nocte corusca
Fulmina molitur dextra*⁵.

Puis,

— *ille flagranti*

*Aut Athon aut Rhodopen aut alta Ceraunia telo
Dejicit, ingeminant Austri et densissimus imber*⁶.

Tu enrichiras ton poème par variétés prises de la nature,

¹ Virg., *Énéide*, IV, 522.

² Id., *Géorg.*, I, 43.

³ Id., *Énéide*, VIII, 409.

⁴ Id., *ibid.*, VIII, 181

⁵ Id., *Géorg.*, I, 328.

⁶ Id., *ibid.*, I, 332.

sans extravaguer comme un frénétique. Car pour vouloir trop éviter, et du tout te bannir du parler vulgaire, si tu veux voler sans considération par le travers des nues et faire des grotesques, chimères et monstres, et non naïve et naturelle poésie, tu seras imitateur d'Ixion, qui engendra des fantômes au lieu de légitimes et naturels enfants. Tu dois davantage, lecteur, illustrer ton œuvre de paroles recherchées et choisies et d'arguments renforcés, tantôt par fables, tantôt par quelques vieilles histoires, pourvu qu'elles soient brièvement écrites et de peu de discours, l'enrichissant d'épithètes significatifs et non oisifs, c'est-à-dire qui servent à la substance des vers, et par excellentes et toutefois rares sentences. Car si les sentences sont trop fréquentes en ton œuvre héroïque, tu le rendras monstrueux, comme si tout ton corps n'était composé que d'yeux et non d'autres membres, qui servent beaucoup au commerce de notre vie; si ce n'était en la tragédie et comédie, lesquelles sont du tout didascaliques et enseignantes, et qu'il faut qu'en peu de paroles elles enseignent beaucoup, comme miroirs de la vie humaine, d'autant qu'elles sont bornées et limitées de peu d'espace, c'est-à-dire d'un jour entier.

Les plus excellents maîtres de ce métier les commencent d'un minuit à l'autre, et non du point du jour au soleil couchant, pour avoir plus d'étendue et de longueur de temps.

Le poème héroïque, qui est tout guerrier, comprend seulement les actions d'une année entière, et semble que Virgile y ait failli, selon que lui-même l'écrit :

*Annus exactis completur mensibus orbis,
Ex quo reliquias divinique ossa parentis
Condidimus terra* ¹.

¹ Virg., *Énéide*, V, 46

Il y avait déjà un an passé quand il fit les jeux funèbres de son père en Sicile, et toutefois il n'aborda de longtemps après en Italie.

Tous ceux qui écrivent en carmes, tant doctes puissent-ils être, ne sont pas poètes. Il y a autant de différence entre un poète et un versificateur, qu'entre un bidet et un généreux coursier de Naples, et pour mieux les accomparer, entre un vénérable prophète et un charlatan vendeur de triacles¹. Il me semble, quand je les vois armés de mêmes bâtons que les bons maîtres, c'est-à-dire des mêmes vers, des mêmes couleurs, des mêmes nombres et pieds dont se servent les bons auteurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules déguisés ès tragedies, lesquels achètent la peau d'un lion chez un pelletier, une grosse massue chez un charpentier, et une fausse perruque chez un attifeur; mais quand ce vient à combattre quelque monstre, la massue leur tombe de la main, et s'enfuient du combat comme couards et poltrons. Ces versificateurs se contentent de faire des vers sans ornement, sans grâce et sans art, et leur semble avoir beaucoup fait pour la république, quand ils ont composé de la prose rimée. Au contraire, le poète héroïque invente et forge arguments tout nouveaux, fait entreparler les Dieux aux hommes et les hommes aux Dieux, fait haranguer les capitaines comme il faut, décrit les batailles et assauts, factions et entreprises de guerre; se mêle de conjecturer les augures et interpréter les songes, n'oublie les expiations et les sacrifices que l'on doit à la divinité; tantôt il est philosophe, tantôt médecin, arboriste, anatomiste et juriskon-

¹ *Triacles* : thériaque, orviétan.

sulte , se servant de l'opinion de toutes sectes , selon que son argument le demande : Bref , c'est un homme lequel , comme une mouche à miel , délibe ¹ et suce toutes fleurs , puis en fait du miel et son profit selon qu'il vient à propos. Il a pour maxime très-nécessaire en son art , de ne suivre jamais pas à pas la vérité , mais la vraisemblance et le possible ; et sur le possible , et sur ce qui se peut faire , il bâtit son ouvrage , laissant la véritable narration aux historiographes , qui poursuivent de fil en aiguille , comme on dit en proverbe , leur sujet entrepris du premier commencement jusques à la fin. Au contraire , le poëte bien avisé , plein de laborieuse industrie , commence son œuvre par le milieu de l'argument , et quelquefois par la fin ; puis il déduit et poursuit si bien son argument par le particulier accident et événement de la matière qu'il s'est proposé d'écrire , tantôt par personnages parlant les uns aux autres , tantôt par songes , prophéties et peintures insérées contre le dos d'une muraille et des harnois , et principalement des boucliers , ou par les dernières paroles des hommes qui meurent , ou par augures et vol d'oiseaux et fantastiques visions de Dieux et de démons , ou monstrueux langages des chevaux navrés ² à mort : tellement que le dernier acte de l'ouvrage se colle , se lie et s'enchaîne si bien et si à propos l'un dedans l'autre , que la fin se rapporte dextrement et artificiellement au premier point de l'argument. Telles façons d'écrire , et tel art plus divin que humain est particulier aux poëtes , lequel de prime face est caché au lecteur , s'il n'a l'esprit bien rusé pour comprendre un tel artifice. Plusieurs croient que le poëte et l'histo-

¹ *Delibe* : goûte , effleure ; du latin *delibare*.

² *Navrés* : blessés.

rien sont d'un même métier ; mais ils se trompent beaucoup, car ce sont divers artisans, qui n'ont rien de commun l'un avec l'autre, sinon les descriptions des choses, comme batailles, assauts, de montagnes, forêts et rivières, villes, assiettes de camp, stratagèmes, nombre des morts, conseils et pratiques de guerre ; en cela il ne faut point que le poète faille non plus que l'historien. Au reste, ils n'ont rien de commun, comme j'ai dit, sinon que l'un ni l'autre ne doit jamais mentir contre la vérité de la chose, comme a failli Virgile au temps, c'est-à-dire en la chronique, lequel a fait Didon, fille de Bélus, être du temps d'Énée, encore qu'elle fût cent ans devant pour le moins ; mais il inventa telle ruse pour gratifier¹ Auguste et le peuple romain vainqueur de Carthage, donnant par les imprécations de Didon commencement de haine et de discorde mortelle entre ces deux florissantes nations. La plus grande partie de ceux qui écrivent de notre temps se traînent énervés à fleur de terre, comme faibles chenilles qui n'ont encore la force de grimper aux faltes des arbres, lesquelles se contentent seulement de paître la basse humeur de la terre, sans affecter² la nourriture des hautes cimes, auxquelles elles ne peuvent atteindre à cause de leur imbécillité. Les autres sont trop empoulés, et presque crevés d'enflures comme hydropiques, lesquels pensent n'avoir rien fait d'excellent, s'il n'est extravagant, creux et bouffi, plein de songes monstrueux et de paroles piaffées, qui ressemblent plutôt à un jargon de gueux ou de Bohémiens qu'aux paroles d'un citoyen honnête et bien appris. Si tu veux démembler leurs carmes, tu n'en

¹ *Gratifier* : faire plaisir à.

² *Affecter*, prétendre à.

feras sortir que du vent, non plus que d'une vessie de pourceau pleine de pois, que les petits enfants crèvent pour leur servir de jouet.

Les autres, plus rusés, tiennent le milieu des deux, ni rampant trop bas, ni s'élevant trop haut au travers des nues, mais qui d'artifice et d'un esprit naturel élaboré par longues études, et principalement par la lecture des bons vieux poètes grecs et latins, décrivent leurs conceptions d'un style nombreux, plein d'une vénérable majesté, comme a fait Virgile en sa divine *Énéide*. Et n'en cherche plus d'autres, lecteur, en la langue romaine, si ce n'était de fortune Lucrèce; mais parce qu'il a écrit ses frénésies, lesquelles il pensait être vraies selon sa secte, et qu'il n'a pas bâti son œuvre sur la vraisemblance et sur le possible, je lui ôte du tout le nom de poète, encore que quelques vers soient non-seulement excellents, mais divins. Au reste, les autres poètes latins ne sont que naquets¹ de ce brave Virgile, premier capitaine des Muses, non pas Horace même, si ce n'est en quelques-unes de ses odes, ni Catulle, Tibulle et Propertius, encore qu'ils soient très-excellents en leur métier; si ce n'est Catulle en son *Athis*, et aux *Noces de Pélée*, le reste ne vaut la chandelle². Stace a suivi la vraisemblance en sa *Thébaïde*. De notre temps Fracastor s'est montré très-excellent en sa *Syphilis*, bien que ses vers soient un peu rudes. Les autres vieux poètes romains, comme Lucain et Silius Italicus, ont couvert l'histoire du manteau de poésie: ils eussent mieux fait, à mon avis, en quelques endroits d'écrire en prose. Claudien est poète en quelques endroits, comme au *Ravis-*

¹ Naquets : valets.

² La chandelle qu'on userait à les lire.

sement de Proserpine : le reste de ses œuvres ne sont qu'histoires de son temps, lequel, comme les autres, s'est plus étudié à l'enflure qu'à la gravité. Car, voyant qu'ils ne pouvaient égaler la majesté de Virgile, se sont tournés à l'enflure, et à je ne sais quelle pointe et argutie monstrueuse, estimant les vers être les plus beaux ceux qui avaient le visage plus fardé de telle curiosité. Il ne faut s'émerveiller, si j'estime Virgile plus excellent et plus rond, plus serré et plus parfait que tous les autres, soit que dès ma jeunesse mon régent me le lisait à l'école, soit que depuis je me sois fait une idée de ses conceptions en mon esprit, portant toujours son livre en la main, ou soit que, l'ayant appris par cœur dès mon enfance, je ne le puisse oublier.

Au reste, lecteur, je te veux bien avertir que le bon poète jette toujours le fondement de son ouvrage sur quelques vieilles annales du temps passé, ou renommée invétérée, laquelle a gagné crédit au cerveau des hommes¹. Comme Virgile, sur la commune renommée qu'un certain Troyen nommé Énée, chanté par Homère, est venu aux bords laviniens, lui, ses navires et son fils, où depuis Rome fut bâtie, encore que ledit Énée ne vint jamais en Italie: mais il n'était pas impossible qu'il n'y pût venir. Sur telle opinion déjà reçue du peuple, il bâtit son livre de l'*Énéide*. Homère auparavant lui en avait fait de même, lequel fondé sur quelque vieux conte de son temps de la belle Hélène et de l'armée des Grecs à Troie, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauvain et d'Artus, fonda là-dessus son *Iliade*. Car les propres noms des capitaines et soldats troyens qui parlaient phrygien, et

¹ Ronsard prononce en quelque sorte sa propre condamnation en posant une règle qu'il a si mal observée dans sa *Franciade*.

non grec, et avaient les noms de leurs nations, montrent bien comme évidemment ce n'est qu'une fiction de toute l'*Iliade*, et non vérité : comme de Hector, Priam, Polydamas, Antéonor, Déiphobus, Cassandre, Hélénus, et presque tous les autres forgés au plaisir d'Homère.

Or, imitant ces deux lumières de poésie, fondé et appuyé sur nos vieilles annales, j'ai bâti ma *Franciade*, sans me soucier si cela est vrai ou non, ou si nos rois sont troyens ou germains, scythes ou arabes ; si Francus est venu en France ou non : car il y pouvait venir, me servant du possible, et non de la vérité. C'est le fait d'un historiographe d'éplucher toutes ces considérations, et non aux poètes, qui ne cherchent que le possible : puis d'une petite scintille¹ font naître un grand brasier, et d'une petite cassine² font un magnifique palais, qu'ils enrichissent, dorent et embellissent par le dehors de marbre, jaspe et porphyre, de guillochis, ovales, frontispices et piédestaux, frises et chapiteaux, et par dedans de tableaux, tapisseries élevées et bossées d'or et d'argent, et le dedans des tableaux ciselés et burinés, raboteux et difficiles à tenir ès mains, à cause de la rude engravure des personnages qui semblent vivre dedans. Après ils ajoutent vergers et jardins, compartiments et larges allées, selon que les poètes ont un bon esprit naturel et bien versé en toutes sciences, et dignes de leur métier : car la plupart ne font rien qui vaille, semblables à ces apprentis qui ne savent que broyer les couleurs et non pas peindre. Souviens-toi, lecteur, de ne laisser passer sous silence l'histoire ni la fable appartenant à la matière, et la nature, force et propriétés des

¹ *Scintille* : étincelle ; du latin *scintilla*.

² *Cassine* : maisonnette, diminutif tiré du latin *casa*.

arbres, fleurs, plantes et racines, principalement si elles sont ennoblies de quelques vertus non vulgaires, et si elles servent à la médecine, aux incantations et magies, et en dire un mot en passant par quelque demi-vers, ou pour le moins par une épithète. Nicandre, auteur grec, t'en montrera le chemin, et Columelle en son *Jardin*, ouvrage autant excellent que tu le saurais désirer. Tu n'oublieras aussi ni les montagnes, forêts, rivières, villes, républiques, havres et ports, cavernes et rochers, tant pour embellir ton œuvre par là, et le faire grossir en un juste volume, que pour te donner réputation et servir de marque à la postérité. Quant aux capitaines et conducteurs d'armées et soldats, tu en diras les pères et les mères, aïeux, villes et habillements, et leurs naissances, et feras une fable là dessus, s'il en est besoin, comme,

Hic Ammone satus rapta Garamantide Nympha ¹.

Puis en un autre lieu, parlant d'Hippolyte :

..... *Insignem quem mater Aricia misit,
Eductum Egeria lucis, Hymetia circum
Littora* ².

Puis autre part, parlant d'Hélénor, qui était tombé de la tour demi-brûlé :

..... *Quorum primævus Helenor
Mæonio regi, quem serva Licymnia furtim
Sustulerat, vetitisque ad Trojam miserat armis* ³.

Quant aux habillements, tu les vêtiras tantôt de la peau d'un lion, tantôt d'un ours, tantôt

Demissa ab læva panthera terga retorquens ⁴.

¹ Virg., *Énéide*, IV, 198.

² Idem, *ibid.*, VII, 762.

³ Idem, *ibid.*, IX, 545.

⁴ Idem, *ibid.*, VIII, 460.

Tu n'oublieras à fortifier et assurer ton esprit s'il est en doute, ou par un augure, ou par un oracle, comme :

*At rex, sollicitus monstris, oracula Fauni
Fatidici genitoris adit*¹.

Puis,

*Adspice bis senos lætantes agmine cycnos*².

Et en une autre part,

*Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex*³.

Il ne faut aussi oublier les admonestements des dieux transformés en vulgaires⁴ :

*Formam tum vertitur oris
Antiquum in Buten; hic Dardanio Anchisæ
Armiger ante fuit*⁵.

Tu ne transposeras jamais les paroles ni de ta prose ni de tes vers : car notre langue ne le peut porter, non plus que le latin un solécisme. Il faut dire : Le Roi alla coucher de Paris à Orléans, et non pas : A Orléans de Paris le Roi coucher alla.

J'ai été d'opinion en ma jeunesse que les vers qui enjambent l'un sur l'autre n'étaient pas bons en notre poésie : toutefois j'ai connu depuis le contraire par la lecture des auteurs grecs et romains, comme :

*..... Lavinaque venit
Littora*⁶.

¹ Virgile, *Énéide*, VII, 81.

² Idem, *ibid.*, I, 393.

³ Idem, *ibid.*, II, 683.

⁴ *En vulgaires* : en simples mortels.

⁵ Virg., *Énéide*, IX, 645.

⁶ Idem, *ibid.*, I, 2.

J'avais aussi pensé que les mots finissant par voyelles et diphthongues, et rencontrant après un autre vocable commençant par une voyelle ou diphthongue, rendaient le vers rude : j'ai appris d'Homère et de Virgile que cela n'était point malséant, comme, *sub Ilio alto. Ionio in magno*. Homère en est tout plein. Je m'assure que les envieux caquetteront de quoi j'allègue Virgile plus souvent qu'Homère, qui était son maître et son patron ; mais je l'ai fait tout exprès, sachant bien que nos Français ont plus de connaissance de Virgile que d'Homère et d'autres auteurs grecs. Je suis d'avis de permettre quelque licence à nos poètes français, pourvu qu'elle soit rarement prise. De là sont venus tant de belles figures que les poètes en leur fureur¹ ont trouvées, franchissant la loi de grammaire, que depuis les orateurs de sens rassis ont illustrées, et leur ont quasi baillé cours et crédit, faisant leur profit de la folie d'autrui.

Quant aux comparaisons, dont j'ai parlé au commencement assez brièvement, tu les chercheras des artisans de fer et des veneurs, comme Homère, pêcheurs, architectes, maçons, et bref de tous métiers dont la nature honore les hommes. Il faut les bien mettre et les bien arranger aux lieux propres de ta poésie ; car ce sont les nerfs et tendons des Muses, quand elles sont placées bien à propos, et servantes à la matière : sinon, elles sont du tout ridicules et dignes du fouet. Ne sois jamais long en tes discours, si ce n'est que tu veuilles faire un livre tout entier de ce même sujet. Car la poésie héroïque, qui est dramatique, et qui ne consiste qu'en action, ne peut longuement traiter un même sujet, mais passer de l'un à l'autre en cent sortes de variétés. Il ne faut oublier de faire, à la mode des anciens,

¹ *En leur fureur* : en leur délire poétique.

des courtoisies aux étrangers, de magnifiques présents de capitaine à capitaine, de soldat à soldat, tant pour commencer amitié que pour renouveler l'ancienne, et pour avoir de père en fils logé les uns chez les autres. Tu embelliras de braves circonstances tes dons, et ne les présenteras tout nus ni sans ornement, comme le présent du roi latin à Énée :

*Stabant ter centum nilidi in præsepibus altis.
Omnibus ex templo Teucris jubet ordine ducti
Instratos ostro alipedes, pictisque lapetis,
Aurea pectoribus demissa monilia pendent;
Tecti auro, fulvum mandunt sub dentibus aurum.
Absenti Æneæ currum, geminosque jugales,
Semine ab æthereo, spirantes naribus ignem.
Illorum de gente, patri quos Dædala Circe
Supposita de matre nothos furata creavit¹.*

Et au cinquième :

*Ipsis præcipuos ductoribus addit honores :
Victori chlamydem auratam².*

Un médiocre poète se fût contenté de cela, et n'eût pas ajouté :

Purpura Mæandro duplici Melibæa cucurrit.

Encore moins :

*Intextusque puer frondosa regius Ida
Veloces jaculo cervos cursuque fatigat
Acer, anhelanti similis.*

Encore jamais un mauvais poète ne se fût souvenu de ce divin hémistiche :

... .. Sæviltque canum latratus in auras³.

¹ Virg., *Énéide*, VII, 275.

² Idem., *ibid.*, V, 249.

³ Idem., *ibid.*, 257.

Tu n'oublieras à faire armer les capitaines comme il faut, de toutes les pièces de leur harnois, soit que tu les appelles par leur nom propre ou par périphrases : car cela apporte grand ornement à la poésie héroïque.

Tu n'oublieras aussi la piste et battement de pied des chevaux, et représenter en tes vers la lueur et la splendeur des armes frappées de la clarté du soleil, et à faire voler les tourbillons de poudre sous le pied des soldats et des chevaux courant à la guerre, le cri des soldats, froissis de piques, brisement de lances, accrochement de haches, et le son diabolique de canons et arquebuses, qui font trembler la terre, froisser l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir sur-le-champ quelque capitaine ou soldat, il le faut navrer au plus mortel lieu du corps, comme le cerveau, le cœur, la gorge, les aines, le diaphragme : et les autres que tu veux seulement blesser, ès parties qui sont les moins mortelles : et en cela tu dois être bon anatomiste. Si quelque excellent homme meurt, tu n'oublieras son épitaphe en une demi-ligne, ou une au plus, engravant dans tes vers les principaux outils de son métier, comme de Misène, qui avait été trompette d'Hector, puis avait tiré la rame de bonne volonté sous Énée¹ : car c'était anciennement l'exercice de grands héros et capitaines, et même de ces quarante chevaliers qui allèrent avec Jason en Colchos. Tu seras industrieux à émouvoir les passions et affections de l'âme, car c'est la meilleure partie de ton métier, par des carmes² qui t'émouvront le premier soit à rire ou à pleurer, afin que les lecteurs en fassent autant après toi.

¹ VIRGILE, *Énéide*, VI, 161 et suiv.

² *Carmes* : vers ; du latin *carmen*.

Tu n'oublieras jamais de rendre le devoir qu'on doit à la divinité, oraisons, prières et sacrifices, commençant et finissant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attribuent autant de noms qu'il a de puissances et de vertus, imitateur d'Homère et de Virgile, qui n'y ont jamais failli.

Tu noteras encore, lecteur, ce point qui te mènera tout droit au vrai chemin des Muses : c'est que le poète ne doit jamais prendre l'argument de son œuvre, que trois ou quatre cents ans ne soient passés pour le moins, afin que personne ne vive plus de son temps qui le puisse de ses fictions et vraisemblances convaincre, invoquant les Muses, qui se souviennent du passé et prophétisent l'avenir, pour l'inspirer et conduire plus par fureur divine que par invention humaine. Tu imiteras les effets de la nature en toutes tes descriptions, suivant Homère. Car, s'il fait bouillir de l'eau en un chaudron, tu le verras premier¹ fendre son bois, puis l'allumer et le souffler, puis la flamme environner la panse du chaudron tout à l'entour, et l'écume de l'eau se blanchir et s'enfler à gros bouillons avec un grand bruit : et ainsi de toutes les autres choses. Car en telle peinture, ou plutôt imitation de la nature, consiste toute l'âme de la poésie héroïque, laquelle n'est qu'un enthousiasme et fureur d'un jeune cerveau. Celui qui devient vieux, maté d'un sang refroidi, peut bien dire adieu aux Grâces et aux Muses.

Donc, lecteur, celui qui pourra faire un tel ouvrage, et qui aura une bouche sonnante plus hautement que les autres, et toutefois sans se perdre dans les nues, qui aura l'esprit plus plein de prudence et d'avis, et les conceptions plus divines, et les paroles plus rehaussées et recherchées,

¹ Premier : premièrement.

bien assises en leur lieu par art, et non à la volée, donne-lui nom de poète, et non au versificateur, compositeur d'épigrammes, sonnets, satires, élégies, et autres tels menus fatras, où l'artifice ne se peut étendre : la simple narration, enrichie d'un beau langage, est la seule perfection de telles compositions.

Veux-tu savoir, lecteur, quand les vers sont bons et dignes de la réputation d'un excellent ouvrier, suis le conseil d'Horace : il faut que tu les démembrés et désassembles de leur nombre, mesure et pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers, et ceux du milieu les derniers. Si tu trouves, après tel désassemblage de la ruine du bâtiment, de belles et excellentes paroles et phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enlever ton esprit outre le parler commun, pense que de tels vers sont bons et dignes d'un excellent poète ¹. Exemple : des mauvais vers :

Madame, en bonne foi, je vous donne mon cœur ;
N'usez point envers moi, s'il vous plait, de rigueur.

Efface *cœur* et *rigueur*, tu n'y trouveras un seul mot qui ne soit vulgaire ou trivial ; ou, si tu lis ceux-ci :

Son harnois il endosse, et, furieux aux armes,
Pourfendit par le fer un scadron de gens d'armes ;

tu trouveras, au démembrage et déliaison de ces deux carmes, qui te servent d'exemples pour les autres, toutes belles et magnifiques paroles, *harnois*, *endosse*, *furieux*, *armes*, *pourfendit*, *fer*, *scadron*, *gens d'armes*. Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra : car bien souvent la matière ni le sens ne désirent pas telle haussure de voix, principalement les narrations et pourparlers des ca-

¹ *Disjecti membra poetæ.* (Hor., *Serm.*, I, 4, 62.)

pitaines, conseils et délibérations des grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue et simple, et l'exposition du fait : car tantôt il doit être orné, et tantôt non : car c'est un extrême vice à orfèvre de plomber de l'or. Il faut imiter les bons ménagers qui tapissent bien leurs salles, chambres et cabinets, et non les galetas où couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes et hautes, comme je t'ai plusieurs fois averti, et non monstrueuses ni quintessencieuses comme sont celles des Espagnols. Il faudrait un Apollon pour les interpréter, encore il y serait bien empêché avec tous ses oracles et trépieds.

Tu n'oublieras les noms propres des outils de tous métiers, et prendras plaisir à t'en enquerre le plus que tu pourras, et principalement de la chasse. Homère a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Je veux bien t'avertir, lecteur, de prendre garde aux lettres ; et feras jugement de celles qui ont plus de son et de celles qui en ont le moins. Car A, O, U, et les consonnes M, B, et les SS, finissant les mots, et sur toutes les RR, qui sont les vraies lettres héroïques, font une grande sonnerie et batterie aux vers. Suis Virgile, qui est maître passé en la composition et structure des carmes : regarde un peu quel bruit font ces deux-ci, sur la fin du huitième de l'*Énéide* :

*Una omnes ruere, ac totum spumare, reductis
Convulsum remis rostrisque stridentibus æquor* ¹.

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras aussi d'insérer en tes vers ces lumières, ou plutôt petites âmes de la poésie, comme :

Italiam metire jacens ²,

¹ Virg., *Énéide*, VIII, 689.

² Item, *ibid.*, XII, 360.

qui est proprement un sarcasme ; c'est-à-dire une moquerie que le vainqueur fait sur le corps navré à mort de son ennemi :

..... *Et fratrem ne desere frater* ¹.

..... *Et dulces moriens reminiscitur Argos* ².

Semineces micant digiti, ferrumque retractant ³.

Au reste, lecteur, si je te voulais instruire et t'informer de tous les préceptes qui appartiennent à la poésie héroïque, il me faudrait une rame de papier ; mais les principaux que tu as lus auparavant te conduiront facilement à la connaissance des autres. Or venons à nos vers communs de dix à onze syllabes, lesquels, pour être plus courts et pressés, contraignent les poètes de remâcher et ruminer plus longuement ; et telle contrainte, en méditant et repensant, fait le plus souvent inventer d'excellentes conceptions, riches paroles et phrases élaborées, tant vaut la méditation, qui par longueur de temps les engendre en un esprit mélancolique, quand la bride de la contrainte arrête et refrène la première course impétueuse des fureurs et monstrueuses imaginations de l'esprit, à l'exemple des grandes rivières qui bouillonnent, écumant et frémissent à l'entour de leurs remparts, ou quand elles courent la plaine sans contrainte, elles marchent lentement et paresseusement, sans frapper les rivages ni d'écumes ni de bruit. Tu n'ignores pas, lecteur, qu'un poète ne doit jamais être médiocre en son métier, ni savoir sa leçon à demi, mais

¹ Virgile, *Énéide*, X, 600.

² Idem, *ibid.*, X, 782.

³ Idem, *ibid.*, X, 396. Le texte porte :

Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.

tout excellent et tout parfait : la médiocrité est un extrême vice en la poésie ; il vaudrait mieux ne s'en mêler jamais et apprendre un autre métier.

Davantage je te veux bien encourager de prendre lasage hardiesse, et d'inventer des vocables ¹ nouveaux, pourvu qu'ils soient moulés et façonnés sur un patron déjà reçu du peuple. Il est fort difficile d'écrire bien en notre langue, si elle n'est enrichie autrement qu'elle n'est pour le présent de mots et de diverses manières de parler. Ceux qui écrivent journallement en elle savent bien à quoi leur en tenir : car c'est une extrême gêne de se servir toujours d'un mot. Outre, je t'avertis de ne faire conscience de remettre en usage les antiques vocables, et principalement ceux du langage wallon et picard, lequel nous reste par tant de siècles l'exemple naïf de la langue française, j'entends de celle qui eut cours après que la latine n'eut plus d'usage en notre Gaule, et choisir les mots les plus prégnants ² et significatifs, non-seulement dudit langage mais de toutes les provinces de France, pour servir à la poésie lors que tu en auras besoin.

Malheureux est le débiteur lequel n'a qu'une seule espèce de monnaie pour payer son créancier. Outre-plus, si les vieux mots abolis par l'usage ont laissé quelque rejeton, comme les branches des arbres coupés se rajeunissent de nouveaux drageons, tu le pourras provigner, amender et cultiver, afin qu'il se repeuple de nouveau ; exemple de *lobbe*, qui est un vieux mot français qui signifie mocquerie et raillerie. Tu pourras faire sur le nom le verbe *lobber*, qui signifiera mocquer et gaudir, et mille autres de telle façon.

¹ *Vocabula* : mots, termes.

² *Prægnants* : féconds ; du latin *prægnans*.

Tu te donneras de garde , si ce n'est par grande contrainte de te servir des mots terminés en *ion* qui passent plus de trois ou quatre syllabes, comme *abomination*, *testification* : car de tels mots sont languissants, et ont une traînante voix, et, qui plus est, occupent languidement¹ la moitié d'un vers. C'est une autre chose d'écrire en une langue florissante qui est pour le présent reçue du peuple, villes, bourgades et cités, comme vive et naturelle, approuvée des Rois, des princes, des sénateurs, marchands et trafiqueurs, et de composer en une langue morte muette et ensevelie sous le silence de tant d'espaces d'ans, laquelle ne s'apprend plus qu'à l'école par le fouet, par la lecture des livres, auxquelles langues mortes il n'est licite de rien innover, disgraciées du temps, sans appui d'empereur ni de rois, de magistrats ni de villes, comme une chose morte, laquelle s'est perdue par le fil des ans, ainsi que font toutes choses humaines, qui périssent vieilles, pour faire place aux autres suivantes et nouvelles : car ce n'est la raison que la nature soit toujours si prodigue de ses biens à deux ou trois nations, qu'elle ne veuille conserver ses richesses aussi bien pour les derniers comme les premiers. En telles langues passées et défuntes (comme j'ai dit) il ne faut rien innover, comme ensevelies, ayant résigné leur droit aux vivantes, qui florissent en empereurs, princes et magistrats, qui parlent naturellement, sans maître d'école, l'usage le permettant ainsi : lequel usage le permet en la même façon que le commerce et trafic des monnaies pour quelque espace de temps ; ledit usage lès décrie quand il veut. Pource il ne se faut étonner d'ouïr un mot nouveau, non plus que de voir quelque

¹ *Languidement* : languissamment.

nouvelle jocondalle, nouveaux talars, royales, ducats de saint Etienne et pistoles. Telle monnaie, soit d'or ou d'argent, semble étrange au commencement : puis l'usage l'adoucit et domestique, la faisant recevoir, lui donnant autorité, cours et crédit, et devient aussi commune que nos testons et nos écus au soleil.

Tu seras très-avisé en la composition des vocables et ne les feras prodigieux, mais par bon jugement, lequel est la meilleure partie de l'homme, quand il est clair et non embabouiné ni corrompu de monstrueuses imaginations de ces robins de cour qui veulent tout corriger.

Je te conseille d'user indifféremment de tous dialectes, comme j'ai déjà dit : entre lesquels le courtisan¹ est toujours le plus beau, à cause de la majesté du prince ; mais il ne peut être parfait sans l'aide des autres : car chacun jardin a sa particulière fleur, et toutes nations ont affaire les unes des autres, comme en nos havres et ports la marchandise bien loin cherchée en l'Amérique se débite partout. Toutes provinces, tant soient-elles maigres, servent aux plus fertiles de quelque chose, comme les plus faibles membres et les plus petits de l'homme servent aux plus nobles du corps. Je te conseille d'apprendre diligemment la langue grecque et latine, voire italienne et espagnole, puis, quand tu les sauras parfaitement, te retirer en ton enseigne comme un bon soldat, et composer en ta langue maternelle, comme a fait Homère, Hésiode, Platon, Aristote, et Théophraste, Virgile, Tite-Live, Salluste, Lucrèce et mille autres qui parlaient même langage que les laboureurs, valets et chambrières. Car c'est un crime de lèse-majesté d'abandonner le lan-

¹ Celui de la cour.

gagé de son pays, vivant et florissant, pour vouloir déterrer je ne sais quelle cendre des anciens, et abbayer¹ les verves des trépassés, et encore opiniâtrément se braver là-dessus, et dire : J'atteste les Muses que je ne suis point ignorant et ne crie point en langage vulgaire comme ces nouveaux venus, qui veulent corriger le *Magnificat* : encore que leurs écrits étrangers, tant soient-ils parfaits, ne sauraient trouver lieu aux boutiques des apothicaires pour faire des cornets.

Comment veux-tu qu'on te lise, latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Sénèque Silius et Claudien, qui ne servent que d'ombre muette en une étude ; auxquels on ne parle jamais que deux ou trois fois en la vie, encore qu'ils fussent grands maîtres en leur langue maternelle ? et tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'école à coups de verges le langage étranger, que sans peine et naturellement ces grands personnages parlaient à leurs valets, nourrices et chambrières ! O quantes fois ai-je souhaité que les divines têtes sacrées aux Muses de Joseph Scaliger, Daurat, Pimpont, d'Emery, Florent Chrétien, Passerat, voulussent employer quelques heures à si honorable labeur,

Gallica se quantis attollet gloria verbis

Je supplie très-humblement ceux auxquels les Muses ont inspiré leur faveur, de n'être plus latineurs ni grecaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par devoir, et prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauvre mère

¹ *Abbayer* : honorer, vanter.

naturelle : ils en rapporteront plus d'honneur et de réputation à l'avenir que s'ils avaient, à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembe, recousu ou rabobiné je ne sais quelles vieilles rapetasseries de Virgile et de Cicéron, sans tant se tourmenter : car, quelque chose qu'ils puissent écrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cri d'une oie au prix du chant de ces vieux cygnes, oiseaux dédiés à Phébus Apollon. Après la première lecture de leurs écrits, on n'en tient non plus de compte que de sentir un bouquet fané. Encore vaudrait-il mieux, comme un bon bourgeois ou citoyen, rechercher et faire un Lexicon des vieux mots d'Artus, Lancelot et Gauvin, ou commenter le *Roman de la Rose*, que s'amuser à je ne sais quelle grammaire latine qui a passé son temps. Davantage qu'ils considèrent comme le Turc, en gagnant la Grèce, en a perdu la langue du tout. Le même Seigneur occupant par armes la meilleure partie de toute l'Europe, où on souloit parler la langue latine, l'a totalement abolie, réduisant la chrétienté, de si vaste et grande qu'elle était, au petit pied, ne lui laissant presque que le nom, comme celle qui n'a plus que cinq ou six nations où la langue romaine se débite, et n'eût été le chant de nos églises et psaumes chantés au lutrin, longtemps y a que la langue romaine se fût évanouie, comme toutes choses humaines ont leur cours : et pour le jourd'hui vaut autant parler un bou gros latin, pourvu que l'on soit entendu, qu'un affété langage de Cicéron. Car on ne harangue plus devant empereurs ni sénateurs romains ; et la langue latine ne sert plus de rien que pour nous truchement en Allemagne, Pologne, Angleterre et autres lieux de ce pays-là. D'une langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plait à l'arrêt du destin et à

Dieu qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient éternelles comme lui, lequel je supplie très-humblement, lecteur, te vouloir donner sa grâce, et le désir d'augmenter le langage de ta nation.

PRÉFACE DE LA FRANCIADE.

*Descriptas servare vices, operumque colores,
Cur ego, si nequeo ignoroque, poeta salutor?
Cur nescire, pudens prave, quam discere malo?..
Res gestæ regumque ducumque, et tristia bella,
Quo scribi possint numero monstravit Homerus.*

(HOR., *Epist. ad Pis.*, 74-86.)

Homère, de science et de nom illustré,
Et le romain Virgile assez nous ont montré
Comment et par quel art, et par quelle pratique
Il fallait composer un ouvrage héroïque,
De quelle forte haleine et de quel ton de vers,
Varié d'arguments et d'accidents divers.
J'ai suivi leur patron : à genoux, *Franciade* ;
Adore l'*Énéide*, adore l'*Iliade* :
Révère les portraits et les suis d'aussi loin
Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice et de soin.
Miracle non étrange à celui qui contemple
Ces deux grands demi-dieux, dignes chacun d'un temple,
L'un Romain, l'autre Grec, à qui les cieux amis
Et les Muses avaient tout dit et tout permis,
Et non à moi Français, dont la langue peu riche,
Couverte de halliers¹, tous les jours se défriche,
Sans mots, sans ornements, sans honneur et sans prix,
Comme un champ qui fait peur aux plus gentils esprits

¹ *Halliers* : buissons.

Des laboureurs actifs à nourrir leurs ménages, ¹
 Qui tournent les guérets pleins de ronces sauvages
 Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,
 A faute d'artisans qui n'ont point devant eux
 Défriché ni viré la campagne férue ²,
 Qui maintenant revêche arrête leur charrue,
 Luttant contre le soc d'herbes environné.
 Mais quoi, prenons en gré ce qui nous est donné,
 Achevons notre tâche, et eroyons d'assurance
 Que ces deux étrangers pourront loger en France,
 Si la Parque me rit, réchauffant la froideur
 Des hommes bien adroits à suivre mon ardeur,
 Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,
 Pourvu que nous rendions nos provinces fameuses,
 Non d'armes, mais d'écrits : car nous ne sommes pas
 De nature inclinés à suivre les combats,
 Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verve nous baille
 Plus d'ardeur qu'aux soldats de vaincre à la bataille.

Ils ne sont ulcérés sinon par le dehors,
 Aux jambes et aux bras, et sur la peau du corps :
 Nous au fond de l'esprit et au profond de l'âme,
 Tant l'aiguillon d'honneur vivement nous entame.

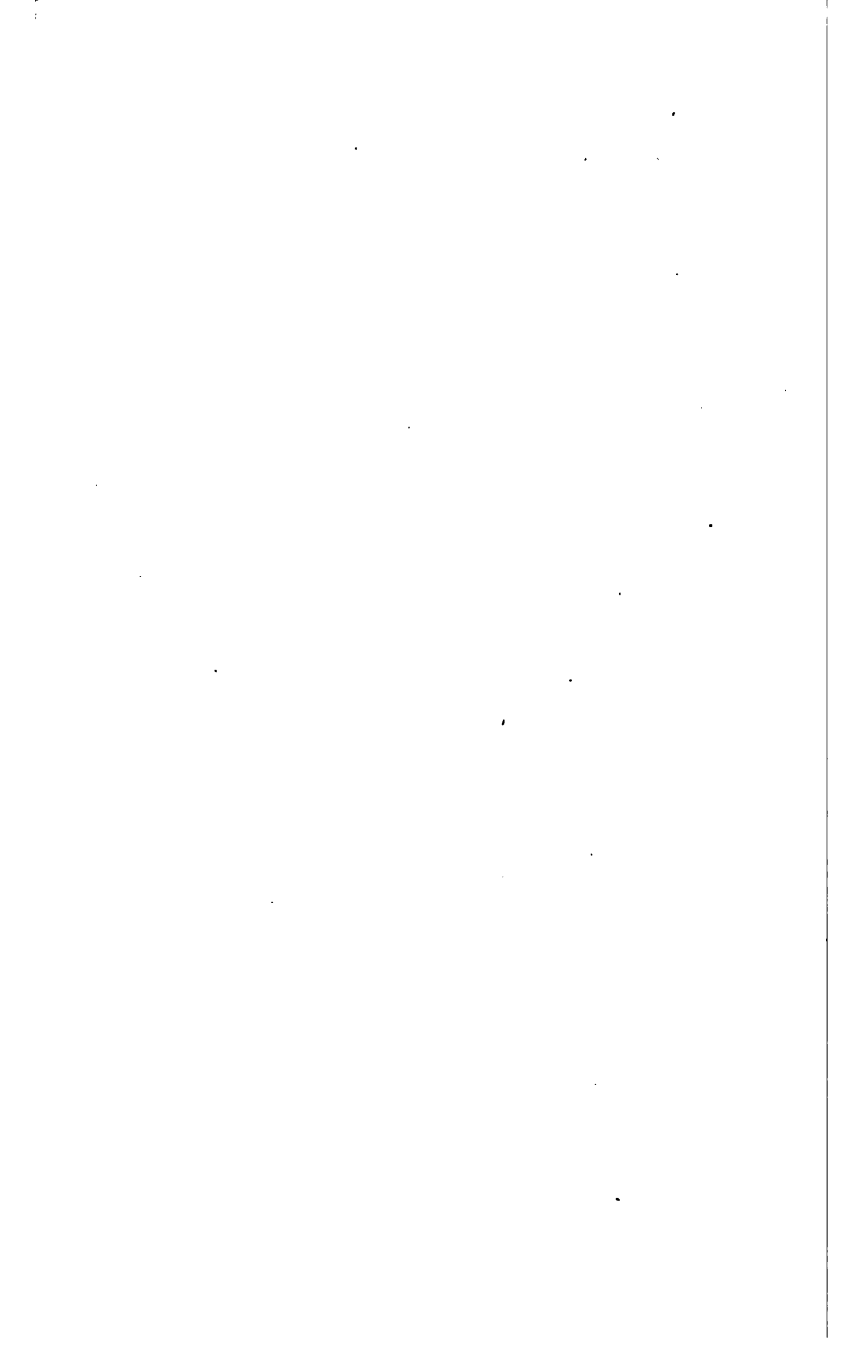
La Muse en telle part de son trait va poignant :
 Et encore que le coup n'apparaisse saignant,
 Si est-ce qu'il nous blesse, et nous rend fantastiques,
 Chagrins, capricieux, hagards, mélancoliques,
 Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour prophétiser,
 Ou soit pour enseigner, soit pour autoriser,
 Vêtus d'habits grossiers, par paroles rurales,
 Les arrêts de nature et les choses fatales.
 Tels du vieil Apollon les ministres étaient,

¹ Ménages : enfants. Il est encore { ² Férue : frappée, labourée.
 usité dans le Limousin et l'Auvergne.

Ou fût sur 'le trépied, ou fût lorsqu'ils chantaient ;
Et tels ceux d'aujourd'hui : car l'antique Cybèle
(La Nature j'entends) n'a tari la mamelle
Pour maigres n'allaiter les siècles à venir,
Ni ne sera jamais : ce serait devenir
Une mère brehaigne¹ en lieu d'être féconde.
Tout tel qu'auparavant sera toujours le monde.

Or, comme il plaît à Dieu, les siècles et les ans
Apportent à nos vers richesses et présents,
Crédit entre les rois : où souvent par fortune
Un prend le bien acquis à toute une commune ;
Cela s'est toujours fait et toujours se fera
Tant que le monde entier en ses membres sera.
Maint court aux jeux d'Olympe, un seul le prix emporte :
La chance des mortels roule de telle sorte.

¹ *Brehaigne* : stérile.



ARGUMENT

DU PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE,

PAR AMADIS JAMIN,

SECRÉTAIRE DE LA CHAMBRE DU ROI. :

En ce laborieux ouvrage de la *Franziade*, l'auteur s'est proposé la façon d'écrire des anciens, et surtout du divin Homère : et combien qu'en ce premier livre il ait comme pas à pas imité Homère et Virgile, si est-ce que l'embarquement de Francus est à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il ressemble à l'abeille, laquelle tire son profit de toutes fleurs pour en faire son miel : aussi, sans jurer en l'imitation d'un des anciens plus que des autres, il considère ce qui est en eux de meilleur, de quoi il enrichit (comme toujours il a été heureux) notre langue française. Or, pour venir à ce premier livre, qui est comme le fondement et projet du reste du bâtiment, l'argument est tel : Après que Francus fut retourné du long voyage où son oncle Hélélin l'avait envoyé en diverses nations pour en apprendre les mœurs et façons, et par telle connaissance se rendre sage, rusé et pratique capitaine, ce qu'Hélélin avait fait ne voulant qu'il fût connu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lesquels pensaient pour certain que Pyrthe, fils d'Achille, l'eut fait mourir, le précipitant du faite d'une tour : Jupiter qui l'avait sauvé du sac de Troie, et en lieu du corps vrai avait baillé une feinte de lui à ses ennemis, se ressouvenant du destin, pour lequel il l'avait garanti de si cruelle mort, et se repentant de la destruction de Troie, envoie Mercure, messenger des dieux, vers Hélélin, oncle paternel dudit Francus, afin qu'il l'avertisse quelles sont les destinées de Francion, son neveu, lequel depuis un an laissait énerver sa jeunesse d'oisiveté, sans souci de relever sus l'honneur de ses aïeux. Hélélin, après avoir ouï le commandement de Jupiter (aussi que son esprit prophétique avait prévoyance des destins et présageait la grandeur de son neveu, fils d'Hector) lui fit équiper quelque nombre de navires, dans lesquels il s'embarqua, laissant Buthrote, ville d'Epire, où il faisait sa demeure avec son oncle et sa

mère Andromaque. Le poëte lui donne une compagnie d'hommes guerrière par une belle et gentille invention : car le jour du mandement de Jupiter tous les Troyens bannis étaient assemblés par le congé des princes de la Grèce, desquels ils étaient esclaves, pour chômer la fête de Cybèle leur déesse, tous équipés d'armes telles que soulaient porter les Corybantes et Curètes, quand ils célébraient la fête de la mère des dieux. Junon se courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens s'efforçait par bonne et future destinée de renouveler Troie, et de la faire refleurir. Cybèle et Mars favorisaient Francion, et lui enflamment le cœur du désir de louange et de vertu. Héléna lui enseigne sommairement quel chemin il doit tenir sur la mer pour venir de Crète à l'embouchure du Danube.

LE PREMIER LIVRE DE LA FRANCIADE.

— — — — —
AU ROI TRÈS-CHRÉTIEN,

CHARLES NEUVIÈME DE CE NOM.

Muse , entends-moi des sommets de Parnasse ,
Guide ma langue , et me chante la race
Des rois français issus de Francion ,
Enfant d'Hector , Troyen de nation ,
Qu'on appelait en sa jeunesse tendre
Astyanax , et du nom de Scamandre.

De ce Troyen conte-moi les travaux ,¹
Guerres , conseils , et combien sur les eaux
Il a de fois (en dépit de Neptune
Et de Junon) surmonté la Fortune ,
Et sur la terre échappé de périls² ,
Ains que² bâtir les grands murs de Paris.
Charles , mon prince , enle-moi le courage ,
Pour ton honneur j'entreprands cet ouvrage :
Sers-moi de phare et garde d'abîmer
Ma nef qui flotte en si profonde mer.

Déjà vingt ans avaient laissé derrière
Le jour fatal que la Grèce guerrière
Avait brûlé le mur neptunien :
Quand du haut ciel le grand Saturnien
Baissa les yeux , et vit Troie déserte

¹ Périls : périls.

² Ains que : avant de.

Toute de sable et de tombes couverte,
 Se courrouçant sa perruque ¹ ébranla,
 Puis au conseil tous les dieux appela.

Du ciel d'airain les fondemens tremblèrent,
 Dessous le pied des dieux qui s'assemblèrent
 Tous marchant d'ordre en leur siège apprêté :
 Lors Jupiter, pompeux de majesté,
 Les surmontant de puissance et de gloire,
 Se vint asseoir en son trône d'ivoire,
 Le sceptre au poing, puis fronçant le sourcil,
 Renfrogné d'ire aux dieux parlait ainsi :

« Jamais au cœur je n'eus telle tristesse.
 Ni pour mortel, pour dieu, ni pour déesse,
 Que j'eus la nuit qu'on brûlait Ilion :
 Quand le cheval prégnant ² d'un million
 D'hommes guerriers, de sa voûte fermée
 Versa dans Troie une moisson armée
 D'épieux, d'écus, de lances et de dards.
 Branlés ès mains des Argives soudards,
 Non-seulement les Dolopes gendarmes
 Passaient les corps par le tranchant des armes,
 Mais nos maisons, sacrilèges, pillaient.
 Et de leurs dieux les autels dépouillaient,
 Qui révéés par la ville troyenne
 Fumaient toujours d'une odeur sabéenne ³.

« Là forçenaient ⁴ deux tigres sans merci,
 Le grand Atride et le petit ⁵ aussi
 Joyeux de sang le carnassier Tydide ⁶,

¹ Sa perruque : sa chevelure.

² Prégnant : plein, rempli ; du latin *prægnans*.

³ L'encens de Sabée (Arabie).

⁴ Forçenaient : exerçaient leur force

leur

⁵ Ménélas.

⁶ Diomède, fils de Tydée.

Et le superbe héritier d'Éacide ;
 Là l'ithaquois chargé du grand bouclair ¹
 Qui ne fut sien , brillant comme un éclair
 Qui çà qui là s'éclate de la nue ,
 Chaud de colère ensanglantait la rue
 D'un peuple au lit surpris et dévêtu ,
 Du fer ensemble et du feu combattu.

« Ainsi qu'on voit une fière lionne,
 Que la fureur et la faim époïnçonne ,
 Assassiner le débile troupeau :
 Entre les dents sanglante en est la peau ,
 Qui pend encore en sa machoïze teinte !
 Le pasteur fuit qui se pâme de crainte !

« Ainsi les Grecs détaillaient ² et brisaient
 Le peuple nu : les feux qui reluisaient
 Sur les maisons à flammes enfumées,
 Donnaient lumière aux princes des armées,
 Au meurtre , au sang : un si cruel effort
 Montrait partout l'image de la mort.

« Et toi , Junon, dessus la porte assise ,
 Hâtas les Grecs ardents à l'entreprise ,
 Avec Pallas, qui sur le haut sommet
 Du premier mur, horrible en son armet
 Que la Gorgone aprit ³ de mainte écaille,
 A coups de pique ébranlait la muraille,
 Bouffante d'ire et d'une forte voix
 Comme un tonnerre appelait les Grégeois ,
 Les animant à la vengeance prompte.
 Esprits malins , qui n'avez point de honte
 D'avoir détruit un royaume si beau ,

¹ Bouclair : bouclier.

³ Aprit : couvrit.

² Détaillaient : taillaient en pièces.

Fait qu'Ilion n'est plus qu'un grand tombeau,
 Fait que Priam, meurdri dessus sa race,
 De son sang tiède ensanglantât ma face,
 Bien qu'il chargeât nos autels par-sus tous,
 De gros cuissots de taureaux et de boucs !

« Ce roy pleurant son état misérable,
 En cheveux gris, en barbe vénérable,
 Du cruel Pyrrhe au point de mort pressé,
 Tenait des mains mon image embrassé :
 Quand il reçut en sa gorge frappée
 De l'Achilin¹ le tranchant de l'épée,
 Qui d'un grand coup le chef lui décolla
 Bien loin la tête en sautellant alla !
 Le corps sans nom, sans chaleur, et sans face
 Comme un grand tronc broncha dessus la place.

« Cet arrogant, qui les Dieux dépitait,
 Qui de fureur son père surmontait²,
 Non-seulement d'une rage maîtresse,
 Le fer au poing, tuait la tourbe épaisse,
 Mais outrageait le sexe féminin,
 Qui de nature est courtois et benin.

« Il poursuivait au travers de la flamme
 Du preux Hector Andromaque la femme,
 Qui, déplorant pour néant son destin,
 Echevelée, avait à son tetin
 Pressé son fils, en qui la vraie image
 Du père sien était peinte au visage.
 D'entre ses bras je dérobaï le fils :
 Lors en sa place une feinte je fis,
 Que je formai pétrissant une nue,
 Qui fut des Grecs en son lieu reconnue

¹ Pyrrhus, fils d'Achille.

² Surmontait: surpassait.

Du tout semblable à l'héritier d'Hector,
Mêmes cheveux crépelus de fin or,
Les mêmes yeux, le front même, et la taille;
Puis cette feinte à la mère je baille
Pour la donner à Pyrrhe : et tout soudain,
Cachant l'enfant aux replis de mon sein,
Je le sauvai de l'épée homicide :
Le vain ¹ sans plus fut proie d'Éacide.

« Je l'avertis d'aller trouver après,
Son fils au temple, ou deux chevaliers grecs
L'une sur l'autre amoncelaient la proie,
Tout l'or captif de Priam et de Troie,
Femmes, enfants, et vieillards enchaînés,
De leurs maisons par les cheveux traînés :
Et qu'il avait pour marque manifeste
L'ardent éclair d'une flamme céleste
Au haut du chef, vrai signes qu'il serait
Pasteur de peuple, et qu'un jour il ferait
Naître des rois, à qui la destinée
Avait la terre en partage donnée.

« Je n'avais dit, que tout soudain voici
Pyrrhe venir, qui ravit tout ainsi
L'image feint hors des bras de la mère,
Qu'un loup le faon d'une biche légère.
Il le porta sur le haut d'une tour,
D'où le roulant et tournant de main tour
En tourbillons, d'un bras armé le rue
Pied contre-mont ² sur le dur de la rue.

« Ainsi tomba par pièces découpé,
Le vain abus dont le Grec fut trompé :

¹ Le vain : la chose vaine, le fan-
tôme.

² Pied contre-mont : la tête en bas.

Car Francus vit, et malgré toute envie,
 De ses pounons va respirant la vie
 Dedans Buthrote, en ces champs où la voix
 Vit prophétique ès chênes dodonois,
 Près Hélénin et sa mère Andromache
 Qui sans honneur par les tourbes ¹ le cache.

« Déjà la fleur de son âge croissant
 Va d'un poil d'or son menton jaunissant,
 Et tout son cœur bouillonne de jeunesse :
 Je ne veux plus qu'il languisse en paresse,
 Comme inconnu, sans sceptre et sans honneur,
 Mais tout rempli de force et de bonheur,
 Je veux qu'il aille où son destin l'appelle,
 Tige futur d'une race si belle :
 Sans plus en vain consommer son loisir,
 Parte de là : tel est notre plaisir. »

Il dit ainsi; les Dieux, qui s'élevèrent,
 Tous d'un accord sa parole approuvèrent,
 En murmurant comme flots de la mer
 De qui le front commence à se calmer,
 Quand Aquilon assoupit son orage,
 Et l'onde bruit doucement au rivage.

Au départir Mercure il appela :
 Pour obéir Mercure s'en alla,
 Prompt messenger à la plante légère ²,
 Devant le trône où l'appelait son père :
 « Vole, mon fils, où Francus est nourri,
 Huche ³ les vents : dis que je suis marri
 Contre sa mère et ceux qui sans louange
 Trompent son âge en une terre étrange :

¹ Par les tourbes : dans la foule des citoyens.

² A la plante légère : au pied léger.

³ Huche : appelle.

Je ne l'avais du massacre sauvé
 Pour être oisif, de paresse aggravé,
 Un fainéant en la fleur de son âge :
 Mais j'espérais que d'un mâle courage
 Irait un jour des Gaules surmonter
 Le peuple rude et fâcheux à dompter,
 Chaud à la guerre et ardent à la proie,
 Pour y fonder une nouvelle Troie :
 Pour ce déloge, et le fais en aller :
 Le temps perdu ne se peut rappeler. »

(Mercure se rend à Bothrote. — Les Troyens captifs en Grèce s'y étaient réunis de toutes parts pour célébrer la fête de Cybèle. — Mercure transmet à Hélénius l'ordre de Jupiter.)

« Va, m'a-t-il dit, où Francus est nourri :
 Huche les vents : dis que je suis marri¹
 Contre sa mère et ceux qui sans louange
 Cachent ce prince en une terre étrange.
 Je n'ai Francus du massacre sauvé
 Pour être ainsi de paresse aggravé,
 Un fainéant en la fleur de son âge :
 Mais j'espérais que d'un mâle courage
 Irait un jour des Gaules surmonter
 Le peuple rude et fâcheux à dompter,
 Chaud à la guerre et ardent à la proie,
 Pour y fonder une nouvelle Troie,
 Dont la mémoire en tout temps florirait,
 Et par le feu jamais ne périrait.

« Pource, Hélénin et toi mère Andromache,
 N'amollissez en paresse si lâche
 L'enfant d'Hector, à qui les cieus amis
 Ont tant d'honneurs et de sceptres promis,
 Qui doit hausser la maison Priamide.

¹ Marri : fâché.

Dompter la Grèce, et la race Éacide ,
 Doit vaincre tout, et qui doit une fois
 Être l'estoc ¹ des monarques François ,
 Et par-sus tous d'un CHARLES, qui du monde
 Doit en la main porter la pomme ronde.
 Fais-le équiper d'hommes et de vaisseaux,
 Fais-le marcher sur l'échine des eaux,
 Aux lieux promis où son destin le mène :
 L'honneur s'achète aux dépens de la peine ! »

(Il dit et s'évanouit. — Description de la fête. — Chants et prières adressés à Cybèle.)

Comme ils priaient, la prompte Renommée
 Au front de vierge, à l'échine emplumée,
 Le cor en bouche, avait jà répandu
 Que Mercure est du haut ciel descendu,
 Et qu'il avait d'une voix courroucée
 Par Jupiter Andromache tancée,
 Et par-sus tout Hélélin, qui savait
 L'arrêt certain que le destin avait
 Écrit au ciel pour celui qu'on appelle
 Astyanax, qui sans honneur recèle
 Son âge en vain sur le bord étranger,
 Saus du malheur les Troyens revenger.

Cette déesse à bouche bien ouverte,
 D'oreilles, d'yeux et de plumes couverte,
 Semait partout qu'Astyanax était
 Vrai fils d'Hector, et qu'on lui apprêtait
 Mainte navire au combat ordonnée,
 Pour aller suivre ailleurs sa destinée,
 Prince fatal ², et que sa main ferait
 Que le Troyen du Grec triompherait :

¹ Estoc : tronc d'arbre; et figuré-
 ment : ligne d'extraction. ACAD.

² Fatal : désigné par le Destin; du
 latin *fatalis*.

Et qu'il fallait que la jeunesse active,
 Qui par la Grèce est maintenant captive,
 Suivît Francus, futur père des rois,
 Qui s'en allait dedans le camp gaulois
 Replanter Troie et la race Hectorée,
 Pour y régner d'éternelle durée.

(Jupiter envoie un augure favorable. — Un faucon attaqué par un vautour est changé en aigle et triomphe sous cette forme. — Les Troyens s'occupent à construire une flotte, et lancent les navires à la mer.)

Il était nuit, et le charme du somme
 Sillait¹ partout les paupières de l'homme,
 Qui demi-mort, par le sommeil lié,
 Avait du jour le travail oublié.
 Tous animaux, ceux qui dans l'air se pendent,
 Ceux qui la mer à coups d'échine fendent,
 Ceux que les monts et les bois enfermaient,
 Pris du repos, à chef baissé, dormaient.

Mais Hélénil, qui soucieux ne cesse
 De repenser en son neveu, n'abaisse
 L'œil au dormir; ains veillant et rêvant,
 Or, se couchant, et ores se levant,
 Mille discours discourt en sa pensée.
 Du Dieu courrier la parole annoncée
 Le presse tant, qu'à toute heure, en tous lieux
 Il a Mercure au devant de ses yeux,
 Et en l'esprit la belle destinée
 Qui pour Francus au ciel est ordonnée,
 De qui le sang et troyen et germain
 Doit enserrer le monde dans la main.

Incontinent que l'aube aux doigts de roses
 Eut du grand ciel les barrières décloes

¹ *Sillait* : fermait; du latin *stigare*, eacheter.

Prompt hors du lit ce bon prince sortit,
 Sa camisole et son pourpoint vêtit,
 Puis son sayon, puis sa cape tracée
 A fils d'argent sur l'épaule a troussée,
 Prit son épée au pommeau ciselé.
 Ainsi vêtu dans la place est allé,
 Le dard au poing, commandant qu'on assemble
 Grands et petits au conseil tout ensemble.

Lors les hérauts claire-voix ont sonné
 De toutes parts le conseil ordonné :
 Le peuple né pour nouvelles apprendre
 Droit en la place à foule se vint rendre ;
 Lui de son sceptre au milieu s'appuya,
 Puis de tels mots sa langue déplia :

« Peuple troyen, dardanienne race,
 Ce jouvenceau qui par la populace
 Vit sans honneur, Astyanax nommé,
 Est fils d'Hector que tant avez aimé,
 Qui magnanime en si longues batailles
 Dix ans entiers a gardé vos murailles,
 Qui le rempart contre terre rua
 Des Grecs tremblants, qui Patrocle tua,
 Et retourna pompeux dedans la ville
 Le dos vêtu du corselet d'Achille.

« Or ce grand roi qui seul commande aux Dieux,
 Qui honora Hector à nos aïeux ¹,
 La nuit que Troie était un grand carnage,
 Sauva l'enfant par une feinte image :
 Sans majesté privé ² je l'ai tenu,
 De peur qu'il fût des Grégeois reconnu.

¹ Qui honora Hector à nos aïeux : qui le fit honorer par nos aïeux.
² Privé : simple particulier; du latin *privatus*.

Je l'ai transmis par une longue voie
 Tantôt vers Thèbe, et tantôt devers Troie,
 Voir le tombeau de son père, et aussi
 Les noirs enfants de Memnon, qui d'ici
 Sont éloignés, noble race Hectorée,
 Et de l'Aurore habitent la contrée.
 En maint pays je l'ai fait voyager :
 Il a connu maint peuple et maint danger,
 Connu les mœurs des hommes pour se faire
 Guerrier pratique en toute grande affaire.

« Depuis un an ce prince est de retour,
 Sans action mangeant en vain le jour,
 Un fainéant dévoyé de la trace
 De sa très-noble et vertueuse race,
 Bien qu'il soit brave et sous bon astre né,
 Et pour hauts faits hautement destiné.

« Toujours pour lui ce grand prince me tance,
 Prince de l'air qui les foudres élance,
 De quoi si tard je le retiens ici
 Sans de son bien avoir autre souci :
 Encore hier, sa puissance j'atteste,
 Que par le ciel en clarté manifeste,
 Je vis Mercure arriver devers moi,
 Qui me tança de la part de son roi.

« Si tu n'as soin, dit-il, de ta lignée,
 Si la vertu, de l'heur accompagnée,
 Ton cœur ne pousse à voyager plus loin
 Au moins n'étouffe à son premier besoin
 De ton neveu la bouillante jeunesse :
 Fais-le échapper des liens de la Grèce.
 Le jeune sang désireux de hasard
 Trouve toujours son mieux en quelque part.

« Pource , Troyens , de race magnanime ,
 Si la vertu natale vous anime ,
 Suivez ce prince et le veuillez choisir :
 Tout votre sang soit bouillant d'un désir
 D'accompagner sa vaillante entreprise
 Que le destin dextrement favorise !
 C'est plus d'honneur en liberté mourir
 Et par son sang la franchise acquérir,
 Que de languir en honte si vilaine :
 Un beau mourir orne la vie humaine. »
 Il dit ainsi ; puis , se levant de là
 Pressé du peuple , en son palais alla.

Mars , qui aimait Hector durant sa vie ,
 De secourir Francion eut envie :
 En sa faveur fit son coche atteler ,
 Puis fouettant ses chevaux parmi l'air ,
 Qui à bouillons soufflaient de leurs narines
 Flamènes de feu ardentes et divines ,
 Vint s'abaisser sous le pied d'un rocher
 Près du rivage , où faisant détacher
 Ses beaux coursiers le long d'une verdure ,
 Trèfle et sainfoin leur donna pour pâture.
 Puis comme un trait roidement s'élança
 Parmi la troupe où sa forme il laissa ,
 Et prit le corps l'allure et le visage
 Du vieil Guisin , qu'on estimoit très-sage ,
 Lequel suivait aux batailles Hector ;
 Celui portait la grande targe ¹ d'or
 De ce héros , quand pour garder sa terre
 Sa main était plus crainte qu'un tonnerre.

Ce capitaine avait toujours été
 Pour sa valeur en grande autorité.

¹ Targe : lance.

En son semblant ce Dieu guerrier se change,
 Autour du front des cheveux blancs arrange,
 Se laboura de rides tout le front,
 Marche au bâton comme les vieillards font,
 Et d'une voix toute caduque et rance
 Francus aborde, et en ce point le tance :

« Vraie Troyenne et non Troyen, as-tu
 Déjà d'Hector oublié la vertu,
 Qui t'engendra pour être l'exemplaire,
 Comme il était, du labeur militaire?
 Futur honneur des peuples et des rois,
 As-tu, couard, oublié ton harnois?
 Pour (alleché d'ocieuses¹ plaisances)
 User ta vie en festins et en danses,
 Faire l'amour, et tout le jour en vain
 Pleines tourner les coupes en la main?
 Honte et vergogne, où êtes-vous allées!
 Ne vois-tu pas que les ondes salées
 Pour t'emmener se couvrent de vaisseaux?
 Dresse l'oreille, entends les jouvenceaux
 Qui bande à bande au rivage se rendent
 Et tous armés capitaine t'attendent.

« Toi, sang trop froid pour un jeune guerrier,
 Tout engourdi demeures le dernier,
 Serf de ta mère, et te fraudes toi-mêmes
 Du haut espoir de tant de diadèmes :
 Tel n'était pas Hector le père tien,
 Qui des Troyens fut jadis le soutien :
 Armes, chevaux, et toute guerre active
 Furent ses jeux, et non la vie oisive,
 Qui te charmant d'un somme t'a lié,

¹ *Ocieuses* : paresseuses; du latin *otiosus*.

Ayant ta ville et ton père oublié,
 Que la vertu, la vaillance et la gloire
 Ont illustré d'éternelle mémoire. »

Disant ainsi, ce grand dieu belliqueur
 De Francion enflamma tout le cœur,
 Lui arracha le bandeau d'ignorance,
 Et le remplit d'audace et d'assurance;
 Puis il lui souffle une horreur sur le front,
 Plus que devant aux armes le fit prompt,
 Et tellement sa jeunesse rallume
 Qu'il apparut plus grand que de coutume :
 Si que marchant au milieu des plus forts,
 Haut relevé de la tête et du corps
 Les surpassait, comme ce Dieu surpasse
 Sur le bord d'Hèbre, ou sur les monts de Thrace
 Tous les soldats, quand d'ardeur animé
 Parmi la presse apparaît tout armé,
 Couvert de poudre, et se plante à l'encontre
 D'un méchant roi que sa lance rencontre,
 Pour le punir d'avoir contre équité
 Vendu les lois et trahi sa cité.

Tel fut Francus. Après, ce Dieu se mêle
 Par les Troyens amassés pêle-mêle,
 Et, les tançant, dans le cœur leur poussait
 Un aiguillon qui mordant les pressait,
 A la vertu réchauffant leur courage.
 « Quoi, voulez-vous en vergogneux servage
 Vivre toujours, et sans langue et sans cœurs
 Toujours souffrir l'orgueil de vos vainqueurs?
 Rompez, froissez d'une allégresse prête
 Le joug cruel qui vous presse la tête,
 Sans plus servir de passe-temps ici
 A ces seigneurs qui vous bravent ainsi.

Encore Dieu, qui regarde vos peines ,
 Dieu qui a soin des affaires humaines ,
 Comme les Grecs ne vous est outrageux :
 La fortune aide aux hommes courageux ! »

Tel aiguillon leur versa dedans l'âme
 Une fureur, un bouillon, une flamme
 De liberté, de vaincre et de s'armer
 Et d'emporter Ilion par la mer :

Tandis maint peuple en armes effroyables
 (Aussi épais que neiges innombrables
 Que l'air venteux par l'air fait cheminer,
 Quand l'hiver vient nos champs enfariner)
 Va frémissant au bord de la marine ¹,
 Dessous le pied du soldat qui chemine
 Vole une poudre, et dessous lui qui fuit
 Pour s'embarquer la terre fait un bruit,
 Tant à grands pas les plaines ils arpentent :
 Trop tard les Grecs du congé se repentent,

Ils s'assembloient d'un pied ferme rangés,
 De dards, d'écus et de piques chargés,
 Faisant un cri sur les rives chenues.
 Ainsi qu'on voit les bien-volantes grues
 Craquer aigu quand passer il leur faut
 La mer pour vivre en un pays plus chaud.

Autant qu'on voit d'oiseaux de tous plumages
 Au mois d'avril, hôtes des marécages,
 S'amonceler pour pondre et pour couvrir :
 L'un tremoussant, ses plumes veut laver,
 L'autre sous l'eau tient ses ailes plongées,
 L'autre l'avale à friandes gorgées,
 Et l'autre tourne à l'entour de son nid,

¹ La marine : la mer.

Peuple qui vole en troupes infini,
 Et criaillant sur les rives connues
 Se presse ensemble aussi épais que nues :
 Autant venaient, le corselet au corps,
 D'hommes à foule, au premier front des bords.
 La terre tremble, et les flancs qui emmurent
 Les flots salés dessous le pied murmurent
 De tant de gens au rivage arrêtés,
 Tous hérisés de morions crêtés¹.

Comme un pasteur du bout de sa houlette,
 Sous la clarté de Vesper la brunette,
 Au premier soir sépare les chevreaux
 Des boucs cornus, des béliers les agneaux,
 Ainsi Francus d'une prompte allégresse,
 Tirait à part la gaillarde jeunesse
 Au sang hardi, et laissait d'autre part
 Vieilles, vieillards et enfants à l'écart,
 Qui froids n'avaient ni tête ni poitrine
 Pour supporter la guerre et la marine,
 Peuple sans nerfs et sans ardeur, que Mars
 N'enrôle plus au rang de ses soldars.
 Francus, vêtu d'armes toutes dorées
 Des mains d'un maître artisan labourées²,
 Comme le feu d'un tonnerre luisait,
 Et si grand peuple en ordre conduisait,
 Montrant guerrier sa taille bien formée,
 Tel qu'on voit Mars au milieu d'une armée.

Les morions, les piques des soldars,
 Et les harnois fourbis de toutes parts,
 Et l'émeri³ des lames acérées

¹ Crêtés : ornés de crêtes, d'aigrettes. ³ L'émeri : le poli. (On polissait mé-

² Labourées : travaillées; du latin *laborare* avec l'émeri.)

Frappés menu des flammes éthérées,
 Et du rebat ¹ du soleil radieux,
 Une lumière envoient dans les eieux,
 De qui l'éclair à flammèches menues
 En tremblotant s'éclaircit dans les nues,
 Ainsi que luit sous l'ardente clarté
 Mainte bluette ² au plus clair de l'été.

Adonc Francus, qui seul maître commande
 En se bravant au milieu de la bande,
 Voulant sa main d'une lance charger,
 D'ASTYANAX en Francus fit changer
 Son premier nom, en signe de vaillance,
 Et des soldats fut nommé porte-lance,
Phéré-enchos ³, nom des peuples vaincus
 Mal prononcé, et dit depuis Francus :
 Lance qui fut à nos Français commune,
 Depuis le temps que la bonne fortune
 Fit aborder en Gaule ce Troyen
 Pour y fonder le mur Parisien.

Comme il était sur le bord de la rive,
 Tout éclatant d'une lumière vive,
 Ainsi qu'un astre au rayon éclairci,
 Voici venir Andromaque, et aussi
 L'oncle Héliénin, qui, augure et prophète,
 Était des Dieux véritable interprète.
 Cette Andromaque, à qui l'estomac fend
 D'aise et de crainte, accolait son enfant
 A plis serrés, comme fait le lierre
 Qui de ses mains les murailles enserre.

« Mon fils, disait, que tout seul j'ai conçu,

¹ *Rebat* : reflet.

³ Du grec φέρειν, porter, et ἔγχος,

² *Bluette* : étincelle, éclair de cha- lance.

Autre que toi concevoir je n'ai su
 Du grand Hector : Ilithye¹ odieuse
 De maint enfant m'a été envieuse.
 Pource le soin que mère je devais
 Mettre en plusieurs, en toi seul je l'avais ;
 Je te pendais petit à ma mamelle,
 Je t'ourdissais quelque robe nouvelle,
 Seul tu étais mon plaisir et ma peur,
 Enfant, mari, seul mon frère et ma sœur,
 Seul père et mère, et voyant la semence
 De tous les miens germer en ton enfance,
 Me consolais de t'avoir enfanté,
 Me restant seul de toute parenté.
 Du Grec vainqueur la furieuse armée
 A par le fer ma race consommée.

« Pour toi la vie et le jour me plaisait ;
 Si quelque ennui lamenter me faisait,
 En te voyant j'allégeais ma tristesse,
 Comme soutien de ma faible vieillesse.
 Las ! je pensais qu'au jour de mon trépas,
 Quant l'esprit vole, et le corps va là-bas,
 Que tu ferais mes obsèques funèbres,
 Clouant mes yeux enfermés de ténèbres,
 Me laverais le corps froid de tiède eau,
 Et de gazons me ferais un tombeau
 Pour m'enterrer au bord de ce rivage
 (Car aux bannis il n'en faut davantage),
 Serrant ensemble en un même repos
 De mon mari les cendres et les os.

« O Jupiter ! si la pitié demeure
 Là-haut au ciel, ne permets que je meure,

¹ *Ilithye* : déesse de la fécondité.

Ains qu'il se fasse en armes un grand roi,
Et que le bruit en vole jusqu'à moi !

« Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre
Puisse ruer ses ennemis par terre,
Mordant la poudre en leur sang renversés,
D'une grand'plaie en l'estomac percés :
Que des cités la puissante muraille
Trébuche à bas en quelque part qu'il aille,
Soit à cheval, soit à pied guerroyant,
Et que quelqu'un s'écrie en le voyant
Favorisé de fortune prospère :
Le fils vaut mieux aux armes que le père. »

Disant ainsi, un habit lui donna,
Que sa main propre ouvrière façonna,
Où fut portraite au vif la grande Troie
En filets d'or joints à filets de soie,
Avec ses murs, ses remparts et ses forts.
Là Xante errait passementant les bords
Des plis tortus de sa lente rivière.
Là s'élevait la cime forestière
D'Ide pineuse¹, où sourçant sautelait
Maint vif ruisseau qui en la mer coulait.
Au pied du mont fut en riche peinture
Le beau Troyen² qui chassait d'aventure
Un cerf au bois, où Jupiter le vit,
Qui par son aigle en proié le ravit.

Ce jeune enfant, emporté par les nues,
Tendait en vain vers Troie ses mains nues :
Ses chiens en l'air qui pendu le voyaient,
L'ombre de l'aigle et les vents aboyaient.

Hector avait cette robe portée,

¹ Pineuse : couverte de pins.

² Ganymède.

Le jour qu'Hélène en triomphe abordée
 Entra dans Troye, et depuis ne l'avait
 Mise; sans plus de parade servait
 Au cabinet où les plus chères choses
 De ce grand prince étaient toutes encloses.

La lui donnant : « Prenez, dit-ell', mon fils,
 Ce beau présent que de mes mains je fis,
 Pour gage sûr d'amitié maternelle,
 Ayant de moi souvenance éternelle. »

Ainsi pleurant, Francus elle accola :
 Le corps tout seul au logis s'en alla,
 L'âme demeure en son fils attachée :
 Puis sur un lit ses servants l'ont couchée,
 Pour la donner au sommeil adouci,
 Qui des mortels enchante le souci.
 En cependant Hélénius prend la corne
 D'un grand taureau au col pesant et morne,
 Au large front, et sans aucun effort
 De son bon gré l'amène sur le bord :
 Puis un grand coup de maillet lui desserre
 Entre les yeux : le taureau tombe à terre
 Sur les genoux sur le front étendu :
 Il l'égorgea : le sang s'est répandu,
 A long filets dans le creux d'une tasse :
 Parmi le sang que fumeux il amasse
 Méla du vin, par trois fois l'écoula
 Dessus la mer, puis Neptune appela :

« Père Neptun, Saturnien lignage,
 A qui par sort la mer vint en partage,
 Que le soleil n'a pu jamais tarir
 Pour te laisser toutes choses nourrir,
 Entends ma voix : donne que la navire
 De ce Troyea sillonne ton empire

Sous ta faveur, et cesse le courroux
Que dès longtemps tu gardes contre nous. »

Neptune ouït la troyenne prière,
A chef haussé sur l'onde marinière,
Et se plaignant encore d'Ilion,
Une partie octroie, et l'autre non.
Il octroya que la flotte troyenne
Pourrait aller dessus l'onde égéenne :
Mais ne voulut l'autre part octroyer
D'y séjourner longtemps sans la noyer.
Lors Hélélin adresse la parole
A son neveu, et ainsi le console :
« Courage, prince, il te faut endurer ;
Tu dois longtemps maint sillon mesurer
De la grand mer, avant que tu arrives
Fatalement aux annoniques rives ;
Tous n'irez pas : c'est l'arrêt du destin.
Mais pour cela ne faux¹ à ton chemin,
Que je te veux non tout du long apprendre².
De peur qu'un Dieu ne m'en vienne reprendre.

« Sortant du port, gagne la grande mer,
Fais ta galère à tour de bras ramer
(Ta main ne soit de labeur affaiblie)
Entre Coryce et l'île Égialie ;
Quand tu seras au flot laconien
Prends à main dextre, et sage avise bien
De ne heurter au rocher de Malée,
Où l'onde en l'onde à bouillons est mêlée.
Là maint gosier des chiens marins gloutons
Hument les nefs, puis comme pelotons
Roulés en l'air par morceaux les vomissent

¹ Ne faux : ne manque ; du verbe *faillir*.

Dessus les bords : les rives qui frémissent
 D'aboïs rompus, sous le pied des rochers.
 Glacent de peur tout le sang des nochers.

« De là poussant tes navires armées
 Outre la mer des Cyclades semées,
 Reverras Troie et les funèbres lieux
 Pleins des tombeaux de tes nobles aïeux.
 De là cinglant à rames vagabondes
 Par le détroit des homicides ondes,
 Verras le Pas ¹ où se noya la sœur
 Pendue aux crins de son bélier malseur.
 Tu feras voile au thracien Bosphore,
 Où l'Inachide ² étant vêtue encore
 D'un poil de vache, à coups d'ongles passa
 En lieu de rame, et son nom lui laissa.
 Puis approchant du grand Danube large,
 Qui par sept huis ³ en la mer se décharge,
 Viendras à l'île à laquelle les pins
 Donnent le nom : là sauras tes destins
 L'un après l'autre, hôte de la rivière,
 De qui la corne est si brave et si fière.

« Ce fleuve ayant sur la tête un roseau,
 Et sous l'aisselle un vase à source d'eau,
 Et du menton versant une fontaine,
 Te dira tout d'une bouche certaine. »
 A tant se tut : Junon qui descendit,
 Et le taçant la voix lui défendit.

Tandis la troupe au travail non oisive
 Le taureau mort renverse sur la rive :
 Ils ont le cœur en tirant écorché,

¹ L'Hellespont.

³ Huis : portes, embouchures.

² L'Inachide : Io, fille d'Inachus.

Puis étripé, puis menu déhaché
 A morceaux crus : ils ont d'une partie
 Sur les charbons fait de la chair rôtie,
 Embroché l'autre, et cuite peu à peu
 De tous côtés à la chaleur du feu,
 L'ont débroschée, en des paniers l'ont mise,
 L'ont découpée, et sur la table assise,
 Ont pris leur siège, ont détranché le pain,
 Ont fait tourner le vin de main en main,
 Buvant de rang à tasses couronnées
 D'un cœur joyeux l'un à l'autre données.

Après qu'ils ont du boire et du manger
 Oté la faim, ils s'allèrent loger
 Au premier front de la rive mouillée
 Sur des lits faits d'herbes et de feuillée,
 Où toute nuit jouirent du repos,
 Ronflant le somme au murmure des flots.

Au déboucher de l'aurore nouvelle
 Le vieil Vandois du sifflet les appelle
 (Qui seul était le pilote ordonné),
 Voyant le vent en poupe bien tourné.
 Un bruit se fait par les bancs du navire,
 Puis à sa tâche un chacun se retire.

Soudain Francus le sifflet entendit.
 Lors, tout armé, sa main dextre étendit.
 Dessus la terre, et ses yeux vers la nue,
 Étant debout sur la rive chenue
 Priait ainsi : « O grand Pataréen,
 A l'arc d'argent, tire-loin, Tymbréen,
 Garde, Apollon, entière cette troupe,

¹ Toutes ces épithètes sont des sur- chez les poètes grecs et chez les poètes
 noms d'Apollon usités fréquemment latins.

Dieu d'embarquage , et permets que je coupe
 Sous heureux sort la commande ¹ qui tient
 Ma nef au bord. » A peine eut dit, qu'il vint
 Hors du fourreau tirer sa large épée :
 Du coup la corde en deux parts fut coupée ,
 Qui la navire au rivage arrêta
 Ferme attachée à un tronc qui était
 D'un chêne vieil foudroyé du tonnerre
 De quatre pieds élevé sur la terre :
 Puis vers le vent adressa son parler :

« Vent, le balai des ondes et de l'air,
 Qui de la nue en cent sortes te joues,
 Qui ce grand tout éventes et secoues,
 Qui peux cent bras et cent bouches armer,
 Viens-t'en poupier ² ton haleine enfermer
 Dedans ma voile, afin que sous ton guide
 J'aie tenter ce grand royaume humide.
 Dieu qui le ciel régis de ton sourcil,
 Si des humains tu as quelque souci.
 Entends ma voix : donne, père céleste,
 En ma faveur un signe manifeste :
 Tu le peux faire : on dit que quelquefois
 Tu fis voler deux pigeons par ces bois :
 L'un fut donné à Jason pour escorte :
 Donne moi l'autre, afin qu'heureux je porte
 De mon salut le signe très-certain,
 Étant couvert du secours de ta main. »
 Comme il priait, des Dieux le père et maistre
 Fit par trois fois tonner à main senestre ³ :
 Et cependant les rudes matelots,
 Peuple farouche ennemi du repos,

¹ La commande : le cordage, l'a-marre.

² Poupier : en poupe, favorable.

³ A main senestre : à main gauche présage favorable.

D'un cri naval hors du rivage proche
 Démarrent l'ancre à la mâchoire croche,
 Guident le mât à cordes bien tendu.
 Chaque soldat en son banc s'est rendu
 Échu par sort : de bras et de poitrine
 Ils s'efforçaient : le navire chemine!
 Les cris , les pleurs dedans le ciel volaient
 Dessus l'adieu de ceux qui s'en allaient!

A tant Francus s'embarque en son navire,
 Les avirons à double rang on tire :
 Le vent poupier qui droitement souffla
 Dedans la voile , à plein ventre l'enfla,
 Faisant siffler antennes et cordage :
 La nef bien loin s'écarte du rivage!
 L'eau sous la poupe aboyant fait un bruit
 Qu'un trait d'écume en tournoyant poursuit.

Qui vit jamais la brigade en la danse
 Frapper des pieds la terre à la cadence
 D'un ordre égal , d'un pas juste et compté
 Sans point faillir d'un ni d'autre côté ,
 Quand la jeunesse aux danses bien apprise
 De quelque Dieu la fête solennise :
 Il a pu voir les avirons égaux
 Frapper d'accord la campagne des eaux.

Cette navire également tirée
 S'allait traînant dessus l'onde azurée ,
 A dos rompu , ainsi que par les bois
 (Sur le printemps au retour des beaux mois)
 Va la chenille errante à toute force
 Avec cent pieds, sur les plis d'une écorce.

Ainsi qu'on voit la troupe des chevreaux
 A petits bonds, suivre les pastoureaux,

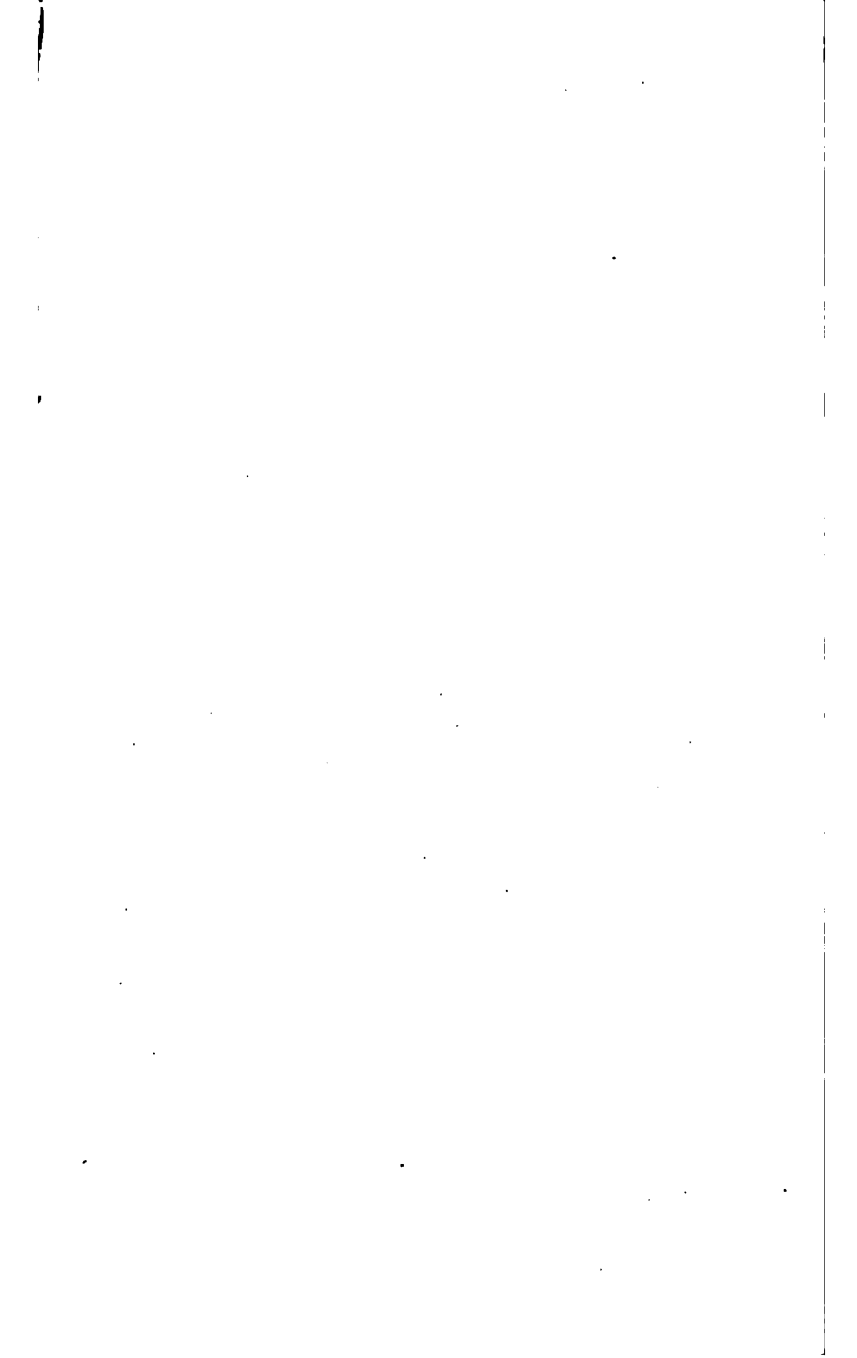
Devers le soir au son de la musette :
Ainsi les nef d'une assez longue traite
Suivaient la nef de Francus, qui devant
Coupait la mer, sous la faveur du vent,
A large voile, a rond cercle entonnée,
Ayant de fleurs la poupe couronnée.

L'eau se blanchit sous les coups d'avirons :
L'onde tortue ondoie aux environs
De la carène, et autour de la proue
Maint tourbillon en écumant se roue :
La terre fuit ; seulement à leurs yeux
Paraît la mer et la voûte des cieus.

ARGUMENT

DU SECOND LIVRE.

Neptune, gardant encore son courroux contre les Troyens , à raison du parjure Laomédon , emploie , outre ses forces , la puissance de Junon , d'Iris et d'Eole , pour se venger sur Francus , voulant ensevelir lui et ses destins sous la mer. Francion , tourmenté des tempêtes , et ayant perdu tous ses vaisseaux , le sien excepté , fut poussé contre des rochers de l'île de Crète , en laquelle un roi nommé Dicée , c'est-à-dire roi juste et droiturier , le reçoit avec toute courtoise libéralité. Ce roi , courant un cerf , rencontre d'aventure ces Troyens endormis sur le rivage , recrus du travail et lassitude. Cybèle avait envoyé à ce roi le dieu de Somme en songe , pour lui donner envie d'aller à la chasse ce même jour. Francion fait entendre à Dicée son nom , son pays et sa ville , à l'occasion de son navigage , et son naufrage. Les fantômes de ses compagnons , que la tempête avait engloutis , se présentent à lui la nuit suivante : auxquels il dresse des tombeaux vides appelés *κενοτάφια* , et leur fait des obsèques. Après il supplie la déesse Vénus qu'elle le veuille garder et favoriser. Vénus envoie son enfant Amour pour blesser et rendre amoureuses les deux filles du roi Dicée , nommées l'une Clymène , et l'autre Hyante. Au même instant Francion et ses compagnons couverts d'une nue arrivent au château. Un festin solennel se fit après souper , où Terpin , chantré très-excellent , dit un excellent hymne d'amour. Dicée , triste , conte à Francion la cause de sa tristesse , et comme son fils Orée est détenu prisonnier sous la tyrannie du géant Phovère. Francion s'offre à le combattre : ce qu'il fait de si magnanime courage , et avec telle prouesse et dextérité , qu'il le tue , et retire Orée de sa captivité. On ne saurait lire un si brave duel en tous les poètes grecs et latins. Dicée , bien joyeux , embrasse le victorieux , et chante son honneur , et solennise sa victoire.



LE SECOND LIVRE

DE LA FRANCIADE.

Des puissants Dieux la plus gaillarde troupe
Était assise au sommet de la croupe
Du mont Olympe, où Vulcain à l'écart
Fit de chacun le beau palais à part,
Qui contemplaient la troyenne jeunesse
Fendre la mer d'une prompte allégresse :
Flot dessus flot la navire volait,
Un trac d'écume à bouillons se roulait
Sous l'aviron, qui les vagues entame :
L'eau fait un bruit luttant contre la rame !

Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers
Menant le bal dessus les sillons verts,
A chef dressé regardaient, étonnées,
Les pins sauter sur les vagues tournées :
Un seul, Neptun, couvait au fond du cœur
Contre Iliou une vieille rancœur ;
Gros de dépit, du jour que, mercenaire,
Dieu fait maçon, demanda son salaire
A Lomédon, prince de nulle foi.
Il demandait justement à ce roi
L'argent promis d'avoir de sa truëlle
Fait des Troyens la muraille nouvelle,
Quand se roulaient d'eux-mêmes les cailloux
Sous son marteau : le roi plein de courroux
Lui dénia la promesse, et, parjure,
En le frappant le paya d'une injure.
Pouree Neptune en rage se tournait,
D'ire bouffi quand il s'en souvenait :

Or, voyant Troie en ces eaux calacée
Disait tels mots furieux de pensée :

« Ah ! pauvre Dieu, vaincu par les mortels !
De quoi me sert la pompe des autels,
Frère à Jupin, race saturnienne,
Si malgré moi la cendre phrygienne,
Le demeurant¹ d'Achille est triomphant ;
Et qui plus est conduit par un enfant
Qui me défie, et sans craindre mon ire
De ses bateaux sillonne mon empire ?
De quoi me sert le trident en la main,
Avoir l'égid', le rempart de mon sein,
Tel qu'à mon frère, avoir pour héritage
La grande mer, du Tout second partage,
Si je ne puis d'un mortel me venger ?
Il ne faut plus me laisser outrager
Sans châtier cette race infidèle :
La vieille injure appelle la nouvelle. »

Disant ainsi, fit son char atteler,
Que deux dauphins accouplés font couler
Dessus le sein des plaines émaillées.
Luy gouvernant leurs brides écaillées,
Haut dessus l'onde, en son siège porté,
Comme un grand prince orné de majesté
Tient son trident : le char qui va sans peine,
Fier de son roi, sur les vagues le mène ;
Triton le suit, et l'amoureux troupeau
Des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau.
Lors du Troyen devançant la navire
Le vent appelle et ainsi lui va dire :

« Vent, la terreur des cieux et de la mer,

¹ Le demeurant d'Achille, ce qui est échappé à sa fureur.

Ce n'est pas moi qui vous fis enfermer
 En vos rochers , où, frémissant de crainte,
 Dessous un roi languissez par contrainte :
 Un seul, Jupin, le fit contre mon su :
 A son pouvoir résister je n'ai pu ,
 Car c'est un Dieu de puissance invincible,
 Ainsi que lui je ne vous suis terrible ,
 Vous caressant et prêtant ma maison ,
 Quand déchaînés vous sortez de prison ,
 Non à vous seul, mais à tous quatre ensemble ,
 La renversant ainsi que bon vous semble.

« Pource, Aquilon, ne souffre plus parmi
 Notre eau commune errer mon ennemi ,
 Mais d'un grand vol retourne vers Éole :
 Dis-lui qu'il tienne aujourd'hui sa parole ,
 Et le serment qu'en la dextre il me fit ,
 Quand par mon aide Hercule¹ il déconfit.
 Que de son sceptre il fasse une ouverture
 Aux vents enclos en leur caverne obscure :
 Qu'il les détache, et portés d'un grand bruit,
 Chargés d'éclairs, de tempête et de nuit,
 Par tourbillons enfle la mer de rage,
 Et ces Troyens accable d'un orage :

« Dis-lui qu'il rompe à travers les rochers,
 Pour me venger, navires et nochers.
 Ah , digne n'est telle gent parjurée
 De voir longtemps la lumière éthérée !
 Assez et trop malgré nous a vécu
 Ce sang maudit par tant de fois vaincu. »

A peine eut dit¹ qu'il vit la messagère

¹ Hercule est pris ici pour le soleil dont les vents obscurcissent la clarté (RONS).

Iris voler d'une plume légère ,
 Sortant de l'eau , laquelle revenait
 De voir Thétys, et au ciel retournait
 Grosse d'humeurs¹. Ce dieu s'approcha d'elle,
 Lui tend la main, la caresse et l'appelle.

« Honneur de l'air, va conter à Junon
 Que les Troyens, ennemis de son nom ,
 Frappent la mer à rames retournées ,
 Ensorcelés de fausses destinées.
 Si le couroux, bout encore en son cœur,
 Si le dépit d'une vieille rancueur
 Son estomac encores époinçonne,
 C'est maintenant que le destin lui donne
 De se venger le temps et le moyen ,
 Perdant Francus et tout le nom troyen.

« Dis que soudain mette la main à l'œuvre,
 Que sa puissance en l'air elle déçoit²,
 Brassant contre eux un amas pluvieux. »

A tant se tut : Iris remonte aux cieus ,
 Tirant un arc dessus les ondes perses
 Tout bigarré de cent couleurs diverses :
 Puis sous le trône à Junon se cacha ,
 Où de biais à ses pieds se coucha
 Comme un limier, qui, craintif et fidèle,
 Ôiant aux bois le veneur qui l'appelle
 (Cerfs et sangliers et buissons oubliés),
 Vient à son maître et se couche à ses pieds.

Incontinent maintes troupes de nues
 Sont file à file à leur reine venues,
 Comme troupeaux qui bêlent à l'entour

¹ D'humeurs : de brouillards.

² Déçoit : découvre.

De leur pasteur, quand la pointe du jour
Et la rosée aux herbes les convie.

Tandis les vents avaient gagné la mer,
Qu'à gros bouillons ils faisaient écumer,
La renversant du fond jusques au faite :
Une importune outrageuse tempête
Sifflant, bruyant, grondant, et s'élevant
A monts bossus sous le souffler du vent,
Branle sur branle, et onde dessus onde,
Entr'ouvrait l'eau d'une abîme profonde :
Tantôt enflée aux astres écumait,
Tantôt baissée aux enfers s'abîmait,
Et forçant d'une écumeuse rage,
De flots voûtés couvrait tout le rivage.

Un sifflement de cordes et un bruit
D'hommes s'élève : une effroyable nuit
Cachant la mer d'une poisseuse¹ robe,
Et jour et mer aux matelots dérobe.

L'air se creva de foudres et d'éclairs,
A longue pointe, étincelants et clairs,
Drus et menus, et les pluies tortues
Par cent pertuis se crevèrent des nues.
Maint gros tonnerre ensouffré s'éclatait,
De tous côtés la mort se présentait
A ces Troyens : lors d'une froide crainte
En tel danger Francus eut l'âme atteinte ;
De larges pleurs arrosa ses beaux yeux,
Puis gémissant tendit les mains aux cieux.
« S'il te souvient de nos humains services,
Grand Jupiter, n'oublie les sacrifices
Du père mien qui sus tous les mortels

¹ *Poisseuse* : noire comme la poix; du latin *pitceus*.

De boucs sanglants a chargé tes autels.
 Ah! tu devais en la troyenne guerre
 Faire couler mon cerveau contre terre,
 Sans me sauver par une feinte ainsi
 Pour me trahir à ce cruel souci!
 J'eusse eu ma part aux tombeaux de mes pères,
 Où je n'attends que ces vagues amères
 Pour mon sépulcre, abusé de l'espoir
 Que tes desseins me firent concevoir. »

Comme il disait, le tonnerre et la pluie,
 Et le vent plein d'une ardente furie,
 Soufflant emporte à l'abandon de l'eau
 Six grands vaisseaux éloignés du troupeau.
 Mais à la fin la bonasse fortune
 (Toujours ne vit le courroux de Neptune)
 Loin les aborde au rivage inconnu
 De la Provence, où le Rhône cornu
 Entre rochers roulant sa vite charge
 Près Aigue-Morte en la mer se décharge.

Là ces Troyens, sur le sable arrivés,
 Furent longtemps d'hôtelage¹ privés,
 Sans maçonner une muraille neuve :
 Touchés après de la beauté du fleuve,
 Loin d'Ilion plantèrent à Tournon
 De leur patron les armes et le nom,
 Brave guerrier, qui, gros de renommée
 Joignit depuis à Francus son armée.

(Suite de la tempête ; destin des autres navires de la flotte.)

Trois fois la lune et trois fois le soleil
 S'étaient couchés que l'hiver² nompareil,

¹ Hôtelage : abri, lieu de refuge.

² L'hiver : la tempête.

Armé d'éclairs et de vagues profondes,
 N'avait cessé de tourmenter les ondes :
 Sans plus la nef de Francus résistait
 Haute sur l'eau qui encores s'était
 Seule sauvée et des eaux et des flammes ,
 Ayant perdu ses voiles et ses rames ,
 Quand un fort vent ailé de tourbillons,
 Voûtant la mer bossue de sillons.
 En la cinglant d'une bien longue traite
 La chasse au bord du rivage de Crète.

Un banc était de sablon amassé
 Voisin du bord où Francus fut chassé,
 Haut de falaise et de bourbe entraînée ;
 Là, pour mourir, la fière destinée
 L'avait conduit : de tous côtés le bord,
 Le bane, la mer, lui présentent la mort.
 Comme il pleurait sur le haut de la poupe ,
 Il s'avisa d'élire de sa troupe
 Vingt chevaliers qui depuis ont été
 (Ainsi était dans le ciel arrêté)
 Tiges et chefs des familles de France :
 Les choisissant tout le dernier s'élança
 Dedans l'esquif , aimant trop mieux périr
 Au bord, qu'en mer honteusement mourir.
 Leurs pieds n'étaient à peine en la nacelle ,
 Que le courroux d'une vague cruelle
 Les fit par force au rivage approcher
 Et leur nacelle empreint¹ contre un rocher,
 Rocher qui, dur, épineux et sauvage
 De son grand dos réparait le rivage ,
 Ayant du vent toujours le chef battu ,
 Les pieds du flot aboyant et tortu.

¹ Empreint : jette, brise.

Là le démon qui préside à la vie
 En tel danger leur fit naître une envie
 De s'attacher à ces rochers bossus,
 Et s'efforcer à gagner le dessus.
 Comme ils voulaient avecque la main croche
 D'ongles aigus grimper contre la roche,
 Le premier flot qui les fit approcher
 Contre le bord, repoussé du rocher
 Les recula : la mer qui se courrouce,
 D'un second flot encore les repousse
 Aux bords pierreux, raboteux et tranchants.

Là ces Troyens aux cailloux s'accrochant
 De pieds, de mains s'aheurtent et se bandent,
 Et en grim pant contre le roc se pendent,
 Se déchirant les longues peaux des doigts.

L'un s'attachait aux racines d'un bois,
 L'autre essayait d'empoigner une branche,
 Puis main sur main, et hanche dessus hanche,
 Coude sur coude, en haletant d'effort,
 Par les cailloux montèrent sur le bord.

L'eau de la mer des cheveux, goutte à goutte,
 Depuis le front jusqu'aux pieds leur dégoutte
 Blanche d'écume, et leurs membres soufflés
 De tant de vents se bouffirent enflés :
 Les flots salés de la gorge vomirent,
 Évanouis leurs esprits se perdirent
 De tant de maux débiles et lâchés,
 Comme corps morts sur la rive couchés
 Sans respirer, sans parler : mais à l'heure
 Que le taureau qui tout le jour labeure ¹,
 Franc ² du collier retourne à la maison,

¹ *Labeure* : travaille.

² *Franc* : libre.

Ces corps sortis de longue pâmoison
Baisent la terre et la rive venteuse.

« Quiconque sois, terre, sois-nous heureuse
(Ce disaient-ils), et loin de tous dangers
Sauve en ton sein nous pauvres étrangers,
Qui ont souffert mainte dure fortune
Par le courroux des vents et de Neptune. »

Comme ils priaient, le dormir ocieux
Chasse-souci, leur vint siller les yeux,
Et l'une et l'autre attachant la paupière
Leur déroba le soin et la lumière.

Tandis Cybèle en son courage ardaït¹
De quoi Neptun son Francus retardait :
Car elle aimait (comme étant Phrygienne)
L'enfant d'Hector et la race troyenne :
Pource soudain son char elle attela,
Bat ses lions et vers le Somme alla.

Le Dieu vieillard qui au songe préside,
Morne habitait en une grotte humide :
Devant son huis maint pavot fleurissait,
Mainte herbe à lait que la nuit choisissait
Pour en verser le jus dessus la terre,
Quand de ses bras tout le monde elle enserre.
Du haut d'un roc un ruisseau s'écoulait,
Rempli d'oubli, qui rompu se roulait
Par les cailloux, dont le rauque murmure
D'un doux rempart les yeux de l'homme emmure.

« Somme, dit-ell', le doux sorcier des yeux,
Le cher mignon des hommes et des Dieux,
Par qui le mal tant soit mordant s'oublie,

¹ Ardaït : brûlait de colère.

Par qui l'esprit loin du corps se délie,
 Va (je le veux) en cette île où soulaient
 Jadis sauter les hommes qui ballaient
 Au son du cistre et de cliquantes armes
 S'entre-choquant, aventureux gendarmes,
 Et d'œil veillant, en l'ancre Dictéen
 Gardaient le bers¹ du grand Saturnien,
 Terre fertile, anciennes retraites
 Des Corybans, Dactyles et Curètes.

Là de leur race est encore aujourd'hui
 Un Coryban, le soutien et l'appui
 De tout honneur, de science semblable
 Au vieux Chiron, Centaure vénérable.
 Quand il avait le sang plus généreux,
 En sa jeunesse il devint amoureux :
 Si qu'en pressant à sa chère poitrine,
 Dedans un antre une Nympe marine,
 D'elle conçut deux filles et un fils.
 Les filles sont ainsi que deux beaux lis,
 En la maison de leur père croissantes,
 En âge, en grâce, en beauté florissantes :
 Le fils captif languit depuis un an
 En la prison d'un barbare géant
 Qui les mortels à son dieu sacrifie,
 Et d'un maillet leur dérobe la vie :
 Puis sur la porte où distille le sang
 Du têt² des morts, les attache de rang.
 Ce roi, rempli d'honneur et de richesse,
 Tient sa maison ouverte de largesse
 Aux étrangers, tant il a grand désir,
 Entre un millier, d'en pouvoir un choisir

¹ Bers : berceau.

² Têt : tête.

Qui le revanche , et son fils lui redonne
Seul héritier de sa noble couronne.

« Va-t'en vers lui , et en ce transformant ¹ ,
Présente-lui , quand il sera dormant ,
Autour du lit cent formes épanduës ,
Piqueurs , veneurs , trompes au col pendues ,
Lesses et chiens , bocages et forêts ,
Larges épieux , cordages et filets ,
Limiers ardents , cerfs suivis à la trace ,
Et tout le meuble ordonné pour la chasse :
Présente-lui des hommes inconnus ,
En longs habits à la rive venus ,
Sous qui son fils les armes doit apprendre ,
Et par leurs mains sa liberté reprendre.

« D'un même vol , affublé de la nuit ,
Fantôme vain , porte-toi sur le lit
Où va dormant l'une et l'autre pucelle :
Fais-leur sembler qu'une étoile nouvelle ,
Vive d'éclairs , d'un voyage lointain
Passant la mer , vient loger en son sein ,
Et rayonnée en flammes bien éprises
Baise leur chair sans ardre leurs chemises.
Va-t'en après au bord où les Troyens
Dorment recrues des flots neptuniens :
Dessus leur tête arrête ta volée ,
Leur âme soit en songeant consolée
Sans avoir peur des habitants du lieu :
Car jà Mercure envoyé du grand Dieu ,
Des citoyens a fléchi le courage
Pour en bonheur convertir leur dommage. »

A-tant se tut , et le roi du sommeil ,

¹ Faisant cette métamorphose.

Tout chassieux, ennemi du réveil,
 D'un chef penché que lentement il cline¹,
 Et du menton refrappant sa poitrine,
 Se ressecoue, et, sorti de son lit,
 Le mandement de Cybele accomplit.

Incontinent que l'Aube aux doigts de roses
 Eut du grand ciel les barrières décloses,
 Le roi Dicé (de tel nom se nommait
 Ce Coryban qui la justice aimait),
 Riche d'honneur, de terres et de race,
 Dresse l'apprêt d'une aboyante chasse :
 Son palefroi à gros bouillons fumeux
 Remâchant l'or de son frein écumeux
 Est à la porte, où à foule se rendent
 Jeunes piqueurs qui devisant l'attendent :
 Maint chien courant couple à couple les suit :
 De tous côtés la meute fait un bruit!

Par fois feuillus, par monts et par vallée,
 Pleine de cris cette chasse est allée.
 Maint gros sanglier de dents croches armé,
 Maint cerf craintif au large front ramé
 Était jà mort, quand au gré de Cybèle
 Un cerf poussé par embûche nouvelle
 De la déesse, haletant et mourant
 De soif, pantois, alla vite courant
 Vers le rivage : et le père Dicée
 Suivant ses pas par la poudre tracée,
 Comme le cerf à la rive aborda,
 Où ces grands corps inconnus regarda.
 Lors les Troyens en sursaut s'éveillèrent,
 Qui de le voir au cœur s'émerveillèrent :

¹ *Cline* : incline.

Lui plein d'effroi en pâmoison devint ,
Et de son songe à l'heure lui souvint.

« D'où êtes-vous (dit-il) de quelle place ?
Quels sont vos noms , et quelle est votre race ?
Quelle fortune , ou quelle mer sans foi
Vous a trahis ? hôtes , répondez-moi.
Car , à vous voir (bien que pleins de misères),
N'êtes méchants , ni fils de méchants pères. »

Alors Francus , baignant ses yeux de pleurs ,
Et soupirant aigrement ses douleurs ,
Lui répondit : « Si jamais les merveilles
Des Phrygiens ont frappé tes oreilles ,
La longue guerre et les dix ans d'assauts ,
Le fier Achille , auteur de tant de maux ,
Le sac , la prise et la flamme funeste
Du brasier grec , nous en sommes le reste.
Là , pour sauver maison , temples et Dieux ,
Femmes , enfants , moururent nos aïeux ,
L'un sur le mur , l'autre au milieu des armes :
Hector , l'honneur des valeureux gendarmes ,
Qui m'engendra , ayant cent mille fois
Trempé le sable au meurtre des Grégeois ,
Gardant son père , et sa mère , et sa ville ,
Y fut tué par la traison d'Achille.
J'ai du vainqueur fléchi dessous la loi ,
Nourri sans nom , bien que germe de roi ¹.

« Ceux que tu vois d'un visage si blême ,
Couchés ici ont eu fortune même ,
De même ville , issus de même part ,
Mes alliés de sang et de hasard ².

¹ Germe de roi : de race royale.

² De hasard : de fortune.

« Quand sans honneur, sans grandeur, sans envie
 D'être connu, j'allais traînant ma vie,
 En Chaonie, aux pieds de mes parents,
 Voici d'en haut les signes apparents,
 Voici Mercure envoyé du grand Père
 Tancer mon oncle et menacer ma mère,
 De quoi forçant le ciel et la saison,
 Ils enfermaient ma gloire en la maison,
 Et que des Dieux les hautes destinées
 Avaient pour moi les Gaules ordonnées,
 Jà dans le ciel père des rois reçu ;
 Mais le destin et les dieux m'ont déçu.

« Croyant en vain leur promesse menteuse,
 Prompt je me donne à la vague venteuse,
 Armant en mer quatorze grands vaisseaux,
 De vivres pleins et de forts jouvenceaux,
 Dont j'espérais d'une brave entreprise
 Dompter sous moi cette Gaule promise.
 Malheureux est qui dédaigne le sien
 Pour l'étranger : en lieu de tant de bien.
 Couronne, sceptre et royal mariage,
 J'ai la mer seule et les vents en partage,
 Qui d'espérance et de biens m'ont cassé,
 Et de quatorze un vaisseau m'ont laissé,
 Qui près ce bord sans mât et sans antenne
 Demi-rompu s'embourbe sous l'arène,
 Où tout mon bien j'avais fait enfermer,
 Si c'est du bien ce qui flotte en la mer.
 Du havre sûr on doit voir la marine....

« Après avoir trois jours entiers erré
 D'astres certains et de voie égaré,
 Toujours pendu sur la vague meurtrière,
 Un bon démon, ému de ma prière,

Me secourant de toutes choses nu ,
 M'a fait grimper à ce bord inconnu ,
 Proie des loups et des bêtes sauvages.
 Nous ignorons les mœurs et les courages¹
 Des habitants , si après les dangers
 S'ils ont le cœur piteux aux étrangers,
 S'ils craignent Dieu , s'ils aiment la justice ,
 Ou s'ils sont pleins de sang et de malice :
 Pource , benin , aye pitié de nous ,
 Soit homme ou Dieu , j'embrasse tes genoux :
 Si tu es Dieu , tu sais bien notre peine :
 Si tu es homme , une douceur humaine
 Doit émouvoir ton cœur à passion ,
 Ayant horreur de notre affliction. »

Il dit ainsi : le vertueux Dicée
 Contre-répond : « Cette terre embrassée
 Des flots marins, comme tu vois ici,
 Porte un bon peuple et un mauvais aussi :
 Mais à ce coup ta fortune meilleure
 T'a fait surgir où la bonté demeure :
 Pource tu sois , hôte , le bien-venu.
 Qui est celui qui par bruit n'a connu
 Troie et Priam, et pour garder sa terre
 Le nom d'Hector, un foudre de la guerre ?
 Il me souvient qu'un jour Idoméné
 Me discourait de nouveau retourné
 (Il retournait tout fraîchement de Troie ,
 Chargé d'honneur, de renom , et de proie)
 Qu'après qu'Hector les grecques nauz² brûla ,
 Que vers Priam ambassadeur alla
 Traiter la paix, mais il ne la put faire ,
 Ayant Pâris capital adversaire.

¹ *Courages* : dispositions.

² *Nauz* ; navires, vaisseaux ; du latin *naves*.

« Par courtoisie il logea chez Hector,
 Qui l'honora d'une grand' coupe d'or,
 Riche présent, où vivait entaillée
 Sous le burin la baleine écaillée
 A gueule ouverte, et maîtresse des bords,
 Faisant semblant de dévorer le corps
 De la pucelle Hésione, attachée
 Contre un rocher : la mer était couchée
 Au pied du roc, qui des flots repliés
 De la captive allait baignant les pieds :
 Persée était sur le haut de la roche,
 Ayant au poing son cimenterre croche,
 Pendu en l'air, qui l'Ourque menaçait,
 Et des liens l'infante délaçait.

« Idoméné me donna cette coupe,
 Que je tiens chère entre une riche troupe
 D'autres vaisseaux¹ dont j'égaye mes yeux
 Quand je banquette aux fêtes de nos dieux :
 Il estimait d'Hector la courtoisie,
 Les vaillants faits, les vertus et la vie,
 Et ennemi son honneur n'abaissait,
 Ains jusqu'au ciel ses louanges poussait.

« Pource je crois que votre bien venue
 Est par le veuil² des bons Dieux avenue,
 Et que le ciel, qui de nous a souci,
 Pour mon support le permettait ainsi.
 Vous ne pressez une terre étrangère :
 C'est, ô Troyens, votre ancienne mère
 Crète, dont Teucre autrefois est issu,
 De qui le nom pour titre avez reçu :
 Une autre Ida que la vôtre troyenne

¹ Vaisseaux : vaises.

² Le veuil : le vouloir.

S'élève ici, la demeure ancienne
 De vos aïeux, et pource ôtez du cœur
 Comme assurés le soupçon et la peur,
 Et désormais rappelez l'espérance,
 Surgis¹ au lieu qui fut votre naissance. »

De peu de gens ce prince environné
 En son palais pensif est retourné :
 D'où libéral il envoie au rivage
 Douze moutons, un bœuf de grand corsage,
 Gras, bien charnu, et six barraults² de vin,
 Coupes, habits, et chemises de lin,
 Pour festoyer et couvrir cette bande,
 A qui la faim outrageuse commande.
 Rien n'est meilleur pour l'homme soulager.
 Après le mal, que le boire et manger!
 Eux, affamés, ces viandes ravirent,
 Qui d'une autre âme au besoin leur servirent
 Ravigorant³ la force de leurs corps.
 Car le manger rend les hommes plus forts !

(Apparition des fantômes des naufragés, qui réclament les honneurs de la sépulture. — Francus leur élève des cénotaphes)

« Bien que vos corps (disait Francus aux âmes)
 Ne soient enclos sous ces herbeuses lames,
 En attendant un tombeau plus certain,
 Contentez-vous de cet office vain,
 Et fréquentez en longue patience
 Ces logis pleins de nuit et de silence. »

(Sa prière à Vénus.)

Priant ainsi, Vénus la marinière

¹ *Surgis* : venus par hasard.

³ *Ravigorant* : rendant la vigueur,

² *Barraults* : tonneaux, barriques, ranimant.

D'oreille prompt entendit sa prière :
 Elle vêtit ses somptueux habits,
 Orna son chef flamboyant de rubis,
 Prit ses anneaux de subtile engravure,
 Haussa le front, composa son allure,
 Se parfuma, s'oignit et se lava,
 Puis vers Amour, son cher mignon, s'en va.

L'enfant Amour, écarté de la presse
 Des autres Dieux, sous une treille épaisse
 Dans le jardin de Jupiter était,
 Où Ganymède aux échecs combattait.
 Vénus de loin commence à lui sourire,
 Flatta sa joue, et ainsi lui va dire :

« Mon fils, mon cœur, ma puissance, mon bien,
 Tu es mon tout; sans toi je ne puis rien :
 Mais, quand nos traits sont alliés ensemble
 Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble :
 Laisse tout seul jouer ton compagnon,
 Embrasse-moi, baise-moi, mon mignon,
 Pends à mon col : mon fils, je te pardonne
 Tous les tourments que ta flèche me donne,
 Et de nouveau tous les maux infinis,
 Que j'ai reçus pour l'amour d'Adonis,
 Si de ton trait tu blesses la pensée,
 L'âme et le cœur des filles de Dicée
 Pour Francion, Troyen digne d'avoir,
 Tant il est beau, faveur de ton pouvoir :
 Je te don'rai pour te servir de page
 Le Jeu mignard, qui te ressemble d'âge,
 Fin comme toi, de qui les petits doigts
 Tout enfantins porteront ton carquois,
 Et ton bel arc, qui le monde conquête :
 Il sera tien si tu fais ma requête. »

Adonc Vénus le mit en son giron,
 Roses et lis épanche à l'environ
 De sa perruque, et l'endort en sa robe ;
 Puis finement de son fils se dérobe,
 S'envole en Cypre, où d'encens sabéens
 Fument toujours ses autels paphéens¹.

(L'Amour se rend au palais de Dicée, sous la forme d'un taon.)

Quand au palais Francion arriva,
 Loin de leurs corps l'air épais se creva,
 Et leur figure est propre revenue,
 Comme astres clairs revêtus d'une nue.

Ce jour Francus à merveille était beau,
 Son jeune cœur semblait un renouveau,
 Lequel étend sa robe bien pourprée
 Dessus les fleurs d'une gemmeuse² prée :
 La grâce était à l'entour de ses yeux,
 De front, de taille, égal aux demi-dieux.

Devant la porte était un long espace
 D'une carrée et spacieuse place,
 Où la jeunesse aux armes s'ébattait,
 Piquait chevaux, voltigeait et luttait,
 Sautait, courait, défendait la barrière ;
 Haut dans le ciel envoyait la poussière ;
 Les prochains bords à leurs cris répondaient ;
 Sur le portail d'un long ordre pendaient
 De ses aïeux les hardis témoignages :
 Lances, plastrons, morions et plumages,
 Butins gagnés des ennemis vaincus,
 Naus³, gallions et leurs éprons bécus⁴,

¹ Paphéens, de Paphos, où Vénus est honorée. ² Nous : navtres.
³ Nous : navtres.

² Gemmeuse : brillante; du latin, ⁴ Bécus : crochus.

Et des cités les portes arrachées
 A grands crochets dans le mur attachées.
 En cependant que d'œil prompt et ardent
 Francus allait le palais regardant,
 Frises, festons, guillochis et ovalos,
 Dicée, orné de dignités royales,
 Accompagné de deux cents jouvenceaux
 D'âge pareil, aux mentons damoiseaux¹,
 Au doux accueil, d'une courtoise sorte
 Vint caresser Francus outre la porte,
 Le bien-venant², et d'un visage humain
 Le tient, l'embrasse, et lui serre la main.

Près de ce prince, en robes solennelles,
 Étaient sa femme et ses filles pucelles,
 A qui fuseaux et fil tout à la fois
 Étaient de hâte écoulés de leurs doigts,
 Tant ell' avaient un chaud désir en l'âme
 De voir Francus : mainte amoureuse flamme,
 Qui de leurs yeux à passades volait,
 Gagnant le cœur, dans le sang dévalait.

Tandis le Dieu qui les cœurs nous dérobe
 Laissa la porte, et se mit sous la robe
 De Francion ; puis, décochant deux traits,
 L'un plein d'amours, de grâces et d'attraits,
 Qui doucement gagnent la fantaisie,
 Et l'autre plein d'ardente jalousie,
 Tirés des yeux du Troyen, les poussa,
 Et leur raison à demi renversa,
 Les tourmentant de pensers et d'augures,
 Avant-coureurs de leurs peines futures :
 Puis, en tirant et sautelant, de là

¹ *Mentons damoiseaux* : mentons sans barbe, liesses comme ceux des femmes. ² *Le bien-venant* : lui souhaitant la bienvenue.

Ce faux garçon dans le ciel revola
 Comme un larron qui, subtil en finesse ,
 Son larcin fait, s'écoule de la presse ,
 Puis quand il est par la troupe ¹ échappé,
 Se rit joyeux du sot qu'il a trompé,
 Tout prêt encore de faire autre entreprise,
 S'il trouve ailleurs une aussi belle prise.

(Description des richesses de Dicée et d'une merveilleuse alguière)

Quand tout fut prêt, ce prince, pour mieux voir
 Son étranger, à table le fit seoir
 Droit devant lui, à côté de ses filles
 Aux yeux armés d'amoureuses scintilles ² :
 Puis, selon l'ordre et l'âge et les honneurs,
 Qui haut, qui bas, s'assirent les seigneurs.
 D'un cœur joyeux cette gaillarde bande
 Mit promptement les mains à la viande,
 Et, festoyant le Troyen étranger,
 Le conviaient doucement à manger.

Incontinent que la soif fut éteinte,
 Et de la faim l'avidité restreinte,
 Ayant le roi pour office divin
 A Jupiter versé le dernier vin,
 Dieu Xénien ³, qui aux hôtes préside;
 La bande alors, laissant la table vide,
 Se tint debout, envieuse d'aller
 Après souper deviser et baller.
 Un bruit se fait : la gaillarde jeunesse
 Prenant chacun la main de sa maîtresse,
 S'offre à danser : maint flambeau qui reluit
 Du plancher d'or, vainc l'ombre de la nuit !
 Le vieux Terpin, qui de fleurs se couronne,

¹ La troupe : la foule.

³ Xénien : surnom de Jupiter, dieu

² Scintilles : étincelles; du latin de l'hospitalité.
scintilla.

Son dos appuie au flanc d'une colonne,
 La lyre au poing, et joignant à la voix
 Les nerfs frappés par l'accord de ses doigts,
 D'un plaisant son les invite à la danse :
 Le pied certain trépigne à la cadence.

« Dieu (disait-il) qui tiens l'arc en la main,
 Fils de Vénus, hôte du sang humain,
 Qui dans nos cœurs, tes royaumes, habites,
 Qui çà, qui là, de tes ailes petites
 Voles partout jusqu'au fond de la mer,
 Faisant d'amour les dauphins allumer,
 Dont l'âpre trait a féru¹ la poitrine
 Des Dieux là haut, là bas de Proserpine;
 Père germeux, génial², et qui fais
 Comme il te plaît les guerres et la paix,
 Démon et Dieu nourricier de ce monde,
 Qui du chaos la caverne profonde
 Ouvris premier, et paraissant armé
 De traits de feu, Phanète³ fus nommé :
 Double, jumeau, emplumé de vitesse,
 Porte-brandon, archer que la jeunesse
 Au sang bouillant courtise pour son roi,
 O grand démon, grand prince, écoute-moi,
 Soit que tu sois au milieu de la bande
 Des plus grands Dieux où ta flèche commande,
 Soit qu'il te plaise habiter ton Paphos,
 Soit que ton chef tu laves dans les flots
 De la fontaine Érycine : ou que, vide
 De tout souci, de tes vergers de Guide
 Couvert de fleurs tu aimes la verdure,
 Viens allumer nos cœurs de ton ardeur :

¹ Féru : frappé ; du latin *ferire*, du latin *genialis*.
 sapper.
² Génial : qui donne la naissance ; *παίς*.
³ Phanète : éclatant ; du grec

De cette danse échauffe le courage ,
 Brassant sous main quelque bon mariage . »
 Ainsi chantait Terpin le bon vieillard .
 Les baladins , haussant le cri gaillard ,
 Les derniers vers du chautre recoupèrent ,
 Et de leurs voix les soliveaux frappèrent :
 Rien ne peut tant les soucis enchanter
 Qu'un ménétrier appris à bien chanter !

De ces deux sœurs l'une avait nom Hyante ,
 L'autre Clymène : Hyante était savante
 En l'art magique ; mais amour le plus fort,
 Qui n'a souci de charme ni de sort ,
 De toutes deux tenait l'âme échauffée ,
 Et de leurs cœurs avait fait son trophée ,
 Tantôt leur joue en tremblant rougissait ,
 Pâle tantôt, tantôt se blanchissait ,
 Et, s'imprimant de mainte étrange tache,
 Montrait au front le mal que le cœur cache.
 Jamais le front ne cèle le souci
 De triste cœur que l'amour a transi.

Seul à l'écart appuyé contre un coin ,
 Veuf de plaisir, plein d'angoisse et de soin ,
 A sourcil bas , à poitrine poussée
 De longs sanglots, était le roi Dicée :
 Un fleuve épais de ses yeux s'écoula.
 Francus l'avise, et ainsi lui parla :

« C'est à moi, prince, à pleurer et à traire⁴
 Tant de sanglots, à qui tout est contraire ,
 A qui la mer, l'air, la terre et les cieux
 Sont obstinés, ennemis, envieux,
 Qui m'ont trompé dessous belle apparence :
 Il n'est rien pire aux mortels qu'espérance.

⁴ Traire : ticer, du latin trahere.

Mais toi, seigneur, si sage et si prudent ,
 En biens, cités et peuples abondant ,
 Riche d'honneur et de terre fertile ,
 Riche de femme et de belle famille ,
 Ne devrais être en ce point langoureux ,
 Ains les soupirs laisser aux malheureux. »

Dicé répond : « Las ! si je n'étais père ,
 Hôte Troyen, je serais sans misère :
 Un mien seul fils a causé mon tourment ,
 Et, s'il te plaît, je te dirai comment.

« Dedans cette île habite de fortune
 Un fier tyran, engeance de Neptune,
 Horrible et grand ; mais homme en cruauté,
 Tant soit cruel, ne l'a point surmonté :
 Il fait meurtrir tous ceux qu'il prend en guerre,
 Ceux que la mer jette contre la terre ,
 Dessus l'autel de son père, et de sang
 Honnit¹ le temple : il attache de rang
 (Piteux² regard !) pour parades aux fêtes
 De ses poteaux, leurs misérables têtes.

« Le fer ne peut endommager sa peau :
 Il rebondit comme fait un marteau
 Dossus l'enclume, en une seule place ,
 Près le talon, la Parque le menace.

« Mille étaient morts par sa cruelle main,
 Quand moi, touché d'un naturel humain,
 Lui fis savoir que les bêtes sauvages ,
 Tigres, lions envenimés de rages ,
 Qui sans raison vivent parmi les bois ,
 Gros animaux sans pitié ni sans lois

¹ Honnit : déshonore.

² Piteux : digne de pitié.

S'entre-tuaient et mangeaient leur semblable :
Mais l'homme né d'un esprit raisonnable ,
Enfant du ciel, ne doit faire mourir
L'homme son frère, ainçois le secourir.

« Ce grand géant, oyant cette nouvelle,
 Enfla son fiel de colère cruelle,
 Et bouillonnant, écumant et grondant,
 Sans m'avertir de son courroux ardent,
 Vint de furie au pied de ma muraille
 Me défier en plein champ de bataille.
 En telle peur soudain armer je fis
 Mon jeune Orée (ainsi a nom mon fils)
 L'accompagnant de bien peu de gendarmes
 Mieux équipés de courage que d'armes.

Ce jòuvencel à qui le blond coton,
 Première fleur, sort encor du menton,
 Fort et hardi, fit avancer sa troupe,
 Et le premier assaillit le Cyclope,
 Le grand Phovère³ (hélas! on nomme ainsi
 Ce fier tyran aux plaies endurci).
 Mais pour-néant ee jeune enfant s'efforce :
 Car du géant la monstrueuse force
 Le prit captif au beau milieu des siens,
 Puis, attachant de vergogneux liens,
 Sa troupe et lui de son bâton les mène,
 Comme un pasteur ses moutons en la plaine.
 Depuis ce temps par un meurtre cruel,
 De jour en jour, a tué sur l'autel
 L'un des captifs pour offrande funeste :
 Ils sont tous morts : ah, je meurs ! et ne reste
 Sinon mon fils qui sentira demain
 L'assassinat de sa brigande main. »

³ *Phovère*, nom tiré du grec : φοβερός, effrayant, terrible.

Ainsi disait, versant sous sa paupière
 De tièdes pleurs une large rivière,
 A gros sanglots entre-rompant sa voix,
 Lorsque Francus, la tige de nos rois,
 Mu de pitié, le console et le flatte,
 Et lui répond : « J'aurais mon âme ingrate,
 Fils d'un rocher, ou d'un tigre conçu,
 Si, mesurant le bien que j'ai reçu
 De toi, seigneur, à ma douleur extrême,
 Pour te sauver, je ne t'offrais moi-même
 Et cette dextre, et ce glaive tranchant
 Assez pointu pour punir un méchant.
 Fais-moi, grand prince, apprêter sur la place
 Armes, chevaux : ains que ¹ demain se passe,
 Il connaîtra qu'un père valeureux,
 A son malheur, m'engendra vigoureux,
 Pour ne souffrir régner une malice
 Sans que mon bras vengeur ne la punisse. »

(Apprêts du combat.)

Lui ², tout armé, d'un saut brusque et dispos,
 En la flattant sauta dessus son dos,
 Elle sentit la charge de son maître.

« Kisse ³, je crois que tu ne voudrais être
 Sous autre main ni ne voudrais changer
 Ton vrai seigneur pour suivre un étranger.

« Longtemps y a que ta race sans vice
 Fait généreuse à la mienne service,
 Mes bisaïeux ont nourri tes aïeux :
 Pource jourd'hui rends-moi victorieux
 Va, vole, cours, la campagne poudroie ⁴,

¹ Ains que : avant que.

pie.

² Phèvre.

⁴ Poudroie : fais voler la poudre

³ Kisse, nom tiré du grec : κίσσα, dans la campagne.

Que ce mignon devienne notre proie,
 Pour attacher son moriou cloué,
 Au haut du temple à mon père voué.

« Je doublerai pour telle récompense,
 En tes vieux ans, ton loin et ta dépense :
 Seule au haut bout je te ferai loger
 De mon étable, et par honneur manger
 Toujours de fleurs la tête couronnée,
 Si ton pied prompt gagne cette journée. »

Parlant ainsi, la cavale l'ouit :
 Mais pour néant son cœur s'en réjouit,
 Entrebattu du désir de la gloire
 Et de l'espoir d'emporter la victoire.

(Jupiter envoie une orfraie , présage de mort pour Phovère, qui brave Francus et Dicée.)

« Pour champion ta sottise m'apprête,
 Vieux radoté, la phrygienne tête
 D'un jouvenceau qui saurait mieux ramer,
 Comme un forçat, qu'aux batailles s'armer.
 Pour le loyer d'une telle entreprise
 Tu as ta fille à ce Troyen promise,
 A ce muguet qui fait chez toi du beau,
 Dont le douaire est voisin du tombeau,
 Encor dit-on que ce bannise vante
 Que le destin les Gaules lui présente.
 Voire, et qu'il erre où le ciel le conduit :
 Le pauvre fut des oracles séduit,
 Qui ne sait pas que sur les choses nées
 Ne peuvent rien les vaines destinées !
 Crète est sa Gaule, et mes braves fureurs
 Seront le but de ses longues erreurs¹.

¹ Erreurs : voyages ; du latin, *errores*.

« En moi ne soit la mort renouvelée
 De mon aïeul le superbe Talée,
 Qu'une Médée, en sauvant des dangers
 Je ne sais quels pirates étrangers,
 Ensorcela d'un magique murmure.
 Des vains destins de Francus je n'ai cure :
 Tels sots abus ne me viennent piper :
 Le fer tranchant ne me saurait couper,
 Ni Jupiter tuer de son tonnerre :
 S'il règne au ciel, je règne en cette terre. »

De tels propos comme il s'allait bravant,
 A large pas Francus vint au-devant :
 « Je suis celui que ton orgueil méprise,
 Jeune Troyen, auteur de l'entreprise,
 Qui te veux faire avant le soir sentir,
 A ton malheur, que peut un repentir.
 Approche donc, viens essayer la dextre
 De ce Troyen destiné pour ton maistre :
 Quoique tu sois au combat dangcreux,
 Si seras-tu, Phovère, bienheureux
 D'aller victime à l'onde Achéroutide
 Tué des mains d'un si jeune Hectoride. »

Il dit ainsi. Le géant, d'autre part,
 Le mesurait d'un terrible regard,
 Le dédaignant, comme fait en sa voie
 Un grand lion d'une petite proie,
 Ne le voyant de corps massif ni fort,
 Ni de visage ou d'effroyable port,
 Ni d'un semblant qui brave se fait craindre,
 Ains d'un poil blond qui commençait à poindre,
 De grêle taille et d'œil serein et beau,
 De main douillette et de mignonne peau,
 Et d'un regard qui les Grâces surmonte :

Il eut le front tout allumé de honte,
Retint la bride et le tançait ainsi :

« Jeune garçon, on ne combat ici
Pour remporter à sa mère la gloire
D'un vert laurier : le prix de la victoire
N'est ni trépied, ni cheval, ni écu,
Mais bien la vie et le sang du vaincu,
Et la cervelle en la place étendue,
Les os semés et la tête pendue,
Pour étonner par si horrible effroi
Ceux qui voudraient combattre contre moi.
Puisqu'il te plaît d'une brave écriture
Et d'un beau titre orner ta sépulture,
Viens au combat, tu n'auras à dédain,
Quand tu mourras d'une si forte main. »
Tandis Francus, qui le combat désire,
Soigneux, dès l'aube avait de son navire
Fait apporter le harnois que vétait
Troïle à Troye, alors qu'il combattait
Contre Pélide, imitant la vaillance
Du bon Hector et non pas la puissance,
Que pour présent Héléniû lui donna,
Le jour qu'au vent sa voile abandonna,
Et le pria pour éternelle mémoire,
De le garder bien cher en son armoire.

(Conseils de Diccée à Francus.)

Ces champions, enflammés de colère,
Ici Francus, de l'autre part Phovère,
Tous deux de garbe¹ et de courage grands,
Donnant l'esprit² aux chevaux par les flancs,

¹ Garbe : orgueil.

² L'esprit, le courage, comme le latin *animus*.

D'un mâle cœur au combat s'élançèrent,
 Et leurs harnois rudement enfoncèrent.
 Du coup donné le rivage trembla,
 La mer frémit, l'arène se troubla ;
 Et par éclats les lances acérées
 Furent toucher les voûtes éthérées.
 Tant fut leur bras vigoureux et nerveux,
 Que sur la croupe, en arrière, tous deux
 Comme arcs voûtés longuement se courbèrent,
 Et leurs chevaux sur les genoux tombèrent
 Comme béliers qui vont s'entre-choquant :
 Puis jusqu'au sang leurs destriers repiquant,
 Haussant la bride, enfin les relevèrent,
 Et de la main leurs coutelas trouvèrent,
 Bien aiguisés, qui de l'arçon pendaient,
 Et de leur tranche un acier pourfendaient.

Dessous le fer sifflant comme tempête,
 Ores leur joue, ores sonnait leur tête,
 Ores la tempe : un coup qui l'autre suit,
 Grêle, menu, descendait d'un grand bruit,
 Comme les fleaux¹ qui résonnent en l'aire
 Erappant les dons de notre antique mère².

Du bon Troyen le cheval fut adroit.
 Qui sans frayeur tournait en tout endroit,
 Et la cavale eu crainte était frappée,
 Oyant l'effroi du sifflant de l'épée,
 L'un ressemblait à ce flot dizénier³,
 Bouffi de vents, horreur du marinier,
 Qui d'un grand branle, en menaçant se vire,
 Impétueux, sur le bord du navire ;

¹ *Fleaux* : fléaux. Le poëte le fait d'une syllabe.

³ *Le flot dizénier* : la dixième vague, *vnda decumana*, la plus dangereuse de toutes.

² *Les dons de notre antique mère* : les dons de Cérès, le blé.

L'autre semblait au bon pilote expert ,
Qui plus d'esprit que de force se sert ;
Ores la proue , ores la poupe il tourne ,
Et, vigilant, en un lieu ne séjourne ,
Ains ajoutant l'expérience à l'art ,
D'un œil prudent évite le hasard.

Ce fier tyran, enorgueilli d'audace,
Qui de Francus la jeunesse menace,
Se roidissant sur les étriers, frappa
Le fin armet du Troyen, qu'il coupa
Deux doigts avant , et l'étonna de sorte
Que le tomber d'une enclume bien forte
Serait léger au prix de ce coup-là,
Qui des arçons chancelant l'ébraula.
Car il fut tel que la grand' coutelace,
Fendant l'armet, alla dessus la place
En maint éclat de flammes allumé,
Laissant le poing du tyran désarmé :
Qui, maugréant, tournait au ciel la vue ,
De voir sa main au besoin dépourvue
Et toutefois Francus il regardait ,
Et, sans bouger, riant, le brocardait.

Lors la pâleur qui s'enfante de crainte ,
Des regardants avait la face peinte ,
Et le sang froid qui au cœur s'assembla ,
Fit que Dicée en soupirant trembla.
Mais, tout ainsi qu'on voit deux colombelles
Frémir d'horreur et trembloter des ailes
Sous l'épervier aux ongles bien tranchants ,
Qui loin du nid s'envolaient par les champs ,
Trouver de l'orge et des graines , pour pâtre
Leurs doux enfants qui ne font que de naître :
Ainsi tremblait en l'estomac le cœur

Des jeunes sœurs, tout effrayé de peur,
 Qu'amour brûlait d'une ardente flammèche,
 Et en leur sang tenait teinte sa flèche.
 En ce pendant Francus eut le loisir
 De se résoudre, et de savoir choisir
 L'endroit certain, pour avoir sa revanche.

Ore il se hausse et ores il se penche,
 De toutes parts, d'un œil prompt et ardent
 Le corps massif du géant regardant,
 Pour à son hôte en remporter la tête,
 Et se braver d'une telle conquête :
 Pource au combat promptement retourna
 Et de la pointe en poussant lui donna
 Contre la gorge, où la boucle ferrée
 Du gorgerin lâchement fut serrée,
 Et mi-pâmé sur l'arçon l'abattit.
 Le sang caillé de sa gorge sortit,
 Mêlé d'écume et de bave gluante,
 Infectant l'air d'une haleine puante.
 De mille coups martelés sur l'armet
 Le pommeau chut, le coutelas se met
 En cent morceaux, reluisant sur la place,
 Comme au soleil les morceaux d'une glace.

Lors de cheval s'empoignent corps à corps,
 Et s'embrassant à bras courbes et tors
 Se sont tirés d'une si forte serre,
 Que l'un sur l'autre à bas trébuche à terre,
 Entre-accrochés : une fureur les suit :
 Dessus le dos leurs harnois font un bruit,
 Aussi soudain que la terre pressèrent,
 Fiers au combat tous deux se redressèrent,
 Front contre front, si bien qu'à toutes mains,

A vides coups ¹, à coups fermes et pleins,
De pointe, taille, et du revers ruèrent,
Et en cent lieux leurs mailles déclouèrent.

Jamais Mavors², dispenseur des lauriers,
Ne vit le pair de si vaillants guerriers,
Enfin matés de sueur et de peine,
En haletant, vont ramassant l'haleine
De l'estomac que les poumons poussaient :
Et toutefois ils se remenaçaient
Chauds de colère, et d'une ardeur férine
Qui bouillonnait au creux de leur poitrine.
O gloire humaine ! est-il rien qu'un bon cœur
N'endure afin de se faire vainqueur !

Lors, dédaignant leurs flambantes épées
Qui descendaient à ceintures huppées
Le long des flancs et des fourreaux brodés,
Se sont encore au combat hasardés,
Comme taureaux (quand la saison nouvelle
Les appétits de Vénus renouvelle)
Se vont tuant et navrant pour l'amour.
La jeune troupe est muette à l'entour,
Qui les regarde, ignorant qui doit être
D'un tel duel le vainqueur et le maître.
Francus, voyant que le jour lui faillait
Et que sa main pour néant travaillait,
Comme un gerfaut qui de roideur se laisse
Caler à bas ⁴, ouvrant la nue épaisse,
Dessus un cygne amusé sur le bord,
Ainsi doublant effort dessus effort,
D'un corps ployé s'élança de rudesse,

¹ *A vides coups* : à coups sans effet.

² *Mavors*, un des noms de Mars, dieu
de la guerre.

³ *Férine* : sauvage ; du latin *ferinus*.

⁴ *Caler à bas* : tomber.

Ajoutant l'art avecques la prouesse,
 Sous lui se rue et de près l'approcha,
 La gauche main à son col accrocha,
 Et de la dextre en-contre bas le tire ;
 Il le soulève, il le tourne, il le vire,
 Le choque, heurte, et d'un bras étendu
 Le tient en l'air longuement suspendu ;
 Puis du genou les jambes lui traverse,
 Et de biais le vire à la renverse.
 Phovère imprime ¹, en tombant de son long.
 Le mol sablon, comme bronche le tronc
 D'un chêne, oracle ès forêts de Dodone,
 Quand un torrent ou la gorge qui sonne
 Du vent l'abat de maint souffle bruyant :
 Quittant nids, leurs les oiseaux en criant
 Volent autour, courroucés qu'on leur ôte
 Le vert logis de leur ancien hôte.

Ainsi tomba Phovère tout à plat,
 Faisant un bruit aussi haut que l'éclat
 Qui rompt la nue, et du son des tempêtes
 Fait peur aux cœurs des hommes et des bêtes.

De bras nerveux et d'ongles bien crochus,
 Cent fois essaye à se remettre sus,
 Se débattant, mais en vain il s'efforce :
 Car du Troyen la vigoureuse force
 Tient le genou, comme victorieux,
 Sur l'estomac, le poignard sur les yeux.
 Trois, quatre fois de toute sa puissance
 L'avait frappé, quant il eut souvenance
 Que le trépas de ce cruel félon
 Était enclos aux veines du talon :
 Pource il tourne et promptement assène

¹ Imprime : marque.

L'endroit certain où tressaillait la veine ;
 Du fer poignant coup sur coup la chercha,
 Et veine et vie ensemble lui trancha.

Le sang qui sort d'une rouge secousse ,
 Bien loin du corps , rendit la terre rousse.
 À longs filets , ainsi que d'un conduit
 S'échappe l'eau qui jaillissant se suit ,
 Et d'une longue et filante rosée
 Baigne la terre à l'entour arrosée ;
 Ainsi le sang bouillonnant s'en alla,
 Et par le sang son âme s'écoula ,
 D'horreur, de rage, et de chagrin suivie ,
 De perdre ainsi la jeunesse et la vie.

Ce corps tout froid et affreux se roidit ;
 Comme un glaçon l'estomac lui froidit,
 Et de ses yeux l'une et l'autre prunelle
 Ferma son jour d'une nuit éternelle ,
 N'étant plus rien de Phovère , sinon
 Qu'un tronc bronché * sans face ni sans nom.

A tant Dicé, d'une face joyeuse ,
 Vint saluer la main victorieuse ,
 Baisa Francus, le couronna de fleurs.
 Tu as (disait) effacé mes douleurs,
 Vrai héritier de la gloire Hectorée ,
 Tuant Phovère et sauvant mon Orée ,
 Le bon démon qui de nous a souci,
 Pour mon support t'avait conduit ici ,
 Noble Troyen, de prouesse l'exemple,
 En corps mortel digne d'avoir un temple,
 Et comme Hercule adoré des humains,
 Tant a d'honneur la force de tes mains !

* *Bronché* : abattu.

Comme il chantait cet Hymne de victoire ,
Voici la nuit à la courtine ' noire
Qui vint aux yeux le sommeil épancher :
Le bal fini chacun s'alla coucher.

¹ *Courtine* : manteau.



ARGUMENT

DU TROISIÈME LIVRE,

PAR AMADIS JAMIN.

Ce livre contient les amours d'Hyante et de Clymène. Clymène, au commencement, par grand artifice et par belles et comme justes remontrances, s'efforce d'arracher l'affection amoureuse du cœur d'Hyante sa sœur, afin que toute seule elle puisse jouir de l'amour du Prince troyen. Ces deux sœurs vont au temple pour sacrifier aux Dieux, afin qu'ils détournent toute maligne affection de leurs esprits. Le fils d'Hector va sur le rivage de la mer, où il adresse sa prière à Apollon. Leucothoé, fille de Protée, lui prophétise ses fortunes à venir et Dicée offre au seigneur troyen sa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excusant sur le destin. Orée, fils du roi, immole une hécatombe aux dieux. Terpin chante un hymne à la déesse Victoire. Vénus, changée en la vieille prêtresse, laquelle servait au temple de la déesse Hécate, vient sur le chevet d'Hyante, et environne tout le lit de sa ceinture pleine d'étrange vertu. Francus célèbre les funérailles d'un capitaine son cher ami. Clymène, furieuse, par le conseil de sa nourrice, tâche de fléchir Francion par une lettre amoureuse. Cybèle, transformée en Turnin, compagnon de Francus, l'admoneste de courtoiser Hyante, pour apprendre et savoir d'elle les rois lesquels doivent sortir de son sang. Tous les rois de ce temps-là, les pontifes et sacerdotes, se mêlaient d'expiations, purgations et lustrations, et de magie, c'est-à-dire, de la science ignorée du vulgaire, qui git en la connaissance des astres et des herbes, gommés, fleurs, racines et fruits, paroles, murmures et caractères, que nous appelons incantations magiciennes. La même déesse s'envole après en l'antre de la Jalousie. La Jalousie infecte de son venin la poitrine de Clymène. Enfin Clymène, poursuivant son faux démon, transformé en la figure d'un sanglier, s'élançe dedans le gouffre de la mer. Les dieux en font une déesse marine.

LE TROISIÈME LIVRE

DE LA FRANCIADE.

L'humide nuit, qui de son voile enferme
L'œil et le soin de l'homme qu'elle chérme¹,
Par les liens du sommeil oublieux,
Bouchait partout l'ouverture des yeux,
Mais non des sœurs, toute nuit éveillées,
De trop d'amour en l'âme travaillées.
Adonc Hyante à sa sœur parle ainsi :

« D'où vient, ma sœur, que je suis en souci,
Que ma raison a perdu sa puissance,
Que mon penser d'un autre prend naissance,
Que je m'oublie et qu'un nouvel émoi
Me trouble toute et m'envole de moi?
Sans s'arrêter mon esprit est volage :
De ce Troyen toujours le beau visage,
Ravie en lui, pensive me retient :
Toujours au cœur me recourt et revient
De son combat la prouesse guerrière,
Qui l'accompagne en sa barbe première.

« Père des dieux, quelle aimable vertu !
Quel port il a ! comme il s'est combattu
Pour le secours de notre frère unique !
Il est vraiment de la race héroïque !
Sa main, sa taille et son cœur généreux
Montrent assez qu'il est du sang des preux.

« Si j'étais mienne, et si j'avais fiance

¹ Chérme : charme.

Aux étrangers, je ferais alliance,
Par mariage, à ce vaillant Troyen.

« Plutôt l'éclat du foudre Jovien ¹,
Tombé menu, la tête me foudroie ;
Plutôt la terre en se crevant m'envoie
Sous les enfers ma demeure choisir,
Que mon honneur soit trompé d'un plaisir,
Que volontaire ainsi je me marie,
Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie ! »

(Clymène, sœur d'Hyante, cherche à la détourner de son amour.)

A-tant du jour la lumière sacrée
Dedans la chambre était partout entrée,
Quand les deux sœurs, ainçois deux beaux printemps,
Sortent du lit : ils demeurent longtemps
A se peigner, s'attifer et à faire
Par le miroir, un visage pour plaire :
En cent façons retordent leurs cheveux
Ondés, crépés, contre-frisés de nœuds,
Et d'un long art mille beautés s'attachent ;
Puis tout le chef d'un guimpe ² elles se cachent,
Qui bien plissé jusqu'aux pieds leur glissait,
Et l'air voisin de-parfum remplissait.

Ces jeunes sœurs en ce point habillées
D'un pas superbe au temple sont allées,
Pour consulter à l'oracle des Dieux
Sur la santé de leur mal ennuyeux ;
Ou s'ils voulaient d'une main favorable
Guérir leur plaie aux hommes incurable,
Ou s'ils voulaient mépriser sans secours
Leurs passions diverses en amours,
Et sans espoir entretenir leurs flammes.

¹ Jovien : de Jupiter

² Guimpe : gaimpe.

De toutes parts une suite de dames
 Les entourait : elles marchaient d'un train ,
 Tel qu'Artémis¹, déesse au large sein ,
 A qui la trousse et le bel arc ensemble
 Chargent le dos , lors que sa fête assemble
 Un grand monceau de nymphes en un rond ;
 Elle en dansant , d'épaules et de front
 Paraît plus haute, au milieu de sa troupe,
 Menant le bal sur la pineuse² croupe
 Du mont Taygète, où sur l'émail d'un pré
 Du fleuve Eurote à son frère³ sacré.

Or' ces deux sœurs, malades et peu sages,
 Dedans le temple, au devant des images
 Des puissants Dieux, tristes se promenaient :
 Ores les yeux fichés elles tenaient
 Sur la victime, et courbes et béantes,
 Prenaient conseil des entrailles tremblantes ;
 Or' les gosiers découpés regardaient,
 Et l'avenir aux devins demandaient.
 Ah! pauvres sœurs, pauvres sœurs insensées !
 Ni pleurs, ni vœux, ni offrandes laissées,
 Ni tourner des autels à l'entour,
 Ne guérit point le mal que fait Amour !

La belle Hyante avait en sa main blanche
 Un vase d'or plein de vin, qu'elle épanche
 Droit au milieu des cornes et du front
 De la victime : et Clymène, qui tond
 Le poil sacré de la bête, le jette
 Dedans le feu : Comme ce poil craquette,
 Ce disait-elle, et brûle tout en soi,
 Ainsi Francus puisse brûler de moi !

¹ *Artemis* : nom Grec de Diane.

³ Apollon, frère de Diane.

² *Pineuse* : couverte de pins.

Mais pour néant ces deux sœurs amusées
 Priaient au temple, en leurs vœux abusées :
 Des Dieux malins leurs soupirs n'écoutaient,
 Ains sans effet les vents les emportaient.

(Désespoir de Francus devant son vaisseau échoué ; il invoque la mort.
 — Les dieux viennent à son aide et dégagent son navire.)

. La navire poussée
 Ayant la proue et la poupe froissée,
 Allait méhaigne ¹, ainsi que le serpent
 Qui sur le ventre à peine va rampant,
 Quand un passant du coup d'une houssine
 Lui entrerompt les ressorts de l'échine ;
 Plis dessus plis, en cent ondes retors
 Retraîne, tire et retourne son corps :
 Il siffle aigu, l'écume enfle sa joue,
 Et, comme il peut, se reprend et renoue,
 Mais pournéant, car son dos est perclus.
 Ainsi rampait la barque de Francus.

Hors du troupeau bien loin s'est écartée
 Leucothoé, la fille de Protée,
 A qui Phébus, amoureux d'elle, avait
 Donné l'esprit qui le futur savait.
 Ses longs cheveux erraient sur la marine :
 Haute à fleur d'onde éleva sa poitrine,
 Puis, regardant le Troyen tout trausi,
 De lui s'approche et le console ainsi :
 « Enfant royal, qui dois donner naissance
 « A tant de rois, la seule patience
 « Rompt la fortune, et mal ne peut s'offrir
 « Qui ne soit doux, quand on le veut souffrir ;
 « Sois courageux : toute rude aventure
 « Par trait de temps est douce s' on l'endure :

¹ Méhaigne : percluse, malade. (RONS.)

« Pour endurer ¹, Hercule se fit Dieu.
 « Tu planteras ta muraille au milieu
 « Des bras de Seine, où la Gaule fertile
 « Te doit donner une île pour ta ville,
 « Gaule abondante en peuples redoutés,
 « Peuples guerriers, aux armes indomptés,
 « Que telle terre et plantureuse et belle,
 « Riche, nourrit d'une grasse mamelle.

« Or, puis qu'amour te veut favoriser,
 « Son beau secours tu ne dois mépriser ;
 « Va courtiser la jeune Hyante,
 « Fille du roi, qu'Hécate la puissante
 « A fait prêtresse en son temple sacré.
 « Amour, qui fait toute chose à son gré,
 « La maîtrisant, a navré son courage
 « D'un poignant trait tiré de ton visage ;
 « Par sa magie elle peut attirer
 « La Lune en bas, le ciel faire virer
 « A reculons, et des fleuves les courses
 « Encontre mont rebrousser à leurs sources ;
 « Elle commande aux fantômes des morts,
 « Et aux esprits qui cherchent nouveaux corps.

« Étant au cœur de ton amour gagnée,
 « Te fera voir ta future lignée,
 « Et quelques rois qui sortiront de toi,
 « Forts à la guerre et prudents à la loi,
 « Qui, d'un long ordre, en extrême puissance,
 « Tiendront un jour le beau sceptre de France.

(Leucothoé avertit aussi Francus qu'un de ses compagnons tué à la
 chasse réclame les honneurs de la sépulture.)

A-tant la nymphe en parlant dévala

¹ Pour endurer : en endurant.

Son chef sous l'eau ; l'onde qui ça qui là,
Flot dessus flot en se ridant grommelle,
D'un long tortis l'engloutit dessous elle.

Tandis Dicé que le soin tient ravi,
De Francion le pas avait suivi ;
Deux grands lévriers, issus de bonne race .
(Fidèle guet) le suivaient à la trace.
En l'abordant d'un visage adouci,
Lui prit la dextre et le salue ainsi :

« Prince Troyen, dont la vertu première
Du père tien efface la lumière,
Quand mon pays en deux je partirais,
Et d'une part honoré je t'aurais,
L'autre moitié se dirait redevable
A ta vertu, qui n'a point de semblable ;
Tu as sauvé mon enfant du danger,
Seul tu as pu du tyran me venger,
Monstre cruel, engeance de malice,
Moqueur des Dieux, mépriscur de justice,
Qui m'ahontant¹ de toute indignité,
De son harnois étonnait ma cité.

« Je t'offrirais en lieu de ta prouesse
Un grand amas de pompeuse richesse,
Bagues, lingots, coupes d'or et vaisseaux² ;
Mais tu ne veux, ô fleur des jouvenceaux !
Ta vertu vendre à si frêle dépense :
Le seul honneur te plaît pour récompense.

« Le seul honneur en l'antique saison
Assit Thésée, Hercules et Jason
Dedans le ciel, et je t'ose promettre

¹ M'ahontant : me déshonorant.

² Vaisseaux : vases.

Que ta prouesse encore te doit mettre,
Nouvelle étoile, auprès de tes aïeux
Que la vertu enrôle entre les Dieux.

« Pource, étranger, la richesse méprise,
Ne rouille point ton cœur de convoitise,
Et, comme prince aux armes bien appris,
De tes labeurs louange soit le prix.

« Entre les biens que Fortune labile¹
M'a concédés, j'ai une chère fille,
Qui de beauté ne fait place à Vénus,
Dont jà les ans accomplis sont venus
Qu'elle doit être en fleur d'âge menée
Dessous la loi du nocier Hyménée;
Si son printemps ne te vient à dédain,
Joins par serment ta main dedans sa main,
Et de vous deux alliance se fasse;
De tel accord pourra naître une race,
Grande en honneurs, de cette terre rois,
D'où tes aïeux sont issus autrefois :
Car, si on croit à notre vieille annale,
Crète de Teucre est la terre natale. »
Ainsi Dicée en le tenant lui dit,
Quand Francion lui contre-répondit :

« Prince Crétois, qui a bon droit te vantes
D'être sorti de ces vieux Corybantes
Qui par la loi, âme de la cité,
Gardaient leur sceptre en tranquille unité :
Puisqu'il t'a plu sagement me semondre²,
En peu de mots il me faut te répondre.

« Un souvenir vivra toujours en moi

¹ *Labile* : inconstante ; du latin *labi-* ² *Semondre* : interroger.
lis, fugitif, glissant.

Pour tant de biens que j'ai reçus de toi,
 Qui pauvre et nu, le jouet du naufrage,
 Ne m'as permis seulement ton rivage,
 Mais assurant ma fortune et mon cours,
 M'as présenté ta fille et ton secours.

« Or, si j'avois puissance sur ma vie,
 Si du destin elle n'était ravie,
 Et si j'étais porté de mon plaisir,
 Je ne voudrais ton royaume choisir :
 Mais au contraire, impatient de joie,
 J'irais chercher encor ma vieille Troie,
 Et me plainrais entre les vieux tombeaux
 De mes aïeux bâtir des murs nouveaux,
 Et r'habiter la cendre de mes pères :
 Mais les destins, auteurs de mes misères
 Contre mon gré me traînent, et me font
 Enfoncer l'œil et abaisser le front,
 Et sans gronder, souffrir à bouche close
 Tous les malheurs que le ciel me propose.
 Donne sans plus à ce prince troyen
 Des charpentiers, du bois et le moyen
 De rebâtir une flotte nouvelle,
 Pour retenter la fortune cruelle,
 Par qui je suis malgré moi surmonté,
 Manque de force et non de volonté. »

(Orée érige un trophée des armes du géant et offre aux Dieux une hécatombe.)

De la cité les dames honorables,
 Sortant dehors, en robes vénérables,
 Et serenant le ciel de leurs regards,
 Les mains ensemble, à petits bonds gaillards,
 Menaient le bal : Terpin, qui les devance,
 Tout le premier mesurait la cadence,

Chantant cet hymne, et mariant sa voix
 Au luth poussé du trembler de ses doigts :

« Fille du ciel , invincible Victoire ,
 Dont les habits sont pourfilés ¹ de gloire ,
 D'honneur, de pompe , et dont le front guerrier
 Est illustré de palme et de laurier ;
 Qui devant toi fais broncher les murailles ,
 Qui pends douteuse au milieu des batailles ,
 Qui tout le monde étonnes de ton bruit ,
 Que la loi craint , que la justice fuit ,
 Quand le renom des ailes emplumées
 Sème partout l'effroi de tes armées ,
 Et quand chacun, en tressaillant de peur,
 Attend suspens ² qui sera le vainqueur.

« Haine et discord à la robe rompue,
 Et des soldats la règle corrompue ,
 Et le mépris des grands Dieux immortels ³
 Suivent ton char, et néanmoins tu es
 Mère des rois, des sceptres et des villes ;
 Tu fais germer les campagnes fertiles,
 Et foisonner les coteaux de raisins ,
 Rempart des tiens, crainte de tes voisins.

« Devant ton char, que la crainte environne,
 Marche Mavors, marche sa sœur Bellonne ,
 Et la jeunesse, au sang bouillant et chaud ,
 Et le péril, à qui le conseil ⁴ faut ⁵.

« Sans ton secours Mars ne saurait rien faire ;
 Des fiers Titans tu fus seule adversaire
 Lorsque ta mère ⁶ un harnois te donna :

¹ Pourfilés : parfilés.

² Suspens : en suspens

³ La rime exige que le son de la lettre *l* soit très-adouci.

⁴ Conseil : réflexion, prudence.

⁵ Faut ; manque, fait défaut.

⁶ La Victoire est fille de Pallas et du Styx.

Pource Jupin d'honneur la couronna,
 Et ne voulut, par promesse assurée,
 Que désormais son eau fût parjurée.
 Écoute-moi, vieille race des Dieux,
 Que Styx conçut à son bord odieux,
 Horrible sœur des fureurs immortelles,
 En la faveur de Francus romps tes ailes,
 Sois-lui compagne, et loin de tout méchef,
 Prends-le en ta garde et lui pends sur le chef. »

Il dit ainsi : la joyeuse assemblée
 A jusqu'au ciel la chanson redoublée ;
 Puis, reprenant la tasse tour à tour,
 Remplirent l'air d'allégresse et d'amour.

(Vénus, sous la figure d'une prêtresse, apparaît à Hyante et enflamme son amour. — Francus rend les honneurs funèbres à son compagnon.)

Sur cette pile, au plus haut du sommet
 Plein de parfums, en larmoyant on met
 Le corps du mort, office charitable ;
 Tout ce qu'il eut en sa vie agréable
 Y fut jeté, sa rame et son écu,
 Outils de l'art dont il avait vécu.

Francus, qui tient une torche fumeuse,
 Boute le feu ; la flammèche gommeuse,
 D'un pied tortu rampant à petit saut,
 En se suivant, s'envole jusqu'au haut :
 Le bois craquette, et la pile allumée
 Tomba sous elle en cendres consumée,
 Le vent soufflant du soir jusqu'au matin.

Incontinent le vieux prêtre Mystin,
 Qui du corps mort soigneux avait la garde,
 Lave la braise et la cendre buvarde,
 Choisit les os, et les enferme au sein

(Sacré repos !) d'un vase fait d'airain :
 Puis arrosa, par grand' cérémonie,
 D'une sainte eau trois fois la compagnie :
 Les derniers mots de l'obsèque acheva,
 A-tant se tut , et le peuple s'en va.

(Peinture énergique de l'amour de Clymène.)

Elle songeait, pleine d'amour extrême
 Entre-dormant, que Francus de soi-même
 Avait pris bord en Crète, pour oser
 Prier son père, afin de l'épouser,
 Et que la dextre en la dextre ayant mise
 De l'étranger, la lui avait promise.
 Que par courroux dédit il s'en était ;
 Que le Troyen pour elle combattait,
 A toute force, et que tout bouillant d'ire
 La traînant seule en sa creuse navire ,
 Bien loin de Crète, en la profonde mer,
 Et que son père ardent faisait armer
 Mille vaisseaux, afin de la poursuivre,
 Et le larron ne laisser ainsi vivre :
 Que le rivage était rempli de feux ,
 D'armes , de naus¹, et de peuples émeus ,
 Faisant grand bruit , et ce bruit la réveille.

Or, comme amour traitement la conseille,
 Devant le jour, hors du lit se leva,
 Et par sa chambre à tâtons elle va,
 Touchant les murs d'une main incertaine ,
 Et ramassa son esprit à grand' peine ,
 Que le sommeil du corps lui détacha ;
 Puis derechef au lit se recoucha ,
 D'amour, de peine et de rage frappée,
 Où derechef le songe l'a trompée.

¹ Naus : navires.

Toujours au cœur Francus lui revenait,
 Et le maintien qu'en parlant il tenait,
 Quel geste il eut, quel port et quelle face,
 Et quelle fut sa douceur et sa grâce,
 Quelle sa robe, et quel fut son parler,
 Ses doux regards, sa taille et son aller,
 Son menton crêpe¹, et sa perruque blonde,
 Elle pensait qu'il n'y eut prince au monde
 Pareil à lui; toujours sa douce voix,
 Ses doux propos et ses devis courtois,
 Comme pâmée et pleine de merveille,
 Coup dessus coup, lui refrappaient l'oreille.

Aucunefois elle songeait errer
 Par les déserts, et seule s'égarer
 Entre rochers, rivières et bocages,
 Sans compagnie, entre bêtes sauvages,
 Et que Francus, amoureux étranger,
 Le fer au poing la sauvait du danger.
 Sautant du lit, elle s'est réveillée,
 Nu-pieds, sans robe, affreuse, échevelée :
 Puis, s'accoudant à la règle² d'un banc,
 Mille soupirs repoussa de son flanc.

« Pauvrette moi! comme toute émoyée³
 M'ont cette nuit les songes effrayée!
 L'âme m'en tremble, et le cœur m'en débat :
 Crainte et amour me font un grand combat.
 Ainsi je suis tout autre devenue
 Que je n'étais : je crains que la venue
 De ce Troyen ne m'apporte malheur
 Autant qu'il fait en songes de douleur!
 Toujours j'y pense! heureuse et plus qu'heureuse

¹ Crêpe : garni de barbe crêpée,
 frisée.

² La règle : l'arête droite.
³ Émoyée : mise en émoi.

Si forçant je n'étais amoureuse ,
 Et si jamais, pour éviter la mort,
 Le fils d'Hector n'eût touché notre bord. »

Comme au printemps on voit une génisse ,
 Qui n'a le col courbé sous le service ,
 Les crins épars, courir parmi les champs ,
 A qui le tan, aux aiguillons tranchants,
 Pique la peau et la pousse en furie :
 Ni les ruisseaux, hôtes de la prairie,
 Forêts ni fleurs, bocage ni rocher
 Ne la sauraient engarder de moucher¹ ,
 De toutes parts vagabonde et courante :
 Ainsi Clymène , en son esprit errante
 Court et recourt, sans voir jamais ôté
 L'importun trait qui navre son côté.

« Que dois-je faire? où irai-je? dit-elle,
 Pour me guérir personne ne m'appelle!
 Je meurs sans aide, et si je ne veux pas
 Que sœur ni frère entende mon trépas !
 Faut-il qu'en pleurs je distille ma vie?
 Que de ma sœur ainsi je me défie ,
 Qui seule fut mon conseil autrefois,
 Qui m'aimait seule, et que seule j'aimois?
 Hélas! faut-il que mon mal je lui conte!
 Eh quoi! Clymène, auras-tu point de honte
 De confesser qu'Amour soit ton vainqueur,
 Que tu voulais lui arracher le cœur,
 Quand l'autre jour, par un fin artifice,
 Tu lui prouvais que l'amour était vice?
 Il ne m'en chaut, elle aura son retour,
 La parenté doit surmonter l'amour :
 Et si elle est de Francus amoureuse ,

¹ De moucher : d'être piquée de la mouche.

Me fera lieu me voyant langoureuse.
 Pauvre abusée ! eh ! ne sais-tu pas bien
 Que les parents dérobent notre bien ?
 Et que pour eux entier ils le désirent ,
 Joyeux au cœur quand les autres soupirent ?
 Ce n'est qu'un sang de ma sœur et de moi :
 Elle prendra pitié de mon émoi !
 Foi ni pitié ne règnent plus en terre ,
 Et le parent au parent fait la guerre !
 Las ! que ferai-je ? il vaut mieux la tenter :
 L'homme est guéri qui peut se lamenter ,
 Il n'y a bête aux forêts tant soit fière ,
 Qui ne soit douce aux pleurs d'une prière ,
 Hélas ! on dit en proverbe souvent ,
 Prière et pleurs se perdent comme vent !
 Vrai , si l'on prie une âme inexorable ;
 Mais ma sœur est et douce et pitoyable ;
 Au pis aller je ne saurais sentir ,
 En l'essayant, que honte et repentir. •

En la façon qu'elle était habillée,
 Nu-pieds, sans robe, affreuse, échevelée,
 Délibéra, contre le mal d'amours,
 De voir sa sœur et demander secours.
 Elle courut comme son pied la porte ;
 Se recula ; comme le pèlerin
 Qui, de fortune, a trouvé par chemin
 Un long serpent, dont la hideuse trace
 Donne frayeur à notre humaine race,
 Et fait mourir les fleurs de son cracher :
 Il se recule, et n'ose en approcher.

(Incertitude de Clymène.)

Ce Dieu, qui bat d'une forte secousse
 Son cœur douteux, si bien la fourvoja,

Que dans la chambre enfin la convoya
Pleurant en vain, comme une fiancée
Qui dès longtemps a donné sa pensée
A son amant , qui premier qu'apaiser
Sa flamme, est mort avant que l'épouser ;
Elle, de deuil et d'amour allumée,
Lamente seule en sa chambre enfermée,
D'un cri muet, à bouche close. Ainsi
Pleurait Clymène, et cachait son souci.

(Désespoir et plaintes de Clymène.)

Comme en son cœur elle pensait la sorte
Pendre son col au bout d'un soliveau ,
Ou se percer l'estomac d'un couteau ,
Ou s'étouffer du plus profond des ondes,
Ou s'en aller par les forêts profondes,
Par les déserts de rochers enfermés ,
Servir de proie aux lions affamés :
Une poison lui sembla la meilleure
Pour détacher son âme tout à l'heure
Loin de son corps , et du corps le souci.
D'un pesant pas et d'un pesant sourcil,
Mélancolique, en passions outrée,
Elle est pleurante au cabinet entrée,
Où tout le bien que plus cher elle avait,
D'un soin de femme en garde réservait.

Sur ses genoux elle mit une caisse,
Puis mit la clef en la serrure épaisse,
La clef tourna , la serrure s'ouvrit.
Là, choisissant entre mille , elle prit
Une poison qu'on dit que Prométhée
A de son sang autrefois enfantée,
Quand le vautour, tout hérissé de faim,
A coups de bec lui déchirait le sein :

Rouge est sa fleur, sa feuille un peu noirâtre,
 Que la sorcière et la fausse marâtre
 Savent cueillir de leurs ongles tranchants,
 Disant dessus des mots qui sont méchants ;
 Et n'est poison qui si prompt délivre
 Loin de son âme un corps fâché de vivre.

(Les plaintes de Clymène sont entendues de sa nourrice.)

Or' de fortune à l'huis elle écoutait :
 Car la pucelle un peu devant s'était
 A sa nourrice en secret découverte.
 Cette nourrice, en doute de sa perte,
 Toujours en peur de sa fille vivait,
 Et pas à pas soigneuse la suivait.
 D'un coup de pied la porte elle a poussée ;
 Puis, en voyant la pucelle pressée
 Des traits de mort, d'un parler redouté,
 Lui a l'espoir dans le cœur rebouté.
 La conseillant : « O princesse bien née,
 En quel malheur ta vie as-tu tournée ?
 Suis la raison : le destin ne peut rien
 Sur l'homme auteur de son mal et son bien ;
 Je ne dis pas que le sort n'ait puissance
 Sur tout cela qui çà-bas prend naissance ;
 Mais on le peut corriger par conseil,
 Et à la plaie apposer l'appareil.
 Chacun y sert à soi-même de guide.
 Amour ressemble au scorpion homicide
 Qui blesse, et puis à l'ulcère qu'il fait,
 Lui-même sert de remède parfait. »

(La nourrice console Clymène et l'engage à faire l'aveu de son amour à Francus.)

De tels propos la fille elle admonète :
 Prompte au conseil la pucelle fut prête :

Trois fois la plume elle prit en ses doigts,
 Et de la main lui tomba par trois fois ;
 Trois fois elle eut la bouche ouverte et close,
 Puis, soupirant, cette lettre compose,
 Et la voulut de tels mots ordonner :

« Salut à toi qui me le peux donner :
 L'aveugle archer m'a tellement blessée
 De ton amour le cœur et la pensée,
 Que je mourrai si guérir tu ne veux
 D'un prompt secours le mal dont je me deulx * :
 Ce Dieu m'a fait en ce papier t'écrire
 Ce que l'honneur me défendait de dire,
 Et j'ai ma bouche ouverte mille fois,
 Mais la vergogne a resserré ma voix.

« A cet écrit veuilles donques permettre
 Ta blanche main : l'ennemi lit la lettre
 De l'ennemi ; la mienne vient d'aimer,
 Qui de pitié te devrait enflammer.
 Je ne vis plus, tant mon âme affolée,
 Laissant mon corps, en la tienne est allée.
 Je suis perdue, et ne me puis trouver :
 J'ai beau les sorts des sorciers éprouver,
 Rien ne me sert, ni herbe ni racine :
 Tu es mou mal, tu es ma médecine,
 Tu es mon roi, de toi seul je dépens,
 Je meurs pour toi, et si ne m'en repens.

« Aye pitié d'une fille amoureuse :
 La volupté sur toutes doucereuse,
 C'est en amour cueillir la prime fleur,
 Non un bouton qui n'a plus de couleur,
 Tu me diras que je suis indiscreète,
 Comme nourrie en cette île de Crète,

* *Deulx*, du verbe *se doutotr*, souffrir, se plaindre ; en latin, *dolere*.

Où Jupiter, de tant d'amours épris,
 Le premier lait de sa nourrice a pris.
 Certes ce n'est ma terre ni ma race
 Qui me contraint, c'est seulement ta face,
 Et ta jeunesse et ton œil nompareil.
 Malheureux est qui ne voit le soleil
 Quand il éclaire, et son œil tourne arrière
 Pour ne jouir de si belle lumière !
 Je ne crains point, comme les dames font,
 De m'appeler femme d'un vagabond,
 Pauvre fuitif qui n'a maison ni Troie :
 Il ne m'en chaut, te suivant, que je soie,
 Pourvu qu'il plaise à ton cœur de m'aimer,
 Soit que tu veuilles épouse me nommer,
 Soit ton esclave, et dussé-je, amusée,
 Tourner ton fil autour d'une fusée :
 Labeurs présents et futurs je reçois,
 Pourvu, Troyen, que je puisse être à toi.
 Je ne craindrai tes périlleux voyages,
 Terres ni mer, tempêtes ni orages :
 Ou si j'ai peur, de toi seul j'aurai peur,
 Et non de moi de qui tu es le cœur.
 Si je pérís, au moins en ta présence
 Je périrai : ou ta cruelle absence
 (Si tu ne veux pour tienne m'acquérir)
 Cent fois le jour me tuera sans mourir. »

De tels vers fut son épître achevée,
 Puis la scella d'une agate engravée,
 La mit au sein de la nourrice, et lors
 Une sueur ruissela de son corps :
 Avec la lettre encor lui baille l'âme,
 Pour lui porter, et mi-morte se pâme.

Tandis Cybèle avait changé de peau,

Et transformé son vieux corps en un beau,
 Prenant la face et la voix et la taille
 De Turnien (qui, depuis, la muraille
 Bâtit de Tours et la ville fonda),
 Lors de tels mots Francion aborda.

« Jusques à quand, sans espoir de louange,
 Nous tiendras-tu dessus ce bord étrange,
 Acagnardés¹ en paresseux séjour,
 A boire, à rire, à démener l'amour ?
 A perdre en vain nos jours par les bocages
 Suivant les cerfs et les bêtes sauvages ?
 Que ne fais-tu (sans le temps consommer)
 Ce que t'a dit la Nymphé de la mer ?
 Courtise Hyaute, afin qu'elle te fasse
 Voir ces grands rois qui viendront de ta race :
 Puis donne voile, et sans plus t'allécher,
 Va-t'en ailleurs ta fortune chercher. »

Ce Turnien avait la face belle,
 Les yeux, le front, compagnon très-fidèle
 De Francion, qu'à part il écoutait,
 Et ses secrets en privé lui contait.
 Il était fils de la Nymphé Aristine,
 Qu'Hector avait sous sa mâle poitrine
 Pressée au bord du fleuve Simois :
 Ses chers parents en furent réjouis,
 Enorgueillis de voir leur fille pleine
 Du fruit issu d'un si grand capitaine.
 Elle accoucha dessus le bord herbeux
 Du fleuve même, en regardant ses bœufs,
 Qui, bien cornus paissaient sur le rivage :
 D'un prince tel il avait son lignage.

¹ *Acagnardés* : acoquinés, captivés par la mollesse, par les plaisirs.

Cette déesse en s'envolant de là ,
 Bien loin du ciel , à l'écart s'en alla
 Voir la maison toute rance et moisie
 Où croupissait la vieille Jalousie.

C'était un antre, à l'entour tapissé
 D'un gros hallier d'épines hérissé ;
 Jamais clarté n'y flambait allumée ;
 Et toutefois ce n'était que fumée :
 Elle était louche, et avait le regard
 Parlant à vous, tournant d'une autre part :
 Sa dent souillée, et son visage blême
 Montraient assez qu'elle mangeait soi-même,
 Rongeant son cœur de haine et de souci
 D'elle s'approche, et lui a dit ainsi :

« Vieille, debout ! marche en Crète, et te hâte ;
 Prends tes serpents, et de Clymène gâte,
 Par ton poison, les veines et le cœur :
 Dans l'estomac jette lui la rancœur,
 Le désespoir, la fureur et la rage
 Méle son sang, et trouble son courage :
 Tu le peux faire, et je veux qu'il soit fait. »
 A-tant s'envole et laisse l'antre infait¹.

Quand Jalousie eut la parole ouïe
 De la déesse, elle en fut réjouie ;
 Puis, en frisant de serpents ses cheveux ,
 Et s'appuyant d'un bâton épineux,
 Alla trouver en Crète la pucelle,
 Que le sommeil couvrait dessous son aile,
 Et dont le cœur, qui de deuil se fendait,
 Entre-dormant nouvelles attendait.
 Incontinent cette vieille maline

¹ *Infait* : infect.

De la pucelle assiégea la poitrine ;
 D'un froid venin ses lèvres elle enfla
 Et le poison, haletant, lui souffla
 Aux yeux, au cœur : et en l'âme renverse
 Un long serpent, qui, en glissant, lui perce
 Foie et poumons : et lors en dénouant
 Ses cheveux tors, prompte alla secouant
 Mille lézards au sein de la pauvrete,
 Qui la suçaient d'une langue secrète,
 A sourdes dents les membres lui mordaient,
 Et leur venin par ses os épandaient.

(La nourrice porte la lettre de Clymène à Francus, qui la refuse.)

« Vieille, déloge, ou par le fer tranchant
 Je te paîrai de ton port si méchant,
 Ou je ferai que le père Dicée
 Verra l'écrit de sa fille insensée.
 Je ne suis pas en cette île venu
 Pour tromper ceux à qui je suis tenu.
 Le beau Pâris, pour Hélène ravie,
 De mille maux vit sa faute suivie,
 Tuer son père, Ilion embraser,
 Et jusqu'au fond ses murailles raser.
 Je crains les Dieux, et la main qui n'est vide
 De Jupiter foudroyant qui me guide,
 Et qui défend un roi qui veut loger,
 Sans le connaître, un errant étranger.

« Or, si j'avais le loisir et l'envie
 Sous Hyménée assujettir ma vie,
 Crète habiter, et la Gaule oublier,
 Et par promesse ici me marier,
 Chaud du plaisir où Vénus nous appelle,
 J'aimerais mieux sa sœur Hyante qu'elle :
 Elle est modeste, et l'honnête amoureux

Est plus des mœurs que des biens désireux. »

Fureur de Clymène. — Ses plaintes.)

« Du beau Pâris (dont tu mens la lignée)¹
 La beauté fut d'amour accompagnée :
 Hélène à lui de bon cœur se rendit,
 Et par combats dix ans la défendit,
 Plein de sueur, de guerres et de peines,
 Cœur généreux, qui valait cent Hélènes!
 Mais tu ne vaux, jeune brigand de mer,
 Qu'à bien ramer, et non à bien aimer,
 Puisse avenir que ma sœur soit trompée
 Et sans espoir, en ses larmes trempée,
 Soit délaissée au front de quelque bord,
 Et qu'elle pleure aux vagues sans confort.

« Quand ce banni, par honnête cautelle²,
 Aura tiré le plaisir qu'il veut d'elle,
 D'un cœur parjure oubliera sa beauté :
 Car l'œil sénestre en vain ne m'est sauté³.

« Si le destin les Gaules lui ordonne
 Qu'en ma faveur cent guerres il lui donne,
 Ains que bâtir les remparts de Paris :
 Voye à ses yeux ses alliés péris ;
 Qu'il soit chassé, et que de terre en terre,
 En suppliant, secours il aille querre⁴;
 Puis, par les siens surpris en trahison,
 Soit, membre à membre, occis en sa maison. »

Disant ainsi, de son chef elle arrache
 Ses longs cheveux, qu'en pleurant elle attache
 Contre son lit, signe de chasteté,

¹ Dont tu te dis faussement parent. che passait chez les anciens pour un

² Cautelle : ruse.

présage.

³ Le tressaillement dans l'œil gau-

⁴ Querre : querir, chercher.

Et que son corps n'avait encore été
Honné d'amour ; puis sa chambre elle baise.

« Chambrette, adieu ! que j'étais à mon aise ,
Auparavant que ce traître inconnu ,
A notre bord, naufragé, fut venu ! »

(Clymène désespérée se précipite dans la mer.)

Elle mourait sans les dieux de la mer,
Qui, soulevant la jalouse tombée,
Lui ont du corps la Parque dérobée,
Et, lui perdant sa figure et son nom,
L'ont enrôlée à la troupe d'Inon,
Et du vieux Glauque à la double naissance :
Dessus les eaux, lui ont donné puissance
De faire enfler les vagues et le vent,
Nymphes de mer, qui depuis a souvent
Contre Francus poussé la frénésie,
Dedans la mer gardant sa jalousie (*).

(*) Allusion assez obscure aux défaites navales éprouvées par les Français.

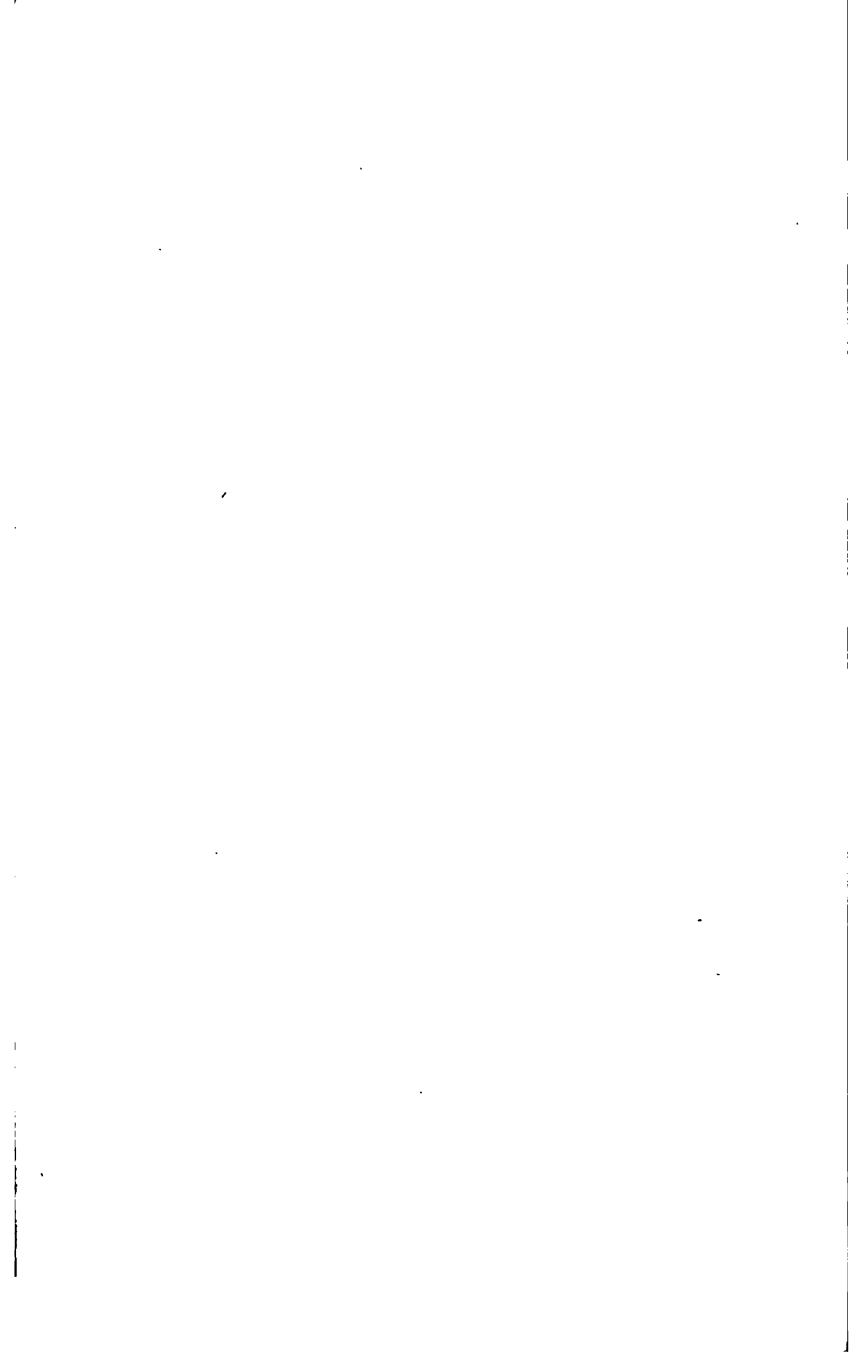
ARGUMENT

DU QUATRIÈME LIVRE,

PAR AMADIS JAMIN.

Dicée se courrouce, sachant la mort de sa fille Clymène, et pense comme il doit punir Francion, qu'il soupçonnait en être cause. Le prince phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il lui porte. Hyante et Francus vont le lendemain au temple ; une corneille parle, et avertit Amblois de n'accompagner Francion. Ce prince supplie Hyante de lui montrer les rois qui sortiront de son estoc. Hyante discourt si elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'appréter un sacrifice aux esprits des enfers, et se parfumer d'encens mâle, et autres semblables suffumigations. Il obéit à ce commandement. Le poète décrit une folle et horrible descente aux enfers. Après que Francus a immolé la victime et invoqué toutes les puissances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante et folle de fureur, laquelle prophétise audit Francus son voyage des Gaules. Elle prédit le songe du fantôme qui doit apparaître à Marcomire, et ce que fera Marcomire ayant en son armée trois cents capitaines. Après elle discourt comme les âmes viennent et revont en nouveaux corps, et de quoi tout ce qui est vivant en ce monde prend sa naissance ; que deviennent les âmes des corps mourants, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs péchés, et comment elles s'en purgent, et par quel espace de temps. Francion sacrifie derechef aux déités infernales, et les âmes sortent incontinent pour boire du sang de la victime. Lors il demande à Hyante qui sont ceux qu'il voit, et par ce moyen apprend sommairement quelques noms des rois de France, les actes infâmes des vicieux et les gestes magnanimes des vertueux. Bref, ce livre est des plus beaux, pour être divisé en quatre parties. La première est d'Amour, la second de Magie, la troisième de la Philosophie pythagorique, dite μετεμψύχωσις. L'auteur se sert exprès de cette vieille opinion, afin que cela lui soit comme un chemin et argu-

ment plus facile pour faire venir les esprits de nos rois en nouveaux corps ; car, sans telle invention, il eût fallu se montrer plutôt historiographe que poëte. La quatrième partie consiste au narré de la première origine des monarques de France jusques à Pepin, duquel commence la seconde génération.



LE QUATRIÈME LIVRE, DE LA FRANCIADE.

Quand la nouvelle au père fut venue,
D'ardeur et d'ire une bouillante nue
Pressa son cœur, qui menu sanglottait¹ :
A poings fermés l'estomac se battait,
Et discourait en lui-même la sorte,
Comment sa fille en la mer était morte.
Il soupirait, et d'un borbier fangeux
Déshonorait sa barbe et ses cheveux :
Il rompt sa robe, et, tout privé de joie,
Son fils Orée aux oracles envoie :
Auquel (cherchant d'un cœur dévotieux
Trois jours entiers la volonté des dieux
Par mainte offrande en victime immolée)
Telle voix fut du trépied révélée :
« Que le vieillard éteigne le tison,
« Et l'arondelle ôte de sa maison. »

Telle parole, en doute répandue,
Fut aisément de ce prince entendue :
C'est de l'amour éteindre le tison,
Et l'étranger chasser de sa maison,
Qu'il cuidait² traître, infidèle et sans âme,
Et du trépas de sa fille le blâme.

« En nul pays la foi n'a plus de lieu,
Disait ce prince, et Jupin le grand dieu
N'a plus de soin de l'humaine malice,
Et le péché ne craint plus la justice.

¹ D'un battement précipité.

² Cuidait : croyait.

Cet étranger, pauvre, chétif et nu,
 Un vif naufrage ¹ à ma rive venu,
 Couvert d'écume, et de bourbe, et de sable,
 Ah! que j'ai fait compagnon de ma table,
 Que j'ai voulu pour mon gendre choisir,
 Et lui partir ² ma terre et mon plaisir,
 Moque ³ mon sceptre, et, masqué de feintise,
 Ma vieille barbe et mes cheveux méprise!
 Et, sous couleur d'un destin, ne veut point,
 Par foi promise, aux femmes être joint;
 Second Pâris, pirate qui consomme
 Ses ans sur l'eau : toutefois ce prud'homme,
 Fin artisan de cauteleux moyens,
 Comme héritier du malheur des Troyens,
 En toute terre à l'impourvu ⁴ se rue,
 Séduit des rois les filles, et les tue :
 Puis, en faisant ses galères ramer,
 Lave le meurtre ès vagues de la mer,
 Met voile au vent ; le vent, qui lui ressemble
 Pousse sa voile et sa foi tout ensemble :
 Et, tu le vois, Jupiter ! sans souci
 Ni de bien-fait, ni de mal-fait aussi. »

(Désespoir et Incertitude de Diccé.)

Tandis Francus, qui la saison épie,
 Aborde Hyante, et de tels mots la prie :
 « Vierge sans pair, dont la grâce et les yeux
 Pourraient tenter les hommes et les dieux,
 Qui sous tes pieds presses serve ⁵ ma tête,
 Qui de mon cœur remportes pour conquête
 L'orgueil premier, qui n'avait point été

¹ Un vif naufrage : un naufragé vivant.

² Lui faire part de ma terre.

³ Moque : insulte.

⁴ A l'impourvu : à l'improviste.

⁵ Serve : esclave.

D'un autre amour que du tien surmonté ;
 Si la pitié, si l'humble courtoisie,
 Peut des humains gagner la fantaisie,
 Soit par mes pleurs ton courage adouci,
 Guéris ma plaie et me prends à merci.
 Quand la fortune à mes désirs senestre¹,
 Poussa ma nef, ce ne fut pas pour estre,
 Comme je suis, en ton île amoureux,
 Ains pour chasser le péril dangereux
 Qui menaçait ma tête du naufrage :
 Mourir devais-je au plus fort de l'orage,
 Puisque sur terre Amour m'est plus amer
 Que n'est Neptune au milieu de la mer !
 L'homme serait heureux en toute chose,
 S'il ne cachait au fond de l'âme enclose
 La passion que nous engendre Amour,
 Qui de la vie embrunit le beau jour,
 Et verse au cœur, par mauvaise coutume,
 Bien peu de miel, et beaucoup d'amertume.
 Heureux trois fois, voire quatre, un rocher,
 Qui sans tendons, sans muscles et sans chair,
 Vit insensible, et qui n'a l'âme atteinte,
 Ni de douleur, ni d'amour, ni de crainte :
 Je voudrais être en quelque rive ainsi
 Je vivrais dur, sans âme et sans souci,
 Où maintenant, par trop de connaissance
 Je sens mon mal, et si je n'ai puissance
 De voir mon cœur remis en liberté,
 Tant je me suis à tes yeux endetté. »

(Hyante donne à Francus un rendez-vous pour le lendemain. Elle se pare de riches ornements, et ordonne à ses suivantes d'atteler son char.)

¹ Senestre : contraire ; du latin *sinister*.

Au limon d'or, couple à couple, ils attachent
 Quatre juments souples-jarrets, qui marchent
 D'un brave train, qui fit tourbillonneux
 Enuubler¹ l'air d'un poudrier sablonneux.
 Elle monta : une main tient la bride,
 L'autre le fouet ; par la campagne vide,
 A bonds légers s'élançaient en avant :
 Le char roulait plus vite que le vent !
 Quand les juments au temple l'ont rendue,
 Soudain à bas du coche est descendue,
 Ota leur bride : elles, non guères loin,
 En hennissant, vont paître le sainfoin,
 Trèfles et thym : puis de manger fâchées²,
 Se sont, sur l'herbe, au frais de l'eau couchées.
 Le temple était au milieu d'un taillis
 Dont les cheveux, par le fer assaillis,
 N'étaient tombés, comme chose sacrée,
 Entourné d'eaux d'une prochaine prée,
 Riche de fleurs que la faux ne tranchait,
 Ni le bétail de sa dent ne touchait.
 Là, l'amoureuse, après le sacrifice,
 D'un art subtil, controuve une malice :
 Ce fut s'asseoir, et faire, d'un grand tour,
 Comme elle asseoir ses filles à l'entour.

Il n'est pas temps, cher troupeau que j'honore,
 De retourner à la maison encore ;
 Sur l'herbe tendre il vaut mieux séjourner ;
 Au frais du soir nous pourrons retourner :
 Chantons, dansons, que chacune s'avance,
 Et la carole³ elle-même commence.
 Mais ni le bal, ni autres passe-temps

¹ Enuubler : obscurcir comme d'une nuée.

² Fâchées : lassées.

³ Carole : sorte de danse en rond.

Ne lui plaisaient : ses beaux yeux inconstants,
 Toujours au guet, s'écartaient en arrière
 Sur les chemins, pour voir si la poussière
 Dessous Francus irait point s'élevant.
 A chaque bruit, à chaque flair de vent
 Elle tremblait, et sans être assurée
 D'yeux et d'esprit errait tout égarée.

(Francus s'habille pour le rendez-vous.)

Jamais enfant, jamais neveu des dieux
 N'eut le maintien, la bouche ni les yeux
 Si beaux qu'avait Francus cette journée.
 Telle beauté du ciel lui fut donnée :
 L'œil pour gagner, la bouche pour savoir,
 En discourant, sa maîtresse émouvoir.

(Francus, accompagné du vieil Amblois, rejoint Hyante.)

Francus, luisant d'une splendeur divine,
 Lui apparut du haut d'une colline,
 Beau comme Amour : les rayons de ses yeux
 Étaient pareils à cet astre des cieux,
 Qui, bien nourri de l'humeur marinière,
 Répand au ciel une rousse lumière,
 Et de rayons redoutables et craints
 Verse la soif et la fièvre aux humains,
 De sa splendeur effaçant chaque étoile.

Elle qui tint dessus sa face un voile,
 Par le travers du crêpe l'aperçut :
 Adonc un trait en l'âme elle reçut.
 Le cœur lui bat au fond de la poitrine :
 Ses pieds tenus comme d'une racine,
 Nè remuaient ni deçà ni delà :
 Dessus sa joue une rougeur alla,
 Et tout le corps comme feuille lui tremble.

Ils sont longtemps sans deviser ensemble,
 Tous deux muets, l'un devant l'autre assis,
 Ainsi qu'on voit, quand l'air est bien rassis,
 Deux pins plantés aux deux bords du rivage
 Ne remuer ni cime ni feuillage,
 Cois¹ et sans bruit en attendant le vent ;
 Mais quand il souffle et les pousse en avant,
 L'un près de l'autre, en murmurant, se jettent
 Cime sur cime, et ensemble caquettent :
 Ainsi devaient babiller à leur tour
 Les deux amants dessous le vent d'amour.

(Entretien de Francus et d'Hyante. — Le prince lui demande de voir les rois qui doivent naître de sa race. — Hyante lui promet d'exaucer son désir et lui donne des instructions pour préparer le charme. — Toute cette partie est une imitation du chant XI de l'*Odyssée*.)

Il achevait, quand un effroi lui serre
 Tout l'estomac : un tremblement de terre,
 Se crevassant, par les champs se fendit,
 Un long aboi des mâtiens s'entendit
 Par le bocage, et Hyante est venue
 Comme un esprit affublé d'une nue.
 « Voici, disait, la déesse venir :
 Je sens Hécate horrible me tenir :
 Je tremble toute, et sa verve puissante
 Tout le cerveau me refrappe et tourmente,
 Plus je m'efforce alentir² son ardeur,
 Plus d'aiguillons elle me lance au cœur,
 Me transportant, si bien que je n'ai veine,
 Ni nerf sur moi, ni part qui ne soit pleine
 De cet esprit étranger, qui reçoit
 Le mien pour hôte, et ma raison déçoit. »

Plus que devant une rage l'allume,

¹ Cois : calmes, tranquilles.

² Alentir : retarder.

Elle apparut plus grand' que de coutume ,
 De tête en pied le corps lui frissonnait ,
 Et rien d'humain sa langue ne sonnait.
 Lors en roulant ses yeux, à demi morte,
 Devers Francus, lui dit en telle sorte :

« Prince Troyen, anobli de travaux,
 Qui surla mer as souffert mille maux,
 Et qui en dois par longue et longue guerre
 Souffrir encor de plus grands sur la terre,
 En Gaule iras ; mais tu ne voudrais pas
 Y être allé : mille et mille trépas ,
 Mille périls plus aigus que tempête
 Déjà tout prêts te pendent sur la tête.
 Comme ton frère, en défendant son fort,
 Sentit d'Ajax et d'Achille l'effort ,
 L'un germe d'homme, et l'autre de déesse,
 Ainsi, couvert d'une étrangère presse,
 Tu dois un jour sentir à ton malheur
 Mille ennemis renommés de valeur :
 Si que le cours de la gauloise Seine
 Du sang troyen ondoïra toute pleine ,
 Et dans ses eaux, l'un sur l'autre tombés
 Verra chevaux et bouclairs¹ embourbés.
 Toi, parveuu vers la froide partie
 Où la Hongrie est jointe à la Scythie ,
 Tu bâtiras près le bord istrien,
 Séjour des tiens, le mur sicambrien,
 Que tes enfants par longs succès de race ,
 Tiendront après pour leur royale place.

Le grand soleil, qui voit tout de ses yeux ,
 Verra tes fils, les uns malicieux,

¹ *Bouclairs* : boucliers.

Les autres bons : la nature n'assemble
 Toutes vertus en une race ensemble ;
 Mais, en mêlant le bien avec le mal,
 Tient la balance en contre-poids égal.
 Tous néanmoins , honorés de trophées ,
 Auront de Mars les âmes échauffées ,
 Par mainte guerre en maints lieux dompteront
 Huns , Goths , Alains , et au chef porteront
 Mille lauriers , en signe de victoire ,
 Que leurs voisins feront place à leur gloire. »

(Hyante raconte les destins des fils de Francus jusqu'à l'avènement de Pharamond.)

A-tant la vierge un petit se repose ,
 Et Francion lui demande autre chose.

« Vierge , l'honneur des dames et de moi ,
 Toute divine , heureux germe de roi ,
 Je te suppli' , prophète véritable ,
 Sage en conseil , dis-moi s'il est croyable
 Que les esprits qui sont sortis dehors
 De leurs logis , rentrent en nouveaux corps ?
 Quelle fureur , quelle maudite envie
 Les tient séduits de retourner en vie ?
 Et d'où leur vient ce furieux amour
 Que de revoir encore un coup le jour ,
 Se revêtant de muscles et de veines ,
 Pour ressouffrir tant de nouvelles peines ?
 Et quand doit l'homme espérer un repos ,
 Si dépouillé de chair , de nerfs et d'os ,
 Même au tombeau , le repos il ne treuve
 Et d'une peau en recherche une neuve ?
 Donques la mort n'est la fin de nos maux !
 Puisqu'en mourant , de travaux en travaux ,
 Nous revivons pour mourir à toute heure ,
 Errants , sans fin , sans repos ni demeure ! »

A-tant se tut. Elle qui l'entendit,
 Haute en discours, lui contre-répondit
 D'une voix sage. Apollon, qui la laisse
 En son bon sens pour un temps, ne la presse,
 Afin de mieux par raison discourir
 Des hauts secrets qu'elle voulait ouvrir (*).

« Prince étranger, tout ce qui vit au monde
 Est composé de la terre et de l'onde,
 D'air et de feu (membres de l'univers)
 Et, bien qu'ils soient quatre éléments divers,
 Ils sont entre eux liés de telle sorte
 Que l'un à l'autre enchaîné se rapporte,
 Et s'empruntant d'un accord se refant,
 Et changeant d'un en l'autre s'enrevont.

« Or, tout ainsi que le corps sans une âme
 (Ame, ¹surgeon de la divine flamme)
 Ne pourrait vivre, ains mourrait sans avoir
 Un esprit vif que le corps fait mouvoir,
 Et chaud et prompt par les membres a place :
 Ainsi la grande universelle masse
 Verrait mourir ses membres discordants,
 S'elle n'avait un esprit au dedans,
 Infus partout, qui l'agite et remue,
 Par qui sa course en vie est maintenue,
 Esprit actif, mêlé dans le grand tout,
 Qui n'a milieu, commencement ni bout
 Des éléments, corruptible matière;
 Et du grand Dieu, dont l'essence est entière,
 Incorruptible, immortelle, et qui fait
 Vivre par lui tout ce monde parfait,
 Vient notre genre, et les poissons qui nouent ²

¹ Surgeon : jet.

² Nouent : naient.

(*) Tout le développement qui suit, jusqu'au sacrifice, est fidèlement imité du VI^e chant de l'*Énéide*.

Et les oiseaux qui parmi l'air se jouent ,
 Les habitants des bocages ramés ,
 Et les métaux sous la terre enfermés ,
 Voire du ciel les diverses puissances ,
 Tous les démons , et les intelligences
 Vont de ces deux comme nous se formant ,
 De Dieu l'esprit , le corps de l'élément.
 De là nous vient la tristesse et la crainte ,
 De là la joie en nos cœurs est empreinte ,
 L'amour, la haine et les ambitions :
 De là se font toutes les passions.

« Or, de nos corps la qualité diverse
 Empêche et nuit que notre âme n'exerce
 Sa vive force, enclose en la maison
 De terre, ainçois la bourbeuse prison
 Des membres lourds, qui la chargent et pressent ,
 Et vers le ciel retourner ne laissent ,
 Tant le fardeau terrestre et ocieux ,
 Ne lui permet de revoler aux cieux.

« Elle, d'en haut notre hôtesse venue ,
 Est par contrainte ici-bas détenue ,
 Où, n'employant sa première vigueur,
 Par habitude et par trait de longueur
 Consent au corps, et faut qu'en dépit d'elle ,
 S'étant infuse en la chair corporelle ,
 Elle se souille, et honnisse aux péchés
 Dont les humains ont les corps entachés,

« Or, quand la mort aux hommes familière
 Dissipe au vent notre douce lumière ,
 L'âme pourtant, après le froid trépas,
 Laisant son corps, son traq¹ ne laisse pas

¹ Traq: trace.

Ni sa souillure : elle emporte l'ordure
 Empreinte en soi , qui longuement lui dure ;
 Pource aux enfers , comme un songe léger,
 Elle dévale, afin de se purger,
 Et nettoyer la macule imprimée,
 Qu'elle reçut dans le corps enfermée.

« En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent,
 Vont expiant, et purgeant, et lavant
 Les vieux délits de leurs fautes commises,
 A l'examen de Radamant soumises,
 En ces tourments ardents et violents
 L'une est mille ans, et l'autre deux mille ans,
 L'autre trois mille, et ne sont soulagées
 Qu'elles ne soient parfaitement purgées,
 Et que la tache adhérente ne soit
 Nette au souffrir du mal qu'elle reçoit.

« Quand un long tour de siècles et d'années
 A pieds glissants pas à pas retournées
 Ont nettoyé la macule, et ont fait
 L'esprit divin être pur et parfait,
 Et que le feu de très-simple nature
 Ne tient plus rien de la terrestre ordure,
 Tout aussi pur comme il était alors
 Que pur et simple il vint en notre corps,
 Adonc Mercure, à la verge d'ivoire,
 Les assemblant, au fleuve les fait boire,
 Fleuve qui fait toute chose oublier :
 Car autrement ne se voudraient lier
 A nouveaux corps, et ne voudraient plus être
 Pour r'acquérir des maux par tant renaître.

« Ainsi qu'agneaux en troupes amassés,
 Par le bâton de Mercure poussés,

Les âmes vont sur la rive guidées
 Boire le fleuve à friandes ondées ;
 Puis à l'instant perdent tout souvenir,
 Après l'eau bue, ils sentent revenir
 Nouveaux désirs de revoir la lumière,
 Pour leur ¹ rejoindre à leur massé première. »

A-tant se tut : Francion tout soudain
 Prend un couteau au manche fait d'airain,
 Et d'une truie infertile et brehaigne ²
 Ouvre la gorge : en tombant elle saigne
 A gros bouillons, dont le sang renversé,
 Tiède, fuma dans le creux du fossé,
 Priant Mercure et les sœurs Euménides,
 Noms craints là bas, vouloir servir de guides
 A ces esprits qui devaient quelquefois ³
 Venir aux corps des monarques françois.

Comme il disait, entre souffres et flammes
 Voici venir de l'abîme les âmes
 Un tourbillon tournoyant et fumeux,
 Un peu de poix résineux et gommeux
 Allait devant, qui de puante haleine
 Infectait l'air, les taillis et la plaine,
 Avec grand son, comme un tonnerre bruit
 Qui rompt grondant l'épaisseur d'une nuit.
 Ce jour Hécate, aux enfers redoutée,
 Les revêtit d'une force empruntée,
 D'un corps fantasque, éblouissant les yeux,
 Fait d'air épais, pour les connaître mieux .

Adonc Francus, ayant l'âme frappée
 De froide peur, au poing saque⁴ l'épée,

¹ Pour leur rejoindre : pour se re-
 joindre.

² Brehaigne : stérile.

³ Quelquesfois : quelque jour.

⁴ Saque : agite.

Les menaçant ; puis se tirant à part ,
 Sur un terreau ¹ qui pendait à l'écart ,
 Pour mieux pouvoir leur visage connaître ,
 Savoir leurs noms , leurs forces et leur être ,
 Les contemplant , et comme tout transi
 Appelle Hyante , et lui demande ainsi :

« Quel est celui de royale apparence ,
 Qui d'un grand pas tous les autres devance ,
 Et d'olivier se couronne le front ? »
 Elle lui dit : « C'est le bon Pharamond ,
 Qui ralentant la hardiesse et l'ire
 Des vieux Germains nourris sous Marcomire
 Et le bouillon ² d'endosser le harnois ,
 Adoucira les armes par les lois ,
 Et la fierté sicambroise et scythique
 Prendra sous lui l'ordonnance salique ,
 Pour refroidir du chaud métier de Mars
 Le cœur félon de ses braves soudars . »

« Quel est ce prince , appuyé d'une hache ,
 Qui tout son chef ombre d'un panache ,
 Au front sévère , aux yeux gros et ardents ,
 A longue barbe , à longs cheveux pendans ,
 Qui rien qu'horreur ³ ne montre en son visage ? »
 « C'est Clodion , qui l'ocieux courage
 Des peuples siens échauffera d'ardeur ,
 Les emplissant de force et de vigueur ;
 Donnant courage à leurs mâles poitrines ,
 Pour surmonter les provinces voisines .

« Lui , tout bouillant du feu de guerroyer ,¹
 Enfant de Mars , doit un jour foudroyer

¹ Un terreau : un tertre.

³ Horreur : effroi.

² Bouillon : désir ardent , bouillant.

L'orgueil Romain ; puis, d'une vertu vive,
Du Rhin Gaulois outre-passer la rive,
Et la forêt Charbonnière percer (*).

« A forte main doit un jour renverser
Les Turingeois, et la muraille ancienne
de Mons, Cambrai et de Valenciennes,
Et de Tournay, et doit rougir les bords
De Somme, chaude au carnage des morts ;
Doit bien avant en Gaule faire entrée :
Nulle puissance en arme rencontrée
Lui ni son camp supporter ne pourra ;
Comme une foudre en Bourgogne courra,
Vaincra Tholoze, et les Goths d'Aquitaine (**)
Comme sapins étendra sur la plaine :
Puis, en donnant exemple à ses neveux
De liberté, portera longs cheveux,
S'éjouissant, pour remarque immortelle,
Que Chevelu toute Gaule l'appelle. »

« Quel est celui qui marche le premier
Après ces deux au visage guerrier,
Qui tient la face aux astres élevée ?
C'est le vaillant et juste Mérovée,
Après ennemi des Huns, qui descendront
Plus dru que grêle, et par force prendront
Pillant, brûlant, à flammes enfumées
(Mars tout sanglant conduira leurs armées),
Trèves, Cologne et mille forts châteaux,

* Les Romains commandés par Aëtius.

(*) La forêt Carbonaria (Charbonnière), située à l'ouest de la Meuse joignait la Tongrie au territoire des Nerviens. Clodion la traversa et vint s'emparer de Tournay (447?).

(**) Tous ces exploits sont dus à l'imagination du poète, ou du moins à des traditions fabuleuses.

Que le grand Rhin abreuve de ses eaux,
 Et rûront Metz à l'égal de la terre¹ :
 Cruelle engeance indomptable à la guerre.
 La mer ne jette aux bords tant de sablons,
 Que de Germains hideux en cheveux blonds
 S'amasseront, trope venant sur trope,
 Pour mettre à sac l'occidentale Europe,
 Sous Attila cruel prince inhumain,
 Extrême fleau de l'empire romain.

Contre un tel peuple épointonné de rage,
 Tout acharné de meurtre et de courage,
 Craint comme foudre à trois pointes tortu,
 Ce Mérovée opposant sa vertu,
 Après Châlons doit atterrer l'audace^(*)
 De ces félons, menu dessus la place,
 L'un dessus l'autre adentés tomberont,
 Les vieux corbeaux leurs corps entomberont²,
 Et des mâtius les gorges affamées,
 Qui vont flairant le meurtre des armées.

« Lui, le premier, servi de ses Troyens,
 Regagnera les bords parisiens,
 Sens, Orléans et la côte de Loire.

« Puis de ton nom, Francus, ayant mémoire,
 Le nom de Gaule en France changera :
 Ton sang trahi par armes vengera,
 Et nul des tiens chargé de tant de proie
 Ne doit pousser si haut le nom de Troie,
 Vaillant monarque, invincible, vaincu.

¹ *Rûront à l'égal de la terre* : ren- ² *Entomberont* : engloutiront comme
 verseront au niveau du sol, raseront. dans un tombeau.

(*) La bataille de Châlons, dont la tradition attribue la gloire à Mérowig, chef des Francks, est de 451.

Victorieux, autour de son écu
 (Frayeur, horreur des guerres échauffées)
 Naîtront lauriers et palmes et trophées,
 Et le premier fera voir aux François
 Que vaut l'honneur acquis par le harnois ¹,
 Puis il mourra : car toute chose née
 Est en naissant à la mort destinée.

« De son grand nom les vieux Sicambriens
 Seront longtemps nommés Mérovéens,
 Et ses vertus auront tant de louanges,
 Qu'aimé des siens, redouté des étrangers,
 Après sa mort, d'inviolable loi,
 Nul, tant soit preux, n'aura l'honneur de roi.
 Portant au chef la couronne élevée,
 S'il n'est issu de la gent Mérovée. »

« L'autre qui vient, baissant un peu les yeux,
 Ensemble triste et ensemble joyeux,
 Est-il des miens? dis-le-moi, je te prie. »
 « C'est Childéric, roi de mauvaise vie,
 Ord ² de luxure, infect de volupté,
 Au cœur paillard des vices surmonté,
 Prince prodigue, exécration en dépenses,
 Qui, pour fournir à ses folles bombances
 Dedans sa gorge engloutira les os
 De ses sujets, doublera les impôts,
 Tailles, tributs, et de si orde injure
 Faite aux François nourrira sa luxure,
 Il ravira des pucelles la fleur
 (Honte aux parents, des pères la douleur!),
 Et sera plein de telle nonchalance
 Que, déniaut aux peuples audience,

¹ Le harnois : les armes.

² Ord : sale, immonde.

Perdra en vain les filles du Soleil ¹ ,
 Sans voir jamais ni palais ni conseil.

« Pource la France, à l'envi conjurée
 Contre sa vie ainsi démesurée ,
 Le chassera de son trône royal ;
 Fuira banni vers son ami loyal,
 Roi d'Austrasie , où, suivant son usage,
 Sans révéler le saint droit d'hôtelage ²
 De Jupiter, protecteur d'amitié,
 Opiniâtre en toute mauvaistie ³ ,
 (Dieux, détournez un acte tant infâme
 Du cœur des rois !), lui honnira sa femme,
 Pour le loyer de l'avoir bien reçu.
 L'homme courtois aisément est déçu!
 Il doit après, par entreprises hautes ,
 Se corriger et amender ses fautes,
 Pour effacer de ses péchés le nom :
 Brave au combat, ne tâchera sinon
 Que la vertu par les armes suivie,
 Perde le bruit ⁴ de sa première vie.

« Son bras armé du Rhin se saisira :
 Les fiers Saxons en bataille occira,
 Il tuera Paul, de nation romaine,
 Et d'Orléans tirant jusqu'au domaine
 Du riche Anjou, hasardeux aux dangers,
 Se fera roi victorieux d'Angers ,
 Et des Romains les armes étouffées
 Au Dieu de Loire appendra pour trophées.

« Vois-tu Clovis, grand honneur des Troyens !
 Qui, le premier abhorrant les païens

¹ *Les filles du Soleil* : les Heures.
 (RONS.)

³ *Mauvaistie* : perversité.

⁴ *Perde le bruit* : efface la renommée.

² *D'hôtelage* : d'hospitalité.

Et des gentils les menteuses écoles,
 Pour suivre Christ, laissera les idoles,
 Donnant baptême aux Français dévoyés ?
 Et, lors, du ciel lui seront envoyés
 Une oriflamme, étendard pour la crainte
 De ses haineux¹, et l'ampoule très-sainte
 Huile sacrée, onction de ses rois.
 Ses étendards, déshonorés des trois
 Crapauds², prendront pour marques honorées,
 En champ d'azur, des fleurs de lis dorées,
 Présent du ciel. Dieu, qui le choisira,
 De cœur, de force et d'honneur l'emplira.

« Lui, conduisant une gaillarde armée
 (Sans voir que peut la fortune emplumée)³
 Outre le Rhin, contre les Allemands,
 Peuples hardis, aux guerres véhéments,
 Sera pressé d'une si longue suite
 Que, tout honteux de penser en la fuite,
 En son péril aura recours à Dieu !
 Lors, s'élançant furieux au milieu
 Du camp haineux, de sa française épée
 Rendra de sang la campagne trempée,
 Tuera leur roi, et des peuples domptés
 Tributs, chaque an, lui seront apportés.

« Lors enrichi, des dépouilles conquises,
 Au nom du Christ bâtira des églises ;
 Puis, se chargeant (comme prince vaincu
 Le front de palme, et le bras de l'écu,
 Ira de Vienne aborder le rivage.
 Un cerf chassé montrera le passage
 Au camp français, grand miracle divin !
 Près de Poitiers fera trembler le Clain⁴

¹ De ses haineux : de ses ennemis. ³ Emplumée : qui a des ailes, vo-

² Trois crapauds figuraient sur les
 étendards des anciens Francs.

⁴ Clain : rivière qui coule à Poitiers.

Dessous ses pieds, aheurtant de furie
Alaric, roi des peuples de Gothie.

« Déjà le vent branle les étendards,
Pied contre pied se fichent les soldars,
Joyeux de sang : tout le cœur leur bouillonne,
Une poussière en rond les environne,
Et sans relâche, au milieu des travaux,
Sout renversés chevaliers et chevaux.

Le roi Clovis, ardent à la conquête,
Perçant son camp, opposera sa tête
Contre Alaric : là, d'un cœur hasardeux,
Ces puissants rois s'affronteront tous deux ;
Comme lions, ou plutôt comme foudres,
Sous leurs chevaux deux tourbillons de poudres
Noirciront l'air, et, sans avoir repos,
Ici Clovis, ici le roi des Goths,
Poussés, tournés de fortune diverse,
Seront portés tous deux à la renverse :
Le mol sablon imprimera leurs corps.
Haleine prise, et relevés plus forts,
Se martelant, épandront sur la place
Grèves¹, cuissots, morions et cuirasse,
Suant tous deux de colère et de coups :
Mais Clovis, plein d'un généreux couroux,
Fera du Goth victime à Proserpine,
D'une grand' plaie enfondrant sa poitrine ;
Ainsi Clovis Alaric occira :
L'âme gothique aux enfers s'en ira.
Son corps tombé bruiira sur la poussière,
Comme un bélier qui, sur une rivière,
Cogne des paux² le fondement d'un pont :
Le fleuve en bruit, tout le ciel lui répond.

¹ Grèves : armure des jambes, jambarts.

² Paux : pieux, pilotis.

« De ce grand roi l'acquise renommée
 Sera si large et si au loin semée ,
 Que ses enfants ne seront maintenus
 En leur grandeur, que pour être venus
 D'un père tel , lequel durant sa vie
 Ne vaincra pas tant seulement l'envie
 Des rois vassaux à son glaive pointu ,
 Mais si fameuse étendra sa vertu ,
 Qu'enseveli dessous la terre sombre
 Fera trembler les princes de son ombre :
 Et plus pourront , en la tombe enfermés,
 Ses os , qu'un camp de grands princes armés.

« Vois Childebert et Clotaire son frère ,
 Qui, tous ardent d'une juste colère
 Que Gondebaut , comme prince cruel,
 Aye meurdri leur oncle maternel ,
 Dessus son fils Sigismond de Bourgogne
 De telle mort vengeront la vergogne.
 Les Rois unis, et leurs camps compagnons
 Feront la guerre ensemble aux Bourguignons ,
 Les accablant d'une serve misère,
 Gratifiant¹ aux larmes de leur mère,
 Qui soupirait de ne voir point vengé
 Le corps royal de son père outragé.

« Ce Childebert et Clotaire, grands princes,
 Pour augmenter les bords de leurs provinces,
 Rompant après la nature et la loi
 (Entre les rois jamais ne vit la foi ,
 Tant le désir de régner leur commande),
 Frères germains , suivis d'une grand' bande
 D'hommes armés, partiaux et méchants,

¹ Gratifiant : faisant chose agréable.

Voudront, hélas ! de leurs glaives tranchants
 S'entre-tuer, et rougir les batailles
 Du sang tiré de leurs propres entrailles.
 Mais, sur le point qu'ils voudront s'assailir,
 Voici du jour la lumière faillir :
 Neiges et vents, et tourbillons et grêle,
 Du ciel crevé tomberont péle-mêle,
 Entre-semés de foudres et d'éclairs
 Hommes, chevaux, morions et bouclairs
 Seront frappés d'un orageux tonnerre.
 Un tel miracle apaisera la guerre
 De ces germains : le bon Dieu l'a permis.
 Puis, de haineux devenus bons amis,
 Frères de sang, et de cœur sans rancune,
 Ramasseront leurs puissances en une,
 Fiers aux combats, invaincus chevaliers :
 Puis, en poussant milliers dessus milliers
 D'hommes armés, par hautes destinées,
 Tront gagner les cimes pyrénées ;
 Princes hardis, mépriseurs de travaux ¹.
 Les monts d'Espagne au bruit de leurs chevaux
 Retentiront, et le cours des rivières
 Sera humé de leurs troupes guerrières.
 Lors Alaric, roi des Goths, qui tiendra
 Sous lui l'Espagne, ardent les assaudra
 (Nouveau fusil ² de l'ancienne noise).
 Mais, pour néant : car la vertu françoise,
 Se bandant toute et de veines et d'os,
 Fera broncher sur la poudre les Goths.
 Leur roi, voyant sa puissance coupée
 Du fer Gaulois, saura que vaut l'épée
 De Childeberty, qui, lui perçant la peau,

¹ *Mépriseurs de travaux* : qui ne craignent pas les travaux. servant à frapper le caillou pour en faire jaillir l'étincelle. Alaric rallu-

² *Fusil* : briquet, morceau d'acier. mera l'ancienne querelle.

Côtes et cœur, ira jusqu'au pommeau,
 D'une grand' plaie en la poitrine ouverte
 Avec le sang fuira l'âme déserte
 Du corps gothic, qui, grinçant, maudira,
 Dequoi sitôt son printemps s'en ira.
 Eux, anoblis d'une gloire éternelle,
 Viendront revoir leur terre paternelle ;
 Puis sans enfants, des vieillards le confort,
 Comme tous rois seront pris de la mort.

« L'autre d'après, qui, tout morne se fâche
 Qui tient sa gorge, et qui marchant remâche
 Mainte menace, et rêve tout à soi,
 C'est Chilpéric, indigne d'être roi,
 Mange-sujets, tout rouillé d'avarice,
 Cruel tyran, serviteur de tout vice,
 Lequel d'impôts son peuple détruira ;
 Ses citoyens en exil bannira,
 Affamé d'or, et par armes contraires
 Voudra ravir la terre de ses frères,
 N'aimant personne et de personne aimé :
 Qui de putains un sérail diffamé
 Fera mener en quelque part qu'il aille,
 Soit temps de paix ou soit temps de bataille :
 En voluptés consommera le jour,
 Et n'aura Dieu que le ventre et l'amour.
 Tel prince semble au pourceau qui se vautre
 En un borbier : un plaisir tire l'autre.
 Déjà le ciel par signes le prêchait
 Que d'un tel roi la vie le fâchait.

« Les écoliers n'auront les bénéfices,
 Les gens de bien ni honneurs ni offices,
 Tout se fera par flatteurs éhontés,
 Et les vertus seront les voluptés.

« Jamais les vents la terre ne creusèrent
 En plus de lieux : jamais ne s'élevèrent
 Plus longs cheveux de comètes aux cieus ,
 De son malheur monstres ¹ présageux.

« Et toutefois, pour ces menaces hautes,
 Ce méchant roi n'amendera ses fautes :
 Mais tout superbe, en vices endurci,
 Contre le ciel élevant le sourci,
 (O cœur brûlé d'infâme paillardise !)
 Étouffera contre sa foi promise,
 (En honnissant le saint lit nuptial)
 Sa propre épouse , époux très-déloyal.

« Ni lit , ni foi , ni la nuit amoureuse
 Ne défendront Galsonde ² malheureuse,
 Qu'en lui pressant le gosier de sa main
 Ne la suffoque , homicide inhumain :
 Acte d'un Scythe et non d'un roi de France,
 Lequel devait s'opposer en défense
 Pour la sauver, et lui-même s'offrir
 Plutôt cent fois à la mort, que souffrir
 De voir sa femme ou captive ou touchée.
 Et toutefois, auprès de lui couchée,
 Jointe à son flanc, le baisant en son lit,
 Sûre en ses bras , l'étranglera la nuit.
 Cruel tyran ! à qui dessus la tête
 L'ire de Dieu pend déjà toute prête :
 Son propre sang son crime lavera ,
 Et sa putain ³ sa femme vengera :
 Ah ! apprenant aux termes de sa vie
 Que l'homme est fol qui aux putains se fie.

¹ *Monstres* : prodiges.

² Galeswinthe, fille d'Athanagilde,
 étranglée par Chilpéric son mari.

³ Frédégonde, maîtresse de Chilpéric,
 et qu'il épousa après la mort de Ga-
 leswinthe.

« Or, elle ayant assoté son mari,
 Pour mieux jouir de son ribaud Landri,
 Qui du royaume avait toute la charge,
 Folle d'amour, à deux meurtriers en charge,
 A son retour de la chasse, bien tard,
 De lui percer la gorge d'un poignard.
 Ainsi mourra par les mains de sa femme,
 Ce Chilpéric, des princes le diffame¹

« Elle, sans peur ni de Dieu ni des lois,
 Tout effrontée, ayant encore les doigts
 Rouges du sang de son mari, pour taire²
 Par un beau fait le meurtre et l'adultère,
 Ira, guerrière; au milieu des combats,
 Tiendra son fils de trois mois en ses bras,
 Traître pitié! pendant à sa mamelle,
 Dont son paillard aura pris la tutelle.
 Puis cette reine abominable, ainçois
 Cette furie exécration aux François,
 De qui la tête attendait le supplice,
 Comme si Dieu favorisait le vice,
 Vivra sept ans en pompes et honneur,
 Avec Landri, des François gouverneur :
 Et, qui pis est, morte on la fera sainte :
 Ainsi tout va par fraudes et par feinte !

« L'autre qui suit est Clotaire, son fils,
 Par qui seront les Saxons déconfits,
 Ne souffrant vivre en leur terre occupée,
 Mâle debout plus grand que son épée ;
 Sage guerrier, victorieux et fort,
 Qui, pour l'honneur, méprisera la mort.

« De Brunehaut, princesse misérable,

¹ Le diffame : la honte.

² Pour taire : pour faire taire.

Doit châtier la malice exécration.
 Jambes et bras à deux chevaux tirés ;
 Ses vieux cheveux, des ronces déchirés,
 Seront épars comme flocons de laine
 Que la brebis a laissés sur la plaine,
 Par les chardons aux poignants hameçons,
 Et de son sang rongiront les buissons.
 Rien si malin qu'une femme peut naître,
 Ni rien si bon, quand bonne elle veut être.

« Ce gentil prince, entre ces nobles faits
 Voyant ses gens en bataille défaits,
 Et Dagobert, son fils, jusqu'à la taie,
 Cuvre-cerveau, atteint d'une grand' plaie,
 Perdre le sang en longue pâmoison,
 Revêtira son chauve poil grison
 D'un morion, armes de la jeunesse,
 Et tout son corps refroidi de vieillesse,
 Réchauffera d'un cœur jeune et gaillard ;
 Puis, en brossant les flancs de son bayard¹
 Chaud de colère et de vengeance fière,
 Passant à nou² le fil de la rivière,
 Ira trouver le roi sur l'autre bord
 Qui se moquait de son fils demi-mort.
 Alors ces rois, d'un valeureux courage,
 Front contre front, sur le premier rivage³,
 S'acharneront comme loups au combat.
 Le bon Clotaire à la renverse abat
 Son ennemi, et sa tête coupée
 Embroche droit au bout de son épée,
 Avec grands cris repassant vers les siens :
 Acte gaulois et digne des Troyens.
 De siècle en siècle à jamais mémorable,

¹ Son bayard, son cheval bai.

³ Le bord du rivage.

² A nou : à la nage.

Tant vaut un père à son fils pitoyable ! »

« L'autre, qui vient en magnifique arroi,
 Qui de maintien représente un grand roi,
 Est-il des miens ? dis-le moi je te prie. »
 « C'est Dagobert, fleur de chevalerie :
 En sa jeunesse aura le cœur hautain,
 Revêche en mœurs, coupera de sa main
 (Acte impiteux¹) la barbe de son maître ;
 Puis par le temps venant son âge à croître,
 De prince fier deviendra gracieux,
 Tant seulement en deux points vicieux :
 L'un, de nourrir par trop de concubines,
 L'autre, de faire excessives rapines
 Sur mainte église, à fin d'enrichir un
 Moutier² à part du revenu commun :
 Au reste grand, qui sera sans contrainte,
 L'amour des siens, de ses voisins la crainte :
 Qui les Lombards par guerre détruira :
 Qui les Gascons rudement punira,
 Et qui rendra la nation servile
 Des Poitevins, à qui Poitiers leur ville
 Saccagera par glaives et par feux,
 Et la fera labourer par des bœufs,
 Semant du sel où furent ses murailles ;
 Qui détruira les Hongres par batailles,
 Tranchant au fer tant de peuples armés.
 Des os des morts les champs seront semez,
 Et les chevaux nageront jusqu'au ventre,
 Souillés de sang : la rivière qui entre
 Dedans la mer, à peine par ses bords
 Pourra couler, tant elle aura de morts.
 Lui, tout enflé de gloire militaire,

¹ *Impiteux* : sans pitié. r tère de Saint Denis, fondé et enrichi

² *Moutier* : monastère. (Le monas- par Dagobert.)

Rendra sous lui Bretagne tributaire ,
 Et leur royaume en duché changera.
 Tout au contraire, ami, déchargera
 (Aux uns hautain , aux autres débonnaire) ,
 Les fiers Saxons surmontés par son père ,
 De trois cents bœufs qu'ils devaient tous les ans ;
 Puis, déliant de ses membres pesants
 L'âme légère , après mainte victoire,
 Rendra son nom d'éternelle mémoire.

« L'autre qui suit, d'honneur environné,
 Qui a le front de palme couronné ,
 Qui jà les Turcs menace de la guerre ,
 Sera Clovis, lequel ira conquerré
 Jérusalem, et les sceptres voisins
 D'Égypte, jointe aux peuples Sarrasins :
 Puis, retourné victorieux en France ,
 De ses enfants punira l'arrogance ,
 Qui par flatteurs , par jeunes gens déçus,
 Vers celle, ingrats, qui les avait conçus,
 De tout honneur dégraderont leur mère ,
 Et donneront la bataille à leur père.

« Leur mère adonc , ah ! mère sans merci ,
 Fera bouillir leurs jambes, et ainsi
 Tout méhaignés¹ les doit jeter en Seine.
 Sans guide iront où le fleuve les mène,
 A l'abandon des vagues et des vents :
 Grave supplice, afin que les enfants,
 Par tel exemple, apprennent à ne faire
 Chose qui puisse à leurs parents déplaire.
 Bien que ce roi soit magnanime et fort ,
 Soit aumônier² , des pauvres le support,
 Pourtant son âme, aux vices inclinée,

¹ Méhaignés : maltraités.

² Aumônier : charitable, faisant l'aumône.

De trop de vin se verra dominée ;
 L'amour, la gueule et les plaisirs, qui font
 Rougir de honte un prince, le feront
 Esclave roi de vilaine luxure ,
 Trompant son nom , soi-même et sa nature.

« Vois-tu ceux-ci qui abaissent les yeux ,
 Honteux de voir la lumière des cieux ,
 Qui ne devraient au monde jamais naître,
 Ni moins avoir Hector pour leur ancêtre ?
 Clotaire est l'un , et l'autre Childéri,
 Theuderic l'autre, en délices nourri,
 Trois fainéants, grosses masses de terre,
 Ni bons en paix , ni bons en temps de guerre ,
 La maudisson ¹ du peuple dépité.

« L'un, pour souiller son corps d'oisiveté,
 Pour n'aller point au conseil, ni pour faire
 Chose qui soit au prince nécessaire,
 Pour ne donner audience à chacun,
 Pour n'avoir soin de soi ni du commun,
 Pour n'avoir point ni palais ni justices,
 Mais pour rouiller sa vie entre les vices,
 Traître à son peuple et à soi déloyal,
 Sans plus monter en son trône royal,
 Ains le fraudant de son naturel guide,
 A Ebroïn en lâchera la bride,
 Et le fera, soit en guerre ou en paix
 Chef du conseil et maire du palais.

« Cet Ebroïn aura soin des batailles,
 De la finance, et d'augmenter les tailles,
 Et de répondre à tous ambassadeurs ;
 En son état aura tant de grandeurs,

¹ *Maudisson* : malédiction.

Comme chargé d'une peine honorable ,
 Qu'il deviendra si craint et redoutable
 (En ce pendant que les rois amusés
 A bouffonner, des femmes abusés ,
 Sans nul conseil, trahis de leur plaisance ¹,
 Sont rois de nom , Ebroïn de puissance),
 Qu'en peu de jours ces maires approuvés
 De tout le peuple , aux honneurs élevés ,
 Puissants de faits , de parole et d'audace ,
 Des premiers rois aboliront la race,
 Et se feront d'autorité pourvus
 Eux-mêmes rois, leurs fils et leurs neveux.
 Pource, Troyen , ne commets telle faute ;
 N'élève point en dignité trop haute
 Quelque vassal : ton dommage en dépend.
 Quand un roi faut , trop tard il s'en repent.

« L'autre second, de luxure tout pâle,
 Perdra longteims sa dignité royale,
 Et sans égard à son sang descendu
 De tant de rois , sera moine tondu ,
 Et renfermé dedans un monastère.

« Le tiers qui vient pensif et solitaire,
 De ses sujets comme peste haï ,
 A contre-cœur des seigneurs obéi ,
 Chaud de colère , à régner malhabile
 Fera fouetter le chevalier Bodille ,
 En lieu public, lié contre un poteau,
 Tout déchiré de veines et de peau.

« Bodille, plein d'un valeureux courage,
 Toujours pensif en si vilain outrage,
 Ne remâchant que vengeance en son cœur,
 Lerra ² couler quelque temps en longueur :

¹ Trahis par leur amour des plaisirs. ² Lerra : laissera.

Puis, sans respect de sceptre ou de couronne
 (Tant le dépit furieux l'époinçonne),
 Tout allumé de honte et de fureur,
 Fera payer à ce roi son erreur
 Par son sang propre, enrougissant sa dextre
 Dedans le cœur de son prince et son maistre,
 Et d'un tel fiel sa vengeance emplira,
 Que le roi mort, la reine il occira,
 Et son enfant enclos en ses entrailles.
 Il faut qu'un roi soit cruel aux batailles
 Mais doux aux siens : il faut que la fierté
 Soit aux lions, aux princes la bonté,
 Comme mieux nés, et qui ont la nature
 Plus près de Dieu que toute créature.
 Ce roi doit être abusé par flatteurs,
 Peste des rois, courtisans et menteurs,
 Qui, des plus grands assiégeant les oreilles,
 Font les discrets, et leur content merveilles.
 Pource, Francus, si le ciel te fait roi,
 Sage, entretiens des vieillards près de toi,
 Qui te diront leur raison sans feintise,
 En longs cheveux, en longue barbe grise.

« Ne veuille point pour conseillers choisir
 Ces jeunes fous qui parlent à plaisir :
 Le plus souvent les princes s'abêtissent,
 De deux ou trois que mignons ils choisissent,
 Vrais ignorants, qui font les suffisants,
 Qui ne seraient entre les artisans
 Dignes d'honneur, grosses lames ferrées,
 Du peuple simple à grand tort honorées,
 Qui vivent gras des délits et des maux
 Que les rois font à leurs pauvres vassaux :
 Tant la faveur qui les fautes efface,
 Fait que le sot pour habile homme passe!

« Quelle fureur qu'un roi, père commun,
Doive chasser tous les autres pour un,
Ou deux, ou trois? et blesser par audace
Un mâle cœur issu de noble race,
Sans regarder si le flatteur dit vrai!
Ce Childéric doit connaître à l'essai
Le mal qui vient de croire à flatterie,
Perdant d'un coup femme, enfant et la vie.

« Vois, Francion, ces autres rois captifs
De vin, d'amour, des vices les outils¹,
Qui abêtis en un monceau se pressent,
Et le regard contre la terre baissent.
Une grand' nue éparse sur leur front
Les obscurcit : regarde comme ils vont
Efféminés, et d'une allure lente
Montrent au front une âme nonchalante.
Ah! malheureux! ils seront fils des tiens,
Germe maudit, Troyennes ou Troyens :
Qui, tant s'en faut qu'ils soient en France dignes
D'avoir au chef les couronnes insignes,
Qu'ils ne sont pas, peste du genre humain,
Dignes d'avoir l'aiguillon en la main.
Rois sans honneur, sans cœur, sans entreprise,
Dont la vertu sera la paillardise.
Le beau royaume acquis par le harnois
De tant d'aïeux très-invincibles rois,
Par la sueur de tant de capitaines,
Par sang, par fer, par discours et par peines,
Tout en un jour par lâcheté de cœur
Perdra puissance, accroissance et vigueur :
Ne vois-tu pas comme Clovis en pleure?
Tais-toi, grand roi; rien çà-bas ne demedre
En son entier : tant plus le sceptre est haut,

¹ Les outils : les esclaves.

Et plus il tombe à terre d'un grand saut.

« Ces rois hideux, en longue barbe épaisse,
 En longs cheveux ornés presse sur presse
 De chaînes d'or et de carcans gravés,
 Hauts dans un char en triomphe élevés,
 Une fois l'an se feront voir en pompe,
 Enflés d'un fard qui le vulgaire trompe,
 Quittant leurs sceptres aux maires du palais,
 Dont ils seront esclaves et valets,
 Masques des rois, idoles animées,
 Et non pasteurs, ni princes des armées,
 Qui se verront honnis de voluptés,
 De leurs vassaux à la fin surmontés.
 Apprends, Troyen, comme un lâche courage
 Perd en un jour son sceptre et son lignage.
 Il ne faut être aux affaires rétif :
 La royauté est un métier actif.

« Vois Chilpéric, le dernier de la race
 De Pharamond, comme il baisse la face;
 Moine rasé pour sa salubrité,
 Un fainéant moisi d'oisiveté,
 Qui jà, ce semble, aux plaisirs s'abandonne.

« Cestui perdra son sceptre et la couronne
 Du grand Clovis, et son maire Pepin
 S'en fera roi par ne sais quel destin,
 En transférant l'ancien diadème
 De la maison de son maître à soi-même.
 Bien qu'à grand'peine ait quatre pieds de corps,
 Bas de stature, et de membres peu forts,
 Il aura l'âme active et vigoureuse;
 Et de conseil et de prudence heureuse,

Pour qu'il ait la vie sauve.

Il domptera la force des plus grands.
 Pource, Francus, par tel exemple apprends
 Que tout royaume augmente en accroissance
 Par la vertu et non par la puissance,
 Et que Dieu seul qui toute chose peut.
 Perd et maintient les sceptres comme il veut :
 Pour les garder l'homme en vain se travaille,
 Car c'est lui seul qui les ôte et les baille. »

Qui sont ces deux qui vont marchant à part ?
 Qui de la troupe éloignés, à l'écart,
 Discourent seuls de grands propos ensemble ?
 A voir leur port, l'un et l'autre me semble
 Sage guerrier, et nul ne s'est montré
 De tant d'honneur ni de gloire illustré.

« Celui, Troyen, qui fait bruire ses armes,
 Grand capitaine et pasteur de gens d'armes,
 Qui jà la main sur une lance met,
 Qui d'un panache ombrage son armet,
 Au fier maintien, au superbe courage,
 Qui rien que Mars ne montre en son visage,
 Sera Martel, gouverneur des François,
 Non roi de nom, mais le maître des rois.
 Jusques au ciel fera monter l'empire
 Du nom gaulois, et nul devant son ire
 N'opposera ni lance ni écu,
 Qu'il ne soit pris, ou fuitif¹ ou vaincu.

« Vois quels lauriers, marque de sa conquête,
 Vont, plis sur plis, environnant sa tête !
 Vois son maintien, combien il est gaillard,
 Et de quels yeux il enfonce un regard !
 Il occira par bataille cruelle
 Des forts Saxons la nation rebelle ;

¹ Fuitif : mis en fuite.

Ceux de Bavière à mort déconfira ;
 Les Allemands tributaires fera
 Jusqu'au Danube, et la terre Frisonne
 Rendra sujette à la riche couronne ;
 Prendra d'assaut, vaincu chevalier,
 Nîmes, Marseille, Arles et Montpellier,
 Béziers, Narbonne, et toute la Provence
 Fera servile à son obéissance ;
 Prendra Bordeaux et Blaye, et tous les forts
 Que la Gironde arrose de ses bords.

« Voi-ci comme Eude, empereur d'Aquitaine,
 Les Sarrasins, peuple innombrable, amène
 Contre Martel, à la guerre conduits
 Par Abdirame, antique sang des Juifs,
 Qui d'Abraham et de Sara sa femme
 Se vantera : ce cruel Abdirame,
 Cruel de port, de moustache et de cœur,
 Des puissants Dieux et des hommes moqueur,
 Tout acharné de meurtre et de furie,
 Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,
 Doit amasser les siens de toutes parts,
 Femmes, enfants, vieux et jeunes soudars ;
 Valets, bouviers, marchands, afin que l'onde
 D'un si grand ost¹ effraye tout le monde.

« Ces Sarrasins, au travail obstinés,
 Outrepasant les cloîtres² Pyrénés,
 Et, file à file, épuisant toute Espagne,
 Se planteront au pied de la campagne,
 Avec grands cris, tel que les grues font,
 Quand, queue à queue, en ordre s'en revont,
 Hautes aux vents, et, déhachant³ les nues,

¹ Ost : armée.

claustra.

² Cloîtres : barrières ; du latin ³ Déhachant : fendant.

Vont reloger en leur terres connues,
Fuyant l'hiver : un cri tranchant et haut
Se fait en l'air, tout le ciel en tressaut.

« La mer ne pousse aux rives tant d'arènes,
De tant de feux les voûtes ne sont pleines
Au ciel, la nuit, que de peuples pressés
Dessous ce roi se verront amassés.
Ils tariront le coulant des fontaines :
Dessous leurs pieds feront trembler les plaines,
Grands comme pins en hauteur élevés :
Prendront Bordeaux et les peuples lavés
De la Gironde, et d'ardeur violente
Viendront puiser les eaux de la Charente,
Ne pardonnant à temples ni moutiers;
D'avares mains saccageront Poitiers,
Rasant châteaux et villes enfermées,
Et, près de Tours, camperont leurs armées.

« Là, l'invincible, indomptable Martel,
Ne s'étonnant de voir un nombre tel,
Mais d'autant plus ayant l'âme échauffée
Qu'il verra grand le gain de son trophée,
Chaud de louange, au péril hasardeux,
Ira planter son camp au-devant d'eux,
Les menaçant : la déesse Bellonne
Courra devant, et Mars qui aiguillonne
Le cœur des rois, pour sauver de méchef
Ce vaillant duc, lui pendra sur le chef.

« Ce jour Martel aura tant de courage,
Qu'apparaissant en hauteur davantage
Que de coutume, on le dira vêtu
D'un corps divin renforcé de vertu.

« Le sacre fait, l'hostie étant rompue,
Et départie à la troupe repue

Du vrai saint pain, chacun, armé de Dieu,
S'arme de fer, et s'arrange en son lieu.

« Lui, tout horrible, en armes flamboyantes,
Mélant le fifre aux trompettes bruyantes,
Et de tambours rompant le ciel voisin,
Éveillera le peuple sarrasin,
Qui l'air d'autour emplira de hurlées¹.

« Ainsi l'on voit les torrents aux vallées,
Du haut des monts descendre d'un grand bruit :
En écumant, la ravine se suit
A gros bouillons, et maîtrisant la plaine,
Gâte des bœufs et des bouviers la peine :
Ainsi courra, de la fureur guidé,
Avec grand bruit, ce peuple débridé.

« Or, comme on voit alors qu'une tempête
D'un grand rocher vient arracher la tête,
Puis, la poussant et lui pressant le pas
La fait rouler du haut jusques à bas :
Tour dessus tour, bond dessus bond, se roule
Ce gros morceau qui rompt, fracasse et foule
Les bois tronqués, et d'un bruit violent,
Sans résistance, à val se va boulant².

« Mais quand sa chute, en tournant, est roulée
Jusqu'au profond de la creuse vallée,
S'arrête coi : bondissant, il ne peut
Courir plus outre, et d'autant plus qu'il veut
Rompre le bord, et, plus il se courrouce,
Plus le rempart le chasse et le repousse :
Ainsi leur camp, en bandes divisé,
Ayant trouvé le peuple baptisé

¹ Hurlées : hurlements.

² Boulant : roulant.

Bien qu'acharné de meurtre et de tûrie),
Sera contraint d'arrêter sa furie.

« Chacun, de rang, en son ordre se met,
Le pied le pied, l'armet touche l'armet,
La main la main, et la lance la lance,
Contre un cheval l'autre cheval s'élançe,
Et le piéton l'autre piéton assaut.
Ici l'adresse, ici la force vaut,
Sort et vertu pêle-mêle s'assemblent ;
Dessous les coups les armures qui tremblent,
Font un grand son : Victoire qui pendait,
Douteuse au ciel, les combats regardait.

« Au mois d'été, quand la pauvre famille
Du laboureur tient en main la faucille,
Et, se courbant, abat de son seigneur
Les épis mûrs, des campagnes l'honneur :
Tant de moisson, tant de blonde javelle
L'une sur l'autre épais ne s'amoncelle,
De tous côtés épars sur les champs,
Que de corps morts par les glaives tranchants
Seront meurtris de la gent sarrasine.
En moins d'un jour, hôtes de Proserpine,
Iront là bas trois cent mille tués,
L'un dessus l'autre en carnage rués.

« Mille ans après, les tourangelles plaines
Seront encor de carcasses si pleines,
D'or, de harnois, de vides morions,
Que les bouviers, en traçant leurs sillons,
N'oiront¹ sonner sous la terre férue,
Que de grands os heurtés de la charrue.
Tel au combat sera ce grand Martel :

¹ N'oiront : n'entendront.

Qui, plein de gloire, et d'honneur immortel,
 Perdra du tout par mille beaux trophées
 Des Sarrasins les races étouffées,
 Et des Français le nom victorieux,
 Par sa prouesse, enverra jusqu'aux cieus.

• L'autre est Pepin, héritier de son père,
 Tant en vertu qu'en fortune prospère,
 Qui marfra la justice au harnois,
 Et régira les siens par bonnes lois.
 Lui, bas de corps, de cœur grand capitaine,
 Par neuf conflits assaillant l'Aquitaine
 De Gaïfer occira les soudards;
 Il rendra serf le prince des Lombards,
 Domptant sous lui les forces d'Italie.
 Rome, qui fut tant de fois assaillie,
 Sera remise en son premier honneur;
 Par lui le pape en deviendra seigneur,
 Et des Français prendra son accroissance :
 Tant le bon zèle aura lors de puissance !

• Par cent combats, par cent mille façons,
 Doit renverser le peuple des Saxons,
 Peuple guerrier, des François adversaire,
 Et sous sa main le rendra tributaire.
 La loi pendra sur son glaive pointu,
 Craint de chacun : tant vaudra sa vertu
 De la fortune heureuse accompagnée !
 Sous lui faudra¹ de Clovis la lignée,
 Si, qu'en perdant le sang très-ancien
 Des premiers rois, fera naître le sien,
 Donnant lumière à sa race nouvelle,
 Par les hauts faits de sa dextre immortelle.
 N'espère rien au monde de certain :

¹ Faudra : fera défaut.

Ainsi que vent tout coule de la main ;
Enfant d'Hector, tout se change et rechange :
Le temps nous fait , le temps même nous mange ;
Princes et rois et leur race s'en vont ,
De leurs trépas les autres se refont :
Chose ne vit d'éternelle durée ,
La vertu seule au monde est assurée ! »

FIN DU QUATRIÈME LIVRE DE LA FRANCIADE.

L'AUTEUR PARLE

Si le roi Charles eût vécu ,
J'eusse achevé ce long ouvrage :
Sitôt que la mort l'eut vaincu ,
Sa mort me vainquit le courage.

DE LUI-MÊME.

Les François qui mes vers liront ,
S'ils ne sont et Grecs et Romains ,
En lieu de ce livre, ils n'auront
Qu'un pesant faix entre les mains.

FIN DU TOME PREMIER.

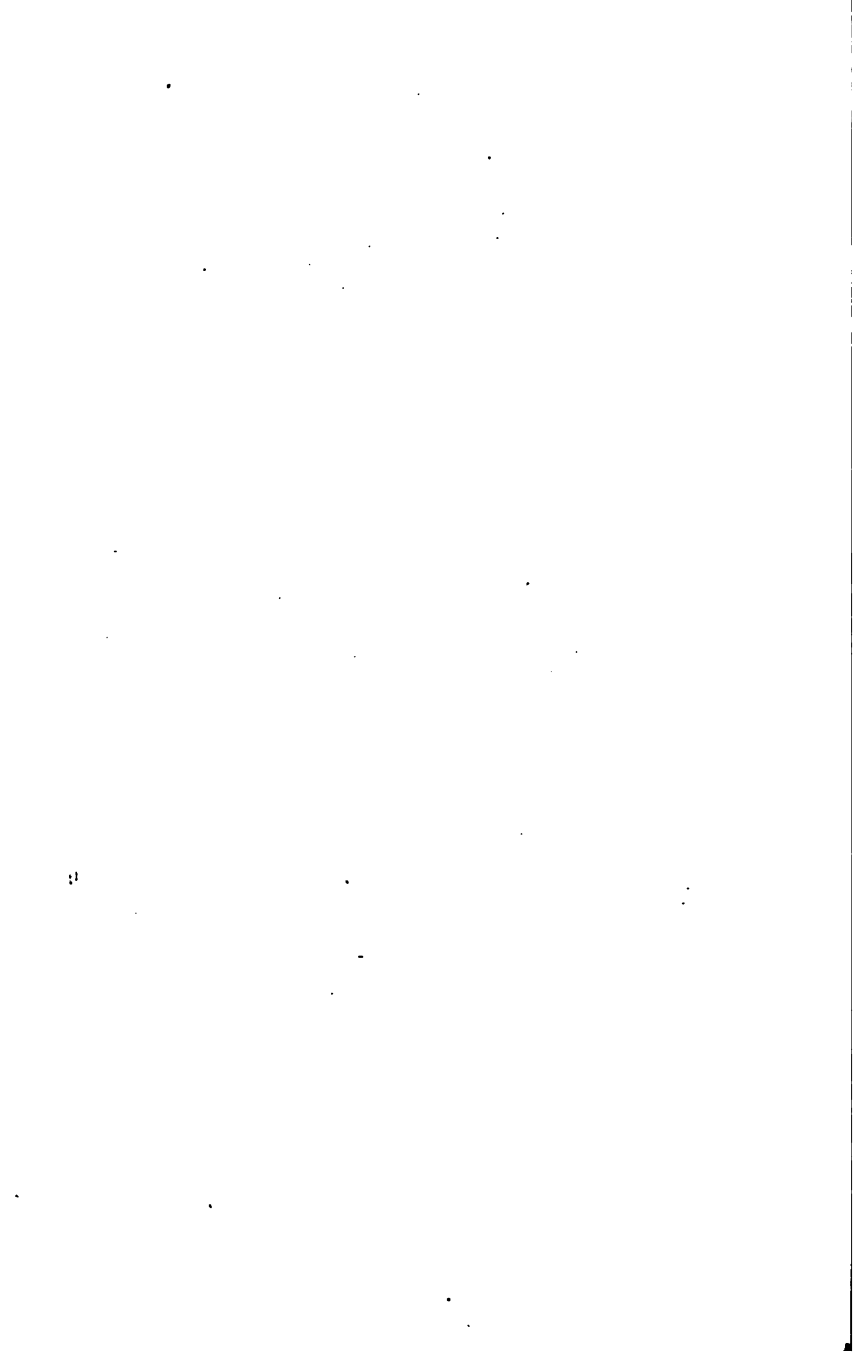


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Vie de P. de Ronsard.....	1
Au Roi.....	21
Sonnet de Joachim du Bellay, à P. de Ronsard.....	23
Sonnet de Cl. Garnier.....	24
Le premier livre des Amours de P. de Ronsard, consacré à Cas- sandre.....	27
Le second livre des Amours de P. de Ronsard, consacré à Marie des Marquets.....	67
Seconde partie, sur la mort de Marie.....	109
Les Vers d'Eurytion et de Callirée.....	123
Sonnets de P. de Ronsard, pour Astrée.....	125
Le premier livre des Sonnets de P. de Ronsard, pour Hélène..	129
Le second livre des Sonnets de P. de Ronsard, pour Hélène..	135
Les Amours diverses. — A très-vertueux N. de Neufville, sei- gneur de Villeroy, secrétaire de Sa Majesté.....	149
Les Odes de P. de Ronsard. — Au roi Henry, deuxième de ce nom.....	157
Le premier livre des Odes.....	161
Le second livre des Odes.....	176
Le troisième livre des Odes.....	199
Le quatrième livre des Odes.....	245
Le cinquième livre des Odes.....	273
Préface sur la Franciade, touchant le poème héroïque.....	317
Préface de la Franciade.....	343
Argument du premier livre de la Franciade, par Amadis Jamin, secrétaire de la chambre du roi.....	347
Le premier livre de la Franciade. — Au roi très-chrétien Charles, neuvième de ce nom.....	349
Argument du second livre.....	375

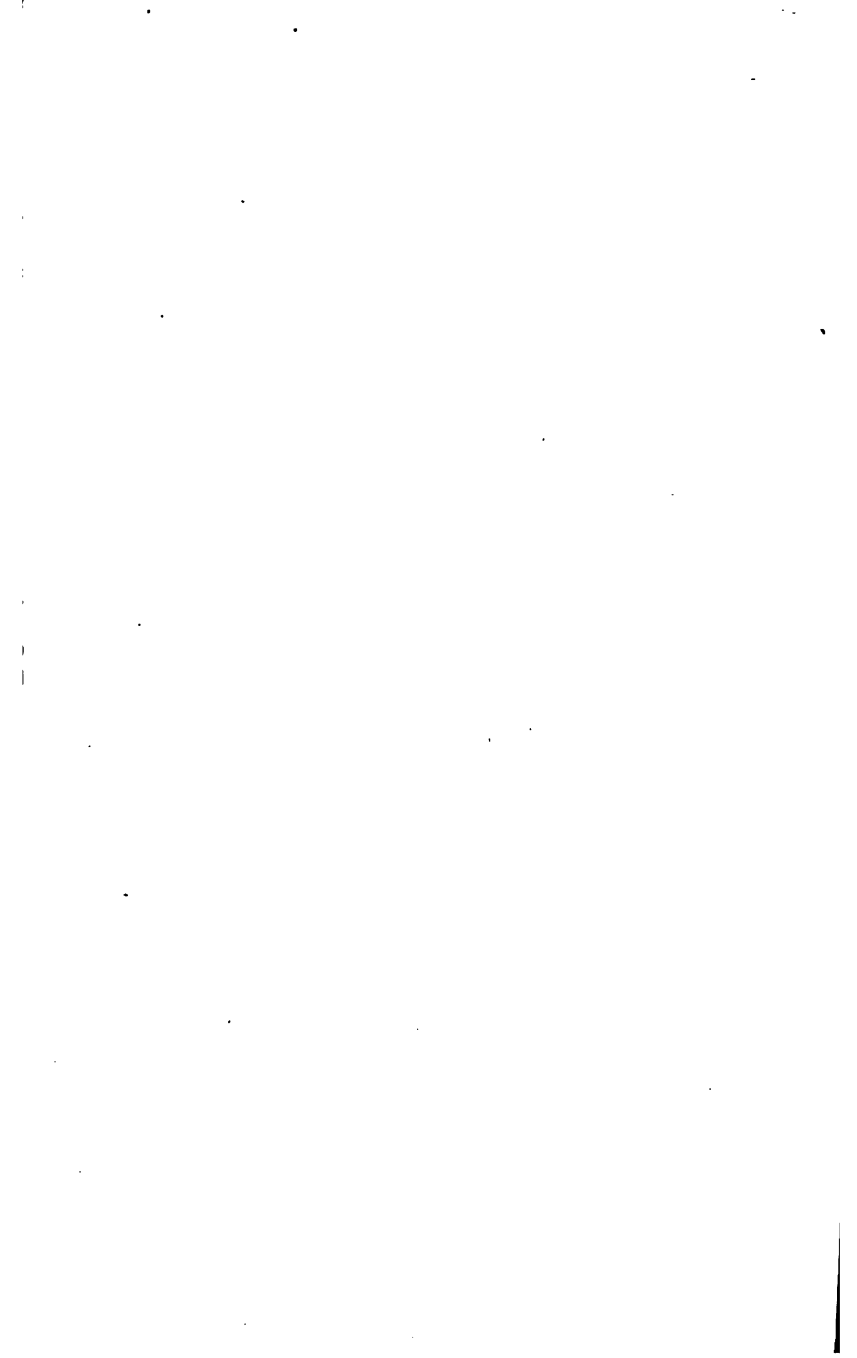
	Page
Le second livre de la Franciade.....	37
Argument du troisième livre.....	41
Le troisième livre de la Franciade.....	41
Argument du quatrième livre.....	43
Le quatrième livre de la Franciade.....	44

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



001641

Page
.. 377
.. 411
.. 415
.. 420
.. 441



2 vols.

$\frac{4/17}{- 358/55}$

